

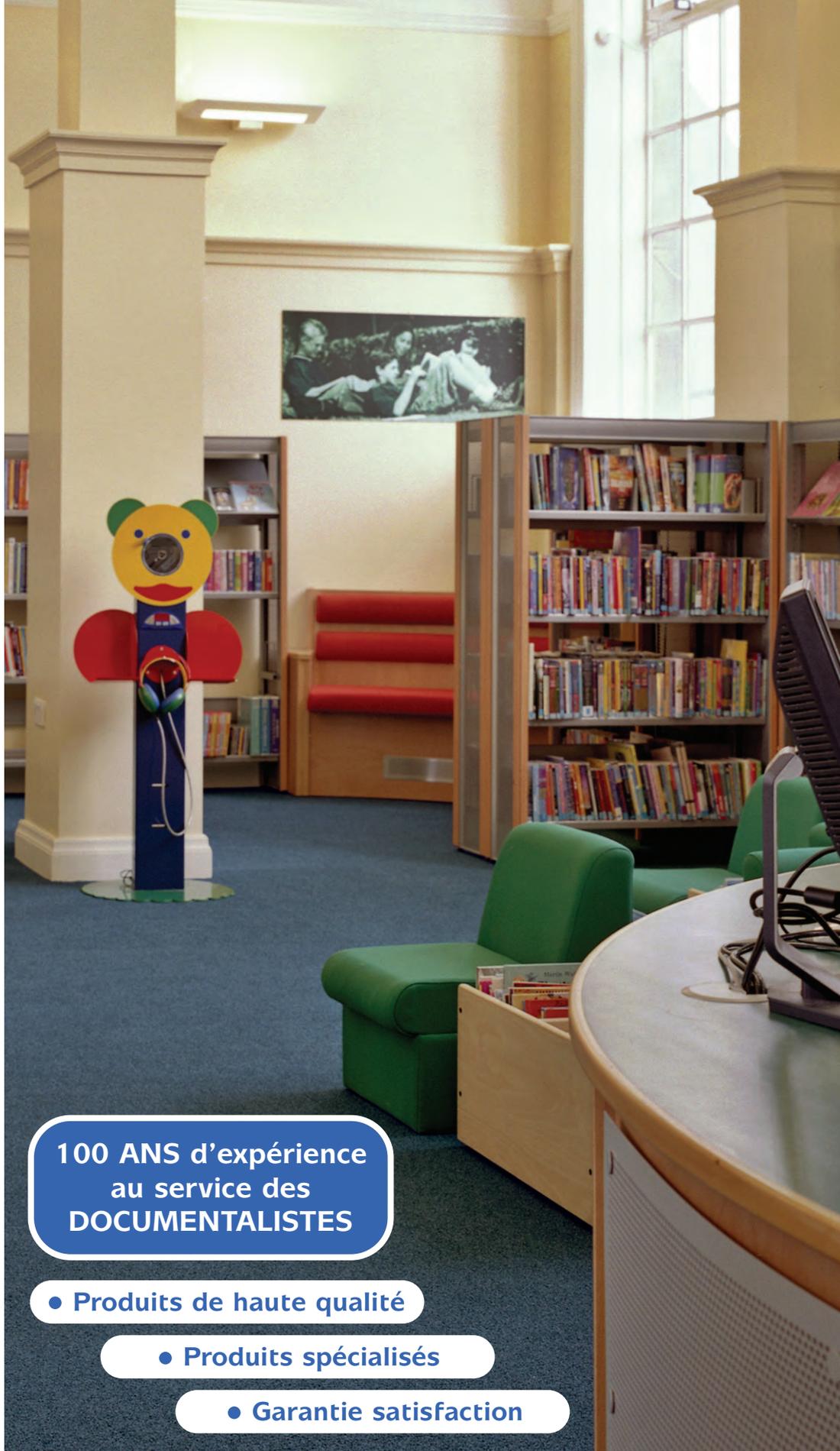
Bibliothèque(s)

47/48

DÉCEMBRE
2009

INTIMITÉS

Éditorial, par Dominique Arot **1** Sommaire **2** Bibliobréves **4** Intimité, par Jean-François Jacques **8** Vers une bibliothèque d'univers, par Pierre Franqueville **13** Habiter et programmer le vide, par Dominique Jakob et Brendan Macfarlane **16** Intérieurs hollandais, par Valérie Serre-Rauzet **20** L'intelligence des sens et le design immersif, par Philippe Levreaud **23** Voyages en chaise musicale, par Jan Stühn **28** L'intimité, l'espace et le temps, par Marielle de Miribel **31** Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur les usagers de votre BU... sans jamais oser le leur demander..., par Mariangela Roselli **35** L'espace public de la bibliothèque à l'épreuve du téléphone portable, par Émilie Bettega et Cécile Swiatek **40** Petits riens de tout le monde... Des truffes, par Sylvie Decobert **44** L'Heure de la nuit close, par Michel Chaillou **48** Collecter l'océan ? L'archivage de l'intime en ligne, par Christine Genin **50** Blogs à lunettes, blogs à paillettes, par Caroline Rives **54** Le bibliothécaire mis à nu ?, par Françoise Muller et Renaud Muller **60** L'éternité au présent. La Grenette, bibliothèque de l'intime, par Philippe Lejeune **62** La petite morte, par François Bon **66** Parler pour voir. Un atelier philo en bibliothèque, par Hervé Parpaillon **68** La mémoire revisitée, par Françoise Lhuillier et Laëtitia Fisseux **72** Un grain de sel dans la bibliothèque, par Régine Detambel **76** Quand la médiathèque fait bip, par Jean-Pierre Bruey et Thierry Madiot **80** Une médiathèque outil du lien social, par Émilie Dauphin **84** L'intimité et la bibliothèque : un paradoxe en prison, par Michèle Sales **86** Actualités de l'ABF • Les gens • En bref • Un tour en Finlande, par Anne-Marie Delaune **88** Reportages • Des bibliothèques d'art vues de Florence, par Cécile Arnaud • Viabilité environnementale et bibliothèques, par Vincent Bonnet • La Défense en mouvement, par Jean-Philippe Lamy **94** Réflexions • Les bibliothèques numériques et nos missions : évolutions ou révolution ?, par Jacques Sauteron **105** Espaces & architecture • Les espaces intérieurs de la Bibliothèque Sainte-Barbe à Paris, par Cécile Swiatek **108** Paroles d'éditeur • Claire Paulhan, éditrice pour mémoire, Propos recueillis par Jean Gabriel Cosculluela **110** Bonnes feuilles • Ça et 25 centimes. Alberto Manguel intime **114** Le billet des hybrides • À quoi peut bien servir un réseau social en bibliothèque ?, par Franck Queyraud **118** Les bibliothèques exposent **121** Notes de lecture **122** Bibli(h)oroscope **127**



100 ANS d'expérience
au service des
DOCUMENTALISTES

● Produits de haute qualité

● Produits spécialisés

● Garantie satisfaction

DEMCO®

Votre partenaire spécialiste des bibliothèques

Pour une demande de devis :
Tel : 0800 908 382
Email : commandes@demco.fr
En ligne : www.demcocatalogue.fr

-5% de remise en citant BIB0006



© P. Dana

Éditorial

Publication paraissant depuis 1907.
Éditée par l'**Association des bibliothécaires de France**

31, rue de Chabrol – 75010 Paris
Téléphone : 01 55 33 10 30
Télécopie : 01 55 33 10 31
abf@abf.asso.fr
www.abf.asso.fr

Directeur de la publication
Dominique Arot

Rédacteur en chef
Philippe Levreaud
redaction@abf.asso.fr

Secrétariat de rédaction
Michel Delacroix
m.delacroix@abf.asso.fr

Comité de rédaction
Dominique Arot, Geneviève Boubbet, Danielle Chantereau, Bernard Démay, Bernard Huchet, Jean Mallet, Béatrice Pedot, Caroline Rives.

Responsable de rubrique
Les bibliothèques exposent
Nicole Picot

Publicité
Christine Guyot
Téléphone : 06 26 64 91 68
christine.guyot@gmail.com

Josiane Stern
Téléphone : 01 47 88 19 99
josiane_stern@wanadoo.fr

Diffusion
ABIS - Danielle Chantereau
Téléphone : 01 55 33 10 33
Télécopie : 01 55 33 10 31
dchantereau@abf.asso.fr

Maquette
M.-C. Carini et Pictorus

Mise en pages
Éditions de l'Analogie

Abonnements 2009
Individuel : 50 €
Collectivités : 90 €
France 90 € – Étranger 95 €

Commission paritaire
n° 1109G82347
ISSN : 1632-9201
Dépot légal : décembre 2009

Impression : Jouve, Paris

Bibliothèque(s)
REVUE DE L'ASSOCIATION
DES BIBLIOTHÉCAIRES DE FRANCE
est analysée dans la base Pascal
produite par l'Inist et dans la base Lisa.

Couverture : © P. Dana.

Ces trois dernières années ont passé très vite depuis ce matin d'hiver ensoleillé en 2007 à Blois où le Conseil national a mis en place un nouveau bureau et m'a élu président de l'ABF Réunions, rendez-vous, déplacements, se sont succédé sur un rythme rapide et régulier pour tenter de faire vivre au mieux notre association, de continuer à en faire un lieu de débats et de réflexion professionnelle, pour faire entendre la voix des bibliothécaires dans notre société. Y sommes-nous entièrement parvenus ? Ce n'est bien sûr pas à moi d'en juger. Je pourrais simplement dire que je quitterai mes fonctions à la fin du mois de janvier sincèrement émerveillé par la richesse humaine de tous les échanges avec collègues et partenaires français et étrangers. La chance de l'ABF, ce sont ses nombreux adhérents, plus de deux mille et qui devraient être beaucoup plus nombreux. C'est aussi son équipe de permanents fidèles et imaginatifs (merci Danielle, Olivia, Christine, Émilie et Philippe !), c'est aussi cette revue à faire découvrir encore plus. La nouvelle organisation de notre association est maintenant bien en place, qui met heureusement au centre de notre fonctionnement les groupes régionaux si vivants et si divers. Et la relance des groupes Nord-Pas-de-Calais (merci Anne !) et Auvergne (merci Françoise !) fait partie, avec la réussite des trois derniers congrès, des grandes joies de mon mandat.

À la nouvelle équipe qui va se mettre en place, à laquelle je souhaite pleine réussite, les objectifs ne vont pas manquer : répondre aux défis du numérique en y apportant le sens de l'intérêt collectif et la maîtrise de l'information des bibliothécaires, étendre encore l'impact, la réflexion et la qualité de fonctionnement de l'ABF, améliorer et pérenniser la vie inter-associative, veiller aux enjeux de la formation et des statuts, défendre la place de bibliothèques en constant renouvellement dans notre société en une période difficile pour les budgets publics.

Puisque ce beau numéro est consacré à l'« intime », je dévoilerai un peu de l'intimité de mon bureau de la BM de Lille qui ouvre sur un grand jardin : au mur une grande affiche tricolore qui reproduit le décret du 17 octobre 1792 de la Convention nationale pour saluer le courage des Lillois dans la défense de leur ville et du territoire français, sur un petit meuble une cafetière automatique dont l'usage ponctue entretiens et réunions, quelques livres, aussi. En résumé, peut-être, les valeurs qui m'ont guidé durant ces trois années : convictions, esprit républicain, convivialité, goût du partage et du dialogue des idées.

Longue vie à l'ABF pour faire vivre ces idées et merci à tous !

DOMINIQUE AROT

Au sommaire des prochains numéros de Bibliothèque(s)

- n° 49 : Littérature française – 15 mars 2010
- n° 50 : Région Centre – 31 mai 2010
- n° 51 : Bande dessinée – 31 juillet 2010

Sommaire

4 **Bibliobréves****Dossier INTIMITÉS**

- 8 Intimité, par JEAN-FRANÇOIS JACQUES
- 13 Vers une bibliothèque d'univers, par PIERRE FRANQUEVILLE
- 16 Habiter et programmer le vide, par DOMINIQUE JAKOB et BRENDAN MACFARLANE
- 20 Intérieurs hollandais, par VALÉRIE SERRE-RAUZET
- 23 L'intelligence des sens et le design immersif, par PHILIPPE LEVREAUD
- 28 Voyages en chaise musicale, par JAN STÜHN
- 31 L'intimité, l'espace et le temps, par MARIELLE DE MIRIBEL
- 35 Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur les usagers de votre BU... sans jamais oser le leur demander..., par MARIANGELA ROSELLI
- 40 L'espace public de la bibliothèque à l'épreuve du téléphone portable, par ÉMILIE BETTEGA et CÉCILE SWIATEK
- 44 Petits riens de tout le monde... Des truffes, par SYLVIE DECOBERT
- 48 L'Heure de la nuit close, par MICHEL CHAILLOU
- 50 Collecter l'océan ? L'archivage de l'intime en ligne, par CHRISTINE GENIN
- 54 Blogs à lunettes, blogs à paillettes, par CAROLINE RIVES
- 60 Le bibliothécaire mis à nu ?, par FRANÇOISE MULLER et RENAUD MULLER
- 62 L'éternité au présent. La Grenette, bibliothèque de l'intime, par PHILIPPE LEJEUNE
- 66 La petite morte, par FRANÇOIS BON
- 68 Parler pour voir. Un atelier philo en bibliothèque, par HERVÉ PARPAILLON
- 72 La mémoire revisitée. Quand l'écriture accompagne les personnes âgées : l'expérience ardéchoise, par FRANÇOISE LHUILLIER et LAËTITIA FISSEUX
- 76 Un grain de sel dans la bibliothèque, par RÉGINE DETAMBEL
- 80 Quand la médiathèque fait bip, par JEAN-PIERRE BRUEY et THIERRY MADIOT
- 84 Une médiathèque outil du lien social. L'exemple de Signy-l'Abbaye, par ÉMILIE DAUPHIN
- 86 L'intimité et la bibliothèque : un paradoxe en prison, par MICHÈLE SALES

Liste des annonceurs

• Demco	2 ^e de couverture	• Cirrus	p. 19
• Onisep	3 ^e de couverture	• Vodecléc	p. 53
• Borgeaud Bibliothèques	4 ^e de couverture	• Electre	p. 71

Actualités de l'ABF

88 *Les gens. En bref*

Voyage d'étude

90 Un tour en Finlande, par ANNE-MARIE DELAUNE

Reportages

94 Des bibliothèques d'art vues de Florence, par CÉCILE ARNAUD

97 Viabilité environnementale et bibliothèques. Un nouveau groupe d'intérêt spécialisé de l'Ifla, par VINCENT BONNET

100 La Défense en mouvement. Les bibliothèques et centres de documentation du ministère de la Défense, par JEAN-PHILIPPE LAMY

Réflexions

105 Les bibliothèques numériques et nos missions : évolutions ou révolution ?, par JACQUES SAUTERON

Espaces & architecture

108 Les espaces intérieurs de la Bibliothèque Sainte-Barbe à Paris, par CÉCILE SWIATEK

Paroles d'éditeur

110 Claire Paulhan, éditrice pour mémoire, propos recueillis par JEAN GABRIEL COSCULLUELA

Bonnes feuilles

114 *Ça et 25 centimes*. Alberto Manguel intime

Le billet des hybrides

118 À quoi peut bien servir un réseau social en bibliothèque ?
L'exemple de Facebook, par FRANCK QUEYRAUD

121 **Les bibliothèques exposent**

122 **Notes de lecture**

En écho La Métamorphose des objets, par PHILIPPE LEVREAUD • *Tu nous as quittés... Paraître et disparaître dans le Carnet du Monde*, par PHILIPPE LEVREAUD
• *Dans l'intimité des maîtres du monde. Les décors privés des Romains*, par PIERRE DANA • *Les bibliothèques éditent Babar, Harry Potter et Cie*, par PHILIPPE LEVREAUD • *Histoires de livres, livres d'histoire Cartonnages romantiques, 1840-1870. Un âge d'or de la reliure du livre d'enfants*, par PIERRE DANA • *Boîte à idées, boîte à outils Accueillir les publics. Comprendre et agir*, par MARIE-NOËLLE LAROUX • *Sac à dos. Une anthologie de poésie contemporaine pour lecteurs en herbe*, par MARTINE PRINGUET

127 **Bibli(h)oroscope**

Les opinions exprimées dans *Bibliothèque(s)* n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

• **18 janvier, Paris (75)** : Journée interprofessionnelle « Découvrir la poésie écrite par les femmes » à la bibliothèque Marguerite Audoux (3^e). Rens. : Emmanuelle Leroyer / Lucie Espinas (Tél. 01 53 80 08 00) e.leroyer@printempsdespoetes.com

• **21 janvier, Taverny (95)** : 2^e journée d'étude du cycle sur les musiques noires américaines « Rap, hip hop, slam » par Bernard Poupon (BM de Montreuil), organisée par la BDP 95. Miniconcert du groupe Blazbro (www.blazbro.com). 3^e jour-née « R'n'B, new soul » le 18/02. Inscr. : <http://bibliotheques.valdoise.fr> / Contact : patrick.goczowski@valdoise.fr / Tél. 01 30 30 86 35

• **21 janvier, Limoges (87)** : « Voyage au temps de la Renaissance », conférence dans le cadre du cycle « Trésors de la Bfm » qui se poursuivra le 18 mars avec « Papiers d'écrivains ». Pôle Limousin et Patrimoine de la Bfm. Rens. : 05 55 45 96 00 / www.bm-limoges.fr

• **22-23 janvier, Laval (53)** : Colloque « Rencontres autour de la lecture » organisées par Lecture en tête en partenariat avec l'Institut supérieur des métiers de Laval, avec notamment Bruno Blanckeman, Alexandra Saemmer, Chatal Horellou-Lafarge et Georges-Olivier Châteaurenaud... Journées gratuites (inscr. av. 17/01 : lecture-en-tete@wanadoo.fr) www.festivalpremierroman.fr

• **3-7 février, Haut-Rhin (68)** : animation « Saveurs musicales créoles » dans 8 bibliothèques. Rens. : galaup@cg68.fr / www.mediatheque.cg68.fr/animation.html

• **25-28 mars, Laval (53)** : 17^e édition du festival Lecture en tête qui valorise le premier roman de fiction. Des rencontres autour de la lecture sont programmées en partenariat avec la BDP 53. Tél. 02 43 53 11 90 www.festivalpremierroman.fr

En vrac

■ UNE BIBLIOTHÈQUE POUR ASILE



© Bibliothèques Sans Frontières

Bibliothèques sans frontières (BSF) s'engage dans des projets en France. Dans le cadre de son programme « Regards sur le monde », une première bibliothèque a été créée dans le centre d'accueil de demandeurs d'asile (Cada) de Beauchamp (95). La mise en place de ces espaces cogérés par les demandeurs permet la lecture en français et dans leurs langues d'origine (tamoul, tibétain, russe, arabe, farsi...). c'est aussi l'occasion de faire travailler plus de 15 éditeurs étrangers. D'autres équipements de ce type devraient voir le jour en 2010. www.bibliosansfrontieres.org

■ ESPACES PUBLICS NUMÉRIQUES

ARTESI Île-de-France (Agence régionale des technologies de l'information) a lancé une enquête auprès des EPN (espaces publics numériques franciliens) pour faire un état des lieux du territoire sur l'évolution des services proposés aux habitants et sur les postes d'animateur multimédia. Celle-ci s'inscrit dans une démarche plus globale, aux niveaux régional et national, de réflexion sur les EPN et leurs rôles dans les politiques publiques nationales ou territoriales. Un forum en ligne recueillera

l'expression directe des uns et des autres.

Contact : Marie-Hélène Feron
Tél. 01 53 85 92 15
feron@artesi-idf.com
www.artesi-idf.com / www.accespublic.artesi-idf.fr

■ 30 ANS DU COBIAC

Le Cobiac a soufflé ses trente bougies les 10 et 11 septembre en organisant un séminaire sur la réalité de terrain, les problématiques rencontrées par les professionnels de la chaîne du livre et leurs besoins. Soulignons le développement remarquable de la lecture publique, des bibliothèques et de l'édition dans des pays tels que le Maroc, l'Algérie, le Liban ces dernières années. Toutefois, la fin des FSP (Maroc, Liban) remettent à l'ordre du jour avec encore plus d'évidence le soutien de la coopération internationale avec des associations telles que le Cobiac. Ces pistes ont été dégagées pour le travail de coopération :

- Bibliothèques : demandes de formations (de base, à l'animation et au développement des publics, au travail en équipe, à la formation de formateurs) ;

expertise/évaluation ; développement des échanges professionnels ; dons de livres et achats de livres neufs sur place.

- Libraires-éditeurs : demandes de formations aux métiers du livre (dont l'illustration) et professionnalisation de la chaîne du livre ; circulation du livre sud-sud et sud-nord ; vente et achats de droits ; co-édition. Les partenaires ont exprimé le souhait d'un accompagnement à la conduite de projet, d'un appui à la pérennité des réseaux locaux en place et d'une compréhension des méthodologies locales. Les actes de ces journées paraîtront en 2010.

■ ASSISTANCE JURIDIQUE

Le MOTif, Observatoire du livre et de l'écrit en Île-de-France, vient de mettre en place pour ses adhérents, acteurs de la chaîne du livre, une assistance juridique gratuite. Un avocat spécialisé en droit de la propriété littéraire et artistique et en droit des affaires répond par téléphone aux questions sur le droit

■ UN NOUVEAU SITE POUR L'ABF

Après une sérieuse étude conduite par Oliance depuis 2007, la mise en place d'un nouveau site internet pour l'ABF a été confiée à IntuitivArts. Avec un design entièrement nouveau, une page d'accueil fraîche et aérée, une ergonomie améliorée, une navigation plus intuitive, une interactivité accrue et, à terme, de nouveaux services, ce nouveau site est en ligne depuis le 18 décembre dans une version légère qui sera progressivement enrichie. www.abf.asso.fr



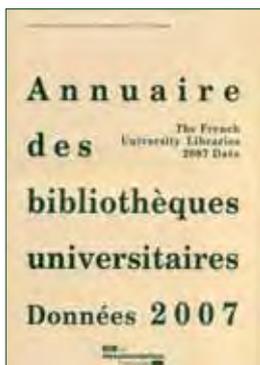
applicable au livre et à sa commercialisation.
Responsable du Pôle ressources : Catherine Sas
www.lemotif.fr/fr/le-motif/assistance/

■ ANCIENS ÉLÈVES DE L'ENSSIB

L'assemblée générale constitutive de l'Association des anciens élèves de l'Enssib se tiendra le lundi 25/01 à 14h. Les initiateurs du projet entendent créer un espace de rencontre entre les professionnels formés à l'Enssib, à l'ENSB, à l'IFB et dans les filières DESS/master assurées, au moins partiellement, par l'Enssib. Elle tiendra à jour un annuaire renseigné de ces anciens élèves, les représentera dans les organismes et instances influant sur la conception des programmes d'études, parrainera les élèves en cours de formation et facilitera leur entrée sur le marché du travail.

Contact : **david-georges.picard@bnu.fr**

■ BU – DONNÉES 2007



Le résultat de l'enquête statistique générale auprès des bibliothèques et services documentaires des établissements de l'Enseignement supérieur est disponible à La

■ SALON DU LIVRE DE PARIS 2010

Pour sa 30^e édition, le Salon du livre de Paris (Porte de Versailles, 26-31/03) s'annonce résolument tourné « vers l'avenir et l'international » et, malgré les polémiques de l'automne, la représentativité de l'édition y sera au moins aussi importante que lors des éditions précédentes : grandes ou petites maisons d'édition, secteurs dynamiques comme la jeunesse ou la bande dessinée, édition en régions. Près de 1200 maisons d'édition réserveront au public des moments de découvertes et de nombreuses séances de dédicaces. De nouvelles délégations étrangères viendront rencontrer le public français, comme les lettres turques, russes ou nordiques. Les régions travaillent actuellement sur une programmation commune. Des initiatives à destination des professionnels seront mises en œuvre ou poursuivies.

• Création du Centre de droits, un nouvel espace de négociation qui permettra aux éditeurs, agents littéraires et responsables des droits de se réunir à Paris.

• Remise des prix Sorcières par l'ABF et l'ALSJ, récompensant les meilleurs livres dans les catégories tout-petits, albums, documentaires et romans (lundi 29/03) sur un nouvel espace : la Scène.

• 2^e Marché des droits audiovisuels de la SCELFF (mardi 30/03) de 9h à 19h.

• Assises du Syndicat national de l'édition (mercredi 31/03) pour faire un point sur les grands enjeux du marché du livre en 2010.

• Une salle de conférences, désormais au centre du salon, proposera une programmation destinée au public et aux professionnels du livre.

Pour marquer cette 30^e édition, le salon mettra à l'honneur 30 auteurs français, 30 auteurs étrangers sélectionnés par un jury ainsi que 30 auteurs invités par le CNL. Ils compareront leurs univers romanesques et dresseront un état des lieux de la vitalité littéraire française et étrangère sur un pavillon anniversaire. Une librairie multilingue et une exposition de 30 cabinets de curiosités compléteront ce dispositif.

Comme chaque année, *Bibliothèque(s)* s'associera à la thématique du salon. Toutefois, rompant avec ses habitudes, son dossier sera constitué par les contributions d'une dizaine d'écrivains, français ou francophones, qui reviendront sur leur rapport à la bibliothèque publique.

Découvrez la plateforme « pro » du salon : www.salondulivreparis.com

30^e Salon du livre du 26 au mercredi 31 mars 2010 : www.salondulivreparis.com



Documentation française (20 €) : principaux indicateurs, grandes tendances sur l'activité et les services, collections, acquisitions, moyens, locaux et personnel. Enfin, toutes les adresses des services et Cadist.
Commande : www.ladocumentationfrancaise.fr

Internet

■ FRANCE-BRÉSIL

La BnF et la Fundação Biblioteca Nacional do

Brasil lancent un portail commun : « franca.br ». Ce portail rassemble des documents numérisés significatifs de l'histoire des relations entre la France et le Brésil du XVI^e au XX^e s. : textes imprimés, dessins, estampes, photographies et cartes. L'opération clôt l'Année de la France au Brésil et témoigne de la volonté des deux nations de promouvoir leurs échanges.
Disponible également sur gallica.bnf.fr

Contacts : **claudine.hermabessiere@bnf.fr** /
tél. 01 53 79 41 18
ou **jean-noel.orengo@bnf.fr** /
tél. 01 53 79 41 14.



DOSSIER



► 9



► 29



► 40





► 44



► 73



► 82



► 85

Intimités

De la forme du bâtiment aux espaces qu'il propose, aux collections qu'il héberge, aux services qu'il offre, aux gens qui s'y croisent, s'y rencontrent, usagers, professionnels, conférenciers ou artistes invités, dans l'espace physique, dans les rapports des hommes aux choses et dans ceux des personnes entre elles, à chaque niveau de la bibliothèque, dans son bâti, ses missions, son fonctionnement, partout en somme, parce qu'elle est faite non seulement pour tous mais aussi pour chacun, il est question du désir, de sa prise en charge, de son expression, et de sa confrontation au réel.

Question de sa traduction matérielle – brique, béton, verre –, en surfaces aménagées – plateaux, cloisons, recoins –, en mobilier – assis, couché, vautre –, en services renouvelés – appelés par l'innovation technologique et en réponse à la pression qu'elle impose –, en collections élargies, adaptées – puisque l'esprit souffle aujourd'hui sur la toile, en dehors des supports traditionnels –, en relations inédites aussi, de part et d'autre de la banque d'accueil, de l'estrade de l'invité, de la scène du musicien, de la page de l'écrivain ou de l'écran de l'ordinateur : en tout point de la bibliothèque, physique ou virtuelle. Placer l'utilisateur « au centre » ne se décrète pas. Encore faut-il mieux le comprendre, cerner ses attentes – enquêtes, études, colloques –, inventer de nouveaux rapports et, surtout, répondre aux nouveaux comportements que fait naître un environnement sociétal toujours plus enveloppant. « *Aujourd'hui*, écrit Geneviève Brisac, *on ne creuse plus de trous pour y enfouir ses secrets. La honte d'être à nu est un sentiment qui n'a plus cours. L'intime est tout au plus un sujet de colloque. Le village mondial croule sous les ragots, les aveux, les révélations. L'espace public est saturé*¹. »

Espace public, service public, la bibliothèque est saturée de cet « intime exhibé² » qui va se loger jusque, non pas dans les pages – c'est l'évidence même – mais entre les pages des livres en ces « truffes » qui, traces de cet aller-retour matérialisé entre espace public et sphère intime, sont comme les lapsus des usagers.

Ces « intimités » multiples circulent dans la bibliothèque comme le sang sous la peau. Après s'être épanchées largement dans notre partie magazine, elles auront irrigué jusqu'à notre couverture, repeinte aux couleurs du monde ombilical...

1. Geneviève Brisac, *52 ou la seconde vie*, Éd. de l'Olivier.

2. Anne-Claire Rebreyend, *Intimités amoureuses*, cf. *infra* p. 64.

Nos remerciements à Dominique Lahary
pour ses dessins pages 15, 18, 32, 33, 37, 39 et 86.

JEAN-FRANÇOIS JACQUES
Consultant



Jadis pensée comme instrument au service de la collectivité – la notion de « lecture publique » –, la bibliothèque tend désormais à donner satisfaction à l'usager dans sa dimension individuelle. Certes, l'intime ne se résume pas au secret ou à la solitude, et appelle aussi au partage. Peut-on néanmoins maintenir l'idée même d'un « modèle » de bibliothèque ?



Intimité publique.

Intimité

LA BIBLIOTHÈQUE, UN LIEU PARADOXAL

Cette bibliothèque est récente¹. Une grande banque accueille les visiteurs. Elle est adossée à un mur blanc qu'anime une longue série de noms d'écrivains. On pénètre ensuite dans une très grande salle, lumineuse, où chaque détail de l'aménagement est réfléchi. À droite, un ensemble de longues tables de bois clair, parallèles, ponctuées de lampes de lecture au *design* très contemporain, adossées aux grandes fenêtres ouvrant sur la ville. Les chaises sont belles, visiblement confortables. À gauche, les rayonnages, longues travées parallèles, très espacées. Entre les deux, une nouvelle banque d'accueil et de renseignement. L'éclairage, bien coordonné aux travées, est soigné, la signalisation parfaite, pour une part gravée dans le sol, idée graphique originale. Le mur opposé aux tables accueille une série de carels, où sont distribués les services informatiques, clairement

décrits par une signalisation murale géante, très graphique. L'architecte a bien travaillé, a tout coordonné avec une pré-

cision et un goût parfait ; les bibliothécaires aussi, qui ont mûrement réfléchi à la classification et à la signalisation. Voilà une bibliothèque fonctionnelle, lumineuse, où l'on ne se perd pas, où tout est à une juste place, où la surveillance est aisée et les conditions de travail du personnel comme du « public » – au singulier, manifestement, des « lecteurs » plutôt – sont parfaites. Que demander de plus ? Cette bibliothèque n'aura apparemment besoin d'aucune retouche, pendant longtemps. Retouches au reste difficiles à apporter, tant l'ensemble est cohérent, et soumis aux droits de l'architecte. Rien ne bougera... et seul un esprit un peu provocateur se demandera où sont la poésie, l'imprévu, la réponse possible à de futures évolutions, la prise en compte de la variété des publics, de la variété des usages, où sont les espaces d'intimité...

La bibliothèque est un lieu paradoxal : lieu public, elle accueille des individus qui viennent y pratiquer des activités personnelles, dont certaines sont, à des degrés divers, intimes. La plus importante, la lecture, qui est sa mission première, est des plus intimes. L'usage généralisé de la notion « d'information », la prévalence dans l'esprit des professionnels de la notion de « citoyeneté » – missions incontestables au demeurant – ont peut-être abouti à ce résultat paradoxal, qui est d'avoir recyclé dans l'architecture et l'aménagement des bibliothèques d'aujourd'hui la coexistence du magasin désormais ouvert et accueillant et de la salle de travail, non sans rigidité. L'espace de convivialité, quand il n'est pas isolé comme tel, est souvent rejeté à l'entrée de la bibliothèque, dans un espace improbable « Presse – Actualité – Convivialité ».

INTIME, INTIMITÉS

La bibliothèque, lieu d'intimité ? Premier indice : les bibliothécaires constatent tous les jours que les usagers n'ont de

1. Toute ressemblance avec une bibliothèque précise n'est pas fortuite, bien entendu !

cesse de ménager autour d'eux des espaces d'intimité, seuls ou à plusieurs. Car il y a plusieurs facettes à cette notion, qui ne se résume pas au secret ou à la solitude. Et voulons-nous, savons-nous accueillir l'intime, ménager ces espaces d'intimité, au-delà du fonctionnalisme qui prévaut le plus souvent, dans l'architecture, dans l'organisation des espaces publics, le mobilier, dans



DR

À la bibliothèque d'Illkirch (67)...



DR

Un siège où se vautrer.

les règlements ? Pourtant, c'est bien d'un double mouvement dont il s'agit : si l'on vient à la bibliothèque rechercher un espace intime, c'est aussi parce que l'on pourra en sortir aussitôt, opérer un déplacement, un mouvement vers l'autre, vers l'échange, impossible dans la solitude de chez soi. Ce qui constitue en soi une de nos missions, invoquée souvent par la notion de « lieu de sociabilité », dont il faut que nous ayons une vision dynamique et non statique.

Il faudrait d'abord s'entendre sur ce qu'est « l'intime » : qu'en dit le « *Robert* culturel » ? Et pour chacun des sens, quel rapport possible peut-il y avoir avec la bibliothèque ?

L'intime, c'est d'abord ce qui est « secret, invisible, impénétrable, profond », propre à une seule personne. Plus encore que l'acte de lire, c'est ce que l'on pense, rêve, éprouve pendant la lecture. C'est l'invisible aux autres. Premier élément à prendre en compte dans l'architecture et l'aménagement : une personne recherchera dans la bibliothèque un espace d'isolement, de « retrait » où n'être pas dérangée. Et s'il s'agit de la « lecture », et surtout des échanges autour de la lecture, et non de la « recherche d'information » ou du travail de formation, l'attitude adoptée ne sera pas la même : ce n'est plus d'une table et d'une chaise dont le lecteur a ici besoin, mais d'un fauteuil profond... Il cherchera aussi une discrétion maximale de la part de l'institution, cherchera à échapper au regard et au jugement supposé possible des professionnels – mais pas forcément des autres usagers du lieu.

L'intime, c'est aussi le partage, c'est ce qui est « très étroitement lié avec quelqu'un : ami, confident, familial ». On dit « le cercle des intimes », comme « le cercle de famille ». On vient à la bibliothèque partager cette « intimité à plusieurs » : on vient avec un ou deux amis, deux ou trois parents, sa petite

bande. On recherchera alors un lieu où « se poser » en cercle d'intimité ; à défaut, on le créera, en rapprochant des chaises ou des fauteuils, et en suscitant un relatif isolement autour du petit groupe ainsi créé, au sein duquel la parole est alors essentielle.

L'intime comprend aussi tout ce qui a trait au corps, voire à la sexualité. On distingue par exemple les postures intimes, ou les gestes intimes, que l'on adopte en principe chez soi, mais qui sont possibles en public, si l'on feint de croire que les autres ne verront rien, ou si l'on s'y abandonne en oubliant le lieu où l'on est. S'asseoir en tailleur au milieu des travées, se « vautrer » quand un canapé l'autorise, s'allonger ou s'asseoir par terre adossé à un mur, se poser au milieu d'un escalier, téléphoner à voix basse, lire – un MP3 sur les oreilles –, rêver, s'embrasser, parfois s'endormir un moment sont autant de postures intimes.

L'intime, c'est aussi ce que l'on partage de soi : des confidences, des propos intimes, un journal intime. Partage pour lequel la bibliothèque, un lieu public, offre un cadre rassurant dans un espace voué par définition à la relation. Prendre sur un chariot les livres que « l'autre », au sens plein du terme, vient de rapporter, c'est prendre un livre qui porte la marque encore chaude du lecteur précédent, c'est se saisir de ce que cet autre vient de lire, c'est partager avec lui une connivence, une intimité. Pourquoi voit-on encore tant de monumentales banques de retour derrière lesquelles sont stockés les chariots, en attente de rangement, le lendemain souvent – quand les livres seront « refroidis » ?

L'intime désigne enfin des choses, un environnement particulier et protégé : on parle de l'intimité d'un lieu. Intimité caractérisée par une « ambiance » générale, des éclairages, le



Strasbourg, médiathèque André Malraux.

confort des sièges, des couleurs douces... Offrir cette intimité, c'est prévoir et aménager volontairement des espaces de la bibliothèque avec les éléments qui vont créer le retrait par rapport à l'agitation ambiante, dans l'architecture, le mobilier, les éclairages...

Faut-il avoir peur d'offrir ainsi aux publics des espaces d'intimité ? La lecture est un acte double : acte intime, elle se pratique en silence. Dans la solitude ou en public, mais le plus souvent dans un relatif retrait de l'environnement. Et pourtant, dit Michèle Petit, « la lecture ne coupe pas du monde. Elle y introduit différemment². » Elle est aussi échange, appel au partage : avec l'auteur, avec les différents intermédiaires qui

2. Michèle Petit, *Éloge de la lecture : la construction de soi*, Belin, 2005, pp. 113 sq.

ont amené le livre jusqu'au lecteur, avec ceux qui l'ont déjà lu ou qui le liront. La bibliothèque est un lieu privilégié de ces échanges, de ces partages, même si la lecture effective ne s'y déroule pas. Michèle Petit distingue ainsi les partages clandestins, discrets ou publics : chariots de retour où « chaque livre est encore marqué du désir de celui qui l'avait choisi » ; notes personnelles en marge des livres³, « mots partagés, [...], mots entendus », partages spontanés au cours d'animations. Toutes ces formes de sociabilité participent du « lien social ». En ce qui concerne les adolescents, Michèle Petit souligne encore l'importance du rôle de « forum » joué par les bibliothèques, permettant les rencontres imprévues, spontanées. *A contrario*, les animations, cadre sans doute trop contraignant, rencontrent auprès d'eux peu de succès. Le manque d'intimité de ces formes publiques d'échange leur est sans doute trop pesant. « Peut-être perçoivent-ils une insistance un peu lourde [...] chez les professionnels du livre, sur la nécessité de socialiser la lecture ? » ajoute-t-elle, en soulignant aussi que, dans certains cas, c'est l'émotion, c'est l'empathie qui ont conduit des adolescents à acquérir une distance critique. Ces réflexions marquent clairement les limites des prescriptions des bibliothécaires.

INTÉRIEUR/EXTÉRIEURS

La sortie hors de l'intime, au sens de ce qui est propre à la personne, intérieur, indicible ou volontairement tu, passe

3. Cf. infra Sylvie Decobert, « Petits riens de tout le monde. Des truffes... », pp. 44-47.



Un refuge improvisé à La Haye.



S'isoler à Issy-les-Moulineaux.

par le regard de l'autre, la parole de l'autre, recherchés ou subis. C'est la relation étroite entretenue avec une ou deux autres personnes, avec qui l'on désire partager un moment, une impression, une émotion, une parole, une lecture, à l'écart des autres. La bibliothèque est aussi le lieu de ces événements-là : déplacement volontairement recherché ou inconsciemment provoqué hors de la solitude, hors de l'intimité, parfois hors des schémas de pensée communs. Ce mouvement est symbolisé par le mouvement alternatif du document : mise à disposition des publics / appropriation privée / restitution au collectif.

Mais il faut faire en sorte que ces « déplacements » ne soient pas empêchés par un cadre où le fonctionnalisme prévaudrait sur le bien-être, ou au contraire que la rupture de l'intimité soit brutalement provoquée par ce cadre.

Comment la bibliothèque peut-elle accueillir ces différentes facettes de l'intimité ? Celle que nous avons décrite en introduction le peut-elle réellement ? Bibliothécaires et souvent architectes ont une vision très ambivalente : derrière un discours qui reprend les lieux communs de la modernité – la bibliothèque « lieu de vie » –, se profile une construction et des aménagements où prévalent la ligne architecturale, le confort des collections, la linéarité du classement, les discutables impératifs de la surveillance, et surtout le modèle du public comme « lecteur » : solitaire, silencieux, emprunteur, n'ayant ni faim ni soif, ni besoin de communiquer avec l'extérieur, ayant ses propres instruments d'écriture et pas besoin de courant pour son ordinateur... Ayant en résumé des usages très déterminés de la bibliothèque... sauf un : venir utiliser l'espace de travail et pas les documents ! Nous avons tendance – l'exemple cité plus haut le montre – à oublier de laisser l'indispensable marge d'appropriation des espaces publics par les usagers, à fin d'usages intimes. Il y a toujours une forme de négociation entre des propositions d'usages mises en œuvre par les concepteurs, et les usages effectifs des utilisateurs des bibliothèques. Les exemples photographiques ci-contre montrent comment certains espaces de retrait sont créés : derrière une pile de chaises à Rotterdam, dos à l'espace vide à Issy-les-Moulineaux (annexe). Mais cette appropriation est-elle possible à Strasbourg ?

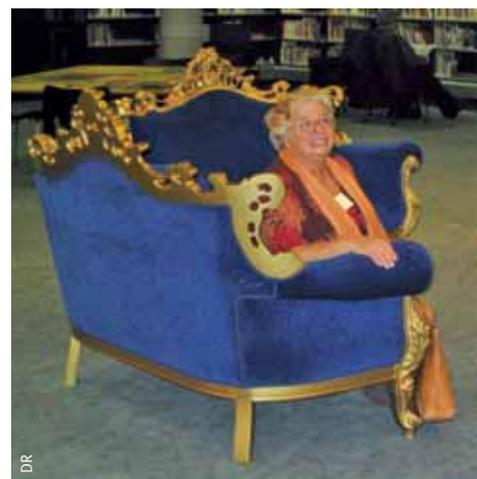
Pour dépasser cette contradiction, un certain nombre d'éléments de programmes peuvent être brièvement donnés.

« PROGRAMME » VERSUS « MODÈLE » ?

L'architecture doit être le moins possible cloisonnée, ce qui permettra un morcellement dynamique des différentes zones, avec le maximum de flexibilité dans le temps, flexi-

bilité essentiellement confiée au mobilier. Cette notion de flexibilité s'entend non seulement comme adaptation par les bibliothécaires, mais aussi comme appropriation par le public, qui pourra déplacer à sa guise certaines chauffeuses, chaises, tables basses ou autres éléments légers. Elle s'étend aussi aux éléments de l'accueil et du dialogue entre les bibliothécaires et les usagers : on préférera des tables où s'asseoir côte à côte ou à 90°, plutôt que la banque et son détestable face-à-face assis-débout, à proximité des oreilles des autres usagers, accompagnée de sa grande zone de stockage de chariots.

Les seules surfaces nécessairement enclouonnées sont celles qui doivent accueillir des activités bruyantes – travail ou réunion de petits groupes, et petite enfance, public auprès de qui l'oralité prévaut – ou au contraire des publics demandant le silence total – étudiants, lycéens ou adultes isolés en particulier. L'architecture peut cependant prévoir un certain nombre de « coins » d'intimité : on pourra faire le parallèle entre l'exemple ci-contre d'un musée de Berlin et celui de la bibliothèque d'Illkirch-Graffenstaden (67). Je citerai ici un exemple récent, puisé dans un programme soumis à un concours d'architecture⁴ : « La médiathèque offrira des lieux spacieux, de respiration et de bien-être qui incitent à un séjour prolongé. L'architecture, le mobilier, les couleurs, la signalétique participeront à la création d'ambiances différenciées selon les activités et les publics accueillis et offriront une multitude de possibles aux publics : la lecture silencieuse, la lecture conviviale,



À Rotterdam, un trône...



... lecture et vodka.

4. Café-programmation, Programme de la Médiathèque d'Angoulême.



DR

Berlin, Gemäldegalerie.

les espaces ouverts de circulation, les espaces individuels ou collectifs, du mobilier confort ou classique, des équipements audiovisuels, les lieux d'échange et de discussion, les lieux de concentration, des lieux fixes ou modulables selon les envies, les besoins... » Dans cet objectif, « le mobilier n'est pas forcément harmonieux et cohérent à l'échelle de la médiathèque ou même d'un ensemble spatial. Il peut, selon les espaces concernés et l'ambiance souhaitée, faire preuve d'une certaine extravagance et d'éclectisme. La

présentation d'un mobilier composite peut apporter de la chaleur, de la vie, voire de la folie à certains espaces, par opposition à quelque chose de froid, de très ordonné, que les usagers n'oseraient pas utiliser. » On en voit des exemples à Rotterdam.

On ne saurait mieux décrire ce que devraient devenir les bibliothèques, loin de tout modèle, et donc loin de la modélisation des comportements à laquelle nous tendons plus ou moins inconsciemment. ■



DR

Bibliothèque d'Illkirch-Graffenstaden (67).



Vers une bibliothèque d'univers

LES STATISTIQUES, TOUJOURS LES STATISTIQUES

Premier constat. Après 30 ans d'effort et d'investissement massifs dans le domaine des équipements du livre, le Département des Études, de la Prospective et des statistiques du ministère de la Culture nous confirme¹ que la fréquentation des bibliothèques baissent d'année en année. Le nombre de m² créés a pourtant été considérablement augmenté depuis les années 1980, l'architecture s'est faite séduisante, les technologies nouvelles ont largement investi ces nouveaux bâtiments pour légitimer la nouvelle appellation de médiathèque, les choix documentaires ont été ajustés, les classifications repensées, le libre accès est devenu la règle pour coller au besoin de liberté des lecteurs, les personnels formés pour encourager les diverses formes de médiation, les enquêtes ont mesuré les effets de ces réformes, les professionnels ont observé la planète bibliothèque pour rechercher l'inspiration en direction d'autres pays...

Des moyens colossaux ont été déployés pour que nos bibliothèques contemporaines soient remises au goût du jour et ces efforts semblent demeurer largement insuffisants. Comment expliquer cela ?

NOUVELLES TENDANCES, NOUVELLES FISSURES

Deuxième constat. Il y a quelques années déjà nous avons conclu un article dans le *BBF* par la formule « les professionnels imaginent de nouveaux équipements, les programmistes les programment, les architectes les réalisent, ... les lecteurs les détournent ! »

Nous revenons aujourd'hui sur ce sujet pour attirer de nouveau l'attention des professionnels du livre sur quelques tendances observées récemment par l'agence. Tendances qui nous

1. Je fais allusion ici à l'enquête sur « Les pratiques culturelles des Français à l'ère numérique » qui ne fait que confirmer ce que les professionnels du livre, très attentifs à leurs propres résultats statistiques, savent déjà. Source Édition La Découverte / Ministère de la Culture et de la Communication.

semblent autant de signes que les équipements du livre, malgré toutes les attentions qui sont les nôtres, restent en deçà – ou à côté, et c'est notre question ici – de ce que les lecteurs en attendent. Signes également que nous n'avons pas pu anticiper certaines évolutions que nous subissons actuellement avec une certaine violence.

Or, que constate-t-on de la part des lecteurs ?

- Ils utilisent la bibliothèque comme un lieu de travail sur leurs propres documents, rendant ainsi secondaires ou accessoires les collections existantes, ce qui impose

de repenser la relation aux documents offerts sur place. Bien entendu, cette tendance est plus forte dans les agglomérations et les métropoles où le lectorat étudiant est plus nombreux. Les étudiants faussant, là où ils résident, les usages des bibliothèques publiques car s'il s'agit ici uniquement de ces dernières. L'influence de ce lectorat jeune et massif est important au point que l'on ne peut dissocier dans une aire d'influence donnée les BM des BU. Qu'importe cependant, le lectorat étudiant se rapproche dans sa pratique de la bibliothèque du lectorat lycéen et collégien.

- Ils sont nombreux désormais à venir avec leurs propres outils à connecter (ordinateurs personnels portables) sur place, ce qui impose de mettre à disposition des lecteurs des modes de connexion souples et largement disponibles selon les lieux. Là encore, si cette tendance reste surtout métropolitaine, elle indique un penchant qui s'accroît avec le temps. La légèreté des outils améliore de jour en jour leur portabilité et leur autonomie. Bientôt, on effectuera les

Vie urbaine et révolution technologique ont métamorphosé la vie quotidienne. À leur tour, ces nouveaux comportements obligent à repenser de fond en comble la bibliothèque où doivent composer utilisation collective et usages solitaires, et il n'est pas certain que cette obligation se satisfasse d'une simple refonte cosmétique. La définition même de ces équipements pourrait être ébranlée et remise en question.

recherches documentaires via un Opac en ligne auquel on se connectera directement par le biais de son propre outil, recherches que l'on croisera aussitôt avec sa propre bibliothèque, le web, les sites des autres équipements.

- Ils utilisent la bibliothèque comme un lieu de travail seul ou en groupe, ce qui impose d'offrir des configurations multiples correspondant aux différentes modalités de travail des lecteurs. Cet aspect avait déjà été abordé par l'agence dans la programmation de la médiathèque d'Issy-les-Moulineaux (92), l'une des premières élaborée par ABCD. Déjà, la question apparaissait de savoir s'il fallait créer un espace réservé au travail en groupe, où il soit possible de parler à haute voix sans gêner les autres usagers, ou s'il fallait réserver une salle à ceux qui souhaitaient un silence parfait. À la limite, la réponse importe peu ! La vraie question reste : comment intégrer dans un même espace des modalités d'usage de la bibliothèque contradictoires, allant de l'individu seul aux travaux collectifs dans leur pluralité ? Cette question est celle que se posent également

« Habiter c'est d'abord avoir des habitudes à tel point que le dehors devient une enveloppe de mon être et du dedans que je suis. »

Pierre Sansot,
Du bon usage de la lenteur

les concepteurs d'un *open space* de bureau : comment qualifier un espace de façon à ce que toutes les modalités de sociabilité soient rendues possibles sans se contrarier mutuellement. Or, dans nos équipements du livre, nous constatons actuellement une très grande diversité de modes « conversationnels » autorisés ou du moins acceptés

aujourd'hui, alors qu'il y a peu ils étaient encore très contraints par le règlement intérieur ou par une image caractéristique de la bibliothèque comme espace monofonctionnel silencieux.

- Ils recherchent des postures de lecture/consultation appelant des modalités de confort différentes, un même lecteur pouvant successivement lors d'un même séjour dans la bibliothèque en adopter plusieurs relevant de modes travail/loisir/détente. Ce qui impose de diversifier les mobiliers mis à disposition des lecteurs. Sans doute l'influence de l'espace domestique, qui est désormais ouvertement plurifonctionnel – espace familial, tout autant qu'espace de travail et de loisir –, y est pour beaucoup. Là encore la généralisation des technologies de l'information dans l'espace quotidien brouille les frontières d'antan entre espace domestique et espace professionnel. Ce qui est important ici est de noter – comme le fait le VIA² dans son cahier de tendance 2009 très justement titré « Conforts, la génération vautrée » – ce sont les modifications

que ces pratiques répétées provoquent sur nos comportements et plus particulièrement nos postures de consultation et nos gestuelles devant ces outils. C'est notamment le cas des jeunes générations élevées avec la télévision et l'ordinateur, voire désormais avec les terminaux que l'on pourrait qualifier d'« hyperportables³ ». Face à ces modifications comportementales, la bibliothèque des années 1980-1990 semble déjà vieillotte et largement dépassée. Là où il conviendrait de répondre par un travail fin sur la notion de confort, on ne fait souvent – mais peut-on faire autrement ? – qu'avec les moyens du bord, à savoir les catalogues des fournisseurs de mobilier des collectivités (même si ces derniers ont largement et positivement amélioré leur offre). Parfois l'architecte s'en mêle, mais trop souvent dans un registre uniquement esthétique veillant au respect de son œuvre. La réponse est malheureusement beaucoup trop pauvre pour prendre en compte de façon efficace ces nouvelles attentes.

- Ils habitent la bibliothèque comme un lieu de vie à part entière amenant avec eux les nouvelles pratiques sociales contemporaines, notamment les pratiques traditionnellement réservées à l'univers domestique et à l'espace urbain. Ainsi, on observe que la bibliothèque comme espace réservé aux pratiques intellectuelles calmes et silencieuses et donc protégées comme telles, est détournée vers un usage plus mixte, plus urbain. Combien de professionnels voit-on se battre quotidiennement pour une application stricte du règlement, notamment en matière de silence. Désormais, téléphoner, boire, manger ou grignoter, échanger, dormir, jouer... apparaissent choses naturelles pour nombre des nouveaux visiteurs, les plus jeunes en particulier. On sent bien, malgré tout, que ces abus et microfissures trahissent là encore une modification profonde du statut de la bibliothèque qui a perdu le caractère sanctuarisé qui la définissait encore récemment. À cette rupture des digues du modèle répondent l'inadéquation des espaces et plus globalement de la notion de confort habituellement mise en œuvre dans le registre des équipements du livre. Mais c'est vraisemblablement la définition du service offert qui est aussi remise en cause. Le passage d'un lieu d'étude à un lieu de vie ne se fait pas sans poser problème. Il y a sans doute un rêve qui se cache derrière cela, rêve-utopie qui participe des vœux que formulait Umberto Eco dans sa conférence du 10 mars 1981 éditée ensuite sous le titre plus connu *De bibliotheca*⁴ quand il décrivait une bibliothèque ouverte 24h/24 et dans laquelle on trouvait tout ou presque pour y séjourner de longues journées, voire déborder sur la nuit.

2. Le VIA, Valorisation de l'Innovation de l'Ameublement, est une association qui explore les nouvelles tendances en matière de confort et d'ameublement.

3. Cf. *infra* Cécile Swiatek, « L'espace public de la bibliothèque à l'épreuve du téléphone portable », pp. 40-43.

4. Umberto Eco, *De Bibliotheca*, L'Échoppe, 1986.

NOUVELLES FISSURES, AU CŒUR MÊME DU MÉTIER

Troisième constat. Interrogeant récemment des bibliothécaires de la Bpi sur les pratiques documentaires des lecteurs actuels, ils m'avouaient qu'ils rencontraient de plus en plus de jeunes usagers qui ne savaient plus effectuer de recherches à partir du catalogue mis à leur disposition. Le renseignement est d'autant plus intéressant qu'il ne s'agit pas de lecteurs débutants, mais d'étudiants confirmés. Les lecteurs actuels ne sauraient donc plus utiliser la bibliothèque ?

En croisant cette remarque avec la lecture d'un article de Roger Chartier⁵, nous touchons là une autre évolution majeure de nos équipements. Celui-ci dit en substance que l'objectif de Google n'est pas la construction d'une bibliothèque universelle mise à la disposition de l'humanité, mais plutôt la construction d'une banque de données fournissant les « informations » à ceux qui les cherchent. La distinction est forte quand on sait que nos lecteurs étudiants dont il était question plus bas savent, à défaut d'effectuer une recherche dans le catalogue d'une bibliothèque, consulter sur le bout des doigts leur moteur de recherche favori.

Ne doit-on pas lire dans ces deux éléments – le comportement des lecteurs, les objectifs décodés d'un industriel du numérique – le signe que nos bibliothèques s'inscrivent désormais dans un modèle plus documentaire que bibliothéconomique. Sans doute un autre élément vient-il confirmer cette tendance : le succès rencontré par les services très personnalisés des recherches documentaires proposés par certaines grandes bibliothèques municipales ou nationales. On songe ici au Guichet du savoir créé par la BM de Lyon, aux Cité des métiers et Cité de la Santé rattachées à la médiathèque de la Cité des sciences et de l'industrie, au Renseignement à distance créé il y a 25 ans par la Bpi (qui a évolué vers l'échange par courriel et le travail en réseau). Nul doute que ces services répondent à une demande de plus en plus légitime que l'on ne confondra pas avec la tâche fondamentale des bibliothèques rappelée dans ce même article consistant à « protéger, cataloguer, rendre accessibles les textes dans leurs formes successives et concurrentes ».

5. Roger Chartier, « L'avenir numérique du livre », *Le Monde*, 27/10/2009.

En d'autres termes, carences des jeunes lecteurs étudiants à maîtriser l'outil bibliothèque, objectifs décodés du géant de l'information numérique à faire un usage commercial d'informations détournées d'ouvrages, volonté de certains professionnels de la bibliothéconomie à proposer eux aussi des services d'information personnalisés ne disent-ils pas une seule et même chose : la nécessité d'ajouter à nos équipements de lecture publique une fonction documentaire personnalisée et individualisée. Un service à la carte en quelque sorte, encore rare, mais qu'il serait urgent d'étendre.

UNE MODERNITÉ DÉJÀ BATTUE EN BRÈCHE

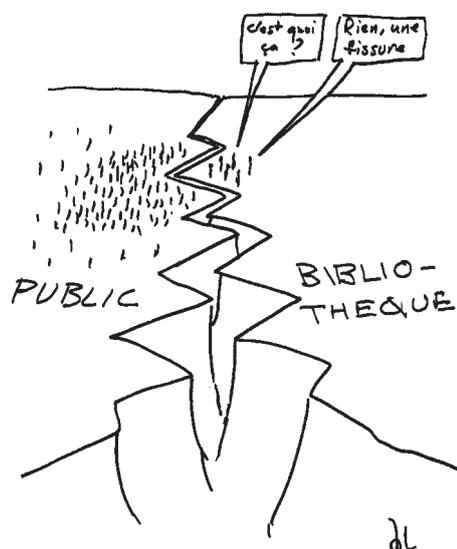
Nous voyons pour notre part, dans les objectifs non avoués de l'industriel, dans sa réussite si ostentatoire, dans les difficultés de nos nouveaux lecteurs à utiliser le catalogue, dans la chute

des statistiques de fréquentation ou dans les tentatives de quelques professionnels du livre d'orienter le métier vers l'édition des contenus et la documentation... une attente non satisfaite qui dessine en creux les limites du modèle existant de la bibliothèque publique. Or c'est le modèle lui-même qui est ici en cause, pas uniquement l'aménagement de nos équipements.

Sans doute nous croyions-nous sauvés ? Après avoir réformé en profondeur la pratique de la bibliothéconomie, modernisé l'image de nos équipements par une architecture et un design contemporains, ouvert nos magasins au libre accès, après y avoir introduit les technologies les plus récentes..., il nous faut remettre l'ouvrage sur le métier et affronter à nouveau l'inconnu et l'expérimentation.

Oui, nos équipements ont prématurément vieilli, non pas d'une usure naturelle, qui donne de la patine aux choses anciennes, mais d'une façon structurelle ; ils sont devenus en quelques années seulement des objets déjà décalés avec leur temps, une survivance d'une autre époque, un peu comme on regarde aujourd'hui le design des années 1970, plastiques aux couleurs criardes, objets décalés trop vite. Trop proches de nous pour être classés patrimoine. Trop loin de nous pour répondre aux besoins et modalités d'usage qui sont désormais les nôtres.

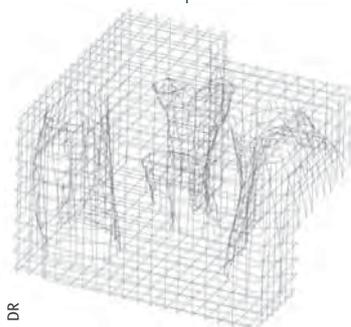
Cette observation vaut pour les plus prospectifs d'entre eux qui avaient été pour le monde des bibliothèques des équipements phares, porteur d'un incroyable renouveau, d'une



HABITER ET PROGRAMMER LE VIDE : JAKOB+MACFARLANE

Mettre en place un espace hébergeant des informations, des livres, a toujours été, d'une façon ou d'une autre, une part importante de notre travail.

Une de nos premières réalisations fut un nouvel environnement pour la librairie Books by Artists-Florence Loewy, à Paris, où le déplacement du corps crée le vide dans un volume imaginaire de piles de livres, laissant des espaces résiduels formant les étagères et structurant l'organisation de l'espace. Depuis ce projet plusieurs autres réalisations prirent forme, entre autres l'étagère Three pour l'éditeur Sawaya & Moroni, la Chambre Rouge, la cellule de lecture Reading Pod, l'espace Fnac du futur, Futur Appart ou dernièrement un projet d'une médiathèque pour la ville de Saint-Malo.



DR



DR

Three est une étagère objet autour de laquelle on circule. Sa silhouette transparente évoque le tronc d'un arbre dans lequel sont rangés les livres. La matière de l'étagère disparaît mais la silhouette de l'étagère est signifiée par les livres qui occupent les alvéoles.



DR

L'installation Futur Appart représente un espace lors d'un rêve d'une personne qui pense à son espace. Futur Appart se construit autour du corps de cette personne suivant le rythme du rêve.

Dans l'approche de ces projets, nous avons toujours vu le livre comme une partie d'un tout. Par sa répétition, il est assimilé comme élément constitutif de l'espace. Nous nous intéressons aux différents systèmes engendrés par la répétition, l'itération, à la façon dont ceux-ci sont interrogés, mis en question, retravaillés afin de créer de nouvelles interfaces d'échanges, de dialogues et d'usage.

Dans un travail plus récent, la Chambre Rouge, nous avons imaginé un objet (trans)formé par des personnes parlant, lisant, ou ne faisant rien... Nous avons inventé un programme non spécifique – non utile mais finalement nécessaire, et qui peut être créé dans un lieu public extérieur ou intérieur. La Chambre Rouge est un espace où le public est invité à passer du temps, occuper l'espace, dans un lieu non spécifique, adaptable dans son usage – un vide, tout simplement, ou un espace non programmé et par conséquent appropriable.

La Chambre Rouge ou le projet de la cellule de lecture Reading Pod sont des lieux libres, adaptables à plusieurs configurations, postures. Ils sont en rupture avec la salle de lecture classique.

La Chambre Rouge représente la première étape d'une idée réellement révolutionnaire selon laquelle nos espaces informatifs, éducationnels du futur seront comme des « nuages » d'informations exponentielles, en constant changement, modifiés par l'utilisateur et par le créateur en temps réel... Nous transformons l'espace d'après les échanges d'informations que nous générons.

Tous ces mots que nous associons à l'espace

d'une bibliothèque publique sont possibles et peuvent être expérimentés d'une façon encore plus riche. Ces « nuages » existent déjà dans la forme la plus simple d'Internet, mais nous pouvons extrapoler cette métaphore à l'apprentissage d'une création environnementale.

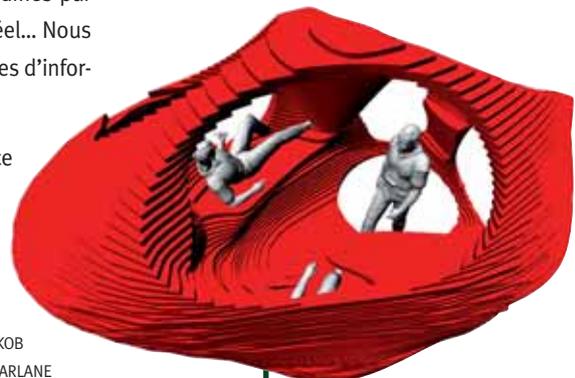
Jakob+Macfarlane : www.jakobmacfarlane.com

À lire (en anglais) : Jakob+Macfarlane, NeoArchitecture, 2006.

Dominique JAKOB
Brendan MACFARLANE



Chambre rouge est à la fois un banc public, un espace de lecture pour très petits qui peuvent se lover dans les alvéoles, très grands dans les grandes alvéoles, pour solitaires ou pour des groupes de 3/4 personnes selon les configurations.



Reading Pod offre plusieurs types d'espaces au lecteur pour s'allonger, s'asseoir, se lover.

véritable aspiration à incarner une idée de la modernité généreuse, associée à une exigence de démocratisation des savoirs. Comment en sommes-nous arrivés là ? Pourquoi un tel réquisitoire, si sévère ?

Je proposerai deux raisons à cela. La première, c'est que la lecture publique nous semblait à tous répondre au principe de l'offre. Exprimé autrement : il suffisait de proposer pour que le public dispose. Ce principe relève, on le sait désormais, d'une certaine candeur qui n'est plus de mise. Sans doute le formidable enthousiasme des années 1980 nous avait tous convaincu que la chose était simple. Elle ne l'est plus aujourd'hui. Au nom de ce principe nous avons bâti des équipements dont la structure, quoique rhabillée de neuf, parée des technologies contemporaines, était déclinée de modèles anciens fournis par les bibliothèques d'étude et bibliothèques patrimoniales. La nature du document dictait la structure des sections. Il est clair aujourd'hui que le lecteur contemporain a peu à voir avec le lecteur idéal de ces équipements. La sacralisation des lieux qu'imposait naturellement le modèle semble aujourd'hui battue en brèche.

La seconde vient sans doute du lecteur lui-même et de la grande liberté qu'il a acquise. En un lecteur résident sans doute plusieurs lecteurs, nous dirions également plusieurs usagers, et cette pluralité s'exprime dans nos équipements avec une assez grande effronterie⁶. Sans doute ceux-ci ont-ils du mal à accepter cela.

TRADUIRE LE PRIMAT DES USAGES

Les propositions que nous articulons ici traitent à la fois de l'offre de services et de la forme des équipements. Elles partent de deux postulats simples : le premier c'est que nos équipements doivent s'appliquer à répondre aux exigences latentes de nos visiteurs et ne pas aller contre. Et ces attentes, il faut les lire, d'une part, dans la difficulté de nos lecteurs à utiliser les outils traditionnels de la recherche (le catalogue), d'autre part dans les détournements que les lecteurs font des équipements que nous mettons à leur disposition car elles s'y expriment clairement⁷.

6. En chaque usager se déploient plusieurs lecteurs qui s'expriment indépendamment les uns des autres à des moments différents de la journée ; chacun exigeant des modalités de lecture et de consultation différentes : consultation rapide debout, consultation décontractée en position assise semi allongée, position assise à une table... Même remarque sur les différents niveaux relationnels dans les bibliothèques ; un même lecteur pouvant à des moments différents rechercher la solitude, l'échange informel, l'échange à plusieurs dans le cadre d'une collaboration... Autant de niveaux de confort et d'échange qui peuvent alterner dans une même journée.

7. J'ai toujours accueilli avec beaucoup de scepticisme les résultats d'enquêtes engagées vers le lectorat destinées à percevoir les attentes de ce dernier. Sans doute pour n'avoir jamais rien lu de bien pertinent à ce sujet. Je reste certain que les actes de nos lecteurs, leurs détournements des équipements, bien interprétés, constituent des matériaux plus intéressants si on les considère comme l'expression en acte de la liberté, de l'insouciance et de leur intelligence réunies.

Le second c'est que la définition programmatique des équipements du livre – je désigne ici les bibliothèques publiques qui ne sont ni patrimoniales ni spécialisées, même si certaines d'entre elles disposent de sections de ce type – doit être établie selon des critères qui relèvent de l'usage constaté et non plus de paramètres bibliothéconomiques *a priori*.

Ne doit-on donc pas procéder à une petite révolution copernicienne en se décidant enfin à créer des bibliothèques publiques pour nos lecteurs ?

Autrement dit, l'organisation spatiale des bibliothèques ne serait plus à concevoir en fonction de sections établies selon les différents types de documents, voire les types de public qu'elles accueillent (sections Actualités, section Étude, section Références...), mais selon une typologie d'usages que nous désignerons sous la terminologie d'« univers », dans l'attente d'une définition plus précise. Chaque univers désignant des zones dédiées à des comportements d'usagers, à des critères de confort, à des postures de consultation...

PREMIÈRE APPROCHE DE LA NOTION D'« UNIVERS »

L'agence de conseil ABCD travaille actuellement sur un projet de réaménagement de la Bpi et la notion d'« univers » se place au centre de cette réflexion. Celle-ci est en cours, c'est pourquoi on se limitera à une première approche qui ne peut en aucun cas être considérée comme finalisée. C'est ici le principe qu'il faut retenir et non le détail de la proposition.

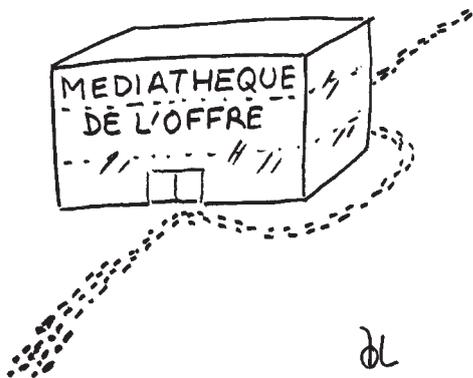
Quelques éléments simples nous permettent d'approcher cette notion :

- un univers correspond à un ensemble de pratiques homogènes destinées à ce que les usagers ne se gênent pas mutuellement ;
- un univers définit une attitude vis-à-vis des autres : je suis solitaire et silencieux, je discute avec quelqu'un à haute voix, je travaille en groupe et échange à haute voix (et toutes les modalités d'échanges et de travail en groupe)...
- un univers correspond à un type de confort global défini par : une ambiance acoustique, un éclairage approprié ;
- un univers peut être dédié à une ou plusieurs postures de consultation (debout, assise avec table de travail, assise avec fauteuil, assise avec tablette...) ;
- un univers peut être défini autour d'un service qui le structure (un service documentaire personnalisé par exemple) ;
- un univers peut être défini par un service connexe de la bibliothèque : café, snack...
- une bibliothèque est constituée de plusieurs univers contigus ou foisonnés ;
- un univers est une zone définie spatialement...

QUELQUES EXEMPLES D' « UNIVERS »

Univers 1 : zone de contact et de découverte de l'équipement. Le visiteur est debout ou assis sur des tabourets hauts, voire accueilli dans des espaces-salons réservés à un accueil individuel ; il est accueilli personnellement, il interroge le personnel qui est situé à côté ou en face de lui, on parle librement à haute voix, il s'agit d'une zone de contact, d'échanges, d'assistance à la recherche sur le catalogue mais également à la recherche documentaire élargie⁸. La question s'apparente à celles qui sont posées au Guichet du savoir de la BM de Lyon ou porte simplement sur la recherche d'un ouvrage présent ou non dans le catalogue. Cette recherche peut soit aboutir immédiatement, soit nécessiter un nouveau rendez vous parce qu'elle implique du personnel un travail qu'il fera ultérieurement. Les outils et activités de médiation de l'équipement sont présentés via un affichage classique ou par écrans réactualisés en permanence. On s'inscrit, on règle les modalités de son inscription. On emprunte, on retourne ses documents. Il n'y a pas nécessairement de documents dans cette zone. Des postes de recherche associant Web et Opac en libre accès sont présents. Leur positionnement est tel que l'intervention du personnel est facile. Cet univers est placé à l'entrée de l'équipement.

Univers 2 : le visiteur prend un café, grignote un fruit, un sandwich... tout en consultant ses documents où ceux présentés par l'établissement au titre des nouveautés. La presse est en libre accès. Il est servi ou non à la place selon la prestation prévue. Il dispose d'une connexion wifil ou wifi. Le confort est celui d'un café. La bibliothèque y organise des lectures, des signatures, des discussions thématiques... La bibliothèque y présente ses activités de médiation, conférences, signatures... Des Opac sont présents. Il est accessible de façon autonome ou non et peut être ouvert quand la bibliothèque ne l'est pas.



Univers 3 : les visiteurs disposent de multiples salons modulables et échangent librement à haute voix. Ils disposent de fauteuils, de canapés dont la rotation ou la modularité permettent des configurations solitaires

8. Je milite pour l'extension de ce service dans nos bibliothèques publiques contemporaines : le bibliothécaire devra désormais à mon sens jouer un rôle de plus en plus actif pour former les lecteurs aux multiples outils de la recherche documentaire, moteurs de recherche sur Internet compris, voire prendre en charge ces recherches quand elles ne peuvent l'être par le public.

ou groupées. La consultation se rapproche de celle d'un usage domestique de type salon personnel, cabinet de lecture... La conversation est autorisée. La présence de tables basses peut inciter au travail en groupe, leur absence peut au contraire en dissuader.

Univers 4 : les lecteurs disposent de multiple « boîtes » de tailles S/M/L/XL/XXL. Ces espaces clos peuvent être recherchés pour un travail solitaire mais bruyant (l'apprentissage d'une langue, seul ou accompagné par un médiateur), pour un travail en groupe (répétition d'un texte à plusieurs, préparation d'un examen...). Ils prennent la forme de « boîtes » isolées acoustiquement mais transparentes visuellement. L'assemblage de plusieurs boîtes aux dimensions multiples (pour une, deux, 5, 10 personnes) constitue l'univers 4. Les boîtes se réservent à l'avance. Elles sont facilement contrôlables par le personnel. Un accompagnement est possible (pour les personnes à handicap), notamment dans le cas de formations pouvant impliquer la présence d'un répétiteur. On peut y importer ses propres ouvrages, ceux de la bibliothèque. Elles disposent d'une connexion wifil ou wifi. On peut y importer un instrument de musique pour répéter. On peut demander que la boîte que l'on a réservée soit fermée à clé le temps d'une pause, de façon à n'avoir pas à déménager et emporter avec soi des ouvrages ou équipements. Cet univers s'apparente aux salles de réunion mises à disposition des personnes travaillant en *open-space*.

Univers 5 : le lecteur est assis à une table de travail selon une posture de consultation traditionnelle. Cet univers, c'est un peu la bibliothèque d'étude traditionnelle qui s'apparente à la bibliothèque silencieuse et studieuse. Le mobilier est de dimension variable selon la recherche que l'on doit y faire, le nombre de documents exploités simultanément. C'est d'ailleurs la relation au document qui dicte prioritairement ici l'ergonomie du lieu. On ne s'y trouve pas loin des collections de référence qui peuvent être consultées régulièrement. Le silence est de rigueur.

PREMIÈRES IMPLICATIONS POUR LES PROFESSIONNELS ?

Sans entrer dans une analyse fine des implications que soulève l'application de ce modèle, posons quelques premières réflexions.

En premier lieu les responsables des « sections » entendues au sens traditionnel ne sont plus propriétaires des espaces et équipements qui viennent d'être cités. Il y a une mutualisation des univers au service des différents responsables des collec-

tions. Deux sections peuvent partager un même univers. Par exemple, la section Musiques peut partager avec la section Autoformation en langues les « boîtes » mises à disposition dans l'univers 4. Inversement, une section (Presse) peut trouver intérêt à se situer à proximité de deux univers : le café (univers 2) et les salons modulables (univers 3).

On perçoit que l'implantation des collections obéit désormais à une logique propre qui est radicalement indépendante de celle des univers, si ce n'est une proximité d'usage ; cette logique pouvant alors être guidée avant tout par l'objectif de proposer une grande clarté de la classification.

La conception architecturale des univers devient essentielle : la notion de confort et notamment de confort acoustique et visuel prime. La scénographie des lieux, au sens de recherche sur leur ergonomie, leur ambiance, est prioritaire et ne doit plus être reléguée comme c'est trop souvent le cas aujourd'hui.

Un métier semble manquer d'ailleurs, celui de scénographe de ces espaces. Un métier qui se situe entre l'architecture et le mobilier. Les agences d'aménagement des espaces commerciaux parlent de leur côté de compétences en *design global* pour désigner ce savoir-faire qui donne une importance capitale à l'adéquation des usages et des postures avec la volumétrie, l'éclairage, l'acoustique, le mobilier, la signalétique..., en un mot tout ce qui n'est pas dans le contrat de l'architecte⁹. Sans doute la chaîne des compétences appelées à seconder la maîtrise d'ouvrage devra-t-elle ajouter prochainement cet élément essentiel. Un

⁹. Ces différents savoir-faire ne relèvent cependant pas forcément des architectes. Tous ne s'y intéressent d'ailleurs pas. Il manque ici une compétence globale que les maîtres d'ouvrage d'espaces commerciaux ont largement comblé eux même en solidarissant autour d'eux différentes compétences : ambiance, mobilier, design, architecture, marketing, *merchandising*... Il faut observer les nouveaux lieux imaginés par certaines enseignes, telles que Monoprix, pour être convaincu qu'une très forte attention est portée à ces nouvelles tendances urbaines.

nouveau tracé de la limite des compétences de l'architecte et des bureaux d'étude est à imaginer.

Terminons par un élément important, le rôle des professionnels dans ce dispositif. Ils font ce que Google ne fait pas et ne fera pas de sitôt : accompagner les lecteurs et usagers vers des savoirs construits, accompagner les recherches par un soutien documentaire et bibliographique, former les lecteurs à ces recherches... Sans doute faut-il que le métier des professionnels du livre évolue encore davantage qu'aujourd'hui vers une compétence tournée vers les contenus et la médiation de contenus. Dans l'espace de la bibliothèque les professionnels sont placés à l'interface des collections et des univers de façon à recevoir, accompagner le lecteur et le visiteur, faciliter les démarches, aider à la recherche.

COMMENT CONCLURE ?

Pour les usagers qui n'ont pas abandonné le chemin des bibliothèques, il apparaît clairement que s'ils continuent à utiliser les équipements du livre, ce n'est plus tout à fait en tant que bibliothèques. Il y a là dorénavant un décalage très net, et qui s'accroît d'année en année, entre l'usage qui est fait de ces équipements et la définition qui est la leur. Nos bibliothèques ne sont-elles pas devenues par détournement et sans que nous nous en soyons vraiment aperçus autre chose que des bibliothèques ? Mais quoi au fait ? Certainement des équipements qui répondent à des besoins d'intérêt général, mais lesquels ?

Une réflexion de fond s'impose sur le statut de ces nouveaux équipements intermédiaires que les usagers s'approprient et formatent autant qu'ils le peuvent à leur usage à partir de ceux qui existent. Et pour les autres, les usagers du dehors, ceux qui ne fréquentent pas ou plus, qu'appellent-ils de leur vœux ? Des bibliothèques ? En sommes-nous certains ? Il est sans doute temps d'y réfléchir. ■

VALÉRIE SERRE-RAUZET
Réseau des médiathèques
de Montpellier agglomération



Le thème du Congrès annuel de l'Association néerlandaise des bibliothèques publiques était : « Créer un paradis public¹ ». Rien de plus ambitieux. Cette osmose recherchée entre espace intime et espace public trouverait-elle sa réalisation dans la bibliothèque du « Polder model » ?

Intérieurs hollandais

Le succès de ces bibliothèques peut s'analyser sous l'angle de l'intime et de son traitement dans les espaces publics. Véritable exercice d'équilibriste que de concilier la grande disparité des publics en un lieu et d'adapter celui-ci au caractère unique de chacun. Ceci se traduit plus particulièrement dans les espaces, les matériaux, les assises ou les usages. Mais tout cela converge vers un point commun : avant tout, les personnes sont au centre du projet.

1. Jean-François Jacques, « Créer un paradis public », *BBF*, 2004, n° 5, pp. 115-116.

ESPACES

À part les bibliothèques des deux principales villes du pays, la plupart des bibliothèques néerlandaises sont de taille relativement modeste, dans un pays où les mètres carrés sont particulièrement précieux. Cette contrainte interdit une monumentalité excessive, sauf à bâtir en hauteur.

Ces dimensions raisonnées n'interdisent en rien des locaux spacieux, avec notamment des atriiums larges et lumineux permettant d'embrasser le bâtiment d'un seul regard et de respirer à son aise. Aucune réduction des espaces de circulation : celle-ci porte sur le volume des collections présentées. Les plafonds sont traités de manière à offrir des espaces plus aérés dans les zones les plus fréquentées, ou bien sont surbaissés pour contribuer à une sensation d'intimité. La niche romantique de la DOK de Delft (Discotheek Openbare Bibliotheek & Kunstcentrum / Delft Openbare bibliotheek) en témoigne, comme les stations de travail individuel métalliques de l'OBA d'Amsterdam (Openbare Bibliotheek)². Ces dispositifs d'ambiance cachent sous leur apparente simplicité une étude soignée des besoins spatiaux des individus.

Les bâtiments sont conçus dans une approche réconciliant pragmatisme et esthétique qui donne le premier rôle aux fonctionnalités et aux services proposés. Pragmatisme dans la maîtrise des coûts – une enveloppe de 2,3 millions d'euros pour l'ensemble de l'aménagement de la DOK, électricité et sols compris – et l'évolutivité des services. Esthétique dans



À la DOK (architectes : Liesbeth van der Pol/Dok architecten et Aat Vos/Aequo architectes) : vue de l'atrium et des documentaires adultes depuis le haut de l'escalier (à gauche) ; des fauteuils avec ordinateur intégré dans l'assise (à droite).

2. Cf. Anne Verneuil, « Pays-Bas, des bibliothèques sans complexe », *Bibliothèque(s)* n°46, oct. 2009, pp. 60-65.

l'utilisation de codes visuels forts ou de pièces de mobilier sources d'inspiration.

Ce mobilier contribue à rythmer les espaces tout en créant des cloisons, et donc des niches, qui ne limitent pas le regard pour autant ; l'emploi des étagères est privilégié en raison de leur plasticité, de leur évolutivité. Cette volonté de ne pas obstruer le regard se retrouve dans l'utilisation massive de parois vitrées en façades. Ces ouvertures sur l'extérieur favorisent l'évasion du regard au cours d'une lecture. Ainsi la façade arrière de la DOK permet de pénétrer la salle d'exposition de l'artothèque ; de même, la façade de l'OBA embrasse largement la ville, offrant autant d'invitations à la rêverie.

Par ailleurs le traitement des espaces permet de créer des ponts entre le virtuel et le réel, matérialisant les deux et les unissant en un seul lieu. L'aspect ludique de la DOK illustre à la fois les ambiances de jeux vidéo et une atmosphère familière, joyeuse.

MATÉRIAUX

L'apparente simplicité des matériaux employés, qui cache parfois leur haute technicité, est toujours l'objet d'une grande réflexion, d'une attention particulière. Ainsi les bancs blancs de l'OBA contribuent-ils à réintroduire dans un espace public un mobilier qui évoque le domicile privé. Les bacs à CD de la DOK sont équipés sur le niveau supérieur de la face d'un coussin qui permet un appui long sans pour autant souffrir des arêtes du mobilier. L'utilisation de la technique vise le confort de l'individu dans une adéquation parfaite à ses usages.

L'aménagement intérieur a été conçu sous l'angle de la convivialité et de la création d'un espace permettant l'appropriation la plus immédiate des locaux par chacun. Les banques d'accueil longues et aériennes sont équipées, sous le revêtement de skaï jaune, d'une couche de mousse permettant d'apporter de la douceur. Ce choix introduit un contraste net avec l'aspect industriel du bâtiment. La simplicité des volumes est compensée par le traitement particulièrement sophistiqué de la qualité des matériaux, sans ostentation pour autant. Les étagères sont réalisées dans des matériaux doux, du MDF (fibres de moyenne densité) non traité. Les angles sont adoucis. Tout contribue à créer une atmosphère accueillante qui permet de se sentir à l'aise et bienvenu. On retrouve souvent des éléments qui, par petites touches, évoquent le domicile : des moquettes zébrées à la DOK, des voilages à l'OBA.



© V. Serre-Rauzet

À la DOK, esprit lounge du multimédia (architectes : Liesbeth van der Pol/Dok architecten et Aat Vos/Aequo architectes).

ASSISES

Le traitement des assises est un exemple particulièrement marquant du rapport au confort de l'utilisateur dans les bibliothèques hollandaises.

Les assises de la DOK ont été étudiées en fonction des usages qui en sont faits. Il existe un type de fauteuil particulier – ambiance *lounge* – pour le visionnage de film sur les écrans installés dans l'espace multimédia. Des fauteuils permettent une assise très décontractée à mi-chemin entre verticalité et horizontalité. L'espace Périodiques propose deux types d'assises, l'une, de type travail, adaptée à la lecture des quotidiens posés sur des tables, et l'autre, plus décontractée, dans des fauteuils, pour la lecture de magazines. Les sièges associés aux postes Opac sont des tabourets en forme de beignets, en plastique transparent rouge. D'autres postes informatiques, pour des consultations plus longues, intègrent l'unité centrale dans l'assise et ont un bras orientable afin d'ajuster l'écran à l'utilisateur. Enfin, les fauteuils de l'espace enfant sont des canapés de mousse ferme aux accoudoirs largement arrondis invitant à un confort moelleux.

Les assises de l'OBA sont d'un design plus chic tout en restant d'une grande simplicité. Ainsi les bancs sont en skaï blanc et équipés d'un écran d'ordinateur complètement orientable grâce à un bras articulé. Ils autorisent une assise classique, mais aussi en tailleur (usage fréquemment constaté) ou encore une position plus horizontale. Les sièges ovoïdes en matière plastique sont très confortables pour une lecture détente. De nombreux fauteuils, permettant une lecture de détente, sont disposés le long de la façade vitrée à tous les



OBA (architecte : Jo Coenen) : fauteuils ovoïdes (à gauche), voilages et luminaires (à droite).

niveaux. Leurs formes et coloris varient sensiblement, et chacun peut trouver celui qui lui convient le mieux selon l'usage et le moment. D'autres sièges en Jeunesse sont favorables à la lecture d'une histoire avec des enfants assis sur les côtés. Les enfants peuvent s'abriter des regards des adultes en allant se réfugier sur la plateforme supérieure du *dromen* (espace de rêve ou de méditation), une mezzanine circulaire située au-dessus d'un ensemble d'étagères, agrémentée de coussins.

USAGES

Le traitement des espaces au sein des bibliothèques hollandaises incarne le « troisième lieu » de Habermas, entre le domicile, lieu de l'intime, et le travail, lieu public³. L'inspiration de leur conception se trouve sans doute pour une part dans les cafés qui offrent une possibilité de travailler et de se distraire, de s'appropriier des lieux publics pour les privatiser l'espace de quelques heures. La bibliothèque devient un lieu unique et capable de se renouveler dans ses propositions afin de toujours surprendre et séduire.

Face au développement des usages multiples qu'incarne le troisième lieu, il est donc important que les bibliothèques proposent à la fois des espaces adaptables, polyvalents mais aussi des services qui leur soient assortis. Il s'agit de créer en quelque sorte un *hub* de la communauté, et de rendre possibles ses divers usages. Le règlement intérieur qui les intègre illustre cette souplesse. Il n'interdit quasiment rien : portables, boissons, nourriture, mp3, rollers, tout ou presque est autorisé, comme chez soi. Il n'est d'ailleurs pas rare de croiser un collègue partant en service public armé d'une tasse de café, posée à côté des bouquets de fleurs sur les banques d'accueil.

3. Le concept de troisième lieu a été décrit par Ray Oldenburg dans *The Great Good Place: Cafes, Coffee Shops, Community Centers, Beauty Parlors, General Stores, Bars, Hangouts, and How They Get You Through the Day*, Paragon House, 1989 ; il est dérivé de la philosophie d'Habermas.

La compréhension extensive de ces usages est poussée à un très haut niveau, y compris dans les services offerts aux publics, au sein desquels l'intime a toute sa place. À la DOK, il est non seulement possible de bénéficier de cours mais aussi de conseils médicaux ou de gestion financière. Mieux encore, un nouveau service se développe : il consiste pour les usagers à venir raconter une histoire. Ils peuvent enregistrer ce récit et y mêler des matériaux personnels et institutionnels issus d'archives nationales, locales ou personnelles. La projection de ces récits se fera à terme sur écran géant, dans la bibliothèque, et le public pourra interagir sur l'écran – ou créer à son tour – grâce à une table tactile. L'intime est donc aussi au cœur des services ; présent, manifeste et public, il devient œuvre, récit communicable, transmissible.

POLDER MODEL

Le *polder model* est la conscience de vivre dans un environnement créé artificiellement et collectivement ; par extension, c'est un mode de fonctionnement des organisations basé sur la concertation et le consensus les plus extrêmes. Le *polder model* a été le fil conducteur du projet de rénovation et de transformation de la DOK, dans une large concertation avec les aménageurs locaux, les habitants du quartier, les commerçants, les usagers de la bibliothèque mais aussi les personnes habitant au-dessus de la bibliothèque. Il importait que le projet soit complètement intégré et fournisse à la fois les services attendus et la complémentarité avec le quartier.

Les bibliothèques néerlandaises tissent des partenariats avec les institutions locales, publiques ou privées. Ainsi, l'individu n'est plus appelé à franchir les frontières des espaces qu'il fréquente. Celles-ci s'abolissent devant lui, et les espaces s'interpénètrent autour de lui. ■

PHILIPPE LEVREAUD
Bibliothèque(s)



L'intelligence des SENS et le design immersif

La tradition occidentale repose largement sur une métaphysique qui oppose l'âme et le corps et dénonce de multiples façons la tromperie des sens pour privilégier la voie de l'esprit dans la recherche de la connaissance. Notre société marchande a d'une certaine façon entériné cette attitude : opérant par la séduction, la voie la plus rapide pour convaincre, elle s'adresse donc d'abord aux sens. Les publicitaires flattent l'œil et l'oreille, les camelots le goût et le toucher, il n'est pas jusqu'au boulanger qui tente d'attirer le chaland par la diffusion sur le trottoir d'une fallacieuse odeur de pain chaud qui ne doit rien au fournil et tout à la cornue.

Chacun des sens traduisant un aspect différent de la réalité, il était tentant de jeter des ponts entre eux. Ce fut l'art cultivé de la saisie des correspondances, le développement de facultés synesthésiques ; techniques du corps, disciplines de l'âme, ascèse de la pensée, on fit à cet effet assaut de tous les stratagèmes : manquait encore ce qui pouvait les rapporter les uns aux autres selon des voies plus objectives, satisfaisant au mieux les calculs de la raison. La résolution de l'ensemble des sensations en données numériques permet enfin de jeter des passerelles alliant la souplesse de la liane à la solidité du carbone. Mieux, l'analyse permettant la synthèse, il est désormais possible de travailler sinon à produire tout à fait des sensations nouvelles du moins à les composer selon de nouveaux arrangements. Enfin, puisque la mesure de l'activité cérébrale nous renseigne aussi bien sur le traitement des données empiriques livrées par les sens, que sur l'activité de la pensée, il est désormais possible de jouer délibérément sur la frontière du corps et de l'esprit : à l'interface.

INTERFACE ET POLYSENSORIALITÉ

Chaque réalité produit son manque : dans le carnaval de la *mimesis*, le mot appelle l'image, l'image fixe le mouvement,

l'image en mouvement la tridimensionalité, l'hologramme, et celui-ci serait-il convaincant, il lui faudrait comme au cinéma le son, puis la parole, l'odeur – ah, le cinéma en « odorama¹ » –, le toucher (par des massages d'infra-basses). Quand tout cela serait réuni, manquerait encore le degré suprême de l'illusion où fiction et réalité devenues indiscernables, ces deux plans pourraient communiquer de plain pied. Depuis *l'Entrée du train en gare de la Ciotat*, le cinéma n'a eu de cesse de solliciter la participation physique du spectateur, qu'il s'agisse de lui tirer les larmes, d'affoler son cœur par des films à suspense ou, grâce à des écrans enveloppants, de le jeter à terre par la projection d'un vertigineux parcours de montagnes russes. Mais cette expérience demeure univoque. Reste à faire réagir l'écran – l'environnement – à la présence du public. En un mot, à conquérir un espace interactif.

Interface est le maître mot de cette conception où s'épousent l'intérieur et l'extérieur, où, au contact, leur propre semble s'échanger, se traduire l'un en l'autre. Pour cela, il faut sensibiliser l'extérieur, le rendre homogène à notre sensibilité, réactif comme nous.

Truffé de capteurs (caméra, micros, etc.), l'espace tente d'échapper à sa célèbre définition kantienne de « forme a priori

1. Pour *Polyester* (1981), le cinéaste John Waters proposait de libérer, en grattant aux moments désignés, les pastilles d'une carte distribuée à l'entrée, des odeurs de colle, de fleurs, d'herbe, de pizza... Ceci fut repris par les Nuls pour des sketches sur Canal+. Curieusement, ces deux expériences se terminaient de la même façon sur une provocation scatologique.

La numérisation permet de traduire des réalités hétérogènes en données homogènes. La création d'interfaces pourrait renouveler l'usage de la bibliothèque comme ses fonctions traditionnelles, de l'accueil à la recherche et à la consultation des documents.



La vitrine audio-active de la Fnac Montparnasse, conçue par GH-DESIGN / designer Gaël Hietin, label « Janus » de l'Institut français du design (2008).

de la sensibilité », pour devenir non plus structuration de l'esprit, mais bien une seconde peau apte à répondre, selon un programme qu'il convient d'établir, aux sollicitations de quiconque entre en elle – dans son champ –, au contact ou à distance, de réagir au doigt et à l'œil, c'est le cas de le dire. À notre faculté d'être diversement affectés répond ainsi un espace tout à la fois activé et activateur : à notre polysensibilité répond la *polysensorialité* de l'espace.

Car il est tentant désormais de composer les sensations entre elles. Les amateurs de vin le savent bien, le goût n'est pas séparable de l'odorat, la vue affecte l'ensemble – avez-vous goûté au « champagne » bleu de Hongrie ? – et, si chacun de ces facteurs et bien d'autres encore entrent en compte dans une dégustation, on voit bien que le monde s'ouvre comme un large domaine d'investigation si peu que l'on s'avise d'étendre le champ de ces troublantes expériences. Qui n'a entendu un lecteur s'extasier sur l'odeur d'un livre, le grain d'un papier – et, à rebours, d'incurables nostalgiques du bon vieux vinyle 33 t déplorer le coffret « cristal », le format miniature du CD, incarnant à son tour, au temps venu du MP3, la nostalgie de la matière. Cette relation sensuelle au « support » ne peut-elle se prolonger ? Et ne peut-on pas prolonger ces sensations pour opérer la grande traversée qui mène du support au contenu ? Du matériel à l'immatériel ? Des sens au sens ?

OPÉRATION SÉDUCTION

Dans sa première vie de journaliste de voyage, les consignes de faire toujours plus vivant et toujours plus court ont amené Olivier Bergeron à s'interroger sur les limites de l'écrit et de l'image fixe, conjuguaient-ils leurs efforts pour rendre compte d'une réalité riche, foisonnante, multiforme et surtout mouvante. « Il fallait donc multiplier les écritures et faire travailler des auteurs ensembles sur les mêmes objectifs ; la "sensorialité" s'est imposée comme un dénominateur commun permettant un travail



La bibliothèque André Essel, Fnac Montparnasse (3^e étage) propose des interfaces interactives et la sélection Fnac à consulter sur place. Projet conçu par GH-DESIGN / designer Gaël Hietin.

à plusieurs mains, une clef méthodologique pour avancer. » C'est ainsi qu'il a rencontré des auteurs et des designers pour mettre en forme la physique de l'expérience. Aboutissement de sa réflexion, il a créé byVOLTA, agence « spécialisée de l'identité et du design sensoriel, de l'aménagement des espaces » pour travailler sur la « sensorialité des espaces ». Ses travaux ont concerné dans un premier temps plutôt l'identité de marques commerciales dans le domaine du luxe : ainsi a-t-il travaillé à la construction d'une installation polysensorielle dans le bar à champagne de la galerie marchande de luxe d'un hôtel-casino à Macao. Ce *bubble-bar* se présente comme un « jacuzzi sonore ». Le visiteur, attiré dans une bulle d'or, s'installe sur un sofa où son corps vibre au son d'une musique spatialisée ; des images métaphoriques « vitaminées ou relaxantes » sont projetées avec lesquelles le client peut interagir, ses mouvements déclenchant des nuées de bulles. Ainsi plongé dans la coupe même, ses capacités à la dégustation sont aiguisées par la diffusion d'une senteur élaborée par un nez de la parfumerie fine Givaudan pour épurer l'atmosphère et « révéler l'olfaction réelle du vin de champagne », et tout spécialement le Brut, fleuron de la marque Moët&Chandon.

Sommes-nous bien loin des préoccupations de la bibliothèque ? Puisqu'il s'agit aujourd'hui d'attirer les non-lecteurs, voudrions-nous dire que celle-ci aurait un jour à « promouvoir » ses contenus de cette façon ? Le mur animé d'une pluie de lettres conçu pour l'espace André Essel de la Fnac par le designer Gaël Hietin peut répondre comme un tableau magique aux sollicitations d'un conférencier, voire alimenter sa méditation ; ce mur joue avec le graphisme entre contenu et contenant : voilà qui pourrait aller dans cette direction. Toujours pour la Fnac-Montparnasse, cette vitrine animée qui interagit avec l'ombre du promeneur où, pour le côté « un peu show » des cds audio encartés se mettent en route quand vous touchez simplement la vitrine laquelle se transforme en égaliseur géant : voici une façon de jouer entre le design, le graphisme, la forme, les contenus et les contenants pour entrer dans les contenus de façon plus instantanée, plus directe. Cette approche par l'interface, rendant les frontières perméables, aiderait à résoudre l'un des grands problèmes de la bibliothèque : approchant le support, on pénètre déjà dans le contenu.

Mais suivons maintenant Olivier Bergeron qui s'emploie à reprendre les divers usages de la bibliothèque. « Notre travail, dit-il, c'est de réunir les usages d'un lieu, le produit – ici, le livre – et la façon dont on va le recevoir, l'appréhender. » Il note tout d'abord que sa fréquentation par des non-lecteurs engage une réflexion sur le confort, le bien-être. La bibliothèque ne peut-elle être considérée aussi comme un lieu de détente, de repos ? C'est à concevoir de tels espaces, en interface avec des besoins



ByVolta / Gaël Hieitin

Bar à champagne, espace Moët & Chandon, hôtel-casino Venetian Cotai, Macao.

physiologiques, que s'attache une tendance du design nommée, faute de mieux, « design prophylactique ».

« Et, pour ceux qui ne sont pas nécessairement des chercheurs, la consultation de la culture ne remplit-elle pas ce même type de besoin au niveau du cerveau ?

« On pourrait alors concevoir des liens entre contenants et contenus qui soient reliés à votre état d'esprit, soit une tout autre façon, plus intuitive, de naviguer dans un catalogue... Imaginons que l'on se rend l'esprit un peu chagrin à la bibliothèque. On aimerait y trouver un univers qui puisse compenser cet état d'âme. On pourrait cliquer sur des symboles, des textures, des couleurs sur des cartes qui sont en relation avec vos émotions du moment. Ces clics généreraient une liste de champs du possible qu'il serait possible d'affiner par la suite à l'aide de moteurs de recherche. C'est l'enjeu de ce travail qui, rencontrant des interfaces innovantes physiques, pourrait permettre de se balader dans une bibliothèque sur un plan émotionnel, très différent de celui du chercheur. Les émotions sont une composante réelle de notre expérience du monde, or les outils médias actuels ne permettent pas d'en dessiner la carte ou d'en relever les tendances. C'est finalement tout un pan des flux d'informations qui constituent notre quotidien qui est ainsi

ignoré par les moyens classiques de recherche et les médias traditionnels.

« On voit que si on commence à parler de physiologie, d'émotions et de renvoyer ces émotions dans un univers immersif, on est proche de la problématique de l'intime. En poussant cette dynamique, on peut se dire que des moteurs de recherche pourraient être reliés à d'autres capacités que celles qui sont exploitées aujourd'hui. »

NAVIGATION

Une des réalisations de ByVOLTA ouvre encore une autre voie. Quand il est devenu courant de lire sur écran, à l'heure de l'essor des e-books et autres liseuses, alors que de toutes parts des contenus de diverses natures trouvent à s'articuler – textes, images, images animées –, l'idée d'un mobilier technologique interactif est devenue réalité. Le Magic book (exposé à la Cité des sciences) concentre tout ce savoir-faire dans un équipement unique : un livre-table réactif et *open-source* propre à équiper tout réseau : centres commerciaux, musées, offices de tourisme et, pourquoi pas, bibliothèques. Olivier Bergeron verrait bien un tel outil équiper l'espace



Magic book permet de présenter des produits culturels par des contenus animés, avec remise à jour distante, sous une forme attractive, sensorielle, interactive et intuitive.

d'accueil. Mieux qu'un plan, une maquette, une brochure, il guiderait l'usager de façon interactive, intuitive, en prenant en compte – pourquoi pas – ses désirs, ses humeurs du moment. Au lieu d'une page inerte, l'image peut s'y animer, tourner sur elle-même en trois dimensions : la page se développe, se creuse, s'ouvre en profondeur. C'est la navigation internet sans la souris.

Bien sûr, la numérisation a permis l'utilisation d'outils de consultation de livres anciens sur internet par exemple, mais, en termes d'agrément, l'étape immersive serait à Internet ce qu'est ce dernier à la manipulation directe des documents précieux par quelques heureux en gants blancs.

Mais allons plus loin et songeons à ce que serait une salle de consultation dématérialisée. « La bibliothèque, dit Olivier Bergeron, est un espace qui doit raconter des histoires. » Dans ces espaces, ces histoires pourront être évolutives, intégrer toute sortes de rebonds, s'échapper, s'augmenter en cours de « lecture »...

« Imaginons que l'on charte un roman de George Sand en termes d'interventions physiques, items olfactifs, etc., et qu'on le projette dans un univers sublimé, une sorte d'installation artistique reliée à l'univers du livre. Ce sera notre vision du livre, dont nous serons l'auteur. » Une question vient alors : cette vision artistique ne déborde-t-elle pas le rôle que l'on peut attendre d'une bibliothèque ? « Oui et non, pense Olivier Bergeron, parce que si l'on reste dans l'idée du service public, on peut jouer d'interprétations qui peuvent être assez éclairantes en se plaçant au service du contenu. »

Au-delà de cela, « il s'agirait donc de faire évoluer un fichier thématique de bibliothèque, d'y pénétrer sur d'autres critères que des thématiques type « infos du 20 h », « l'étranger », « la culture », d'entrer dans ces enjeux-là par d'autres moyens. C'est à quoi nous travaillons aujourd'hui avec des labos et un consortium d'entreprise dans le cadre de projets E-MOI-Urban Web Cube : identifier dans les données exploitables qui existent

– et elles sont déjà nombreuses, surtout avec le web 2.0 qui se nourrit en fonction de l'utilisateur –, chercher les interfaces qui vont permettre de faire ce retour d'expérience. On parle déjà à ce titre de Web 3.0 prenant en compte la sémantique et l'humain. L'identification des données existantes exploitables, liées à un territoire, aux personnes et aux objets qui le composent, conjuguée à la possibilité de collecter un retour qualifié de la part de l'utilisateur rend possible la construction de représentations thématiques et cartographiques qui alimentent de nouveaux services aux citoyens.

« Dans une bibliothèque, il y a déjà des fiches-résumés ! Eh bien il faut œuvrer avec des approches pluridisciplinaires – anthropologie, sémiologie, informatique... – qui détermineront, sur la base des éléments de ces référencements existants – composantes lexicales, composants thématiques, etc. –, ce qui peut orienter vers tel domaine ou tel type d'émotions. Les bibliothèques sont très bien outillées pour cela : elles ont déjà toutes les bases de données. Le moteur de recherche n'existe pas encore mais des labos comme le Lutin ou Lip6 de Paris-VI travaillent des registres lexicaux qui nous amènent vers d'autres visions du moteur de recherche. Il s'agit de définir de nouveaux modes de navigation.

« Comme on peut taguer ma recherche, je vais d'une certaine façon la nourrir moi-même : c'est une mise en forme du nuage de tags. De nombreux travaux d'artistes reprennent déjà ces données : Maurice Benayoun ainsi génère des cartographies-sculpturales émotionnelles, topographie en relief du monde des émotions à un instant T en circulation, sur le web.

« Tout avance un peu ensemble. C'est parce qu'on sait le faire par des interfaces, c'est parce qu'il y en a déjà (muti-touch, les livres qu'on feuillette sans toucher, etc.) que se pose la question : déjà, au niveau informatique, on a des moyens d'opérer des croisements autres qu'alphabétiques qui autoriseraient, après sélection d'un livre en fonction de l'humeur, de le recevoir dans un Magic book ou dans un espace plus immersif. Et grâce à la mise en réseau et à la géolocalisation, cela peut aller plus loin – comme avec Google Earth –, vous amener vers d'autres domaines d'intérêt : une recherche sur le bien-être peut ainsi vous entraîner au spa d'à côté. »

Et si au-delà des champs magnétiques, la bibliothèque était traversée par des champs thématiques au travers desquels les boussoles du XXI^e siècle permettrait de trouver son chemin ? « Les premières base de ce travail sont déjà visibles sur des sites prototypes d'avant garde, tel sencities.com, un Citu Guide qui vous propose des visites dans la Paris en fonction d'un état d'esprit pressenti. Ce sont les prémises de ces nouvelles capacités, qui au niveau du consortium de recherche E-MOI seront exploitables à partir de la fin 2010. »

BON BIBLIOTHÉCAIRE ET MAUVAIS BOULANGER

« Plus simplement, une agence de design comme byVOLTA vise l'expérimentation et la qualification de nouveaux usages. Travaillant à des projets architecturaux d'envergure qui ont besoin de communiquer avec leurs publics, son objectif serait par exemple de consacrer son savoir-faire dans une approche physique et polymorphe du dispositif de recherche des bibliothèques dans le cadre d'un équipement flexible. Ce serait également un espace d'accueil².

« J'aimerais mettre en place un showroom expérimental, qu'une grande bibliothèque comme la BnF me dise : "Vous avez un sous-sol, voilà, exprimez ce que pourrait être la nouvelle interface autour du livre." Ça donnerait forcément quelque chose d'intéressant. Après, on y mettrait de l'émotion ou pas, à cet égard, tous les degrés sont possibles. On donnerait ainsi une réponse à la dématérialisation... La bibliothèque possède déjà tout le trésor dont on peut rêver pour raconter des histoires. Si l'on peut arriver à sublimer ne serait-ce que cet univers de savoir, dans un espace interactif et sensoriel pour passer d'un univers à l'autre, et qu'en plus les gens soient contents, qu'ils arrivent à manipuler, alors sans doute la bibliothèque s'ouvrira un nouveau public... »

Reste une question, qu'il n'est pas possible de reléguer plus longtemps. Dès lors qu'il s'agit de recueillir et d'utiliser des données sur les états des usagers, de les réduire en données stockables, manipulables, susceptibles d'être croisées, une menace d'ordre éthique ne plane-t-elle pas sur cet horizon digne du *Meilleur des mondes* ?

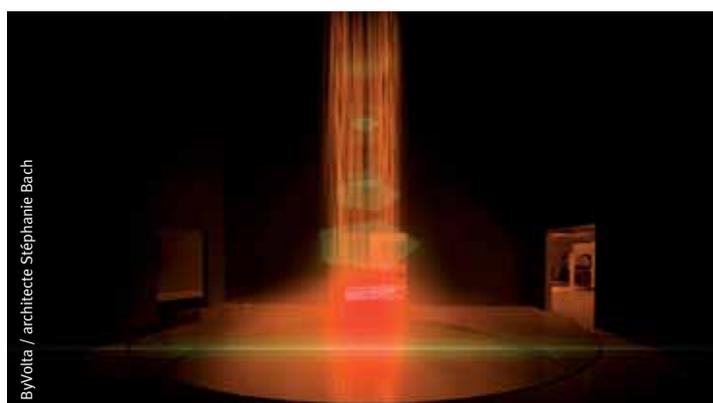
« De même que dans le web 2.0 où l'on n'intervient que si l'on en ressent le désir, tout est affaire de décision volontaire. Il y a aussi des meneurs de jeu qui donnent des règles. On peut délimiter les choses. Mais c'est une vraie question à laquelle je ne saurais pas répondre seul. Seul un comité d'éthique avec des philosophes pourrait répondre. La question s'est d'ailleurs posée en Île-de-France. Un centre commercial voulait en effet suivre les gens, cartographier leurs déplacements. Pour que cela soit fait de façon ouverte ils ont disposé de grands panneaux pour présenter l'expérience. Ça n'est pas du tout passé : les gens ont sauté au plafond. Or ça se fait déjà avec leurs téléphones portables.

« Tant que l'on se situe sur la base du volontariat, j'estime qu'il n'y a pas de manipulation. Pas davantage en tout cas que dans tout spectacle. Avec simplement d'autres moyens, d'autres écritures. On agite cette question depuis l'Antiquité. Ce qui m'in-

². Dans ce cadre d'idée, Stéphanie Bach-Bouglienne (architecte d'intérieur de l'agence) met au point un hall d'accueil destiné au parc du Futuroscope qui s'éloigne d'une problématique de marque et vise le multi-serviiciels dans un espace interactif au service des animations proposées par le Parc.



ByVolta / architecte Stéphanie Bach



ByVolta / architecte Stéphanie Bach

Au Futuroscope (Poitiers), en haut : un espace d'accueil produit autour de ses animations interactives sur fond de message « techno-poésie » : les savoirs s'échangent, et dans l'interrelation une réalité nouvelle se construit. En bas : « Design prophylactique », la chute d'eau au cœur de la circulation. Ses jeux de couleurs synchronisés avec un dispositif d'olfaction contrôlée et sa réfrigération en font un passage obligé pour se ressourcer.

supporte, en revanche, c'est la fausse odeur de pain devant les boulangeries. Les gens se disent "tiens il y a du bon pain ici". Là on est étes typiquement dans la manipulation, typiquement dans ce qu'il ne faut pas faire pour que l'espace immersif puisse fonctionner. On retombe dans les travers du marketing vulgaire. Il faut faire tout le contraire, être juste, vrai, pertinent, proposer des services utiles à l'usage des hommes, de leur désir, de leurs réels besoins et, idéalement, en leur faisant gagner du temps. »

Souvenons-nous de Rimbaud : « Le poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens » ; avec le temps du numérique, nous entrons dans un monde où il s'agirait plutôt de régler l'immense circulation du savoir à partir de la connaissance de nos sens. ■



17, rue d'Hauteville – 75010 Paris

Tél. : 01 48 00 81 19

www.byvolta.com

JAN STÜHN
Designatics production
GmbH



L'interconnexion générale a pour corollaire le désir d'isolement. Si cela a bien été compris dans les bibliothèques, comment traduire ce désir en mobilier adapté ? Lors du dernier congrès de l'ABF, Sonic chair a intrigué : ses concepteurs nous éclairent sur son histoire, et sur son accueil en bibliothèque.

Voyages en chaise musicale

VOUS ÊTES-VOUS DÉJÀ ASSIS DANS UN CASQUE AUDIO ?

Être assis dans un casque audio semble inhabituel. Mais en y réfléchissant, on peut très bien rapprocher les haut-parleurs de ses oreilles – comme s'il s'agissait d'un casque. Non pas pour fatiguer les tympans, mais pour vivre une sensation auditive nouvelle, particulière. Les avantages sont évidents : la distance entre le haut-parleur et l'auditeur diminue et rien qui puisse affecter les sons ne s'imisce. L'auditeur est au centre du spectre sonore et la puissance du son est diminuée.

Nous avons développé ce type de haut-parleur de grande dimension : le Sonic chair.

L'idée du Sonic chair est née d'un contrat pour un mobilier de lounge que les jeunes pourraient utiliser pour écouter de la musique dans un environnement par ailleurs silencieux, par exemple une filiale pour jeunes d'une banque. Et bien entendu, le produit se devait de paraître attrayant. L'antinomie ne pouvait pas être plus grande.

Les designers Holger Fritzlar et Michael Kientzler ont créé sur ordinateur les formes de siège les plus diverses. Une demi-sphère semblait la plus adaptée au monde sonore fermé souhaité. Mais là aussi le fond réfléchissait le son. Alors on décida simplement de le couper – il resta un cercle. Un filet pour appuyer le dos le transforma en siège.

Le jour suivant on testa le fait de visser deux haut-parleurs de PC sur un cercle de bois. Le son était étonnant, on se serait cru assis dans un casque audio. Peu à peu les designers ont perfectionné le système sonore et affiné la reproduction. Les deux haut-parleurs de PC sont devenus des baffles de grand volume à 3 voies, et le filet dans le dos s'est transformé en une membrane sonore. Cette membrane renforce les basses fréquences entre 16 et 40 Hz par le résonateur corporel inerte et de ce fait, elle remplit deux fonctions. Elle permet à l'utilisateur de sentir le son, comme dans un concert live. De plus, elle sert à l'isolation du son, puisque moins de puissance sonore du caisson de basse est nécessaire. Ce sont en effet les basses fréquences qui posent problème, parce qu'elles ont le plus grand spectre de résonance et la plus grande incidence sur l'environnement. Les fréquences moyennes et hautes sont très audibles pour l'utilisateur du fauteuil de par la faible distance entre le haut-parleur et l'oreille, mais ne sont pas très audibles à l'extérieur et donc peu dérangeantes. De plus, le fauteuil dispose d'autres composants actifs et passifs d'isolation du son. Outre la doublure par mousse isolante, nous utilisons le principe de l'inversion de phase. Et c'est ainsi que nous produisons dans le Sonic chair un effet d'*audio-cocooning*, malgré une conception ouverte. En définitive, cet objet design nous a aussi rapporté le *Reddot design award*, ainsi que le fait d'être nominés pour le prix du Design de la République Fédérale d'Allemagne.



© P. Savouret



Les designers Holger Fritzlar (en haut) et Michael Kientzler (en bas).

DE LA BANQUE À LA BIBLIOTHÈQUE

Holger Fritzlar et Michael Kientzler étaient convaincus par le Sonic chair et pensaient qu'il ne conviendrait pas seulement à des filiales de banque. En partenariat avec l'agence Designatics, dont Michael Kientzler était le dirigeant associé, un site web est créé en 2006, et le premier prototype présenté à la Foire du livre de Francfort.

Les premiers articles de presse suivent et des personnes intéressées se font connaître. Encouragés, les designers présentent le Sonic chair à la foire du mobilier de Cologne en 2007. Le succès du prototype qui avait continué à faire l'objet de développements et d'améliorations est extraordinaire pour les designers. Visiteurs, presse, radio et télévision assiègent le stand. Le journal télévisé de l'ARD commence sa présentation de la foire avec des images du Sonic chair. D'autres stations TV et la presse quotidienne prennent le relais. Des radios réalisent des interviews dans le Sonic chair et la presse spécialisée découvre à la foire une nouvelle tendance de la fusion entre meuble et multimédia. En même temps, un document produit en amont est diffusé sur la Deutsche Welle internationale.

Le point culminant reste à venir : lorsque le blog de Cologne Designspotter parle du Sonic chair, une avalanche se déclenche : en une nuit, plus de 2 000 personnes visitent notre site web. D'autres blogs sur les gadgets s'emparent de la nouvelle et provoquent un intérêt mondial. D'innombrables internautes du monde entier visitent le site et s'annoncent par mail. Des rédacteurs de quotidiens et de journaux spécialisés du monde entier sont sensibilisés par les blogs et en parlent. Une telle campagne de pub n'aurait pas pu être financée par une agence comme Designatics, et elle permet de trouver les premiers clients importants. Outre Intel, Esthée Lauder, des bibliothèques, des agences immobilières et des banques découvrent l'intérêt du Sonic chair.

Les possibilités d'utilisation du Sonic chair sont très diverses. Aujourd'hui nous ne savons pas encore délimiter le marché. Espace de travail isolé optiquement et acoustiquement dans les bureaux de demain, terminal pour l'*infotain-*

ment dans les bibliothèques, les musées, les expositions, ou simplement pour passer le temps dans les salles d'attente, comme dans le salon première classe de la Lufthansa à l'aéroport de Francfort, où les fauteuils ont été installés depuis début 2009, le Sonic chair est au service de l'envie toujours plus grande d'isolement et d'individualisme dans un monde de plus en plus interconnecté.

L'un de nos premiers clients a été la bibliothèque de Delft aux Pays Bas, un bâtiment neuf inondé de lumière, d'une architecture moderne. Outre les livres, la bibliothèque possède aussi un grand nombre de CD. Jusqu'ici les usagers devaient prendre un emballage de CD sur le rayon, aller à la banque de prêt et se faire remettre le CD pour l'écouter ensuite dans une station d'écoute dotée de hauts-parleurs. Grâce au Sonic chair, équipé d'un iMac, toute la collection numérisée a pu être chargée sur le disque dur et l'utilisateur bénéficie d'un accès direct à tous les titres ; il peut demander des informations complémentaires mises à disposition ou surfer parallèlement sur internet. Depuis, d'autres bibliothèques se sont ajoutées.

ADAPTATIONS

Autrefois la bibliothèque était un lieu de tranquillité et de silence, qui permettait de se concentrer sur la lecture. Aujourd'hui les nouveaux médias, du livre enregistré à internet en passant par le CD et le DVD, sont de plus en plus importants. Les bibliothèques d'aujourd'hui doivent s'adapter à ces médias audiovisuels. Le Sonic chair peut aider à résoudre ce problème. Il offre à l'utilisateur la possibilité d'avoir accès à tous ces types de médias sans gêner les autres usagers. On peut y écouter des données audio ou surfer sur internet tout en étant isolé. La forme arrondie n'autorise que la vue vers l'avant. Les autres peuvent à peine voir ce qui se passe dans le fauteuil. Pour l'utilisation en bibliothèque, on équipe le fauteuil de façon à diminuer au maximum le niveau sonore du haut-parleur.

Dans un monde où la communication multimédia et l'information submergent les gens, le désir de moments de tranquillité et de concentration est grand.





JUKE BOX LITTÉRAIRE

Comment faire lire les adolescents ? Le Centre de promotion du livre jeunesse de Montreuil (CPLJ) a pris le taureau par les cornes. Tirant bénéfice tant des discours tenus sur la question et des résultats de l'étude de Sylvie Octobre sur les loisirs culturels des 6-14 ans, que de l'observation en ateliers des attitudes et postures des jeunes lecteurs, sa réflexion a débouché sur la nécessité d'inventer une forme de médiation littéraire originale. Il s'agissait de concevoir un lieu où les ados puissent se sentir à l'aise, où ils pourraient choisir leur lecture et se trouver en tête-à-tête intime avec l'auteur.

Espace, meuble et contenu, le Juke Box est la réponse à cette équation. Cette boîte ouverte sur les côtés permet d'être isolés sans être séparés, seul ou à plusieurs, dans la posture préférée des ados. Cette boîte a un contenu : un écran – support élu de toutes les formes de communication des jeunes – où l'on peut voir des films – vecteur plébiscité – réalisés spécialement pour le Juke Box. Des écrivains évoquent leur propre enfance, leurs lectures préférées, leur univers personnel. Ce n'est qu'après cette évocation intime que l'œuvre est abordée, par ses héros, ses lieux, d'abord, et que l'on entre dans les coulisses de l'écriture avant de conclure par une lecture d'extraits. L'écran tactile est situé à portée de bras, les hauts-parleurs dans le dos, rendant ainsi le son plus enveloppant. Installé dans la bibliothèque, le Juke Box est attirant, au point qu'il fonctionne aussi bien comme « îlot de lecture », livre en mains, en l'absence de projection.

Les productions vidéo résultent d'un choix opéré par un comité de lecture du CPLJ (équipe, bibliothécaires, enseignants et documentalistes) qui sélectionne de 6 à 9 ouvrages par an. Pour sa troisième année de fonctionnement, la programmation s'est enrichie d'un site qui relie les saisons passées et, jouant de ses possibilités interactives, permet aux ados utilisateurs de se soumettre à leur tour au même exercice que les écrivains. Pour boucler la boucle, l'opération « La culture et l'art au collège » en Seine-Saint-Denis transpose dans la réalité – sélection en librairies, rencontres, etc. – l'ensemble du parcours proposé dans le Juke Box.

D'après les propos de Sylvie Vassalo
(directrice du CPLJ)
recueillis par Philippe Levreaud

Pour l'heure le Juke Box n'est pas fabriqué en série : il tourne en médiathèque, salons et festivals.
Renseignements : contact@bibliotheques93.fr



© Eric Garault

Le Sonic chair offre à l'utilisateur la possibilité de s'échapper quelque temps de cette activité stressante, et de se concentrer complètement sur l'activité présente. Et en même temps l'accès à tous les nouveaux médias est possible. Le Sonic chair crée de l'intimité au beau milieu de l'espace public.

En le couplant avec un iMac ou un iPod, on peut présenter de façon optimale des films et de la musique depuis les ressources numériques en ligne. L'expérience sonore intense fidélise l'utilisateur. Des fonds particuliers peuvent aussi être présentés de façon inhabituelle : le Museum of Art de New York voudrait mettre à disposition le son des instruments anciens grâce au Sonic chair. Au musée de l'automobile de Hambourg, le visiteur peut « sentir » dans un Sonic chair

le bruit du moteur de modèles historiques. Et la « Klang-Initiative » fait la publicité de Sonic chair pour l'expérience musicale unique en son genre de la nouvelle Philharmonie de Hambourg, qui ouvrira en 2011.

Depuis, un système de distribution est né. À l'encontre des tendances générales, le fauteuil est produit en Allemagne. Le cuir et les textiles viennent de Suède et du Danemark, les haut-parleurs de Norvège, et les amplificateurs ont été développés spécialement pour Sonic chair aux Pays-Bas. Cette garantie de qualité permet à Holger Fritzlar et à Designatics de s'adapter de façon individualisée aux désirs des clients. ■

Trad. de l'allemand par Suzanne ROUSSELOT

MARIELLE DE MIRIBEL
Mediadix (Saint-Cloud – 92)



L'intimité, l'espace et le temps

La bibliothèque « lieu du lien » ? Oui, mais de quels liens s'agit-il ? Un meilleur accueil, plus de services, la fin du bibliothécaire retranché ? Est-il si facile d'aller vers l'autre ? Et qui va vers qui ? Tant de questions, pour un geste simple. Simple ? Rien n'est simple quand s'expose le jeu social...

Qu'est-ce que l'intimité ? Une façon d'être à l'autre sans masque social.

Quand peut-on rencontrer des situations d'intimité en bibliothèque ? Trois cas de figure existent, liés à trois types de relations :

- **entre bibliothécaires** : elles sont généralement, et par définition, professionnelles, mais l'amitié peut naître de la fréquentation quotidienne : les collègues peuvent devenir des amis, des confidents, des intimes avec qui on peut partager sans risque des ressentis, des pensées en phase d'élaboration, des espoirs, des projets...

- **entre lecteurs** : c'est devenu un lieu commun et même une source de notoriété pour les bibliothèques, ces dernières sont un lieu de rencontres, d'échanges, de drague et plus si affinité. Des couples, des familles arrivent et repartent, ensemble la plupart du temps, se croisent, se séparent, se rejoignent dans des relations plus ou moins proches, plus ou moins intimes. Il y a aussi les rencontres entre copains qui frôlent parfois l'intime, dans les rires ou le silence complices, la lecture commune autour d'un même support, la proximité physique. Sans oublier, en bibliothèque, les rencontres entre inconnus qui, d'un regard, se reconnaissent, s'attirent et en viennent à tisser peu à peu des relations d'intimité.

- **entre lecteur et bibliothécaire** : relation privilégiée, un des ciments de la profession, elle est une source importante de motivation en service public. Ce type de relations, authentiques mais assez rares, peut se nouer de manière impromptue autour de lectures partagées, de conseils, de formation individuelle,

quand la frontière ténue entre relation professionnelle et relation personnelle est franchie par mégarde, et que chacun se dévoile à l'autre dans sa sphère privée.

L'intimité est un échange réciproque, où chacun se positionne de manière fortuite et sans l'avoir cherché, au même niveau relationnel que l'autre. Si par exemple, en service public, vous recevez, avec l'écoute respectueuse nécessaire, les confidences d'un lecteur, sans alimenter vous-même les échanges, on ne peut pas dire que la relation est une relation d'intimité, car seul un des deux protagonistes se dévoile.

Il est important de savoir observer, de l'extérieur, le niveau relationnel entre deux personnes pour savoir repérer, aux signes non verbaux manifestés par l'un, l'autre ou les deux, s'il est opportun d'intervenir pour rompre une relation pesante ou, au contraire, malavisé de couper une relation fortuite et magique entre deux personnes. Car l'intimité est une relation éphémère, subtile, volatile, impromptue et cependant riche et précieuse.

Deux concepts majeurs permettent de comprendre la relation d'intimité et de la respecter : il s'agit de la notion de « proxémique », mise à jour par Edward Twitchell Hall¹, membre de l'École de Palo Alto, et celle de la structuration du temps,

1. Edouard Twitchell Hall, *La Dimension cachée*, Paris, Seuil, 1971.



élaborée par Éric Berne², père de l'analyse transactionnelle. Ces deux notions sont en permanence mises en œuvre par chacun d'entre nous, de manière inconsciente la plupart du temps, et savoir les décrypter permet d'adapter son comportement de manière adéquate en fonction de la situation.

LA NOTION DE PROXÉMIQUE

La distance physique et relationnelle qui sépare deux ou plusieurs interlocuteurs n'est pas fortuite. Elle se trouve déterminée par un ensemble de règles qui reflètent leurs messages et leurs intentions. Selon les règles de la proxémie, « la distance physique entre les personnes conditionne et induit la distance relationnelle ou psychologique, et réciproquement ». Quatre distances permettent de distinguer quatre types de relations :

- **Dans la distance intime**, l'autre est un ami ; dans cette relation très proche physiquement, deux personnes peuvent se parler sur un ton confidentiel. Les échanges sont émotionnellement riches et empreints de confiance réciproque ; les têtes se rapprochent, le niveau sonore diminue, les personnes peuvent se toucher, se sentir sans répugnance de part et d'autre.

L'intrusion d'une personne qui n'a pas le statut de proche dans notre espace intime déclenche un sentiment d'insécurité : serrés dans un ascenseur, dans le métro, si un étranger pénètre dans cet espace d'intimité, proche de notre corps, nous fuyons son regard, refusons la communication avec lui ou la vivons comme une agression.

² Éric Berne, *Que dites-vous après avoir dit Bonjour ?*, Éric Koehler éd., coll. « Le corps à vivre », 2001.

De même, quand nous aidons un lecteur à faire une recherche sur ordinateur, la relation est physiquement très proche. En touchant la souris, ou en se tenant dans le dos du lecteur ou à son côté, nous entrons dans son espace personnel. Il peut alors se sentir envahi et son cerveau, occupé à traiter cette intrusion au mieux sur le plan social, cesse de se concentrer sur l'objectif, accaparé par le processus relationnel. Comme tout animal, il cherche instinctivement à prendre de la distance et, coincé sur sa chaise, peut se sentir piégé. Il n'est plus en phase avec nous, ne réfléchit plus avec nous. Et, si nous n'avons pas conscience de son retrait, de ce qui cause sa gêne, nous risquons de nous sentir inutile et d'en ressentir de la frustration.

- **Dans la distance personnelle**, l'autre est une connaissance ; quand deux connaissances se rencontrent dans la bibliothèque, elles s'arrêtent ordinairement à une distance d'environ 0,80 à 1,20 m pour bavarder. C'est la distance du bras tendu, mais elle est aussi très liée aux codes culturels : ici, on se rapproche pour serrer la main, tenir le bras, vous faire la bise, là, on s'écarte respectueusement pour s'incliner. Alors ces personnes évoquent d'une voix normale des sujets convenus : études des enfants, vie quotidienne, cuisine, bricolage, dernières lectures ou films à voir...

Si nous approchons l'autre de trop près, il va inconsciemment se reculer. Si nous restons trop loin, il se rapprochera de nous. Une trop grande différence proxémique dans la culture de chacun risque de générer à la longue un malaise et des conflits. Ne nous est-il jamais arrivé de ressentir de la gêne et de la colère face à quelqu'un qui nous parle « sous le nez » ? Nous n'écoutons plus, nous cherchons à fuir. En revanche, si dans les mêmes circonstances c'est l'autre qui s'écarte peu à peu, nous nous sentons rejetés, pas écoutés, sans savoir très bien pourquoi. Peuvent s'ensuivre frustration et colère : « Qu'est-ce qu'il y a ? Je sens le pâté ? ».

- **Dans la distance sociale**, l'autre est un individu ; dans ce cas, où la distance se situe environ entre 1,20 m et 2,40 m, l'autre est un individu que je ne connais pas, et avec qui je suis en relation pour une transaction momentanée : payer mes achats à la caisse de la grande surface, acheter un billet de train, aller chercher de l'argent à la banque, un paquet à la poste, rendre mes livres à la bibliothèque. L'échange est tout à fait impersonnel et peut être entendu sans inconvénient par d'autres personnes. Cette distance se caractérise également par une barrière physique entre les personnes : une table, un comptoir, un guichet, une banque de prêt.

Ce type de relation ne permet pas d'échange personnel et c'est pourquoi il est incongru, sur le plan de la communication,

de vouloir créer du lien avec les lecteurs au moment de l'inscription, par exemple, de part et d'autre d'une banque de prêt. C'est pourquoi, en Suède et dans d'autres pays, les banques disparaissent au profit de tables de convivialité ; certaines bibliothèques, comme la médiathèque de Malmö, invitent les lecteurs à choisir eux-mêmes la distance relationnelle qui leur convient dans leur interaction avec le personnel : dans le hall d'accueil où ils sont mobiles, il n'y a pas de zone affectée aux bibliothécaires (comme on peut le voir dans les espaces affectés à la banque de prêt), et le lieu d'inscription est un simple comptoir, support de l'ordinateur. Ce mode opératoire a été adopté également dans les boutiques France Télécom.

Les relations entre bibliothécaire et lecteur oscillent souvent entre relation sociale et relation personnelle. Chacun a pu en faire l'expérience : il suffit de quitter la banque de prêt pour accompagner le lecteur en rayon et, insensiblement, la relation change et se personnalise : le lecteur se met à vous parler de ses lectures, de ses recherches ou d'autres sujets qui le préoccupent.

- **dans la distance publique,** l'autre est un symbole ; celle-ci permet une information publique destinée à être entendue par de nombreuses personnes. C'est la distance qui sépare le professeur des étudiants, celle qui a cours en réunion publique, en conférence de presse, en meeting... En fait, dès qu'une personne joue un rôle, dès qu'elle adopte un masque social, elle préfère tenir les autres à distance. Ainsi le regard ne dévisage plus, l'information est appauvrie, la communication est ramenée au discours rationnel. La relation a moins d'implication, est plus contrôlable.

Plus on s'éloigne et plus les gestes deviennent stylisés, plus symboliques tandis que le contenu du message est valorisé et se formalise. C'est la distance que peuvent avoir à gérer des bibliothécaires en amphithéâtre, quand ils assument la formation des utilisateurs, dans le cadre d'un cursus universitaire par ex. : ce n'est ni leur nom ni leur personne qui importe, mais leur statut et le contenu à transmettre.

Comprendre les règles de la proxémie permet de gérer au mieux de nombreuses relations professionnelles et de diminuer une source importante de conflits. Ces règles se combinent avec celles de la structuration du temps, empruntées à l'analyse transactionnelle.

LES SIX MANIÈRES DE STRUCTURER SON TEMPS DANS LA RELATION À L'AUTRE

Toute personne est quotidiennement confrontée à la nécessité de structurer son temps dans la relation à l'autre : « De quelle manière vais-je être en relation avec cette personne, de façon satisfaisante pour moi et sans risque ? » Pour structurer son temps, chacun dispose de six degrés d'intensité et, plus l'on descend dans la structuration du temps, plus le risque relationnel est fort mais aussi plus la relation est susceptible d'être riche.

- **Le retrait ;** la personne est présente physiquement, mais intellectuellement absente. Dans ses réflexions, elle est coupée du monde environnant auquel elle peut toutefois revenir rapidement sur une simple incitation. Au cours d'une réunion, par exemple, il peut arriver que l'on se demande : « Voyons, est-ce que j'ai bien pensé à nourrir le chat ce matin ? » C'est une manière de se ressourcer, parfois nécessaire, en particulier pour les personnalités de type « rêveur ».

- **Le rituel ;** après le retrait, où chacun est dans sa bulle, le rituel est la manière socialement codée, prévisible et sans danger d'entrer en relation avec l'autre. Il est le plus petit dénominateur commun de la relation : « Bonjour, ça va ? – Oui, merci, et toi ? » Par mon salut (un sourire, un bonjour, une poignée de main, la bise...), je prends acte de la présence de l'autre dans mon univers et le lui signifie. Ces échanges sont stéréotypés et répondent à des normes culturelles codées. Essayez donc un matin, pour voir, de dire bonjour à votre supérieur hiérarchique d'une manière inusitée : une bise au lieu d'un salut discret de la main, ou l'inverse... Vous verrez ce que vous allez déclencher !

- **Le passe-temps ;** c'est une manière de passer le temps avec les autres, de partager un temps commun et de faire partie d'un groupe. Les échanges ont peu d'implication et n'ont pas pour but de faire avancer le débat. Il s'agit simplement de dialoguer avec les autres, pour le plaisir d'être ensemble. Les sujets abordés sont stéréotypés et sans danger : si les Anglais sont réputés pour évoquer le temps qu'il fait, on peut aussi échanger de la même manière sur les maladies, les loisirs (dont la lecture), la cuisine, le bricolage, les soldes, le tricot, les voyages, l'éducation des enfants... Ces échanges permettent d'avoir une



vie sociale et de repérer les personnes avec qui on se sent en affinité, avec qui l'on souhaite approfondir la relation.

- **L'activité** ; chacun investit son énergie en vue de l'atteinte d'un but commun : on travaille ensemble. Dans le temps professionnel, activité souvent salariée, on pourrait croire que chacun devrait consacrer 100% de son temps de travail à l'activité. Or, il n'en est rien. L'homme est un animal social qui intensifie son efficacité dans la relation et l'échange avec les autres, et cette relation doit passer par les différents stades de la « structuration du temps » pour pouvoir être harmonieuse et se développer dans la confiance. Sans cette montée en puissance progressive, le risque est grand de tomber dans les jeux psychologiques.

- **Les jeux psychologiques** ; ils sont les écueils des relations ou d'une ambiance mal gérée. Chacun s'échauffe et s'investit émotionnellement dans un débat qui se termine de façon négative pour tous : on discute, on discute, parfois même le ton monte, et les rumeurs et bruits de couloir s'intensifient. Chacun se mêle à la bataille et tente de persuader les autres ; à la fin, après un retournement des rôles, chacun se sent mal compris, blessé ou humilié à des degrés divers. Le problème à la base, oublié dans le feu des réparties, n'a pas été résolu. Loin de là.

Si l'on sait que ces jeux psychologiques n'ont rien à voir avec l'activité dont ils ne sont qu'un ersatz, pourquoi joue-t-on ? Parce que c'est une manière efficace et rapide, bien qu'inconsciente, de se sentir vivant à ses yeux et aux yeux des autres.

Avec un bon niveau de conscience, on peut voir arriver les jeux psychologiques et en subodorer l'issue inéluctable. Car « un jeu, dit Berne³, est le déroulement d'une série de transactions cachées complémentaires progressant vers un résultat bien défini et prévisible ». Ils sont donc répétitifs avec des règles préétablies, comme le sont tous les jeux de société.

- **L'intimité ou la confiance** ; elles sont le degré le plus élaboré de la relation. C'est l'échange vrai, authentique, ne nécessitant pas de barrière de défense. Berne le définit comme « l'échange d'expression émotionnelle, exempt de jeu et/ou d'exploitation ». À ce stade, qui nécessite un haut degré de confiance réciproque, chacun communique avec l'autre selon ce qu'il est réellement, sans chercher à se tromper ni à tromper l'autre ; il exprime ce qu'il ressent, dans le respect de ce qu'il est, car il sait que l'autre l'accueillera sans jugement. Ce type de relation, cet instant privilégié est rare, il ne peut se programmer à l'avance, mais il nourrit chacun de manière subtile et profonde car il se développe dans la confiance partagée.

³ Éric Berne, *Des jeux et des hommes*, Stock, coll. « Essais Documents », 1984.

LA STRUCTURATION DU TEMPS

Être présent physiquement
mais ailleurs mentalement

Retrait

Entrer en relation
avec les autres de manière
culturellement codifiée

Rituels

Se rassembler autour
de sujets de conversation
sans danger

Passé-temps

Travailler ensemble
vers le même objectif

Activité

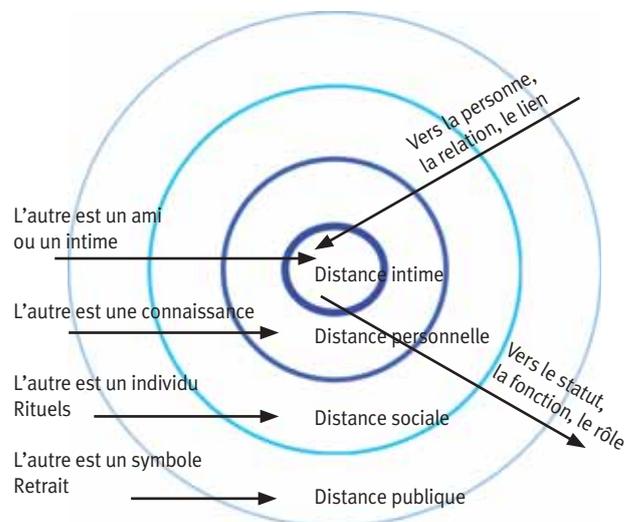
Jeu psychologique

Se stimuler psychologiquement
dans des relations nocives

Intimité

Être soi sans
masque social

Jouer sur la distance permet de jouer sur la relation et le degré de structuration du temps. Si je m'écarte de l'autre, j'introduis de la distance et je m'installe de plus en plus dans mon rôle et ma fonction. Si je me rapproche de l'autre, je crée un cadre favorable à une relation humaine, jeu ou intimité, de personne à personne : je crée un lien, aussi éphémère soit-il. ■



MARIANGELA ROSELLI
Maître de conférences en sociologie
Université de Toulouse 2 – Le Mirail



Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur les **usagers** de votre **BU**... sans jamais oser le leur demander...

Suivre des usagers,
observer leur utilisation
de la bibliothèque,
de ses collections et
services pour déceler
leurs habitudes et
les logiques qui les
soutiennent : quand
une sociologue joue
au « privé », c'est
la vie cachée de la
bibliothèque qui prend
forme et sens.

Dans le cadre d'une enquête menée de novembre 2006 à mai 2008 sur les usages de la BU de l'université de lettres et de sciences humaines de Toulouse 2 – Le Mirail (UTM), une ethnographie des différents espaces et dispositifs de la bibliothèque a été réalisée. Les observations, suivies d'entretiens sur les pratiques ainsi observées, ont donné lieu à un riche corpus de scènes et de portraits autour des postes informatiques dont quelques-uns sont proposés ici.

AUX POSTES INFORMATIQUES DE LA SALLE RECHERCHE DOCUMENTAIRE INFORMATISÉE

Mardi 17 avril 2008, entre 10h30 et 12h30. À 10h30, tous les postes informatiques en état de marche sont occupés, comme c'est le cas la plupart du temps entre 10h et 16h. L'impression, positive, d'affluence produite par la foule qui entoure les postes informatiques est largement atténuée lorsqu'on regarde de plus près ce que font les usagers du multimédia : ils naviguent sur des sites d'achat ou d'information généralistes et, très souvent, marchands.

Tous les usagers sont seuls, pour l'instant. On voit combien l'utilisation de ce service est massive, on observe aussi que la parité entre garçons et filles est atteinte au début de la séance d'observation. Comme dans d'autres espaces de la BU, on peut s'interroger sur la topographie « sexuée » des lieux où les hommes sont parfois aussi nombreux que les femmes alors que sur l'ensemble de l'UTM on trouve presque trois étu-

diantes pour un étudiant et à la BU cinq étudiantes pour un seul étudiant. Aujourd'hui, les utilisateurs des postes informatiques sont des hommes, et un rapide tour des deux « îlots » de PC permet d'observer une très large consultation de sites en arabe. Ici, comme dans l'aile sud du même étage, sur les quelques machines en libre accès pour le traitement de texte, on voit combien la « fracture numérique » est encore présente dans une université de masse au cœur d'un quartier dont la population est faiblement dotée en capital économique et culturel « légitime ».

11h15 : un usager (environ 20 ans, jean *baggy*, sweat-shirt à capuche) téléphone à voix basse, il invite un ami à le rejoindre : « Tu vois la salle informatique en bas ? Eh ben j'suis là ! » Moins de deux minutes plus tard, son ami le rejoint, même tenue vestimentaire, même *hexis* corporelle ; il s'affale sur une chaise exactement comme son compère et ils commencent à chuchoter tout en « surfant » sur ce qui semble être un site universitaire, mais qui contient des pages de photos apparemment particulièrement drôles sur lesquelles ils s'attardent

À paraître (avril 2010) :

Marc Perrenoud, Mariangela Roselli, *Du lecteur à l'usager, ethnographie d'une bibliothèque universitaire*, Presses universitaires du Mirail, 2010. ISBN : 978-2-8107-0085-1

tout spécialement. Ils restent environ une heure à naviguer paresseusement en devisant à voix suffisamment basse pour ne pas s'attirer de remarque, puis ils quittent les lieux un peu avant la cohue de 12h30 dans les restaurants environnants.

Les postes informatiques en nombre élevé représentent la nouveauté et l'attraction de la bibliothèque ; ce qui explique que tant d'utilisateurs séjournent là longuement. Sur ces postes informatiques qui donnent un libre accès à Internet, on trouve aussi de jeunes adultes habitant dans le quartier du Mirail, séparé de l'université par une passerelle piétonne.

PASSAGERS CLANDESTINS

Ni étudiants, ni enseignants chercheurs, ces passagers sont clandestins à un double titre : ils fréquentent la bibliothèque sans être inscrits à l'UTM ni *a fortiori* à la BU et ils utilisent certains des services proposés (essentiellement Internet) à l'abri des regards, quasiment en cachette. Conscients d'être illégitimes dans un univers studieux, ils se coulent dans le moule de l'étudiant tel qu'ils l'imaginent, incorporant par là même les normes comportementales conventionnelles (silence, déplacements à pas feutrés et en nombre limité, discrétion et solitude). Par leurs comportements, ils montrent jusqu'à quel point les représentations normatives qui sont généralement associées à la BU produisent des pratiques normées, héritières d'une vision ascétique et distante du savoir, mais en éloignant d'autres, plus proches du monde réel et de la vie des gens.

Un immigré peu bavard. Mohammed est un usager atypique. Il a probablement plus de 45 ans, est plutôt grand, maigre, vêtu d'un vieux costume dépareillé ; il vient aux postes informatiques du 2^e Nord. Depuis une semaine, je l'ai vu plusieurs fois en Recherche documentaire informatisée (RDI) et quand je l'aborde, son premier réflexe est le refus de l'entretien. Finalement, il accepte, mais ne répondra qu'à certaines questions, et encore de manière très laconique, dans un français pas toujours compréhensible, laissant vite paraître une gêne et un désir d'écouter l'entretien. Voyant son malaise, et après avoir essayé de le rassurer, je mets fin rapidement à l'interview.

26 septembre 2007, 2^e Nord, 14h00 : Mohammed a navigué pendant une petite heure sur des sites en arabe, principalement, des sites d'actualité, semble-t-il. « Pour se tenir au courant, savoir ce qui se passe. » Il a une télévision mais pas d'antenne satellite, « là c'est pas pareil, c'est bien, on fait comme on veut, on a des nouvelles du pays ».

1. Les ensembles d'immeubles du quartier portent les noms de compositeurs de musique contemporaine (Ohana, Varèse, Xenakis, etc.) que, contrairement aux urbanistes, les habitants n'ont que peu de chances de connaître.

Algérien d'origine, il habite seul dans un studio de la Reynerie (« derrière Varèse¹ ») et ne veut pas parler de son histoire personnelle. Il dira simplement qu'il est séparé de sa femme et de ses enfants depuis longtemps et que seul un de ses fils est à Toulouse, en contact avec lui. Apparemment, celui-ci a fait un bref passage à l'UTM l'année dernière (son père ne peut me dire où il était inscrit), il en est reparti « pour travailler » – « il fait du travail, intérim, ça va bien pour lui maintenant ». C'est ce fils qui a amené Mohammed à la BU la semaine dernière pour lui montrer la salle RDI.

Mohammed n'a pas d'ordinateur, mais il a eu l'occasion d'en utiliser un dans son travail : « J'étais magasinier, enfin assistant, c'était pour le stock. » En outre il a pu utiliser un PC dans des associations de quartier, mais il ne souhaite plus y aller, sans préciser davantage ses raisons (« C'est pas pour moi. ») Il vient donc à la BU en véritable passager clandestin, il lui en coûte déjà probablement beaucoup de pénétrer dans l'enceinte de l'université, et s'il le fait c'est probablement qu'il a une forte motivation, sans doute d'ordre privé, d'aller consulter les sites d'actualité algériens en ce moment. Le cas est particulièrement énigmatique et je ne souhaite pas plus que Mohammed prolonger un entretien qui le met mal à l'aise.

Comme pour s'excuser de profiter indûment d'un équipement public, il m'explique que cette utilisation est seulement temporaire et répond à un besoin ponctuel (il ne précise pas lequel) :

« C'est ouvert, mais y a pas trop de monde, c'est tranquille, c'est bien mais c'est pas chez moi. Je suis touriste juste, après je m'en vais on me voit plus [...] C'est pas vraiment fait pour nous ici, là je viens juste comme ça.

– Mais ça vous intéresserait de venir régulièrement utiliser Internet ici ?

– Ça je peux pas dire, je sais pas. »

Fin de l'entretien.

Un travailleur immigré. Mouss a 32 ans, il est actuellement au chômage. Il a passé un long moment sur un des postes informatiques au 2^e Nord. Il a surtout navigué sur ce qui m'a semblé être un site de formation, équipé d'un cahier, sur lequel il a pris des notes, et de photocopies de textes et schémas. Pendant que je l'observais, j'ai pu voir qu'il est aussi allé consulter différents sites en lien avec l'humoriste algérien Cartouche (d'abord Google, puis des webzines, Wikipédia, des sites de télévisions) et des sites en arabe visiblement consacrés à l'actualité (télévision algérienne, par exemple). Il semble tout à fait tranquille, posé, il porte une chemise à carreaux, des jeans, des baskets, a une trentaine d'années, une barbe de trois jours, et est visiblement d'origine maghrébine

ce que confirme son accent. Abordé à sa sortie de la salle, il ne fait aucune difficulté pour répondre à mes questions.

Mercredi 17 octobre 2007, 2^e Nord, 11h00 : interrogé sur son activité précise sur le poste informatique, Mouss fait immédiatement référence aux « études » (« concernant les études, j'ai des cours et des exercices à faire ») pour désigner la formation professionnelle qu'il suit et qui devrait lui permettre de devenir conducteur d'engins dans le bâtiment.

Il a passé du temps sur Internet sur le site de « l'école » dans laquelle il se forme et qui propose un « thésaurus » en ligne avec des résumés de cours, une foire aux questions, etc. Mouss estime qu'il est resté environ deux heures sur l'ordinateur, en comptant le petit moment de détente où il est allé chercher des informations sur Cartouche (« c'est un artiste que j'aime bien »). Pour ce qui est de sa formation, il a l'habitude de ces recherches de renseignements. L'école, en fait le centre de formation dans lequel il est inscrit, possède un site web sur lequel les étudiants peuvent se rendre

pour poser des questions, revoir des points de cours (« on peut consulter ce qu'on appelle le "thésaurus" »). Comme la plupart du temps, la recherche de Mouss a été fructueuse ; il semble familier de ce type de démarche, sait ce qu'il va chercher et, en général, il trouve. Quand ce n'est pas le cas, il patiente jusqu'à ce qu'il puisse parler directement avec un des formateurs. Indubitablement, Mouss est aussi pragmatique que patient et méthodique. Sa « tenue » et son niveau de langue m'intriguent, ne correspondant pas du tout à l'habitus ouvrier que l'on pourrait s'attendre à rencontrer. Ses origines sociales et son parcours expliquent cet état de fait.

Mouss est algérien, fils de professeur et, dans son pays, ingénieur d'État en zootechnie (« c'est la production animale »). Il est arrivé en France avec sa femme et un jeune enfant en 2000 mais le couple est rapidement parti s'installer au Canada (« on a essayé de faire quelque chose là-bas dans le cadre de l'immigration »). L'expérience canadienne a tourné court, Mouss évoquant à ce propos des difficultés à s'adapter là-bas. Il a ensuite été inscrit à l'UTM en 2004, un an en géographie. Depuis deux ans, il est bénévole dans une association de soutien scolaire dans le quartier du Mirail.

Aujourd'hui, la formation professionnelle, l'association dans laquelle il s'investit et la vie domestique semblent être les trois composantes à peu près exclusives de sa vie depuis deux ans. Ce type d'usager, l'enquête a montré qu'il était peu fréquent mais bien présent, tous les jours, à toute heure, au 2^e Nord. Mouss dit venir deux à trois fois par semaine pour utiliser l'accès Internet. Il possède un PC mais n'a pas d'accès au web et, de plus, son ordinateur est en panne depuis quelques

jours. Sa femme est aussi en formation, elle a des « devoirs » à transmettre par e-mail et Mouss les envoie quand il vient à la BU. Cet équipement universitaire remplit pour lui et quelques autres habitants du quartier une fonction primordiale, notamment en matière d'insertion. L'usage que Mouss peut faire de la BU se limite aux postes informatiques en libre accès, il n'est jamais allé dans les étages supérieurs. Dans son utilisation des équipements informatiques de la BU, il a rarement eu l'occasion d'entrer en contact avec les personnels, en fait il ne l'a fait qu'à une seule

reprise, et avec une demande très spécifique : « Euh, j'avais besoin d'un ordinateur qui ait le clavier en arabe et j'avais demandé et la personne m'avait dit que ça n'existe pas ici. Moi, c'était juste parce que là où je travaille, enfin à l'association, nous avons des bénéficiaires qui ne parlent pas le français, donc il faut faire des affiches utilisant l'arabe, par exemple. »

Le petit capital culturel légitime de Mouss lui a permis d'entrer en contact avec des membres du personnel probablement plus spontanément que la plupart des habitants du quartier qui viennent à la BU. Toutefois cette interaction est restée isolée et Mouss est devenu typiquement un usager marginal, tirant discrètement, presque subrepticement, un maigre profit de la présence du campus et de ses équipements au cœur d'un quartier très défavorisé.

Le trait sociologique marquant de ces portraits est la conscience d'importer des pratiques inédites, voire illicites ou déviantes, et le sentiment de ne pas remplir tous les critères lettrés requis implicitement par cet univers savant : la BU, malgré les TIC, met en scène plutôt un patrimoine littéraire que des outils de diffusion et de circulation de contenus.



certaines, ce sont des formes créatives de transition, d'ouverture, de dialogue entre savoirs établis et savoirs diffus qui sont ici à l'œuvre. Mais l'offre proposée par la BU reste largement marquée par son histoire lettrée et sa relation privilégiée avec l'imprimé. L'enquête ethnographique montre clairement que l'on se construit comme utilisateur « indépendant » parce que l'on se perçoit toujours symboliquement comme « étranger » au lieu et éloigné du savoir savant.

VOYAGEURS COSMOPOLITES

La scène par laquelle se conclut cette « photographie » d'une BU est choisie volontairement pour montrer à quel point le même environnement informatisé et numérisé produit des usagers très différents. Nous sommes ici au dernier étage de la bibliothèque, à l'écart des flux et de l'agitation d'en bas (entrée, messagerie personnelle, RDI), dans un endroit paisible et lumineux où sont censés se rassembler les « vrais » lecteurs, silencieux, méditatifs, en retrait.

4^e Sud-Ouest, connexion vers l'Asie ? Mardi 28 février 2008, 13h30. Peut-être plus encore qu'à l'étage inférieur, le quart Sud-Ouest est largement occupé par des étudiants qui consultent Internet ou utilisent leur ordinateur portable. La connexion avec des pays lointains semble assez répandue, on trouve beaucoup de webcams fixées aux écrans plats, et les utilisateurs semblent être ici souvent d'origine étrangère.

Toutefois, à la différence de la salle RDI, pas de Maghrébins mais, comme au 3^e, plusieurs usagers apparemment d'origine asiatique. Une fois encore opère de manière très puissante un effet de territorialisation évidemment aussi inconscient qu'involontaire. Les usagers de la salle RDI ne possèdent probablement pas d'ordinateur portable (deux à trois fois plus cher qu'un PC « de bureau ») ; ils n'ont peut-être même pas accès à un ordinateur performant en dehors de l'université (même si le taux d'équipement en informatique a considérablement augmenté ces dernières années, il est encore loin d'atteindre 100 % de la population), alors que les usagers des 3^e et 4^e étage utilisent leurs propres machines qui, l'observation récurrente a permis de le vérifier régulièrement, sont souvent des modèles très récents, hypercompacts et très rapides.

Aujourd'hui, à 13h30, une demi-douzaine d'usagers, autant de garçons que de filles, sont répartis le long des étroites tablettes qui courent le long des murs, visiblement destinées à recevoir des ordinateurs dans la mesure où elles sont équipées de prises et de connexions Internet. Une fille et deux garçons, tous trois apparemment d'origine asiatique, font face au mur ouest, séparés les uns des autres de deux mètres environ. Elle,

gros pull rose, jeans, baskets surdimensionnées, est visiblement en grande conversation avec une correspondante qu'on imagine lointaine (Chine ? Japon ? Corée ?) et dont on distingue le visage sur l'écran. L'usagère porte des écouteurs et un petit micro juste devant sa bouche qui lui permet de chuchoter sans gêner les autres, malgré des gesticulations et quelques exclamations à peine contenues. La plupart des utilisateurs ont d'ailleurs les oreilles bouchées par des écouteurs. Le premier garçon, polo rayé, jean *slim* et blouson paramilitaire posé sur le dossier de la chaise, jongle avec une virtuosité désinvolte sur plusieurs « fenêtres » (niveaux d'écrans). Il semble qu'il envoie des photos et/ou de la musique à un ami dont on aperçoit parfois le visage, mais avec qui il communique apparemment par échange de texte (Messenger). Son correspondant doit le voir lui aussi puisque l'usager fait régulièrement des signes à la minicaméra qui surplombe son écran. Le dernier des trois occupants du mur ouest semble un peu plus âgé (peut-être 30 ans), il est vêtu de manière assez stricte, pantalon et veste assortis ; il semble naviguer entre une boîte e-mail et des sites Internet non identifiés. Une paire d'écouteurs le relie lui aussi à son ordinateur. Ces trois usagers resteront à leur poste plus de deux heures et demie sans se lever une seule fois.

La caractéristique principale de ces utilisateurs est leur capacité à passer sans transition d'un usage scolaire, voire scientifique, de l'outil Internet à un usage privé, voire intime. Les utilisations simultanées et entremêlées de l'outil multimédia et des ressources numériques interdisent toute césure analytique entre le registre studieux et le ludique, les études et les intérêts personnels. Cependant ce mélange des genres à l'écran, bien que déstabilisant pour le professionnel et l'observateur, donne à voir, mieux que tout autre usage, l'espace dans lequel émergent des pratiques croisées et des profils d'usagers plus volatils dans leurs comportements. Le multimédia, par la nature immédiate, diffuse et fluide des contenus véhiculés, permet aux lecteurs les moins littéraires d'accéder aux savoirs sans passer par la vérification lettrée, cette reconnaissance de la maîtrise de l'écrit comme outil intellectuel accordée par les institutions (scolaires, périscolaires, savantes) sous forme de bonnes notes, réussite, admission, intégration.

L'autre point commun des usagers décrits dans ces pages est le choix stratégique des places occupées en BU : les box contre les murs et les box en angle sont préférés aux box en série et en miroir sans séparation bâtie. Signe que, si le privé et l'intime peuvent cohabiter avec le travail scolaire, ils constituent des sphères personnelles qui ne se partagent qu'en cas de relation amicale durable (comme les binômes d'étudiantes travaillant sur poste informatique qui restent ensemble à la

ville, en week-end, etc.). Signe également que ces utilisateurs entendent soustraire au regard et au contrôle leurs pratiques, recherchant par conséquent non pas la tranquillité – comme les autres – mais l'isolement et la séparation.

Le 4^e étage s'élève dans la « noblesse culturelle » et dans l'abstraction pour regrouper les disciplines du livre et de l'esprit. De fait, se trouvent ici les quartiers de la philosophie et psychologie (Nord-Ouest), des arts (Nord-Est) ainsi qu'un vaste espace couvrant l'ensemble de l'aile Sud consacré à la linguistique et surtout aux littératures française et étrangères. La vidéothèque, au milieu de l'aile Sud, pourrait faire figure d'intruse dans cette empyrée bibliolâtre, mais sa présence ici n'est pas incongrue, un puissant effet de contrôle social jouant pour la préserver d'un usage trop récréatif.

Une étudiante en mobilité internationale. Francesca, 25 ans, L3 d'Histoire contemporaine, en échange Erasmus (Rome), fidèle de l'un des postes informatiques (box) du 2^e Sud (devant l'entrée de la salle des thèses), a un usage privatif des services informatisés de la BU, qu'elle utilise avec une amie. Elle passe sans cesse entre Wikipédia pour son dossier d'histoire et une recherche de locations d'été à Venise, un vol Toulouse-Venise pour son amie. Elle ne fait aucune séparation entre temps studieux et temps pratique dans ses séjours réguliers et prolongés (3-4h) devant un poste informatique. Elle travaille sur écran, avec une clé USB, se déplace pour consulter un ouvrage qu'elle repose rapidement sur le rayonnage.

Francesca fait partie des occupants réguliers et fidèles de l'un des box avec ordinateur situés au 2^e étage ; on peut dire que, sans avoir de carte de bibliothèque, elle appartient au groupe – sans doute important – des « séjourneurs » de la BU qui utilisent beaucoup les services et les collections tout en restant invisibles dans les statistiques d'enregistrement. Elle fait partie de ces étudiants qui, à force de fréquenter la BU, finissent par se l'approprier et plier à leurs propres habitudes d'usage les parties et les services qu'ils utilisent le plus.

Début mai 2007, 16h. Lorsque je l'aborde, elle consulte depuis une bonne demi-heure Internet en compagnie d'une amie à qui elle explique pas à pas la procédure de recherche, clé USB branchée et prête à saisir les sites et les pages qui l'intéressent. À mon arrivée, les deux étudiantes sont à peine troublées par l'aveu qu'elles me font d'une recherche d'annonces de location d'une chambre à Venise pour 2008. Tout en poursuivant son exploration des sites d'annonces de location, Francesca m'explique que « cette bibliothèque est tout » pour elle : foyer, point de rencontres, point ressources pour les informations et la documentation. Pour Francesca, étudiante Erasmus en mobilité internationale occupant une chambre en cité U, éloignée

de sa famille, de ses amis, de son université d'origine, la BU est un refuge et un centre de services de valeur inestimable. C'est là qu'elle vient systématiquement entre les cours, après les cours, mais c'est là aussi que se déroule sa vie : scolaire, pratique, artistique, sociale à distance, sociale de proximité. Alors qu'elle passe son temps devant un écran, on voit bien que les pratiques de navigation de Francesca, même lorsqu'elles débordent l'usage scolaire et documentaire, restent instrumentales et n'ont rien en commun avec celles des « passagers clandestins » qui les utilisent comme le seul accès aux informations.

On trouve aussi dans cet étage protégé une grande majorité d'usagers solitaires, régulièrement entourés de plusieurs ouvrages extraits des rayons, restant souvent une demi-journée, voire une journée entière. Beaucoup plus de femmes que d'hommes dans cet espace, ceux-ci étant souvent plus âgés que celles-là (les garçons mettent en général plus de temps à se construire en conformité avec ce modèle studieux). Si le taux de féminité semble régulièrement inférieur à celui de l'Université au 2^e étage, où de nombreux garçons viennent mettre en œuvre des usages « hétérodoxes », il monte avec les niveaux du bâtiment et le degré de légitimité littéraire. Au 4^e on trouve un public correspondant assez largement au lecteur idéal, lettré, studieux et autonome. On est enfin dans une vraie bibliothèque. Mais, à côté de ce public, s'est développé un public nouveau, tout aussi autonome, fait d'internautes indépendants (portable et câble privés), plus âgés (25 ans), travaillant à l'écran, souvent entourés de supports imprimés. Ces usagers, tout aussi autonomes que les lecteurs lettrés, trouvent naturellement leur place ici, à côté des experts et parmi eux ; ils plaisent beaucoup aux bibliothécaires parce qu'ils sont solitaires, silencieux et immobiles. Le digital native, figure idéale de la bibliothèque (universitaire) à l'avenir ? ■



ÉMILIE BETTEGA
Bibliothèque de l'Université
Paris-Est – Marne-la-Vallée



CÉCILE SWIATEK
Bibliothèque universitaire
Pierre et Marie Curie (BUPMC)



L'espace public de la bibliothèque à l'épreuve du téléphone portable

Le téléphone portable est un couteau suisse ! Comment comprendre et comment intégrer le surgissement d'un nouvel appareil, à la fois vecteur d'intimité et instrument possible d'un service personnalisé ?

UN OBJET COMPLEXE

Interroger le lien entre une institution dont les modalités d'avenir posent question à la communauté professionnelle internationale – la bibliothèque – et un objet technologique extrêmement diffusé à l'échelle mondiale et en perpétuelle évolution – le téléphone portable –, c'est soulever un ensemble de questions sociologiques, linguistiques, technologiques et culturelles. Mais c'est aussi poser la question du rôle des nouvelles technologies de l'information et de la communication en bibliothèque sous l'angle de leur usage... en admettant d'entrée de jeu que le téléphone portable, ce support particulièrement intime, fait l'objet d'un usage permanent par une grande partie de ses détenteurs, même en bibliothèque. Il est rapidement devenu, pour beaucoup, indispensable à toute vie sociale. Le smartphone avec connexion Internet y ajoute la dimension de la recherche d'information, désormais potentiellement omniprésente. L'appareil est consultable d'à peu près n'importe où et ses versions les

plus récentes cumulent un ensemble de technologies d'information et de communication : téléphonie portative avec conversation orale ou écrite (SMS), photographie, vidéo, scanner, GPS, accès Internet, blocs-notes, visionneuses bureautiques, etc. Le téléphone portable est devenu un micro-ordinateur, un support unique qui tient dans la main, un accessoire incontournable d'accès à l'information.

Mais a-t-il aujourd'hui droit de cité en bibliothèque ? On ne s'interroge plus sur la place et l'intérêt de l'usage des ordinateurs dans nos salles de lecture, qu'ils soient fixes ou portables, personnels ou prêtés par la bibliothèque. Mais *quid* du téléphone portable ? Dans les bibliothèques les plus récentes, il n'est par rare de voir un pictogramme signalétique représentant un téléphone barré à côté d'autres interdictions.

Loin de vouloir jeter l'anathème sur l'interdiction des téléphones portables dans nos bibliothèques publiques et universitaires, souvent justifiée par l'application d'un règlement intérieur visant le respect de chacun et l'imposition du silence, nous souhaiterions esquisser des solutions pour intégrer cet objet, sous certaines conditions, au sein de nos institutions afin d'ajuster les pratiques de nos usagers à nos missions.

RÉTICENCES ET RÉSISTANCES

Si comparaison n'est pas raison, nous voudrions rappeler que de nombreuses BM ou BU étaient et sont encore parfois réticentes à l'usage de la messagerie personnelle sur les postes publics. Nous pouvions entendre que les bibliothèques n'étaient pas des cafés Internet et qu'il était



Zonage à la BU Robert de Sorbon de Reims.

plus récentes cumulent un ensemble de technologies d'information et de communication : téléphonie portative avec conversation orale ou écrite (SMS), photographie, vidéo, scanner, GPS, accès Internet, blocs-notes, visionneuses bureautiques, etc. Le téléphone portable est devenu un micro-ordinateur, un support unique qui tient dans la main, un accessoire incontournable d'accès à l'information.



contraire à leur mission de rendre des postes réservés à la recherche documentaire accessibles à un usage d'ordre privé.

De plus en plus de bibliothèques sont revenues sur cette position après un agrandissement de leur parc informatique, pour des raisons technologiques, mais aussi parce qu'à l'heure des blogs et des outils de communication et d'information du web 2.0, la frontière entre communication et information n'est plus aussi imperméable qu'autrefois. Dans nos universités, les espaces numériques de travail (ENT) intègrent tous des services de messagerie puisque les universités ont développé des messageries institutionnelles. Il devient difficile pour l'utilisateur final de penser qu'aujourd'hui on puisse lui refuser un service de connexion Internet, surtout à l'heure des forfaits ADSL et de l'installation du wifi dans les jardins publics.

ENTRE COMMUNICATION INTIME ET OUVERTURE À L'INFORMATION

Dès 2002, Olivier Martin et François de Singly s'interrogeaient sur le degré « d'individuation » du téléphone portable¹. Dans leur enquête, les auteurs soulignent le paradoxe de cet objet tout à la fois intime et instrument de relation : « Le portable constitue la preuve que l'individualisation n'est pas contraire au lien social (...). Le processus central de l'autonomie dans les sociétés modernes avancées valorise l'individu, sa liberté, non pas pour s'enfermer sur soi, mais pour choisir les personnes avec lesquelles il veut être en contact. L'individualisme contemporain est "relationnel" et il prend plusieurs formes. »

Alors, comment réagir en bibliothèque lorsque ces usages, « intimes » ou « privés », surgissent dans nos espaces ?

Sont-ils réellement perturbateurs de l'espace « public » ? Et comment réagir dès lors que le téléphone portable, traditionnellement refusé en bibliothèque à cause de son usage historique – celui de la conversation orale – est devenu un support courant de recherche d'information ?

Posons-nous la question sous l'angle du degré de perméabilité entre espaces publics et privés. Peut-on réellement projeter une confidentialité, une intimité dans un espace public ? La réponse de bon sens serait : « Oui, tant que cela implique le respect d'autrui, des règles de courtoisie, du règlement en vigueur, et n'enfreint pas la loi. Non, dans le cas inverse, lorsque son activité n'est pas adaptée au lieu et dérange les autres usagers. » C'est sur cette base que les bibliothécaires régulent les usages et les comportements en dédiant les espaces des locaux publics à certaines activités plus ou moins sonores, par salle ou par tranche horaire : salle de consultation, heure du conte, animation musicale... Et sur elle encore que les usagers règlent d'eux-mêmes leur comportements, tant à leur propre égard qu'à celui d'autrui. Cette autorégulation du public, plus fine et plus circonstanciée que ce qui peut lui être imposé par l'agencement des espaces ou l'intervention du personnel au nom du règlement, vise à rétablir l'équilibre entre les intimités. Chacun vaque à ses occupations sans déranger le voisin. C'est un mécanisme informel, complémentaire à la régulation par les bibliothécaires.

La question est donc d'établir où se situe la ligne de tolérance de l'intimité dans l'espace public. La première frontière est franchie à l'instant où l'usage du téléphone implique

1. Olivier Martin et François de Singly, « Le téléphone portable dans la vie conjugale. Retrouver un territoire personnel ou maintenir le lien conjugal ? », *Réseaux*, 2002, n° 112-113, pp. 212 à 248.

une conversation orale : dans ce cas, le téléphone est un vecteur de nuisance sonore et ne peut cohabiter avec un espace de lecture silencieuse. Heureusement, les SMS et les messages de *microblogging* ou plus généralement du web 2.0 se développent de plus en plus, au détriment de l'appel vocal. Ces écrits ne génèrent aucune des nuisances sonores si crispantes pour l'entourage de l'utilisateur qui utilise cet instrument... pour peu qu'il ait pensé à opter pour des alertes en mode silencieux.

La seconde frontière est celle de l'usage du téléphone en mode « image » : scanner, photo ou vidéo sont à proscrire pour des raisons de droit de reproduction de documents, de respect de la vie privée d'autrui, et de droit à l'image. Le téléphone portable ne peut être admis s'il concourt à violer la loi sur le droit d'auteur d'une part, entre en conflit avec l'intimité d'autrui d'autre part. Ceci posé, rien d'autre ne semble interdire l'usage du téléphone mobile dans ses autres options.

Il est impossible de différencier les usages de communication et d'information sur ces appareils car ces options sont toutes deux intégrées non seulement sur le support (le téléphone), mais aussi sur les canaux et médias qui les acheminent jusqu'à l'utilisateur. Par exemple, les SMS peuvent contenir aussi bien de l'information personnelle qu'institutionnelle, comme les services de référence SMS que commencent à développer certaines bibliothèques².

La navigation Internet sur téléphone permet de remonter aussi bien les communications privées d'une messagerie que de l'information documentaire, comme le démontre l'existence de multiples applications smartphones pour une consultation aisée de plateformes de revues électroniques

et d'archives ouvertes, ou les achats d'applications universitaires sur iTunes Apple store, comme les applications d'imagerie anatomique de la University of Utah. Enfin, les canaux de communication intimes comme le microblogging ou les réseaux sociaux mélangent le partage de communications confidentielles et d'information. Témoins par exemple le suivi de périodiques sur Twitter, les applications Facebook pour les recherches dans les catalogues du Sudoc, des BU de Leeds, Liverpool et de la TKK d'Helsinki, ou encore le FanClub Facebook de WorldCat, sans oublier les multiples *mashups* aussi bien personnels qu'institutionnels, qui sont des pages web personnalisées rassemblant plusieurs sources d'information et applications en provenance d'autres sites, comme par exemple le Netvibes de Jubil, le portail documentaire de la BU Pierre et Marie Curie (BUPMC)³.

Le problème posé par l'objet téléphone tourne donc autour de quelques usages. Interdire de manière claire et exclusive les cibles réelles que sont la conversation à voix haute et les modes photo, scanner et vidéo permettrait de dédramatiser certaines situations et donnerait aux autres usages du téléphone portable un droit de cité. Interdire un objet qui offre des accès à de l'information documentaire semble en revanche contre-productif dans un établissement qui vise la diffusion d'information culturelle ou académique. Du moment qu'il respecte le silence réglementaire, en quoi serait-il utile de légiférer plus avant des usages qui échappent nécessairement à notre contrôle ? Mieux vaut concentrer ses efforts sur la gestion des nuisances sonores.

UN « TÉLÉPHONOIR » DANS LA BIBLIOTHÈQUE ?

Malgré tout, il reste difficile de rejeter totalement la conversation téléphonique dès lors qu'on accepte la présence active du téléphone portable dans ses murs. Quelles solutions envisager pour offrir un espace d'intimité téléphonique à nos usagers ? En partant du postulat que l'ouverture de tels espaces est légitime car ils proposent un service en adéquation à des usages, voyons quels visages présentent ces espaces « personnels » lorsqu'ils existent.

On a connu dans l'histoire de la vie privée des espaces destinés à un usage particulier lié à l'idée que ces lieux étaient voués à la détente ou à la réflexion, comme le boudoir du



Zone com' à la BU de Belle-Beille d'Angers.

2. Cf. Ellyssa Kroski, « Text message reference: Is it effective ? », *Library Journal*, 15/10/2009 ; en ligne : www.libraryjournal.com/article/CA6701869.html?nid=673&source=title&rid=1105906703

3. Pour aller plus loin, nous vous invitons à consulter le blog du bibliothécaire Gerry McKiernan (Iowa State University), consacré aux relations entre technologies mobiles et bibliothèques : <http://mobile-libraries.blogspot.com>. Sur la téléphonie mobile pour naviguer sur Internet et autres usages, voir l'enquête « La diffusion des technologies de l'information dans la société française », réalisée en 2007 à la demande du Conseil général des technologies de l'information et de l'Autorité de régulation des télécommunications et des postes (ARCEP) : www.arcep.fr/uploads/tx_gspublication/etude-credoc-2007.pdf (pp.59-63, 83-92 et 188-193).

XVIII^e s. ou le fumoir du XIX^e s. Aujourd'hui, l'usage de ce nouvel outil implique une certaine régulation de son usage dans les espaces publics. Il doit être éteint en avion au moment du décollage pour des raisons de sécurité et dans les salles de théâtre et de concert pour des raisons évidentes de civilité... et de législation (art. L33-3 du Code des postes et des communications électroniques). Dans le train, son usage est limité aux plateformes entre les wagons. Les bibliothèques commencent à s'inspirer de ces espaces réservés. Le téléphone n'est plus banni du moment que ses usages sonores sont circonscrits dans un espace dédié.

À la BU située sur le campus de Belle-Beille à Angers, pour faire face aux problèmes de bruit causés par l'existence d'un corridor sonore qui longe les salles de lecture ouvertes, des « zones » ont été réservées aux activités silencieuses de lecture et d'étude comme les zones « calme » ou « silence », d'autres ont été consacrées aux activités sonores de travail en groupe, discussions et téléphonie vocale comme les zones « libre » ou « com' ». Elles sont identifiées par des pictogrammes⁴. On retrouve le même phénomène dans d'autres bibliothèques qui ont choisi d'intégrer cette évolution des comportements.

Parmi ces bibliothèques qui ont travaillé sur les espaces en fonction du volume sonore figure la BU Robert de Sorbon à Reims qui autorise un lieu de rendez-vous et de travail en groupe dans le kiosque à presse – toutefois les conversations téléphoniques se déroulent à l'extérieur : le kiosque reste une « zone de calme ». Dans le cadre du projet de construction de la Bibliothèque centrale de l'université Paris-Est – Marne-la-Vallée, il est prévu d'aménager un espace de détente sur chaque niveau des espaces de consultation, nommé aujourd'hui « téléphonoir ». Il s'agit d'aménager dans ce lieu, situé entre une salle de travail en groupe et le local dédié aux photocopieurs, un espace de détente où il sera confortable de téléphoner tout en étant, pourquoi pas, entouré de livres mis en espace de telle sorte que le caractère « livresque » du lieu permette aux étudiants de se sentir à la fois en bibliothèque et dans un espace d'intimité et de confidentialité.

Au-delà du développement des espaces « sonores » de détente, de travail en groupe ou de téléphonie orale, le développement du téléphone portable a fait naître une volonté d'utiliser ses canaux au lieu de les rejeter. C'est cette fois l'espace public qui cherche à s'immiscer dans la sphère privée. Observons comment les bibliothèques renversent la situation et cherchent à faire entrer sur le portable de leurs usagers aussi bien leurs services classiques que des envois personnalisés.

4. Cf. <http://bu.univ-angers.fr/blog/?p=1341>.

EFFET RETOUR : LES SERVICES PERSONNALISÉS EN BIBLIOTHÈQUE

Les téléphones portables et les smartphones en particulier sont un enjeu pour les bibliothèques : toujours à portée de main de l'utilisateur, ils forment un moyen très rapide et efficace de communication autour des services de nos établissements.

Dans le cadre des services aux usagers, les bibliothèques ont mis en place des procédures de dématérialisation, comme le remplacement progressif de la lettre de rappel par un courrier électronique. Certains professionnels se posent la question du SMS de rappel. Le procédé est-il trop intrusif pour la vie privée ? Tout dépend du degré de liberté de choix laissé à l'utilisateur, qui doit pouvoir préciser s'il accepte que la bibliothèque utilise son numéro personnel pour lui adresser des informations par SMS.

Il est intéressant d'observer que la dématérialisation des échanges modifie le langage et rapproche l'institution de ses usagers. En créant un effet de proximité, un langage moins formel peut aider à fidéliser les usagers sensibles à ce mode de communication. Mais ce n'est peut-être pas pour autant qu'il s'agit de passer outrancièrement à un langage familier ou au fameux langage « texto », propre aux SMS et au *microblogging*, rapide, condensé et qui se joue des codes de la langue, de l'orthographe et de la syntaxe⁵.

Un autre service à envisager est celui du *push* d'information ciblée. L'expérience montre que la démocratisation des flux n'est pas telle qu'elle entraîne une personnalisation de la bibliothèque pour l'utilisateur. En revanche, la possibilité de se faire envoyer un SMS de veille sur les dernières acquisitions de la bibliothèque, ciblé selon les critères de thématique, de langue et de niveau choisis au préalable par le lecteur, peut intéresser les usagers. De même, on pourrait imaginer que les BM ou les BU d'une même agglomération parviennent à se coordonner pour mettre à la disposition de leur public commun une application l'informant en temps réel du taux d'occupation des bibliothèques concernées.

Nombre d'autres applications de nos services pour une navigation sur téléphone portable seraient envisageables : services de questions-réponses, estimation du temps d'attente pour accéder à une bibliothèque, informations culturelles, etc. Mais ceci est une autre histoire... et détendons-nous quand un lecteur sort son téléphone de sa poche ! Peut-être va-t-il simplement regarder l'heure ? ■

5. Cf. Cédric Flairon, Jean-René Klein et Sébastien Paumier, « Le langage SMS, étude d'un corpus informatisé à partir de l'enquête "Faites don de vos SMS à la science" ».

SYLVIE DECOBERT
BDP de Lot-et-Garonne



Entre le prêt et le retour, le livre a pris du poids : un supplément d'âme ? Lien vivant au foyer ? Équivalent d'un graffiti sur un monument historique ? Bouteille à la mer ? Trace involontaire ou adresse anonyme, la « truffe » est le témoin du passage d'un lecteur, la brîbe d'un « récit personnel », elle peut à son tour vivre une vie seconde sous le regard sensible d'une bibliothécaire artiste...

de chocolat en tablette, dessins d'enfants, lettres, papiers administratifs, télégrammes, cartes de restaurant, petits objets divers... Autant de témoignages, autant de bribes de vie ainsi révélées.

Petits riens de tout le monde...

Des truffes

Pouvez-vous imaginer tout ce que les bibliothécaires retrouvent dans les livres qui leur sont rapportés ? La diversité est clairement de mise en matière de marque-page... Tickets de bus, cartes postales, fleurs séchées, billets doux, recettes de cuisine, emballages

La lecture peut être déjà en soi une expérience personnelle, très intime, et souvent privée. Le livre que l'on choisit de lire dévoile une part de nous-mêmes dont on ignorait parfois l'existence. Michel Melot¹ n'a-t-il pas comparé l'objet à un miroir de soi, que l'on place symétriquement à son corps, comme un autre soi-même ? Pour le lecteur, l'acte de tendre au bibliothécaire un livre qu'il souhaite emporter avec lui, dans son univers intime, éveille déjà un sentiment trouble, fortement lié à une connivence secrète. L'intime y tient alors un rôle essentiel, sans cesse présent, mais tout en douceur, en filigrane, de manière presque imperceptible. Parfois, ni le lecteur ni le bibliothécaire n'en ont conscience. Ainsi, on a déjà constaté que les lecteurs n'empruntaient pas les mêmes titres lorsqu'ils ont affaire à des bornes automatisées. Il n'est pas toujours évident de révéler à l'autre son goût pour la littérature érotique, religieuse ou ésotérique...

PAROLE INTIME

Le livre, si l'on s'en tient à une définition classique, c'est tout ce qui « réside » entre deux couvertures... Il enveloppe, préserve, protège, comme le ferait une membrane, une « peau papier ». Que dire alors de toutes ces traces oubliées entre ses pages ? Le plus souvent, il s'agit d'un acte involontaire

1. Michel Melot, *Livre*, L'œil neuf éditions, coll. « L'âme des choses », 2006, p. 183.





« Le livre s'est simplement ouvert à une page où dort un signet d'herbe sèche – notre passé – et nous lisons noir sur blanc le texte impossible et clair du secret que nous croyions gardé... »

Camille Laurens, *Index*





INVENTAIRE

183 cartes postales
119 marque-pages
77 publicités
39 photographies
31 lettres

29 coupures de journaux
24 calendriers
20 cartes de visite
18 enveloppes
18 notes d'hôtel
16 morceaux de papier hygiénique
15 listes de courses
14 billets de train
13 recettes de cuisine
11 cartes de menus
10 reçus de carte bleue
9 tickets de réduction
7 billets de loterie

6 échantillons de parfum
5 emballages de chocolat
4 entrées de piscine
4 cartes de jeux
4 entrées de concert
3 emballages de médicaments
3 contraventions
2 sachets de graines de semis
2 pochettes de pellicules photos
2 avis de décès
1 feuille de soins

1 plaquette de pilules contraceptives
1 billet de banque
1 télégramme
1 petit bout de laine grise
1 montre

Pour plus d'informations ou l'envoi de vos truffes, rendez-vous sur le blog Entre-pages, l'intime ou la science des objets trouvés dans les livres : <http://traces.penne.free.fr/wordpress/> ou sur le blog <http://vert.de.gris.free.fr/>

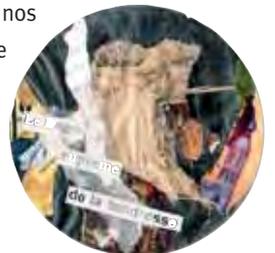
de la part du lecteur : tel objet aura servi de marque-page qui, une fois le livre refermé, restera emprisonné jusqu'à ce qu'un autre lecteur le libère, parfois des années après. La « truffe », puisque c'est le joli nom qui semble être donné à ce type de trouvailles, est destinée à être gardée secrète, entre espace public et espace privé. Une place nécessaire, discrète et rare. Insaissable quand elle jaillit une fois le livre rendu, c'est la part de nous-mêmes qui nous échappe et que l'on cherche à cacher. À cacher ou à dévoiler sans le dire ? Sans se le dire... ? Livre trop tôt rendu, dans l'affolement du délai dépassé, ou impatience envers le suivant, le nouveau à découvrir...

Mais pas seulement : l'oubli n'est que la trace inconsciente d'une volonté de partage ou de don, un morceau de soi que l'on dévoile, dans le secret de la lecture, la douceur curieuse et retenue de l'effeuillage, comme une parole de l'intime, comme un clin d'œil à l'anonymat si particulier, en définitive si contestable, de l'histoire des livres publics...

Le plus souvent, ces petits bouts de papier à première vue insignifiants atterrissent dans la poubelle la plus proche, sans même un regard. Quelquefois, ils bénéficient

d'un traitement de faveur de la part du bibliothécaire, s'il s'agit d'une jolie carte postale ou d'une photographie. La truffe est alors exposée, épinglée au mur, dans l'attente hypothétique du retour de son propriétaire. Encore faut-il que ce dernier la reconnaisse et ose la réclamer. Car on trouve, au verso de certaines cartes postales, des pans entiers de vies dévoilés, du récit insolite des dernières vacances aux petits mots doux et autres surnoms familiers.

Il arrive aussi que le bibliothécaire – c'est mon cas – choisisse de conserver précieusement dans des boîtes tout ce que les livres veulent bien déverser. J'ai recueilli depuis des années ce trop-plein d'images et de mots, devenu semaine après semaine une source inépuisable d'étonnements. Mon regard a trouvé dans ces témoignages accumulés autant d'évocations intimes et familières, rarement perçues au premier abord : réminiscences de lectures sous formes d'annotations, vacillements, rêveries, élans, indécisions... Que peut-il subsister dans ces traces laissées par des inconnus, qui se goûtent comme un mets délicat et persiste longtemps comme une énigme sans solution ? Peut-être le trouble de reconnaître dans leurs émois nos propres sensations, nos propres hésitations. Quelque chose d'humble et de précieux, de fragile, d'imprévisible, d'inattendu. L'intime y occupe une place fondamentale, est une clé, un espace infini à explorer.



Extrait d'une truffe (Carte avec une rose écrite à l'encre noire)

« Que cette rose délicate qui vous ressemble vous dise toute mon affection profonde et mon estime la plus haute. Santé meilleure, paix surtout vous soit accordées. Vous êtes la fleur sensitive, poussée sur la rocaille trop dure à votre nature délicate, mais votre intelligence, votre culture vous aideront à éclairer la brume ambiante. »

SOUFFLEURS DE SECRETS

Le trouble naît aussi de la limite à ne pas franchir ; certains bouts de papier révèlent des secrets inavoués, des paroles

pour soi seul, des mots retenus, auxquels on n'aurait pas dû avoir accès. Ainsi, telle lettre révélant le décès de la personne aimée, telle carte de vœux douce amère entre un père et sa fille ne s'étant pas vus depuis des années, telle infraction au Code de la route n'ayant pas été réglée à temps, telle photographie révélant l'univers privé de celui qui l'a perdue... Une règle évidente pour le bibliothécaire concernant la part intime de ses lecteurs : ne jamais chercher à l'exposer, préserver la pudeur, le non-dit. On comprend pourquoi la plupart des professionnels choisissent de se débarrasser aussitôt de tous ces témoignages laissés par les usagers de la bibliothèque à leur insu. On le sait bien, les secrets brûlent les doigts... En les conservant, le bibliothécaire s'engage pourtant à en garder la part secrète. Il me semble qu'il ne faut ni protéger ni exhiber l'intime. On mesure à la quantité et la qualité des traces retrouvées parmi les pages le temps qui s'écoule lentement, comme si l'oubli de ces petites choses – volontaire ou involontaire – avait un quelconque pouvoir pour différer l'effacement, le temps qui passe. Trace, empreinte, marque...

Pudeur et impudeur s'égrènent donc au fil de cette collecte, qui n'a ni début, ni fin. Pour faire face à la quantité des objets collectés, il a bien vite fallu les trier, les organiser. Des petits carnets ont été alors conçus, à la manière de récits de voyages. Il s'agit pourtant de voyages particuliers, de voyages intérieurs, nés au fil des pages. L'assemblage de ces papiers, sur des supports divers, en facilite la présentation et rend d'emblée la collection plus séduisante au regard. Ces collages font ressortir inévitablement la diversité des matériaux collectés, révélant leur part de mystère ou de sensualité. Ils apportent aussi un éclairage particulier sur tel détail d'une image ou d'un texte. Ils permettent également de construire à partir de fragments en apportant une dimension poétique à l'ensemble. Le plaisir de collecter, d'assembler, de coller, a presque un goût d'enfance ; c'est une manière de regarder autrement tous ces petits trésors négligés, tous ces objets sans valeur, voués à la destruction. L'ordinaire devient extraordinaire, le bout de papier que l'on n'a pas su voir devient précieux trésor, empli d'humour et de poésie. Le carnet se transforme en musée, réceptacle de tous ces petits riens de tout le monde. Il y a de l'amusement dans le collage, de la légèreté, une joie certaine à déchirer le papier, le superposer, le froisser, le mélanger à d'autres... Travailler le papier, c'est prouver sa liberté de transformer un matériau brut. L'intime du lecteur, ainsi révélé, se confronte à un autre intime, un autre imaginaire, celui du bibliothécaire collectionneur. Exposés sous forme

de carnets et d'assemblages divers, des récits se créent, des rêveries se dessinent, passant d'un intime à un autre par l'association d'images et de mots.

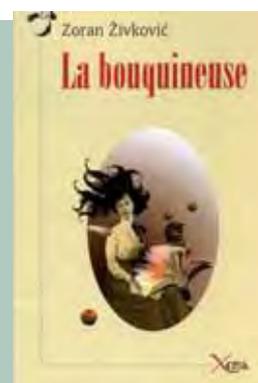
Une pochette de diapositives, des photographies de mariage, une plaquette de pilules contraceptives entamée, une affiche datée de 1954, une publicité pour les bons du trésor, un billet de train Toulouse-Paris de 1996, des tickets de loto, des graines de petits pois en sachet, une lame de rasoir, des fleurs séchées, un billet de banque, une montre... La liste n'est pas exhaustive et elle ne cesse de s'accroître avec le temps.

Prolongement virtuel des carnets, un blog personnel a été conçu, évoluant au gré des trouvailles. On y trouve un inventaire complet de la collecte, des photographies des collages et assemblages, des récits imaginaires nourris des découvertes... La vie de la bibliothèque et de ses lecteurs se reflète aussi dans ces petits riens. On dit souvent qu'il faut savoir lire entre les lignes pour pénétrer dans un roman. Pour les bibliothécaires, il suffit parfois de regarder entre les pages pour entrer dans l'intimité des lecteurs. ■

Zoran Živković, *La bouquineuse*, trad. Svetlana Valenti et Slobodan Despot, Xénia, 2009, 128 p., ISBN 978-2-88892-075-5

De la truffe comme moteur diégétique ou comment une bouquineuse méthodique et obsessionnelle, pratiquant la « lecture-santé » en croquant des pommes, se trouve embarquée dans de troublantes aventures où la mort et l'amour jouent à cache-cache entre les pages.

Recrutée comme lectrice par un mystérieux commanditaire anonyme, des « truffes » abandonnées dans les livres empruntés à la bibliothèque la conduiront à exercer ses talents de musée en cimetièrre avant de trouver l'âme sœur pour lire à deux en dégustant une salade de fruits. L'écrivain serbe, auteur d'une œuvre au succès mondial, traduite en plus de 60 pays, n'avait encore jamais été publié en français. C'est fait, grâce à de jeunes éditions suisses, créées en 2006 par un transfuge des fameuses éditions de L'Âge d'homme. Un catalogue à suivre.



MICHEL CHAILLOU
Écrivain



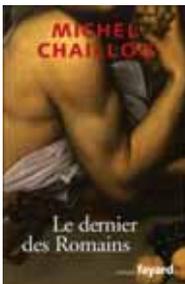
Michel Chaillou a beaucoup fréquenté les bibliothèques, il en égrène le chapelet tout au long de ses entretiens passionnés avec Jean Védrières, *L'Écoute intérieure*¹. Quel appel intime guide les pas de l'écrivain quand, en bibliothèque, les chemins de l'enfer le mènent au paradis ?

L'Heure de la nuit close

Au fond de ma mémoire, la cour sablée d'un patronage et sous les toits une pièce jaune mansardée au bout d'un couloir comme un bras tendu. J'y emprunte dans le désordre de mes heures des livres à quatre sous. J'ai encore leur couverture cartonnée dans les doigts, dans les yeux leurs phrases d'indiens, de cow-boys, leurs chevauchées vers l'Ouest. L'ouest qu'à Nantes justement j'habite, avec la Loire comme seule caravane d'eau douce.

De quoi parlaient-ils exactement ces fichus bouquins ? De quoi parlent les livres quand on a neuf-dix ans ? De notre enfance sans nul doute dont on feuillette les pages, des pages de rues parcourues, de ciels secoués par l'orage, des pages westerns qu'on prolonge alors par des jeux sur des mustangs imaginaires dans un bois à peine civilisé au-delà de Chantenay, un faubourg. C'est le jeudi au patronage notre conquête de l'Ouest et quelle que soit la tribu du jour, soleil ou averses.

1. Fayard, 2007.



Michel Chaillou, né en 1930, est l'auteur d'une trentaine d'ouvrages, romans et essais publiés par Gallimard, Le Seuil et Fayard. Son œuvre a reçu le Grand prix de littérature de l'Académie française en 2007. Dernier ouvrage paru : *Le dernier des Romains* (Fayard 2009) ; *Domestique chez Montaigne* est réédité par Gallimard, coll. « L'imaginaire ». Il a confié une partie de ses manuscrits à la BnF.

En 2010, il donnera 5 conférences à l'Université permanente de Nantes dans son cycle « Aimer la littérature », sous le titre générique « L'écoute intérieure » : « L'écrivain, un métier du jour et de la nuit » (2/02) ; « Le roman du style » (2/03) ; « Le temps à qui je parle » (30/03) ; « La fleur des rues » (6/04) ; « Prendre la route » (4/05).

Ensuite cela deviendra plus sérieux, mes grands-parents paternels qui m'élevaient devenant concierges plus au centre de Nantes d'un établissement de l'évêché et de ce fait tenus de faire le ménage des vieux titres d'une bibliothèque sanctifiée par la foi, d'ôter grain à grain de ces vies de saints de saintes, la païenne poussière, cette analphabète qui n'a pas encore trouvé son prêtre.

Je revois cette salle à demi circulaire à l'étage parmi l'emphase d'autres bureaux. J'en descends souvent avec sous le bras quelques volumes sages, des récits exemplaires qui m'enchantent et que rappellent, évoquent certains de mes propres romans à caractère autobiographique. Puis, les hasards de l'existence me rendent héritier, hélas passagèrement, d'une bibliothèque familiale que la nécessité nous obligera bientôt assez vite à vendre, avant que je trouve le temps d'en explorer tous les titres. Mais une collection de romans pour dames (de petits volumes élégamment reliés qu'elles devaient ouvrir de leurs mains d'autrefois si subtilement gantées) m'est restée dans les doigts comme aussi le poids fort austère d'un vaste dictionnaire où je me perdais dans le fracas des définitions trop savantes dont il m'arrivait de me reposer en m'égarant ensuite à plaisir dans le dédale fort romanesque de nombreux autres ouvrages naguère fréquentés par mes ancêtres et c'était, sans nul doute, leurs ombres se mêlant à la mienne qui devaient en premier s'en offusquer quand, en cachette de ma mère, j'osais, en Bretagne où nous vivions alors, j'osais aller dérober à l'étagère interdite à mes jeunes années, les œuvres du marquis de Sade et quelques autres romans licencieux du dix-huitième et du dix-septième siècle.

J'ai toujours lu des livres pas de mon âge, hanté dès mon enfance par la hautaine gravité des souvenirs de Chateaubriand au château de Combourg, me délectant bien avant qu'on me les propose au lycée des phrases à malice du génial Michel de Montaigne. Madame de Sévigné fut aussi mon grand flirt et Mademoiselle de Scudéry dont la Carte de Tendre me ravit toujours.



© Michel Chaillou

Michel Chaillou parmi ses livres.

Encore aujourd'hui, dans une bibliothèque, je cherche toujours l'étagère défendue, pas ce qu'il est convenu d'appeler son enfer, mais plutôt ses paradis, les volumes qui, à loquet fermé, respirent la confiance et le secret. Comment écrire le secret sans le dévoiler, mon ambition actuelle.

À la Bibliothèque nationale, alors essentiellement rue de Richelieu, Dieu seul sait le nombre de journées passées à lire ainsi au hasard (le hasard mon grand maître) au fichier matières pour échapper aux modes qui voient les lecteurs toujours se rassembler autour des mêmes ouvrages, cherchant au contraire celui dédaigné depuis des lustres, un ensemble de phrases encore lues par personne comme la fois où, retenu par un titre que je jugeais alors mystérieux : *L'Heure de la nuit close*, j'allais innocemment ouvrir un traité de mathématiques du dix-neuvième siècle enfiévré d'inconnues, mais pas de la nature de celles que j'espérais alors rencontrer, car c'était l'époque où j'écrivais *Le Rêve de Saxe*, un livre sur le tourment amoureux et je m'essoufflais à déshabiller tous les récits y compris les plus populaires, argotiques même, qui de près ou de loin en avaient copieusement traité !

Une bibliothèque pour moi, on l'a compris, c'est une chambre d'échos. Il ne faut pas seulement lire avec ses yeux, mais aussi, quand il s'agit d'une œuvre de style, écouter de toutes ses

oreilles pour percevoir, vraiment entendre, la rumeur qui s'enfle ainsi de page en page, le livre bis, ter ou quater, le livre etc., le livre qui n'en finit pas de s'éterniser dans ses mots, la littérature somme toute, par exemple la mer continuée dans la mer qui se lasse d'être à l'instant nommée, reflux et flux de la beauté. ■

Michel Chaillou tient un blog : www.michel-chaillou.com

On peut y lire :

« 23 octobre. Hier soir à la BN. À la sortie d'une brillante exposition de la Bibliothèque nationale vouée à la lecture, je me suis demandé si celle-ci était vraiment montrable, si ambitionner de la filmer, de la photographier en tous ses états ne conduisait pas inmanquablement à n'attraper, figer que des postures ? L'essence de la lecture (sa fumée, son feu qui brûle le regard) ne risque-t-elle pas de s'évanouir dès qu'on s'efforce de la surprendre, cette tentative relevant même d'une certaine forme d'indécence comme de vouloir pénétrer par effraction dans la chambrée intime que constitue tout lecteur avec son livre ? Aussi ma gêne grandissait-elle de voir ainsi livrée au public intrus l'âme d'une solitude partagée qui se déshabille de page en page.

Mais je n'appartiens pas à cette société du spectacle, je suis d'un autre temps, d'un temps avec marges où j'aime m'accouder. »

CHRISTINE GENIN

BnF

Chargée de collection en littérature française contemporaine



Bien des écrivains se sont saisis d'Internet : leur blog expose l'état de leur travail, des chantiers s'y font jour. Cette forme de publication instantanée a poussé certains à l'exercice du journal, intime ou non. Pour d'autres, Internet est le lieu d'apprentissage de l'écriture. Comment sauvegarder cette mine d'avant-textes ?

Collecter l'océan ?

L'archivage de l'intime en ligne

La pratique du journal intime a connu ces dernières années un regain considérable avec la mode des blogs. L'utilisation d'Internet dans un but d'expression personnelle date d'il y a déjà une quinzaine d'années : en 1995, les tout premiers journaux francophones en ligne sont québécois ; fin 1999 Philippe Lejeune¹ en recense 67 et 126 un an plus tard². Tant que les blogs n'existent pas, en effet, un minimum de connaissances techniques est nécessaire pour mettre son journal en ligne. Les premiers blogs apparaissent au tournant du siècle, mais l'outil est d'abord

assez confidentiel ; en 2003, les plateformes de blogs prennent vraiment leur essor en France : la mise en ligne devient alors très simple et l'expression publique sur Internet s'ouvre à un large public.

Avec cet investissement massif d'Internet par l'écriture personnelle éclate ce qu'il y a de paradoxal à rendre public l'intime. Même dans un cahier et le secret de son cabinet, toutefois, la pratique du journal n'a jamais été uniquement liée à l'exploration de l'intime. Le terme « journal » désigne la

notation régulière d'informations, quelles qu'elles soient : afin d'éviter la confusion avec le « journal » de presse, le français a pris l'habitude d'utiliser l'expression « journal intime » pour désigner l'expression personnelle, mais beaucoup, comme Philippe Lejeune, lui préfèrent celle de *journal personnel*. L'intime, en outre, est un concept mutant, qui évolue au gré des codes sociaux et des injonctions culturelles qui formatent notre moi : exposé aux caméras de télévision, disséminé sur les blogs, il s'est aujourd'hui tout à la fois exalté et fragilisé, ce qui explique la soif de théorisation dont il fait l'objet. Le terme d'« extime » est aussi sujet à de nombreux contresens³ : Serge Tisseron a très justement redéfini l'« extimité »⁴ comme l'expression d'un désir de communiquer avec autrui à propos de son monde intérieur, non pour l'exhiber, mais pour mieux s'approprier en retour sa propre vie.

L'INTIMITÉ EN RÉSEAU

Affirmer que l'intime mis en ligne n'est plus intime serait en tout cas se tromper totalement. Il s'est inventé, sur Internet, une intimité en réseau : la présence du lecteur derrière l'épaule du diariste en ligne – souvent réciproque, car la plupart des lecteurs tiennent également un blog – lui apporte à la fois de la retenue et une émulation en forme de défi personnel. La dialectique du semblable (les histoires se répètent) et du différent (chaque histoire est singulière) qui a toujours été le moteur de l'écriture autobiographique joue donc à plein

1. Philippe Lejeune, « Cher écran... » *Journal personnel, ordinateur, internet*, Seuil, 2000.

2. www.autopacte.org/un_an_apr%E8s.html

3. Françoise Simonet-Tenant, « L'extime », *La Faute à Rousseau*, n°51, juin 2009.

4. Serge Tisseron, *L'Intimité surexposée*, Ramsay, 2001.



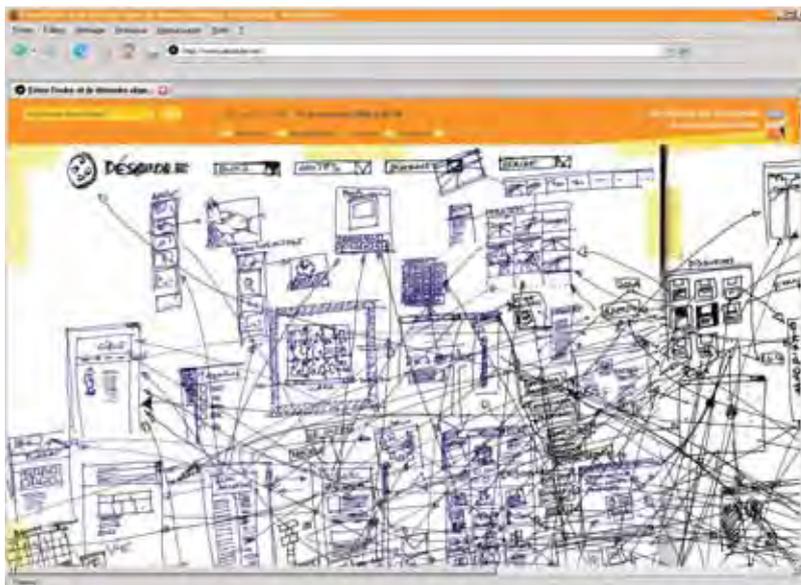
dans la pratique du blog. L'exposition est également tempérée par un large recours aux pratiques de l'anonymat et du pseudonymat⁵.

Il ne faut d'ailleurs pas réduire les journaux personnels en ligne à de simples consignes égotistes d'états d'âme : beaucoup de blogueurs racontent le monde tout autant qu'ils se racontent. Certains blogs ont plutôt une dominante extime : carnets de notes, journaux professionnels, carnets d'admiration, réflexions sur la société ou la politique, récits de voyages, etc. Émergent ainsi de nouvelles formes d'écriture personnelle : contrairement à ce qu'imaginent ceux qui ne les lisent pas, l'écriture des blogs est souvent très littéraire, mais aussi empreinte de vivacité, de réactivité.

Les écrivains, d'ailleurs, s'approprient également la forme du blog, pour en faire qui un journal intime, qui un carnet de bord, qui un brouillon d'écriture. Internet transforme ainsi peu à peu la littérature contemporaine, fait bouger les frontières entre les écrits désignés comme littéraires ou pas et conduit à l'invention de nouvelles formes, plus courtes, fragmentaires, collaboratives, où s'invitent l'image et le multimédia. Ces blogs ou sites d'écrivains sont, de fait, les avatars numériques des avant-textes et les archives que les bibliothèques conservaient jusqu'alors sous la forme de manuscrits, de lettres ou d'archives personnelles ; ces matériaux se trouvent désormais exposés en temps réel en ligne, et il convient de veiller dès maintenant à leur préservation pour les générations futures.

L'OCÉAN DU MOI

Dans le domaine éminemment fragile et instable des journaux personnels, l'archivage d'Internet est une nécessité pour préserver le champ inédit et immense de l'expression autobiographique qui s'y est constitué : cet océan de paroles est un réservoir de récits de vies et de documents sur l'état de la société, des idées et des modes relationnels qui sera pour la postérité un précieux témoignage. Dix ans après, force est de constater qu'il ne reste déjà plus grand-chose des premiers journaux en ligne recensés en 2000 par Philippe Lejeune. Par ailleurs, s'amorce aujourd'hui un transfert de l'expression



personnelle des plateformes de blogs vers le microblogging en 140 signes et d'autres modes d'expression en ligne. Avec l'explosion actuelle des réseaux sociaux, les contenus mis en ligne sont de plus en plus éclatés, dispersés : nombre de blogs ont déjà fermé et beaucoup sont appelés à disparaître prochainement. Il importe de saisir ce point de bascule pour tenter de garder la mémoire du véritable phénomène de société qu'a été l'investissement massif d'Internet par l'expression personnelle.

L'archivage de l'intime n'est toutefois pas sans poser un certain nombre de questions : l'expression personnelle en ligne se trouve en effet au cœur de la tension entre le devoir de mémoire et le droit à l'oubli. L'internaute qui, seul face à son écran, dépose un billet sur son blog à destination d'amis proches, ou au contraire de lecteurs sans visage, n'a pas forcément conscience de procéder à une publication. Mais il convient de rappeler qu'un site ou un blog, dès lors que son accès est public, en est bien une, par définition : son public, serait-il restreint en fait, ne l'est pas en droit.

D'un blogueur à l'autre, il existe toute une palette d'attitudes, dans le rapport au temps et à la conservation, entre ceux qui considèrent leurs billets comme une expression éphémère, n'ayant de sens que dans les échanges et commentaires immédiats, sans vocation à être archivée, et ceux pour qui ce sont des textes autobiographiques qui, en s'accumulant, finissent par constituer une œuvre proprement littéraire. Certains peuvent avoir voulu l'oubli et avoir effacé leurs traces pour plus tard souhaiter retrouver la mémoire de leurs textes disparus. La logique du flux, de l'immédiateté sans volonté de conservation, s'oppose au désir de conservation, pour soi ou pour la postérité.

5. Valclair, « L'intime au risque de la parole publique : une expérience de blogueur », *La Faute à Rousseau*, n°51, juin 2009 : <http://activites.sitapa.org/tables-rondes/Valclair14mars09.pdf>

LE TEMPS DES MOISSONS

Une collecte exhaustive de la toile est impossible ; à défaut, il faut trouver les moyens d'un archivage le plus représentatif possible et développer des procédures permettant d'enregistrer des échantillons significatifs. Contrairement à ce qu'il en est pour les autres supports, les éditeurs ou les auteurs de sites ne sont ainsi pas tenus de déposer eux-mêmes leur production. Tout en s'inscrivant clairement dans la tradition et la législation du dépôt légal, révisée en 2006, la Bibliothèque nationale de France confie à des robots (des logiciels de capture et d'indexation) la tâche de prendre le relai des hommes pour archiver le web au mieux⁶. Cette collecte en grande partie automatisée est la meilleure façon de constituer la mémoire la plus étendue possible, mais elle manque de profondeur et risque d'oublier les sites les moins référencés. Elle est donc complétée par une collecte thématique, qui permet de constituer des archives plus complètes et plus fréquentes d'un nombre limité de sites repérés par des bibliothécaires travaillant dans une discipline ou sur un thème.

Les blogs et journaux personnels en ligne entrent dans le champ de ce dépôt légal et peuvent donc être collectés sans intervention ni accord des internautes concernés. Ce domaine vaste et fuyant, toutefois, échappe assez largement au robot, alors même qu'il est nécessaire de le collecter car, davantage que les sites académiques, pérennes et dotés d'archives, ces sites sont fragiles, éphémères, nomades, toujours susceptibles de disparaître ou de déménager. La veille documentaire concernant les blogs et les sites d'écrivains est assurée par

6. www.bnf.fr/PAGES/collections/archives_internet.htm



Quelques sites

www.sitapa.org
<http://autopacte.org>
<http://valclair.canalblog.com>
<http://alteretego.canalblog.com>
<http://regardsolitaires.free.fr>
www.tierslivre.net
www.desordre.net/blog/
www.berlol.net/jlr2/
www.martinsonnet.fr/blogwp/
<http://l-autofictif.over-blog.com>

l'équipe du département Littérature et Art de la BnF. Quant aux sites d'expression personnelle, ils sont collectés dans le cadre d'une fructueuse collaboration avec l'Association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique (APA7), dont le président Philippe Lejeune et le webmestre Bernard Massip, entourés par une équipe de blogueurs, apportent leur expertise dans la constitution des listes de journaux en ligne⁸. Cette sélection, qui s'efforce de repérer les sites discrets susceptibles d'échapper aux collectes automatisées, se veut représentative des diverses tendances en matière d'expression personnelle et la plus variée possible, tant dans les contenus et les thématiques que dans les modes d'expression, l'âge et la condition sociale des auteurs. La collaboration s'est amorcée courant 2007 et, à raison de deux collectes annuelles depuis cette date, ce sont désormais près de 500 blogs ou sites, soit 870 gigaoctets de données, qui sont entrés grâce à elle dans les Archives de l'Internet. Deux ans seulement après son démarrage, quelques dizaines de sites archivés ne sont plus disponibles en ligne, et avec le passage du temps leur nombre ne fera que croître.

Afin de protéger les auteurs et d'éviter tout risque d'utilisation non souhaitée, les Archives de l'Internet ne sont pas mises en ligne, leur consultation ne peut s'effectuer qu'après accréditation dans les salles de Recherche de la BnF et aucune copie numérique n'est possible. Pour le moment, les sites archivés ne sont pas indexés par sujets, ce qui les rend difficiles à aborder pour qui ne sait pas exactement ce qu'il cherche : mis en ligne début 2009, le parcours guidé (*S'écrire en ligne*)⁹ offre un point d'entrée dans ces archives de l'intime. ■

7. Cf. *infra* Philippe Lejeune, « L'éternité au présent », pp. 62-65.

8. Bernard Massip, « Une collaboration entre l'APA et la BnF : L'archivage des journaux personnels en ligne », *La Faute à Rousseau*, n°47, février 2008 : www.sitapa.org/doc/articleCollab_bnf_apa.pdf

9. <http://blog.bnf.fr/lecteurs/index.php/2009/03/31/decouvrir-des-blogs-d-ecrivains/> et <http://blog.bnf.fr/lecteurs/index.php/2009/04/06/du-journal-intime-au-blog/>



Kevin, se forme à la bureautique pour se donner toutes les chances sur le marché du travail

**300 HEURES
DE FORMATION
INFORMATIQUE
EN LIGNE 
EN UN SEUL CLIC!**



Sylvie, se forme au Contrôle parental pour faire découvrir internet à ses enfants en toute sécurité



Maurice, se forme à la retouche photos numérique pour réaliser un album photos de ses petits-enfants

Crédits Photos : Fotolia

Avec **Vodecllic**, vos adhérents accèdent en ligne à un catalogue exclusif de plusieurs milliers de vidéos-formations pour s'autoformer facilement à l'informatique.

Offrez Vodecllic à vos adhérents et rejoignez plusieurs dizaines de bibliothèques :
Caen, Melun, Cergy-Pontoise, Troyes, Lyon, Béziers, Boulogne-Billancourt, BPL...

Demandez un essai gratuit de 15 jours :
01 83 64 04 10
ou commercial@vodecllic.com

Vodecllic
Vous allez voir, vous allez comprendre
www.vodecllic.com

CAROLINE RIVES

BnF, Coordinatrice de la politique documentaire
Direction des collections

Forte tendance du temps, les blogs de bibliothécaires. On y mêle ou pas les registres intimes et professionnels. Ici on parle bibliothéconomie à visage découvert, et là on s'exerce à la danse du ventre, visage voilé, on montre son nombril.

Mais attention, un blog peut en cacher un autre...

Blogs à lunettes, blogs à paillettes

La part de l'intime dans les blogs de bibliothécaires

L'auteur de cet article signale qu'elle ne tient pas de blog à titre personnel (et qu'elle n'a pas l'intention de le faire). Elle contribue de temps en temps au blog *Lecteurs de la Bibliothèque nationale de France*¹, mais ce qu'elle y raconte n'a rien de personnel.

QU'EST-CE QU'UN BLOG DE BIBLIOTHÉCAIRE ?

Les blogs de bibliothécaires sont autrement appelés « biblioblogs », un très vilain mot comme le soulignaient à juste titre Marlène Delhaye et Nicolas Morin, dans l'article qu'ils leur consacraient en 2007². D'après Wikipédia, « le biblioblog est un blog spécialisé dans le domaine des sciences de l'information et de la documentation, réalisé par un bibliothécaire, un archiviste ou un documentaliste de manière personnelle ou pour sa collectivité³ ». Pour les auteurs précités, un blog de bibliothécaire est « un blog parlant du métier de bibliothécaire et des préoccupations de cette profession ». Comme eux, nous nous limiterons ici à la blogosphère francophone. Toujours d'après Wikipédia, « la biblioblogosphère francophone est riche de plus de deux cents biblioblog ». *BibZen*⁴ répertoriait 191 sites au 10/10/2007, il y en a probablement plus aujourd'hui, bien que certains disparaissent. On trouvera

1. <http://blog.bnf.fr/lecteurs/>

2. Marlène Delhaye, Nicolas Morin « Un panorama de la blogosphère francophone à la fin de 2006 », *BBF*, 2007.

3. <http://fr.wikipedia.org/wiki/Biblioblog>

4. <http://bibliotheque20.wordpress.com/bibzen/bibzen-listes-des-blogs/>

aussi dans *Bibliopédia* une « liste des blogs francophones de bibliothécaires, documentalistes et archivistes⁵ » qui est plus sélective, mais apparemment fréquemment mise à jour. Ce mouvement n'a rien d'étonnant : il s'insère dans la prolifération vertigineuse de ce nouveau mode d'expression.

Faute de pouvoir les envisager tous, on a procédé par sondage à partir de ces deux listes, en se laissant parfois entraîner vers d'autres recommandées par les blogueurs. Il n'était pas non plus pertinent de chercher à en analyser ici toutes leurs dimensions : nous nous sommes attachés à la seule part personnelle que leur auteur y dévoile. On ne parlera donc ici que des blogs animés par une personne : dans les blogs institutionnels, la part de l'intime est nécessairement moins présente, même si le langage peut y être plus libre, plus poétique ou plus drôle que dans d'autres formes de communication institutionnelle⁶.

QUELLE DÉFINITION DE L'INTIME ?

Il s'agit ici de ce qu'on a pu percevoir de la part personnelle des auteurs, telle qu'elle apparaît dans leurs blogs : goûts littéraires ou musicaux, connivence avec un groupe de pairs, ressenti de la vie professionnelle, vie familiale, passions, humour, photos de vacances, recettes de cuisine, coups de gueule, liens sur des sites ou des blogs non bibliothéconomiques, voire des

5. www.bibliopedia.fr/index.php/Biblioblogs

6. Voir par ex. *Bambou* <http://docmiop.wordpress.com>, réseau des médiathèques Ouest-Provence.

sujets plus scabreux⁷... Si la littérature professionnelle imprimée fait peu de place à la vie ou aux opinions personnelles (hors les genres très spéciaux que sont les nécrologies et les saluts à des collègues éminents partis en retraite⁸...), le blog ouvre un espace de liberté dont les auteurs se saisissent plus ou moins, et de façon très différenciée : « ... tous les blogs étudiés partagent une même démarche stylistique générale. On y écrit "légèrement", de façon volontairement informelle, en usant parfois largement des émotions, des clins d'œil, *private jokes* et autres références de blog à blog. On y écrit aussi assez souvent des choses qui, sans être intimes, sont néanmoins personnelles : livres lus, musiques écoutées, voyages ont assez régulièrement leur place dans ces blogs qui, malgré tout, restent des blogs professionnels⁹. »

Le titre que donne Daniel Bourrion à l'article qu'il a publié dans le dernier numéro du *BBF* « Du monologue au débat professionnel : mon blog, mon boulot, mon nombril¹⁰ » est à cet égard significatif. Hélas, au-delà du titre, il est peu question de nombril dans l'article... Le côté interactif du blog encourage cette tendance : les blogs de bibliothécaires sont consultés par des petits groupes de personnes, et les dialogues qui s'y nouent incitent à des formes de connivence¹¹. Les possibilités d'illustration (l'image fixe surtout, mais aussi la vidéo) y contribuent également : un texte sérieux peut être illustré par une image décalée, c'est fréquent sur le blog de Dominique Lahary. Si les blogs qui se contentent de prodiguer conseils de lecture et photos de vacances sont légèrement fastidieux, le voyage de l'internaute l'amène parfois sur des terrains drôles, émouvants voire un peu subversifs.

QUI PARLE ? LE NOM, L'ANONYMAT, LE PSEUDONYME

Les cas de figure sont très divers et représentatifs du caractère plus ou moins personnel des propos tenus : grosso modo, plus le blog est strictement professionnel, plus son auteur s'y présente à visage découvert. Ce terme est d'ailleurs impropre : les portraits photographiques sont rarissimes¹², mais il arrive

7. Par ex., sur *Le dindon travesti* : <http://dindontravesti.wordpress.com/2009/01/25/breve-n%2c2%b02>

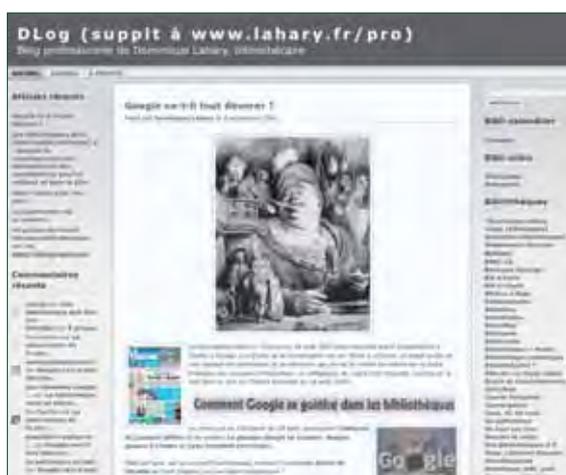
8. La regrettée revue *Interlignes* (1987-1992) préfigurait cependant le ton de certains blogs...

9. Cf. *supra*, Delhaye et Morin, p. 56

10. Daniel Bourrion, *BBF*, 2009-4.

11. Par exemple sur *Casus Bibli* : « Moins politique qu'Olivier Tacheau (je ne suis pas directeur), moins technique que Lully (il me faut des heures pour obtenir "Hello world", après avoir compulsé le manuel "php" puis copié le code sur un forum), moins "technodoule" que Daniel Bourrion (je ne sais même pas ce que ça veut dire), moins emprunté que J.-C. Brochard (je ne suis pas équipé), j'ai la modeste ambition d'évoquer, peut-être d'analyser, les relations triangulaires bibliothécaire-usager-éditeur, principalement dans une optique "documentation électronique". » <http://casusbibli.wordpress.com/category/uncategorized>

12. Voir cependant *Biblioroots* www.biblioroots.fr/a-propos-de-lauteur



parfois que l'un(e) ou l'autre s'illustre par une image graphique. C'est le cas par exemple de Sylvère Mercier sur *Bibliobsession*¹³ ou de Marion sur *Sometimes you're the salt in my coffee*¹⁴.

Dans un premier cas, le nom de l'auteur (une figure importante de la profession) fait partie de l'intitulé de son blog, par exemple Bertrand Calenge dans *Bertrand Calenge : carnet de notes*¹⁵ ou Dominique Lahary¹⁶ dans *DLog* (supplément à www.lahary.fr/pro – blog professionnel de Dominique Lahary, bibliothécaire). Leur nom est en quelque sorte une marque, comme peut l'être celui d'Yves Saint-Laurent dans le monde du parfum.

Dans un deuxième cas, l'auteur – souvent un jeune techno qui a déjà commencé à tenir ses promesses – se présente dans la rubrique ad hoc (*Qui suis-je, À propos, Le coin du voile...*) avec son vrai nom, sa fonction professionnelle voire ses publications... Par exemple Lionel Maurel sur *S.I.Lex*¹⁷ ou

13. www.bibliobsession.net/envoyer-un-mail-au-bibliobse

14. www.blogger.com/profile/18259748819408563616

15. <http://bccn.wordpress.com>

16. <http://lahary.wordpress.com>

17. <http://scinfolex.wordpress.com/droits-dauteur-en-bibliotheque>



Sylvère Mercier sur *Bibliobsession* avec un copieux *curriculum vitae*¹⁸. Le CV peut d'ailleurs répondre à un tout autre objectif, au service d'une recherche d'emploi : on le devine dans le blog d'Hervé Grosdoit-Artur¹⁹.

Le contexte professionnel de l'auteur peut être mentionné de façon plus elliptique, ainsi de David Lizard : « David Lizard, directeur d'une bibliothèque municipale²⁰. » Il n'est pourtant pas vraiment difficile de savoir quelle BM il dirige ! Ou de façon plus énigmatique : « Je m'appelle Léo Mabmicien, je travaille dans une bibliothèque (oui-oui je porte des lunettes !), je m'intéresse aux livres anciens, aux autographes, aux livres objets... et à Internet²¹. » Nos recherches (peu poussées) ne nous ont pas permis d'identifier aussi facilement Léo Mabmicien (sans doute un pseudonyme). On est parfois confronté à une certaine coquetterie : si l'auteur de *Casus Bibli* ne donne pas son nom, il précise quand même : « Vous pouvez me contacter à l'adresse benjamin point bober arobase free point fr²². »

Parfois il revendique son anonymat. C'est le cas de l'animatrice/trice (?) de *Bibliopathe* : « Bibliothécaire (enfin presque) à mes heures perdues, je vous propose un p'tiot blog²³ sans prétention, juste pour le plaisir égoïste de me défouler de tout ce stress, cette tension propres aux agents du service public !!! À prendre au 23^e degré, bien sûr ! » Et aussi de l'animatrice de *Pirathécaire – le blogue que les bibliothécaires lisent en cachette* : « Si vous avez cliqué sur le lien menant à cette page en pensant trouver la réponse à cette question, il se pourrait que vous soyez naïf. Non, je ne vous dirai pas qui je suis. Pirathécaire, peut-être, idiote, sûrement pas. En tout cas pas tant que ça. J'ai un emploi, des relations et des obligations. Je

18. www.linkedin.com/in/bibliobsession

19. *Objectif ATQCPB* <http://atqcpb.blogspot.com>

20. *B&C : un bibliothécaire perdu dans l'information* www.blogger.com/profile/00492115071986020380

21. *Bibliomab* <http://bibliomab.wordpress.com/about>

22. <http://casusbibli.wordpress.com/about>

23. www.bibliopathe.com/a-propos

n'ai pas envie de devenir une cible. Si rester dans l'anonymat est ce qui peut garantir ma liberté d'expression, je n'ai aucun problème avec ça. Je ne cherche pas la gloire de toutes façons : je suis bibliothécaire²⁴... » En effet, l'auteur d'un blog satirique a de toute évidence intérêt à ne pas être trop facilement repéré par ses supérieurs hiérarchiques ou ses autorités de tutelle. C'est probablement le cas pour la délicate et acide Marion : « Bibliothécaire, auteur du (feu) blog *Tout aigre tout miel*, où je déversais allègrement mes aigreurs sur le dos des enfants, des vieux, des autres, bref, de mon cher public, me revoici en bibliothécaire acariâtre dans une version entièrement dessinée. Ce blog s'adresse à tout le monde mais est dédié avec une tendresse toute particulière à mes collègues bibliothécaires d'ici ou d'ailleurs²⁵. » Certains blogs, dont l'adresse tend à laisser penser qu'ils appartiennent à ce genre, sont carrément en accès restreint, par exemple : http://lajolieviuedepeewee.hautetfort.com/anecdotes_de_bibliotheque

L'animatrice de *Figoblog*, pionnière érudite du genre qui a longtemps maintenu son anonymat, rend aujourd'hui public son vrai nom (puisque tous les gens intéressés le connaissent...) : « Figoblog est le blog personnel de Manue, plus connue dans la vraie vie sous le nom d'Emmanuelle Bermès... Née en Lorraine vers la fin des années 1970, Manue en a gardé un goût prononcé pour les mirabelles et les quiches, que seules les figues ont su détrôner dans son cœur. Manue a été élève à l'École des chartes et à l'Enssib avant d'être affectée comme conservateur des bibliothèques à la BnF, où elle sévit toujours²⁶. »

La notoriété, à l'inverse, peut rendre au moins pour un temps timide : l'auteur (anonyme) de *Bib à Paris*²⁷ est saisie d'un doute fin 2008 : « Bon, et vous aurez peut-être remarqué que les notes personnelles ont quelque peu disparu : oui, mais j'ai eu la surprise de découvrir que mon blog était cité sur la page *Biblioblogs*



24. <http://pirathecaire.wordpress.com>

25. *Sometimes you're the salt in my coffee* <http://salt-in-my-coffee.blogspot.com>

26. www.figoblog.org/about

27. <http://bibaparis.hautetfort.com/index-3.html>

VOUS AVEZ DIT ÉGOTISTE ?

On a tendance à penser ou lire par-ci par-là que les blogs sont des domaines de l'égotisme des bibliothécaires. Certes ! Mais qui peut définir constamment quelle est la frontière entre sa part d'intime et sa vie publique ? Pourquoi toujours opposer de manière manichéenne la sphère privée et l'autre publique, alors qu'elles sont en permanence terrains d'osmose ? Difficile à saisir ce qui ressort tantôt de l'objectivité du professionnel, tantôt de sa subjectivité de passionné qui le définit également. Soyons égotistes, un moment ! Je, donc. Après une expérience de blog pour ma bibliothèque, j'ai eu envie *moi aussi* de devenir un biblioblogueur. En octobre 2007, j'ai donc créé mon biblioblog *La mémoire de silence* (<http://memoirezsilence.wordpress.com/>) pour pouvoir échanger et partager..., ne sachant pas bien dans quel tourbillon, je me lançais...

Assez rapidement, je me suis rendu compte qu'il fallait séparer le côté « un peu technophile critique » sur le Web 2.0 de mes passions littéraires, philosophiques ou artistiques, passions qui font que je suis devenu un bibliothécaire plutôt qu'un informaticien (Je vous aime quand même les informaticiens !) Bref, à la suite d'un numéro du *Matricule des anges* consacré à Rick Bass, j'ai donc créé fin novembre 2007 un blog encore plus égotiste : *Rick Bass et les nature writing* : <http://naturewriting.wordpress.com/> et j'ai continué à écrire alternativement sur les deux blogs. En février 2008 s'est produit un moment phare : une de mes lectrices, bibliothécaire bénévole pendant un temps et conteuse pour enfants depuis, m'a écrit plusieurs fois en disant qu'elle partageait ce que j'écrivais sur ce blog... Elle habitait loin de Saint-Raphaël, dans une bourgade de l'Ain. Je lui ai proposé d'écrire ensemble sur ce blog. Et depuis, ce n'est plus vraiment un blog égotiste mais un embryon de journal littéraire au gré de nos envies. On y propose des interviews d'écrivains pour la jeunesse – Christian Poslaniec, avec qui on est devenus amis ! –, des écrivains tels que Michèle Hien à propos de son merveilleux roman *La Délouicha* ou des peintres contemporains tels que Marie Morel... Du blog personnel, on est passé à autre chose. Cette parole intime a généré de vraies rencontres et de vraies amitiés...

Du côté de mon blog professionnel, cela m'a permis de rencontrer d'autres biblioblogueurs. Nos envies de réfléchir à un nouveau modèle de bibliothèque face aux mutations de l'ère numérique nous ont conduits à développer dans le cadre du groupe de travail de l'ABF « Bibliothèques hybrides » un projet de site centré sur la formation et l'autoformation aux usages des TIC pour les bibliothèques : le *Bibliolab* (<http://bibliolab.fr>). Celui-ci a ouvert officiellement le 26 septembre 2009, après plus d'un an d'échanges, le soir, après le travail !

Égotistes, seulement, les biblioblogueurs ?



Franck QUEYRAUD
Médiathèque de Saint-Raphaël

Coordinateur groupe de travail ABF « Bibliothèques hybrides »



de *Bibliopedia*, j'ai donc des scrupules maintenant à vous entretenir des aventures de Sheldon et Leonard ou des *Chevaliers du zodiaque*. En plus, mes notes sur la journée "Outils numériques et fonds anciens" sont dans le Bibliobuzz de novembre. Le début de la gloire ! (Enfin, façon de parler, hein !) Qui m'a temporairement fait lever le pied sur les notes perso²⁸. » La lecture de la suite laisse heureusement penser que l'auteur ne s'est pas longtemps laissé décourager.

Et l'auteur de *Vagabondages*, Thomas Chaïmbault, qui se garde bien de façon générale de révéler quoi que ce soit d'intime sur son blog, rappelle qu'on prend des risques à tenir des propos trop libres sur le web²⁹.

²⁸. <http://bibaparis.hautetfort.com/index-3.html>

²⁹. www.vagabondages.org/post/2009/10/01/Politique-%C3%A9ditoriale-sur-les-m%C3%A9dias-sociaux

ESSAI DE TYPOLOGIE

Le parcours (partiel et lacunaire) que nous avons effectué dans la blogosphère française nous a amenés à tenter de dresser un embryon de typologie des auteurs et des genres :

- **les penseurs de la profession** : citons, en France, Bertrand Calenge, Dominique Lahary³⁰ ou Didier Guilbaud – *Ruralement vôtre : le blog de Didier Guilbaud*³¹. Là, la part de l'intime est des plus restreintes (une rubrique zen chez Didier Guilbaud pourtant !³²), même si la (forte) personnalité des auteurs peut transparaître dans un mode d'expression plus libre. Au programme, à dose variable, humour et prolixité.

³⁰. Cf. notes 15 et 16.

³¹. <http://guilbaudidier.wordpress.com/to-be-or-not/>

³². On retrouvera du zen sur *B&C* <http://bruitetchuchotements.blogspot.com/2008/04/les-koans-du-bibliothcaire-zen.html>

• **Les amoureux du patri-moine** : également des gens sérieux, ils ne font que discrètement allusion à des états d'âme plus personnels. Ainsi Rémi Mathis, dans *À la toison d'or*³³, confie-t-il son goût pour José Maria de Heredia à qui il devrait sa vocation. Leo Mabmacien dans *BiblioMab* ne s'éloigne, lui, jamais de son sujet.

• **Les jeunes technos** : là, la diversité est à l'honneur. Les auteurs y aménagent souvent des espaces identifiés sur leur blog pour y déployer leur intimité, voire renvoient sur un blog bis. Ainsi, l'intime de Sylvère Mercier se révèle-t-il dans *La cage aux bibliothécaires*³⁴, ou cette galerie constitue-t-elle un autre masque ? Daniel Bourrion a établi une séparation entre un blog plus professionnel, *Face écran* :

*le nouveau blog du taiseux bavard*³⁵, et un blog personnel consacré à la littérature, *Terres*³⁶. Emmanuelle Bermès, sur *Figoblog* : un blog sur Internet, la bibliothéconomie et la confiture de figue, renvoie à travers la rubrique Confiture de figue l'image d'un univers plus féminin, familial, gourmand et poétique. Johann Brun³⁷ dans *Biblioroots* mêle dans ses messages comptes rendus de sa pratique dans le virtuel, découvertes musicales et littéraires, et considérations politiques dans un esprit délibérément « djeun ». Aux jeunes technos s'ajoute une variante : les jeunes pros qui s'intéressent aux TIC, mais aussi aux autres aspects de la bibliothéconomie, en particulier les questions d'accueil des publics.

33. <http://alatoisonedor.wordpress.com/>

34. www.bibliobsession.net/la-cage-aux-bibliothe-caires/

35. www.face-ecran.fr/

36. www.face-ecran.fr/terres/

37. Lui aussi donne du fil à retordre à qui veut l'identifier : sa biographie en ligne donne sa photo, son âge et son lieu de travail. On trouvera son nom grâce à un de ses derniers messages, qui renvoie à un article d'*Archimag* scanné où il est interviewé, mais pour être sûr de l'orthographier correctement, il est préférable de se reporter à la version papier du magazine !



• **Les moqueuses** : si la tendance techno est plutôt dominée par le yang, la tendance moqueuse semble s'épanouir dans la composante yin de la profession. Le quotidien professionnel de la lecture publique y est décrit sans langue de bois. On y retrouve de façon récurrente le genre du dialogue plus ou moins imaginaire avec un lecteur plus ou moins pénible³⁸. Dans un contexte idéologique qui met le service au lecteur au centre des préoccupations du bibliothécaire, c'est un mode de défoulement libérateur, qui n'est pas sans rappeler *Les tribulations d'une caissière*³⁹. L'auteur

de *Bibliopathe* réussit à subvertir le genre avec un pastiche de *Twilight*, le succès (mérité) de Stephenie Meyer⁴⁰. Un des plus représentatifs est probablement celui de Marion, déjà cité, *Sometimes, you're the salt in my coffee*. Il a la particularité de laisser une large part à son talent de caricaturiste, particulièrement mis en valeur dans sa délectable série sur le désherbage. L'auteur de *Une trottinette dans ma kitchenette*⁴¹ a récemment décidé (comme Daniel Bourrion...) de dissocier ses passions entre deux blogs, l'un dédié aux bibliothèques, l'autre à la cuisine. Plus déjantée, Kibrille anime *Une fille à paillettes : le journal d'une bibliothécaire à paillettes*⁴². Là, il faut fouiller pour trouver des ersatz de traces de bibliothéconomie⁴³, mais le ton de Kibrille est inimitable... Bien qu'elle soit indubitablement moqueuse (avec un langage châtié jusqu'au précieux qui contraste avec le ton direct des blogs précédents), nous avons un doute (sans aucun jugement de valeur) sur la féminité de Brunhilde Wagner, auteur présumé des messages postés sur *Le dindon travesti*⁴⁴.

38. Des exemples : <http://trottinettebiblio.wordpress.com/2009/02/26/la-vie-privee-des-gens/>, <http://salt-in-my-coffee.blogspot.com/2009/09/cest-bien-moi.html>, <http://www.bibliopathe.com/tag/claude-francois/>

39. <http://caissierenofutur.over-blog.com/>

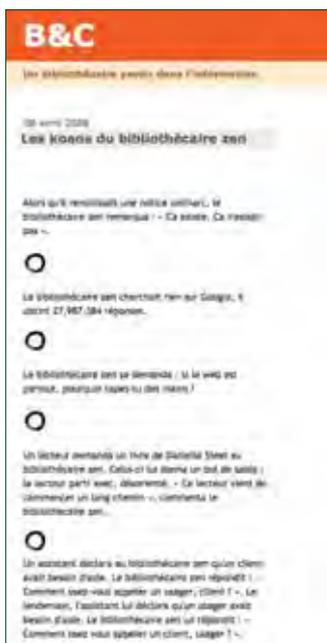
40. www.bibliopathe.com/2008/12/26/a-la-maniere-de-stephenie-meyer/

41. <http://trottinette.wordpress.com/>

42. <http://unefilleapaillettes.hautetfort.com/>

43. « Bah ! si tu veux relativiser, tu peux te dire qu'il y a des gens à BibliothécaireWorld pour qui c'est compliqué de déjeuner, d'aller au restaurant, de conduire, d'aller aux toilettes... Tou... c'est compliqué quoi... Alors toi, à côté, avec tes questions existentielles sur la vie, c'est un peu pipi d'chat. Il y a des gens à BibliothécaireLand qui sont des "Happening" à eux tout seuls. Ils élèvent la vie au niveau de l'art ou l'art au niveau de la vie... Je ne sais pas bien... mais ces gens là, moi, je m'incline, je suis toute petite. »

44. <http://dindonstravesti.wordpress.com/>



Au-delà, on trouve quantité de blogs impossibles à ranger dans une catégorie, tant ils sont intimement liés à la personnalité de leur auteur. C'est le cas du blog d'Hervé Grosdoit-Artur, *Objectif ATQCPB*, dédié à sa recherche d'emploi. Cette odyssee se termine bien puisque le dernier message conclut la quête de l'auteur, enfin casé à la médiathèque d'Evreux. Il pourra peut-être donner quelque espoir aux contributeurs de la défunte liste Biblio.fr qui l'ont alimentée au fil du temps des récits de leurs succès et de leurs trop fréquents échecs.

Lui aussi original, le *Bobobiblioblog*⁴⁵ relate les heurs et malheurs du quotidien d'un bibliothécaire en milieu hospitalier. Si l'essentiel est très professionnel, on tombe parfois sur des récits d'errance assez littéraires, par exemple dans le message intitulé *La règle 17* : « Aujourd'hui, j'ai encore oublié la règle n° 17, malgré mes mésaventures passées : à l'hôpital, ne rentre jamais dans une zone que tu n'as pas clairement identifiée... » La suite dans la rubrique Anecdotes.

On entre dans un autre monde avec *Les yeux ouverts : carnets d'un bibliothécaire de campagne*⁴⁶ : « Je m'appelle Nescio, j'aurai 42 ans dans quelques jours. Je suis bibliothécaire à M. et aussi à M., deux communes du Condroz, sur les hauteurs de Huy. En commençant ce blog il y a trois ans, j'avais une assez

bonne idée de ce que je voulais y mettre. Il s'agissait avant tout de témoigner du quotidien d'un bibliothécaire de village, et d'exprimer à quel point ce quotidien m'habitait, à quel point il était ce que je suis, ce que j'étais destiné – sans que ce soit pour autant une évidence dès le début de ma carrière – à devenir et comment, en arrivant ici au milieu des années 1990, j'avais, petit à petit, été gagné par le sentiment d'avoir trouvé ma place. Ma place. » L'auteur, modeste, philosophe, cultivé, tolérant y distille la chronique d'un métier utile, au rythme des saisons, et nous fait partager des extraits de lectures. On y retrouve le genre du dialogue rapporté, avec moins de fiel que chez les moqueuses mais tout autant d'humour⁴⁷.

Ce bref panorama n'a d'autre ambition que d'effleurer la surface de la blogosphère bibliothéconomique. D'autres blogs, d'autres genres pourront être repérés par le navigateur curieux. Saluons ici enfin un petit dernier, en pleine actualité, et délibérément situé dans la tendance moqueuse : *Le carnet de route d'un bibliothécaire en temps de grippe*⁴⁸. ■

⁴⁷. Par exemple : « Grand panneau "horaires" ? Pas vu ! Affichette "fermé" juste en dessous dudit panneau ? Fondue dans le paysage ! – Euh, monsieur, c'est fermé aujourd'hui la bibliothèque... – Hein quoi ? mais non c'est pas fermé aujourd'hui ! – Si, si, je vous assure, on est lundi, ce n'est jamais ouvert le lundi. – M'enfin, non, c'est pas fermé aujourd'hui ! Elle l'emène jusqu'au panneau "horaires" plaqué sur la porte d'entrée (quand elle est décidée, faut pas l'emmerder). Il regarde. Se renfrogne. – Ben, et on ne peut pas lui téléphoner au bibliothécaire, pour qu'il vienne ? »

⁴⁸. <http://gripalabibli.wordpress.com/>

⁴⁵. <http://bobobiblioblog.free.fr/>

⁴⁶. <http://les-yeux-ouverts.blogspot.com/>

LE BLOG LECTEURS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE

Parmi les différents espaces collaboratifs ouverts progressivement par la BnF sur Internet, on peut noter les blogs – <http://blog.bnf.fr> –, autour d'une exposition, d'un événement, de la bibliothèque numérique Gallica ou tourné vers les utilisateurs. Son *Blog Lecteurs* – <http://blog.bnf.fr/lecteurs> – n'est pas animé par les seuls lecteurs, contrairement à ce que pourrait laisser penser son titre. C'est un espace conçu pour et avec les lecteurs et internautes, et soucieux de répondre à leurs attentes.

Il s'agit donc d'un blog institutionnel, lancé fin 2008 à l'occasion de l'anniversaire des dix ans de la bibliothèque de recherche (Rez-de-jardin), animé par une petite équipe et de nombreux contributeurs, dans le cadre de leurs fonctions professionnelles. L'intime y a peu de place ; on parlera davantage ici du ton, plus informel, voire décalé, moins purement informatif que dans l'ensemble du site. On y a droit à l'humour, à la fantaisie. Les choix, quoique réfléchis, y sont personnels. Les billets se répartissent dans trois grandes catégories : « Dans le monde », « La BnF », « Votre BnF », la médiane étant pour l'instant la plus fournie. Dans les articles autour de la bibliothèque, différentes approches sont déclinées : découverte des fonds et collections, coups de cœur pour un livre ou une œuvre, quiz, mode d'emploi ou encore regards vers les coulisses. L'aspect multilingue est recherché mais peut difficilement être maintenu de manière régulière. À l'inverse d'autres blogs de bibliothèques plus anciens, les aspects de témoignages, participations, coups de cœur de lecteurs sont encore peu nombreux. Mais l'outil et la pratique se forment et s'améliorent en étant utilisés. Et, le sait-on ? « la persévérance fait avec la patience un pacte silencieux. » (Anne Barratin, *Œuvres posthumes*, 1920).



Odile FALIU
BnF, coordinatrice de la recherche et de la valorisation
à la direction des collections

FRANÇOISE MULLER
Médiathèque de Moulins



RENAUD MULLER
Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand
Président du Comité d'orientation
de l'Association régionale pour l'amélioration
des conditions de travail (ARACT Auvergne)



Le bibliothécaire

La page est tournée depuis longtemps du bibliothécaire à l'ancienne retranché dans son bureau¹.

Au point que, de « transparence » en « proximité » et en « polyvalence », la surexposition au collectif guette des professionnels dont l'intimité même est désormais évaluable. De l'ouverture au contrôle généralisé, il n'y a qu'un pas : le pas de trop ?

mis à nu ?

Les congrès, journées d'étude, ouvertures de nouvelles bibliothèques se succèdent, et un constat s'impose : un nouveau modèle de bibliothécaire domine dans les discours et les projets. Le propos n'est pas ici d'analyser les raisons ni d'évaluer la pertinence de cette évolution ou le degré d'adhésion des professionnels à cette mutation, mais de mettre l'accent sur quelques conséquences de nouvelles conditions de travail.

Les compétences relationnelles, l'activité de contact avec le public et les partenaires extérieurs deviennent en effet une exigence pour l'ensemble des personnels de bibliothèque. Ces changements ont un impact sur l'identité au travail et sur les frontières qui distinguent l'espace intime du rôle professionnel : ils questionnent l'identité du bibliothécaire, le sens de son travail, le fonctionne-

ment du collectif de travail et les marges de manœuvre dont chacun dispose dans l'exercice de ses missions. L'urgence et la nécessité des évolutions peuvent amener à négliger ces paramètres, alors même qu'ils sont clairement identifiés aujourd'hui comme sources de « risques psychosociaux » (sentiment d'impuissance, montée de la violence, absentéisme, conduites déviantes ou addictives...).

En ce qui concerne spécifiquement le besoin d'intimité dans le cadre du travail, il suffit de s'intéresser, par exemple, à la critique dont les bureaux en *open space* font désormais l'objet. Il ne s'agit là que d'une situation de travail parmi d'autres qui, se cumulant, remettent en question l'espace intime du bibliothécaire.

DE NOUVEAUX ESPACES

Si les constructions malheureuses pour l'organisation du travail interne ne datent pas d'hier, c'est aujourd'hui l'accumulation des contraintes qui pose question.

Les extensions d'horaires d'ouverture et une autre vision des bibliothèques donnent lieu à un niveau de présence plus élevé de l'ensemble des personnels en service public, tant sur le plan quantitatif que qualitatif. L'obligation d'être face au public, d'assurer non seulement une permanence mais d'y adjoindre, avec le sourire, un arsenal de compétences nouvelles et variées habilement mises à disposition de l'usager suppose, pour le bibliothécaire, une mobilisation affective importante.

En contrepoint, la tendance semble être à une grande transparence dans les espaces internes. À l'occasion de visites dans des établissements de construction récente et



© Bibliothèque(s)

1. De ceux que décrivait Jules Tellier, par exemple, rapportant les propos de l'un d'entre eux : « Croyez-vous que j'aurais accepté cette place, s'il eût fallu me déran-ger à tout instant pour des imbéciles qui seraient venus lire ici des romans ou des vers. » (Cf. Henri Michel « Les bibliothèques municipales » extrait de « Bibliothèques, livres et librairies », in *Bibliothèque(s)*, n°25, mars 2006, pp. 62-63.)

pour ne donner que quelques exemples, les partis pris suivants ont pu être constatés : une cuisine du personnel aux parois vitrées, dans laquelle les commensaux sont exposés (et vice versa) au regard de leurs collègues installés dans les bureaux mitoyens ; ailleurs, il est inévitable de traverser le petit espace meublé utilisé par le personnel pour ses pauses (y compris déjeuner) afin d'accéder à des bureaux ; peuvent s'ajouter à cette liste les bureaux, pourtant déjà bien servis en lumière naturelle, comportant tous une fenêtre (dépourvue de store) donnant sur le couloir. Ainsi, même si on peut s'isoler du bruit, on ne se soustrait jamais aux regards des collègues, même dans un bureau de direction. L'absence de poste de travail individualisé (bureaux « tournants ») contribue également à la surexposition au collectif.

Ces modes d'organisation permettent le contrôle entre pairs, et même de la part des usagers, mais ils peuvent donner lieu également à des tensions plus fortes sur le lieu de travail. Les espaces de retrait constituent en effet une variable classique de régulation des conflits.

ÉVALUER L'INTIME

Les règles qui déterminent la place de chacun au sein des bibliothèques ont changé. Cette place a longtemps été définie en fonction des catégories déterminées au moment du recrutement, de préférence par concours. Si les catégories jouent toujours un rôle important, elles sont concurrencées par une autre forme de positionnement, à partir des compétences que l'on reconnaît au bibliothécaire.

Il est d'usage en gestion des ressources humaines de distinguer trois types de compétences : les savoirs (connaissances), le savoir-faire (mise en œuvre), les savoir-être (comportements, manière d'être). Avec la mise en place d'une évaluation formalisée, à la fois plus ouverte et plus exigeante que la traditionnelle notation, des dimensions de la personne habituellement considérées comme intimes deviennent sujettes au contrôle organisationnel. Ceci peut représenter une opportunité pour certains agents, dans la mesure où des qualités personnelles et des comportements qui ne sont pas liés au statut peuvent être reconnus dans un profil de poste et une évaluation. Mais ce processus porte en lui des contraintes fortes qui pèsent autant sur l'évaluateur que sur l'évalué car il oblige à poser la question des frontières du contrôle organisationnel et hiérarchique sur le subordonné : jusqu'à quel point de dévoilement faut-il aller pour identifier des efforts ou au contraire un manque d'implication, en particulier dans le cas de subordonnés qui préservent soigneusement leur intimité et



Médiathèque de Gradignan (33), des espaces de repos pour les bibliothécaires... tout en transparence.

restent dans l'ombre tout en attendant d'être reconnus pour la qualité de leur travail ? Peut-on raisonnablement tenter de conformer les individus à des standards comportementaux (maîtrise des émotions, disponibilité au conseil...) durant tout le temps de travail ? L'évaluateur est contraint de chercher un équilibre entre ce qui est exposé à son jugement et ce qu'il laisse hors de son champ d'évaluation, ce qui n'empêche pas qu'il puisse être perçu comme une autorité soit intrusive soit indifférente.

Les risques potentiels des modes d'organisation trop cloisonnés (statuts, activités, espaces) sont bien identifiés : difficulté de coordination des personnels, manque de reconnaissance et d'implication. Mais au-delà de ses promesses, le décloisonnement génère à son tour des dysfonctionnements, des troubles psychosociaux liés à la surexposition du salarié au regard des autres, à la mise en danger de l'espace intime dans l'exercice du métier. Les contraintes inhérentes aux nouveaux modèles de bibliothèques, les besoins de souplesse (horaires d'ouverture, polyvalence des personnels...), l'évolution de la fonction soutiennent les logiques de décloisonnement. Ces évolutions sont susceptibles de mettre à nu le bibliothécaire si l'on ne protège ou ne réhabilite pas un espace personnel dans le cadre de travail.

Que ces quelques réflexions ne soient pas perçues comme l'expression d'une quelconque nostalgie à l'égard des bibliothèques du passé – et souvent encore du présent... Elles ne sont que témoignage d'interrogations qui naissent dans le quotidien du travail, de questionnements sur des choix que l'on fait, sur leurs conséquences que l'on gère. ■

PHILIPPE LEJEUNE
Université Paris XIII
Président de l'APA



Les écrits de l'intime, mémoires, journaux, correspondances, sont expression de la vie avant que d'être témoignages du passé que le temps dilapide. Il fallait sauver au présent ce dont les historiens du futur déploreraient la disparition. L'Association pour l'autobiographie s'en est chargée.

L'éternité au présent

La Grenette, bibliothèque de l'intime



APA, réserves.

Nous sommes à Ambérieu-en-Bugey (01), à 40 km de Lyon, au 1^{er} étage de la médiathèque de la ville, la Grenette, dans une grande et haute salle à voûte lambrissée : quatre tables bien équipées, avec éclairage tamisé et branchement pour ordinateur, accueillent ceux qui viennent lire sur place les textes personnels inédits du fonds de l'Association pour l'autobiographie (APA). S'agit-il d'une bibliothèque, ou bien d'archives ? Les deux à la fois. Voici l'histoire.

GENÈSE

Fin des années 1980, j'étais chercheur en autobiographie. Je travaillais sur les écritures ordinaires du XIX^e s. Plusieurs fois, à l'occasion d'émissions radio ou d'entretiens dans des journaux, j'ai lancé des appels : « Si vous avez des mémoires, journaux, manuscrits du XIX^e s. dans vos archives familiales, cela m'intéresse... » On me répondait normalement, je progressais dans mes recherches, jusqu'au jour où j'ai reçu une lettre qui commençait ainsi : « Monsieur, je vous écris pour vous informer que je n'ai pas de manuscrits du XIX^e siècle dans mes archives... » Après quelques phrases embarrassées, la personne me proposait de lire sa propre autobiographie, en s'excusant de n'être pas du XIX^e s.... J'ai souri, j'ai accepté. Mais après avoir reçu plusieurs lettres de ce type, j'ai mieux

perçu qu'il y avait un problème – et qu'à moi seul je ne pourrais le résoudre.

Le problème, c'est que la société française n'est guère accueillante pour les écrits personnels des inconnus. On a tenu un journal, rédigé des souvenirs, gardé une précieuse correspondance, composé son autobiographie... On aimerait, au minimum, que cela vous survive, que cela reste quelque part, mais où ? On rêve aussi de se faire lire par quelqu'un avec qui on pourrait ensuite parler... Éditer ? Ce serait le rêve. Mais il y a plus de 99 % de chances de refus. Le confier aux archives du département ou de la ville ? On n'y prend que les papiers des morts, et plutôt des vieux morts, notables ou célèbres. Votre famille ? Les familles aiment les souvenirs collectifs et les albums photos, elles se méfient de ceux qui font cavalier seul, elles n'aiment guère les journaux et les autobiographies. On brûlera tout à votre mort : « Ça ne peut intéresser personne. » Vous êtes désespéré, et vous m'écrivez. À mon tour d'être embarrassé. Impossible d'entasser cela chez moi : moi aussi, quand je mourrai, on videra tout ! Et même, comme lecteur, puis-je avoir compréhension et sympathie pour n'importe quelle expérience humaine ? J'ai mes limites !

En 1988, j'ai entrevu la solution : en Italie, près d'Arezzo, dans un petit village, Pieve Santo Stefano, un journaliste italien, Saverio Tutino, organisait depuis quatre ans un concours annuel d'autobiographie. Je suis allé voir sur place. La municipalité mettait à sa disposition des locaux pour archiver, il avait recruté une commission de lecture dans la population locale, il recevait chaque année deux cents textes, en sélectionnait dix, donnait le prix à l'un d'eux, mais surtout cataloguait et archi-

vait les deux cents textes, pour créer peu à peu un énorme fonds de textes intimes inédits, mis à la disposition des chercheurs, éditeurs, historiens, curieux que cela intéresserait.

J'ai laissé tomber l'idée, déplaisante, du concours. Pour le reste, c'était la solution à mon problème.

AMBÉRIEU-EN-BUGEY

Il fallait d'abord trouver une petite ville : ce fut Ambérieu-en-Bugey, dont la belle bibliothèque avait de l'espace libre. Mon amie Chantal Chaveyriat-Dumoulin, elle-même bibliothécaire à Lyon, habitait Ambérieu, et n'eut aucun mal à convaincre Michel Vannet, bibliothécaire de la ville, de se lancer avec nous dans l'aventure. À eux deux, ils ont à leur tour convaincu la municipalité, qui nous accueille généreusement depuis 1992. Dans les locaux de la bibliothèque, beau bâtiment du début du XIX^e s., nous disposons d'une pièce pour notre secrétariat, de locaux pour archiver notre fonds (actuellement plus de 2 500 dépôts, 200 mètres linéaires de boîtes d'archives), et de l'usage de la belle salle de lecture, qui sert en même temps de salle d'exposition. À l'entrée de la ville, un panneau routier annonce : « Ambérieu, ville de l'autobiographie. »

UN FONCTIONNEMENT VIVANT

Il fallait ensuite des équipes de lecteurs pour accueillir les textes qu'on allait nous envoyer. Nous avons fondé en 1992 une association loi de 1901, l'Association pour l'autobiographie et le patrimoine autobiographique (APA). Nous étions 15 au début, nous sommes aujourd'hui 700. Nous organisons des tables rondes, des week-ends de rencontre, des groupes d'écriture, des expositions (en 1997, en particulier, une grande exposition de journaux intimes à la Bibliothèque municipale



APA, salle de lecture.

de Lyon), nous éditons une revue, *La Faute à Rousseau* (cf. encadré) mais, au centre de nos activités, il y a la lecture des textes qu'on nous envoie. Cinq groupes, répartis sur toute la France (Aix-en-Provence, Perche-Normandie, Paris, Sceaux, Strasbourg), reçoivent chaque mois d'Ambérieu par la poste un lot de textes à lire.

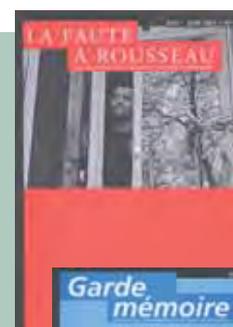
Comment faisons-nous connaître notre offre de lecture et de conservation ? Par le bouche à oreille, à l'occasion d'émissions de radio ou d'articles de presse. Nous proposons d'accueillir, de lire, de décrire et commenter, puis de conserver dans un fonds dûment catalogué et indexé tous les textes autobiographiques inédits (récits, journaux, correspondances) qu'on voudra bien nous confier. Nous ne publions rien : chacun reste maître de son texte. Nous acceptons aussi, bien sûr, de différer la lecture après la mort de l'auteur, ou après un nombre d'années spécifié.

La faute à Rousseau

Paraît trois fois par an depuis octobre 1992. À la fois lien entre les membres de l'APA et moyen de communication vers l'extérieur, cette revue s'articule autour d'un dossier thématique (qui prolonge le plus souvent une table ronde ou des Journées de rencontre), propose une réflexion sur tout ce qui touche au phénomène autobiographique et rend compte de la vie de l'association. Diffusée en librairie (liste sur le site). Derniers numéros : « Les rêves », « Villes », « Intime, privé, public » ; à paraître en 2010 : « Photographies » (fév.), « L'oubli » (juin), « Europe et autobiographie » (oct.).

Le Garde-mémoire

Publié tous les deux ans (8 vol. parus), il regroupe les échos de lecture présentant les textes ou documents déposés à l'APA pendant la période et comporte des index thématiques et chronologiques. La collection constitue un catalogue raisonné du fonds de l'association. Cette collection est accessible dans certaines bibliothèques et notamment à la BnF Tolbiac, secteur chercheurs « rez-de-jardin », salle 5, littérature d'expression française, en accès libre (cote 840.16 ASSO).





Anne-Claire Rebreyend, *Intimités amoureuses, France 1920-1975*, Presses universitaires de Mirail, coll. « Le temps du genre », 2008, 340 p., 13,5x21,8 cm, ISBN 978-2-8107-0026-4

Pour son projet d'« historiciser les systèmes de représentation de l'intime », l'auteur a fait appel à 247 textes du fonds de l'APA complété de sources orales. L'enquête reconnaît trois périodes qui, au cours du demi-siècle étudié, conduisent de l'« intime feutré » (entre-deux-guerres) à l'« intime questionné » de la Seconde Guerre et du *baby boom*, puis à l'« intime exhibé » des années 1965-75. Sa force est de s'appuyer sur les mots mêmes par lesquels les individus se représentent leur pratique sexuelle, mots qui parfois manquent et parfois anticipent la réalité. Ce livre, que l'abondance du discours direct rend passionnant, constitue le meilleur hommage possible à l'entreprise de l'APA. PL.

Nous recevons en moyenne entre 150 et 180 dépôts par an. Ces chiffres ne disent pas l'essentiel : un dépôt, cela peut être aussi bien un récit dactylographié d'une trentaine de pages qu'un ensemble de 65 cahiers manuscrits de 200 pages chacun, ou dix boîtes d'archives pleines de correspondance. Pour la répartition entre les genres : nous recevons 75 % de récits autobiographiques, 20 % de journaux personnels, 5 % de correspondances – en proportion inverse de ce qui existe dans la réalité, mais c'est normal. Les récits ont été écrits pour être communiqués. Transmettre un journal ou des lettres est un acte plus difficile. Nous avons des textes d'autrefois (XIX^e s., début du XX^e) venus d'archives familiales, passionnants mais en petit nombre. Le gros de ce que nous recevons vient d'auteurs encore vivants, nés dans les années 1920 à 1950. Peu de textes écrits par des jeunes d'aujourd'hui (à 20 ou 30 ans, on ne pense guère à archiver ses écrits !) Pour l'archivage des blogs, nous travaillons en partenariat avec la BnF¹.

Chacun de nos groupes de lecture se réunit une fois par mois : on se répartit d'abord les nouveaux textes, en fonction des goûts et des affinités ; ensuite on lit à haute voix, on critique et améliore en commun les comptes rendus de lecture que chacun a rédigés pour le ou les textes qu'il a pris en charge à la séance précédente ; enfin on fait circuler dans le groupe les textes déjà commentés. Après avoir été soumis pour approbation au déposant, nos comptes rendus sont réunis tous les deux ans dans un volume collectif, le *Garde-mémoire*, muni d'index. Huit volumes ont été publiés de 1994 à 2008, le neuvième sortira en juin 2010. Depuis cette année, une grande partie du

1. Cf. *supra* : Christine Genin, « Collecter l'océan », pp. 50-52.

Garde-mémoire est accessible sur le site de l'APA, mais protégé de la curiosité indiscrete des moteurs de recherche par un mot de passe. C'est une sorte de « catalogue raisonné », qui peut d'ailleurs se lire pour lui-même, comme un roman unanimiste, une sorte de fresque de la vie contemporaine. Mais il est avant tout destiné à guider les lecteurs : nous voulons que nos archives fonctionnent comme une bibliothèque, que nos textes vivent et ne se couvrent pas de poussière.

Pour cela, d'abord, nous avons donné l'exemple. Nous avons organisé des Groupes de relecture. Après avoir lu les textes dans le désordre de leur arrivée, nous les regroupons par thème et nous essayons d'en donner un panorama organisé. En 2003-2006, un groupe a relu tous les textes concernant la Seconde Guerre mondiale, et publié une sorte de petit guide commenté (« 1939-1945. Lectures du fonds APA », n° 33 des *Cahiers de l'APA*, 2006). En 2006-2009, un autre groupe a exploré les textes concernant l'amour (« L'amour dans tous ses états. Lectures du fonds APA », n° 41 des *Cahiers de l'APA*, 2009). Un troisième groupe est au travail pour relire tous les textes concernant le Maghreb.

Ensuite, nous proposons à des bibliothèques publiques d'accueillir provisoirement des dépôts (renouvelables) de notre fonds, et de les mettre à disposition de leurs lecteurs pour emprunt. Nous appelons cela un « Prête-mémoire ». Cela suppose que nous ayons les textes en double (un exemplaire doit toujours rester à La Grenette). Cela suppose surtout une forte motivation chez les bibliothécaires. C'est le cas par exemple de ceux de la Maison du livre, de l'image et du son de Villeurbanne (69). Leur Prête-mémoire fonctionne depuis avril 2006. En septembre 2009, ils ont installé leur troisième sélection, une trentaine de textes. Ils viennent faire leur marché à la Grenette, composer un assortiment de textes qui circulent au moins autant que le reste de leur fonds.

Prête-mémoire

Afin de favoriser la circulation et la communication au public de son fonds, l'APA a mis en place des conventions avec certaines bibliothèques municipales, qui accueillent un ensemble sélectionné et régulièrement renouvelé de textes pouvant être empruntés : les Prête-mémoire. Ils existent à :

- Ambérieu, Médiathèque municipale La Grenette ;
- Paris, Bibliothèque Mouffetard (01 43 37 96 54) ;
- Paris, Bibliothèque Beaugrenelle (01 45 77 63 40) ;
- Villeurbanne, Maison du livre, de l'image et du son (04 78 68 04 04).

Pour installer un Prête-mémoire, contacter l'APA.

COMMENT UNE BIBLIOTHÉCAIRE DEVIENT ÉDITRICE DE L'INTIME : MARTINE LÉVY

« Diplômée en 1976 de l'École de bibliothécaires documentalistes (EBD) de l'Institut catholique de Paris, je suis aujourd'hui responsable administrative de cette école et... éditrice. Les mots-clés de ce cheminement personnel pourraient être "littérature" et "humains". J'ai travaillé dans des bibliothèques, celle d'un centre culturel étranger à Paris puis dans une bibliothèque juridique. Catalogage, recherches bibliographiques, accueil du public, étude pour la mise en place d'un fichier informatique, voici quelques-unes des tâches qui m'incombaient.

Le décès de mon père a fourni le déclic. En publiant pour ses proches deux courts récits autobiographiques, j'ai découvert le plaisir de l'édition, et celui de donner à lire.

Lisant surtout des autobiographies, de l'autofiction, des récits personnels, je me suis intéressée de plus près à ces genres littéraires et j'ai créé les Éditions La cause des livres (en écho à *La Cause des enfants* de Françoise Dolto). Le fil rouge de ce parcours est le livre dans lequel je cherche, outre une écriture, comment chacun se débrouille avec la vie. Je pourrais faire miens les mots d'Helen Epstein dans *Écrire la vie* : "Tandis qu'une partie de moi lisait pour me perdre, une autre lisait pour apprendre comment vivaient les autres."

Depuis 2003, j'ai publié des autobiographies, journaux intimes ou essais mêlant la sociologie, l'histoire (la petite et la grande), la psychologie... : *Le Traumatisme en héritage* de Helen Epstein (préf. Boris Cyrulnik), *La Rivière au bord de l'eau : journal d'une enfant d'ailleurs* d'Opal Whiteley (préf. Philippe Lejeune), le *Journal 1902-1924* d'Aline R. de Lens (préf. Sapho). L'édition de ce journal qui dormait tranquillement à la BnF a été une véritable aventure éditoriale. Nous avons réédité les *Souvenirs* d'Herculine Barbin, texte étonnant redécouvert par Michel Foucault. En 2009, le journal d'une gardienne de musée et *Écrire la vie : non-fiction, vérité et psychanalyse* de Helen Epstein (préf. Philippe Grimbert).

Ma formation me sert à chaque étape de la fabrication d'un livre : méthode, recherches bibliographiques pertinentes, esprit de synthèse et d'analyse pour la présentation des textes. En travaillant à l'EBD qui forme de futurs bibliothécaires-documentalistes, je songe parfois qu'ils trouveront peut-être un de ces titres dans leur fonds, car une de mes plus grandes joies est de voir "mes" livres, accessibles à tous dans des bibliothèques ! »

www.lacausedeslivres.com

UN LIEU POUR L'AUTOBIOGRAPHIE

Enfin et surtout, nous accueillons à La Grenette toutes les personnes qui veulent lire des textes de notre fonds. Ce sont surtout des chercheurs, mais pas seulement : des personnes qui ont des projets d'écriture viennent aussi s'y immerger. Ces chercheurs sont principalement des historiens. Ils prennent contact par mail ou téléphone avec notre chargée de mission, Christine Coutard, qui prépare leur visite en faisant, à partir des *Garde-mémoire* et de sa connaissance du fonds, les repérages nécessaires. Elle affine avec eux quand ils sont sur place : c'est du sur-mesure. Ces visites peuvent être ponctuelles, ou s'étaler sur une longue durée, selon l'ampleur du corpus envisagé. Notre visiteuse la plus assidue a certainement été, jusqu'à présent, Anne-Claire Rebreyend, une jeune historienne qui, ayant entrepris une thèse intitulée « Pour une histoire de l'intime. Sexualités et sentiments amoureux en France de 1920 à 1975 », a choisi de travailler essentiellement à partir d'un corpus de 247 textes du fonds APA. Soutenue en 2006, cette thèse est devenue en 2009 un livre, *Intimités amoureuses. France 1920-1975*. De « l'intime feutré » à « l'intime exhibé », elle analyse sur trois générations l'évolution

des comportements amoureux, mais aussi de leur expression dans les récits, journaux ou lettres. Et au moment de la publication, elle a bien sûr rencontré – et résolu en dialogue avec nous – tous les problèmes déontologiques délicats que posent les citations de textes si intimes.

Généreusement accueillie par la ville et la Médiathèque d'Ambérieu, notre association vit des cotisations de ses membres et de quelques subventions, précieuses mais aléatoires. Nous sommes des bénévoles, et le service que nous rendons est gratuit : il n'est pas nécessaire d'adhérer pour déposer un texte. Mais il n'est pas interdit à des bibliothèques amies, en s'abonnant à *La Faute à Rousseau*, de soutenir notre action et d'ouvrir à leurs lecteurs les portes de l'intime... ■

APA

La Grenette

10, rue Amédée-Bonnet

01500 Ambérieu-en-Bugey

Contact : 04 74 34 65 71 / apa@sitapa.org

Site : www.sitapa.org

FRANÇOIS BON
Écrivain
Cofondateur de Tierslivre.net



Quel est l'enjeu d'un atelier d'écriture – ou comment partager ce « point de non-partage » ? François Bon a pris la question à sa source, dans son rapport d'écrivain à ce nœud qui fonde : « Il n'y a pas (...) de description possible qui contourne cette instance où tout de la vie, de l'histoire personnelle, des usages du corps et du dévoilement de la relation à l'autre soit contournable. Mais ce que nous avons à transmettre, c'est comment, sur ces pistes, marcher seul. »

La petite morte

« LES FANTÔMES VIENNENT PAR LE DOS »

Je ne crois pas employer jamais, en tout cas depuis bien longtemps, une notion qui renvoie à l'intime ou à ce qui ne l'est pas. Ce n'est pas une notion muette, simplement qu'elle ne me correspond pas.

Il peut y avoir des contextes pour l'intime, choses de la vie privée, permissivité de la relation entre les êtres, et ce qu'on nomme écriture intime ce qui en participe.

Est-ce que d'autres notions ont simplement remplacé ce que cette notion recouvrait, ou bien simplement je ne me situe pas dans la carte de ses usages ?

Par exemple, la notion de publication a un contenu juridique précis. Devient publique une écriture lorsque insérée dans un support qui en permet l'accès et la circulation, indépendamment de sa nature, papier ou blog.

Parce que cette frontière est tangible, je sais l'appliquer, en amont de l'écriture même, ou dans la décision par quoi je l'insère dans un contenu publié ou pas. Je ne crois pas qu'elle divise pour autant l'écriture même. La question du corps, d'une part, la question de la relation à l'autre, d'autre part, la question de l'autobiographie aussi, nous traversent en permanence. La phrase de Roland Barthes, « on écrit toujours avec de soi », définit bien ce point de non-partage.

Pouvons-nous, dans une quête d'écriture régulière, qu'on souhaite aussi radicale qu'on puisse la mener, ou l'accepter, nous dispenser de lever ces trappes, toujours violentes, pas maîtrisables ? Qui le tente s'écarte de la voix vive de la littérature. C'est un travail intérieur qui n'a pas pour autant de trace dans l'écriture qu'on tient. Des pans entiers de notre plus haute littérature, Bossuet, Racine ou Saint-Simon, déploient des œuvres radicales, et radicalement littérature, sans jamais de référence à ce que désigne l'intime.

On regarde un point fixe dans la nuit. Les fantômes viennent par le dos. Les morts nous déshabillent et nous exhibent. C'est dans ce point le plus démuné de soi-même (comme on se voit dans le rêve : déformé, infirme, comme embryonnaire ou le contraire, ridé, à la fin) qu'on conquiert ce point provisoire où la langue a passage. Elle emporte. Elle charrie forcément, ici, des bribes arrachées aux rives, là où soi-même on les a affaiblies. On sait reconnaître, dans l'instance publiée, ce qui reste de ce charroi : parfois peut-être une couleur, un mot, une maison, un couloir, un visage.

L'AUNE DU DEHORS

On parle parfois d'écriture intime lorsqu'un texte fait de ce processus son contenu même. Tiennent probablement de l'intime ces zones directement sexuelles qu'expose le narrateur de *À la recherche du temps perdu*. Mais le processus de fiction les arrache à ce qui en ferait finalité même temporaire du texte. Ce mouvement d'arrachement a pris une autre grandeur, une autre radicalité, avec Artaud : à ce point de soi-même il n'y a que dehors. Ou bien : à ce point de soi-même il

ya encore confrontation avec le grand dehors. Ces fantômes qu'on arrache sont ceux qui crient par vos mots. Ce qui s'en exprime dans le texte publié se juge à l'aune de ce dehors, et non de l'exhibition de soi-même.

Les typologies de lieux, quand ils deviennent ceux de nos fictions, la fluidité ou la cinématique des rêves, lorsque nous les convoquons dans l'intuition des textes, l'approche grimaçante des visages, et même n'importe quel mort qu'on cherche, lorsqu'il suppose de passer par ses morts à soi, supposent cette traversée de l'intime, ces scènes forcément originelles. La question donc ne se pose pas, de contourner, ou pas, ce qui tient de l'intime.

La question pour moi tient seulement de cette ligne de partage et où on l'établit. Il peut m'arriver de souhaiter, comme on peut avoir plusieurs calepins, de disposer de plusieurs ordinateurs, un qui serait réservé au service public ou aux écritures publiées, et un autre qui serait réservé aux usages secrets de l'écriture. Mais on peut bien sûr utiliser son propre ordinateur pour cela aussi : il suffit d'utiliser des traitements de texte différents.

Il peut m'arriver, comme à quiconque, et parce que justement cela fait partie de la discipline globale, de consacrer telles semaines à la quête de ces matières qui pourraient entrer dans un carnet secret, et dont on constitue un fichier qu'on intitulerait « impubliables 2009 ». On peut insérer ces écritures dans un dossier bloqué par un mot de passe à soi-même réservé, et que nul proche ni légataire ne saurait trouver.

Internet est une possibilité inouïe de ce point de vue : rien de plus facile qu'ouvrir un blog ou un site sous un pseudonyme, et d'y tenir la langue de ce qu'on refuserait de voir lié à son nom civil, et le corpus des précédents travaux. Il y a des précédents dans la littérature, et le plus beau symbole en est peut-être le *Mon cœur mis à nu* de Baudelaire. Peut-être encore plus radical – et de toute façon il n'y a pas à se priver de ces expériences, justement parce qu'elles sont au point même de cette recherche essentielle, sans triche, où on se prend soi-même à bras le corps, un site sans lien. Tant qu'aucun autre site ne pointerait vers le vôtre, il sera protégé des moteurs de recherche, et vous aurez un espace de publication avec la totalité des labyrinthes, images, fictions ou narrations, dont l'inertie spécifique vous aidera à conquérir ce dépouillement essentiel, s'il vous est nécessaire.

AFFRONTER, MARCHER SEUL

Est-ce que c'est la limite des pratiques de transmission, notamment d'atelier d'écriture, ou cours de création littéraire ? On propose des chemins. On va sur la piste d'Artaud,

de Kafka, on décortique son Proust. Il n'y a pas, et pareil dans des œuvres plus récentes, Koltès ou Duras, de description possible qui contourne cette instance où tout de la vie, de l'histoire personnelle, des usages du corps et du dévoilement de la relation à l'autre soit contournable.

Mais ce que nous avons à transmettre, c'est comment, sur ces pistes, marcher seul. Comment disposer en adulte, indépendamment de la radicalité artistique de ce qu'on va chercher, de la possibilité intérieure de séparation entre le publiable, et les trappes à fantômes qu'on aura levées pour y satisfaire ?

Dans l'expérience qu'on accumule, chacun, des moments inouïs que provoquent, dans l'atelier d'écriture, ce surgissement de l'obéissance, cette dépossession radicale de la maîtrise par quoi le texte devient littérature, il y a que cette frontière est sans cesse transgressée. Des pans entiers de texte se déclenchent par nos propositions, qui ne participeront pas de cette élévation collective, par quoi s'établit ensuite la littérature, mais seront l'incise par quoi celui qui a écrit pourra y cheminer, affronter, ne plus subir.

Par expérience, quoi qu'on fasse et précise, on n'endiguerait pas ce surgissement, et difficile de l'ériger en critère : lave de l'aveu, morts touchés. Ce qui nous revient, ensuite, non pas à l'écrivain dont le travail, en ce lieu, est de provoquer la déstabilisation, la mise en mouvement, d'en appeler au risque, mais à la structure accompagnante, c'est d'accueillir ce qui ici a été transgressé, et d'aider à ce que cela devienne conquête de force. Il me suffit de me remémorer un par un les ateliers tenus en quinze ans, pour que ces moments-là reviennent avec force. Un type en prison décrit soudain un meurtre, et c'est évident qu'il ne s'agit pas de l'affaire qui l'a placé ici : alors détruire le texte avait été le plus sage.

Par expérience, c'est peut-être le lieu d'écriture pour lequel j'en appelle le plus à la maîtrise. La mienne. Par exemple avec *Enfance*, de Rimbaud, dans les *Illuminations*. On commente « la petite morte ». On commente phrase à phrase jusqu'au bout du poème, y compris la petite morte qu'il porte, lui. Mais la jeune mère trépassée qui descend le perron : où est le réel ? La route est rouge : où est le réel ? Cette maison inhabitée qu'on longe : pourquoi elle dans le poème ? Alors on peut s'engager vers ces rares souvenirs qui sont pour chacun les transitions de l'intensité, les fissures ou fractures principales, parce qu'il n'y aura pas écriture sans les convoquer – et qui participent de l'intime. Mais on s'interdira de l'écrire. On se hissera à rebours vers cette intensité pour savoir qui descend le perron, dire les rosiers, et longer les maisons vides que dans le grenier de vos crânes vous portez. ■

HERVÉ PARPAILLON
 Professeur de philosophie
 Conseiller à la Maison de l'industrie de Bordeaux-Bruges
 Intervenant dans la formation initiale et continue
 du personnel du CHU de Bordeaux



Parler pour voir

La philosophie est un exercice de mise à distance de l'opinion.

L'objectiver, la soupeser au trébuchet de la raison, donner en partage non des affects, mais une pensée argumentée, la soumettre à l'épreuve du dialogue, c'est exposer notre part la plus intime pour en dépouiller la subjectivité, l'investir autrement. N'est-ce pas ce qui fait de la bibliothèque un lieu du savoir ?

Un atelier philo en bibliothèque

UN MODE DE LECTURE

6 mars 2007. Ils sont vingt-quatre, de tous âges, une jeune femme, je l'apprendrai plus tard, a seulement seize ans, plusieurs personnes ont allègrement dépassé la soixantaine. Ils sont assis sur les chaises ou dans les fauteuils d'un espace de lecture, donc très près des livres ; ils attendent que commence ce premier atelier de philosophie de la Bibliothèque municipale de Bègles.

Je leur propose un texte classique, le début de la *Lettre à Ménécée* d'Épicure, où il est question de l'essentielle relation entre philosophie et bonheur. Ils sont

étonnés du mode de lecture demandé : « Tout d'abord, je vous propose que nous lisions ce texte individuellement et silencieusement. Ensuite un d'entre nous, nous ne savons pas qui, commencera à lire à haute voix et s'arrêtera quand il le souhaitera, il sera relayé par une autre personne ; ainsi de suite jusqu'à la fin. »

Bien sûr, un silence s'installe avant qu'une personne ne se lance et lise devant le groupe. Les regards se tournent vers moi pour constater que ce silence me laisse souriant et confiant. Un participant commence, suivi par un autre, quelques petits moments de suspens entre deux lecteurs, mais, petit à petit, un rythme se met en place, la parole circule.

Je sollicite ensuite les questions : « Sur quels points ce texte peut susciter notre étonnement, notre incompréhension ? Des passages qui soulèvent des objections, ou, au contraire, que vous pourriez renforcer par des arguments complémentaires ? »

Ici aussi, un temps de mise en route, et les questions s'enchaînent, se font écho. J'apporte des précisions sur l'auteur, son œuvre, seulement lorsqu'elles permettent d'avancer dans le traitement des problèmes soulevés. C'est d'ailleurs une règle de l'exercice : il ne peut s'agir de faire un cours de philosophie : un arrière-plan philosophique ne prend sens qu'à l'occasion du questionnement posé, « à propos de et au moment où ».

Les deux heures imparties passent alors très vite, avant la clôture de la séance par un « pot » avec jus de fruits et petits biscuits.

QUESTIONS DE MÉTHODE

Lorsque nous avons décidé, avec la directrice de la bibliothèque, Dominique Mitou, de commencer ces ateliers, une incertitude majeure était apparue : comment coexisteraient, dans le cadre d'une séance, des personnes d'horizons très divers ? Il nous paraissait en effet nécessaire d'ouvrir ces ateliers à un public très large, à partir de 16 ans et sans requérir des connaissances préalables en philosophie.

Certes, je n'avais pas seulement une expérience très classique de professeur de philosophie en terminale, j'intervenais aussi dans des lieux où l'interrogation philosophique est moins attendue : dans la formation des cadres de santé du Centre hospitalier universitaire de Bordeaux, auprès des



étudiants infirmiers, mais aussi des apprentis chaudronniers ou mécaniciens du CFAI de Bordeaux-Bruges, en BEP ou Bac Pro. Tous ces publics étaient cependant « captifs » : ils avaient obligation de venir m'écouter, de travailler avec moi.

Le contexte est différent dans un atelier de philosophie, les participants peuvent très bien ne venir qu'une seule fois, en passant, il est donc impossible *a priori* de savoir qui sera là. Ceci n'est pas sans implication pour la continuité des ateliers : un thème peut être traité en plusieurs séances, mais il faut également qu'un participant occasionnel puisse s'intégrer à la réflexion en cours.

J'ai donc choisi deux entrées méthodologiques prenant en compte ces conditions.

Tout d'abord, la lecture à tour de rôle qui a tant intrigué les participants lors de la première séance. Le principe fut proposé par Matthew Lipmann¹, disciple du philosophe John Dewey qui a inspiré un pédagogue assez connu en France : Célestin Freinet. L'enjeu est de créer un effet de groupe et une relation d'interlocution. Écoutant la personne qui lit à haute voix le texte que tous ont sous les yeux, chacun sait qu'il pourra faire la même chose, mais à un autre moment. Se construisent ainsi une identification et une différenciation entre les participants, ce qui permettra durant les questions-réponses ultérieures d'éviter les collisions de parole, la « discussion » dont Gilles Deleuze²

dénonce la stérilité et qui doit laisser place à la conversation où chacun se tourne vers l'autre.

La deuxième méthode est inspirée de la « pêche à la ligne » socratique³. Je pose une question, de préférence fermée, une réponse avec un seul argument doit être donnée par un participant, un second questionne la réponse du précédent, etc. jusqu'à ce que nous obtenions trois questions, trois réponses, toutes écrites sur un *paper board* et sur lesquelles le groupe entier focalise ensuite sa réflexion.

Les deux méthodes peuvent être pratiquées successivement à propos d'un même thème. La seconde remplace régulièrement la première, en début de séance, pour que le recours à un texte n'apparaisse pas comme le seul exercice philosophique possible.

Dans tous les cas, le but est de montrer aux participants que nous entrons et persévérons dans une démarche d'atelier. Selon l'étymologie, l'atelier est un « petit morceau de bois » (attelle) ; il faut faire des copeaux, enlever du superflu pour atteindre ce qui n'était pas visible, non pas parce qu'il était caché, mais parce qu'il était trop visible, comme le souligne Michel Foucault⁴.

3. Platon, *Le Sophiste*, 221, trad. E. Chambry, Garnier-Flammarion.

4. Michel Foucault : « Il y a longtemps que l'on sait que le rôle de la philosophie n'est pas de découvrir ce qui est caché, mais de rendre visible ce qui est précisément visible, c'est-à-dire de faire apparaître ce qui est si proche, ce qui est si immédiat, ce qui est si intimement lié à nous-mêmes qu'à cause de cela nous ne le percevons pas. Alors que le rôle de la science est de faire connaître ce que nous ne voyons pas, le rôle de la philosophie est de faire voir ce que nous voyons. » (Cité par Christiane Chauviré, in *Voir le visible, la seconde philosophie de Wittgenstein*, PUF, 2003).

1. Matthew Lipmann, *À l'école de la pensée*, De Boeck, 1995.

2. Gilles Deleuze, *Deux régimes de fous : textes et entretiens, 1975-1995*, chap. « Nous avons inventé la ritournelle », Éd. de Minuit, 2003.

IMPLICATIONS

Ce travail minutieux, rigoureux, suscite la question du désir des personnes qui viennent régulièrement aux séances d'atelier : qu'est-ce qui les conduit à s'engager dans une réflexion qui, si elle concerne toujours des problèmes ayant des conséquences pratiques, ne leur promet rien, ne leur donne aucune réponse qu'il suffirait ensuite d'appliquer ?

La généralité, voire l'universalité des questions et des problèmes traités laissent peu de place à une expression qui serait uniquement personnelle, à un « récit de soi ». Plusieurs participants, lors du « pot » convivial de fin de séance, sont cependant venus me voir pour dire leur pro-

POURQUOI UN ATELIER PHILO À LA BIBLIOTHÈQUE ?

Pourquoi pas ? De la même façon, il y a eu un atelier d'écriture qui s'est éteint avec le départ de la personne qui l'anima.

Parce que selon moi ce qui compte avant tout ce sont les personnes.

Un peu par hasard, j'ai rencontré Hervé Parpaillon. Nous avons parlé. Quand je l'ai entendu raconter son expérience auprès des apprentis chaudronniers ou mécaniciens, j'ai su que c'était lui ! C'est-à-dire une personne capable de saisir immédiatement le contexte : un atelier philo qui s'adresse à un public sans doute intéressé, mais qui n'a aucune formation philosophique. Une règle : chacun vient quand il veut, quand il peut. Grâce au dispositif astucieux mis en place par Hervé, le participant occasionnel n'a aucune difficulté à s'insérer dans la réflexion. La bibliothèque, avec son atelier philo, veut offrir une pause, une parenthèse, pour un moment de réflexion, de retour sur soi dans un cadre collectif. Encore faut-il que le public accepte de mettre à l'épreuve ses certitudes et ses idées toutes faites et que chacun accepte de se plier au cheminement de l'interrogation philosophique. Il faut aussi que l'intervenant soit capable de rigueur sans raideur formelle, d'écouter sans susciter l'épanchement narcissique, d'être en empathie avec « son public » sans tomber dans la démagogie...

À sa demande, Hervé Parpaillon n'est pas rémunéré pour ce travail. Quelle curieuse idée de nos jours ! J'y vois une marque de liberté.

Dominique MITOU
Directrice de la BM de Bègles

fond intérêt, évoquer la rémanence de la réflexion : une fois rentrés chez eux, certains poursuivent les interrogations initiées lors de l'atelier, se plongent dans des livres de philosophie. Tous ceux qui pratiquent la philosophie régulièrement découvrent ce phénomène propre à l'étonnement philosophique : il n'y a pas seulement dérangement d'une habitude, ou d'une façon d'habiter ma vie que je pourrais facilement échanger contre une autre habitude ou un autre *habiter*, mais de l'habitude ou de l'*habiter* en tant que « mien », ce qui peut être vecteur de découvertes, de pensées inattendues. En d'autres termes, l'étonnement philosophique m'implique de telle sorte que je ne sais pas jusqu'à quel point j'y suis impliqué.

Un autre indice peut être décelé dans les demandes formulées : une majorité de personnes se sont prononcées en faveur de « La question d'autrui ». Après plusieurs séances où furent étudiés des textes de Lévinas, une participante a posé la question : « Les animaux ont-ils un visage ? » qui a conduit le groupe à se pencher sur le statut de l'animal. Autour du thème de l'éducation, ce fut une autre participante qui anima plusieurs rencontres et choisit des textes d'Hannah Arendt. Depuis ces expériences, la plupart des thèmes sont décidés en commun pour une durée de plusieurs séances. Ce fut le cas pour « Le féminin », « La technique », et au début de la saison 2009-2010, « Le corps ».

Au fil des mois, puis des années, un petit groupe d'une quinzaine de personnes assidues, toutes lectrices fidèles de la bibliothèque, s'est constitué. Il s'enrichit à chaque séance de visiteurs plus occasionnels qui viennent une fois, deux fois, disparaissent pour éventuellement resurgir quelques mois plus tard.

L'atelier s'est également ouvert à d'autres manifestations proposées par la bibliothèque de Bègles : en juin 2009, après un concert de l'école de musique municipale, un atelier élargi a réuni une trentaine de personnes autour de textes sur la musique de Platon, Schopenhauer ou Nietzsche.

Ce sont très probablement ces pistes d'ouverture qui restent à explorer. Certaines restent en suspens : un blog des « mardis philo » n'a pas eu grand succès. La difficulté technique consistant à fournir un mot de passe, une adresse de courriel a, de leur propre aveu, rebuté ceux qui avaient tenté l'exercice. La poursuite des ateliers semble donc très nettement liée à ce qui réunit les participants : un échange de parole vive, autour d'un travail commun, dans le cadre d'un lieu accueillant qui, pour la quatrième année consécutive, s'avère propice à la réflexion. ■

FRANÇOISE LHUILLIER
BDP de l'Ardèche



LAËTITIA FISSEUX
Écrivain ethnologue



La **mémoire** revisitée

Le for intérieur est ce nœud ultime qui, parvenu à sa pointe extrême, nous relie encore à la vie. La mémoire, la parole ménagent l'ouverture à cette intimité secrète, et l'écriture qui tient aux deux. Comment la bibliothèque peut-elle offrir cet ultime accès au sens ?

Quand l'écriture accompagne les personnes âgées : l'expérience ardéchoise

LE SENS DE LA VIE PROLONGÉE

Une personne âgée est une personne, un parcours de vie avec un métier, des activités, des expériences. Elle a ses propres goûts, ses propres centres d'intérêts, ses loisirs, ses habitudes de vie.

Nous nous réjouissons tous des formidables progrès de l'espérance de vie de ces dernières décennies : nous vivons plus longtemps et en bonne santé. Mais ce progrès nous pose aussi collectivement des questions et des problèmes inédits : quel est le sens de la vie prolongée quand l'isolement, les

deuils, les handicaps s'installent ? Comment faire pour que ce merveilleux supplément de vie ne devienne pas exclusion et souffrance pour la personne et son entourage ?

La prise de conscience récente du vieillissement de la population demande des réponses politiques et sociales, mais aussi humaines et éthiques qui permettent non seulement la prise en charge de la vieillesse (le logement, le soin et le couvert ne sont pas tout dans la vie) mais sans doute d'abord leur prise en compte en créant les conditions d'équité et de dignité qui permettent à chacun de faire face à sa destinée personnelle.

LA QUALITÉ DE VIE DES PERSONNES ÂGÉES AU CŒUR DE L'ACTION CULTURELLE ET SOCIALE

Le conseil général de l'Ardèche conduit depuis longtemps une politique volontariste à cet égard, inscrite dans ses schémas sociaux, en direction des personnes âgées vivant en établissement avec l'objectif de favoriser leur accès à la culture et leur participation à la vie sociale, maintenir le lien rompu par l'isolement et la vieillesse, stimuler la mémoire, provoquer des rencontres entre générations, redonner du sens à une population qui est à la fois un témoin du passé et un trait d'union vers l'avenir.

Pour contribuer à répondre aux besoins que soulève cette question du sens, la bibliothèque départementale, solidaire des publics dits empêchés, a initié le secteur Culture bleue depuis bientôt 15 ans, en partenariat avec la Direction soli-



© Eric Penot

Laëtitia Fisseux en atelier.

Depuis 2008, Laëtitia Fisseux, écrivain biographe, expérimente l'accompagnement par l'écrit dans les établissements dans 6 maisons de retraite : 7 groupes d'atelier d'écriture, plus de 60 biographies et plus de 200 courriers, plusieurs dizaines d'écrits divers individualisés, 16 journaux saisonniers pour environ 70 personnes âgées rédactrices, 2 recueils de mémoire (*Recettes du bonheur, Remèdes d'autrefois*).

darité du département, afin de favoriser les activités collectives et individuelles autour du livre, de la lecture et de l'écrit en direction des personnes âgées.

Culture bleue est au cœur de l'action croisée des bibliothécaires, des animateurs en gérontologie et des acteurs de la sphère médico-sociale, et décline trois grands leviers du soutien départemental aux initiatives culturelles locales : la fourniture de collections d'ouvrages diversifiées, de matériel d'animation, la sensibilisation et la formation des acteurs du réseau des établissements et la formulation de projets fédérateurs. Actuellement, plus de 50 établissements bénéficient du service Culture bleue de la BDP qui propose une offre culturelle adaptée aux personnes âgées, destinée à créer un climat d'épanouissement et à favoriser un état de sérénité physique et intellectuelle. C'est dans ce cadre général du programme Culture bleue du conseil général que s'inscrivent les activités d'accompagnement par l'écrit des personnes âgées en établissement.

SE SOUVENIR, COMMUNIQUER, PARTAGER : DEUX PUBLICATIONS

À l'occasion des formations et des rencontres organisées régulièrement par la BDP avec les animateurs des établissements naissent et prennent forme des projets en commun.

Ainsi *La Prunelle de nos yeux, objets de souvenirs, souvenirs d'objets en maison de retraite* est un recueil de souvenirs réalisé en 2007 avec 100 résidents de 12 maisons de retraite à partir d'un objet cher qui parle du temps qui échappe, des liens intimes que l'on tisse avec des biens matériels, de la nostalgie qui se niche dans l'évocation d'un porte-monnaie, d'un bijou, ou encore d'une horloge qui a dû être laissée et dont l'on « se contente aujourd'hui de regarder très souvent la photo ».

Avec *Les Mots du potager : abécédaire de souvenirs dans les maisons de retraite*, conçu en 2009 avec 122 résidents de 10 maisons de retraite, nous revisitons le passé des personnes âgées par le prisme du jardin qui évoque à la fois les outils, les légumes, les fleurs, les ambiances, les moments de vie, les relations amicales ou simplement les étapes de l'existence.

La réalisation de ces deux publications a été accompagnée par un écrivain ethnologue pour aider les animateurs à la récolte, au tri et au classement des objets et des souvenirs des personnes âgées qui relèvent à la fois de leur mémoire intime et de leur aujourd'hui. Véritable aboutissement d'une démarche au long cours, ces recueils sont des livres précieux



© Éric Penot

Image tirée du livre *La Prunelle de nos yeux*, édité par la BDP de l'Ardèche.

et émouvants, entremêlant l'intime et le collectif, les petites histoires et la grande. Ils sont le fruit de l'enthousiasme, de l'écoute, de la disponibilité, de la tendresse et du respect nécessaires pour créer la confiance et recueillir les confidences indispensables à ces projets.

Impliquer les personnes âgées dans la publication d'un ouvrage, c'est leur prouver que la vie continue, que leur expérience et leur vécu ont un sens, qu'elles peuvent s'inscrire dans une action, ici et maintenant, et que leur mémoire est prise en compte.

« Leur autrefois fut immense et nul n'a le droit de le recroqueviller en une enveloppe dérisoire. Ils n'ont pas prétendu figurer au nombre des grands et, toutefois, j'ai découvert de la grandeur en eux. Et, malgré les tracasseries de l'âge, il leur arrive de respirer la douce lumière du soir. »

Pierre Sansot

UN SOIN DU CŒUR AUPRÈS DU CORPS SOUFFRANT

Dans le contexte de Culture bleue, le conseil général expérimente depuis bientôt deux ans les services de Laëticia Fisseux, écrivain-biographe, dédiés aux personnes malades

et hospitalisées en fin de vie, ainsi qu'aux personnes âgées résidant en maison de retraite.

Membre agréée de l'Académie des écrivains publics de France, formée à l'accompagnement en fin de vie, à la communication non violente et à la guidance des publics en difficulté, Laëtitia Fisseux est passée par « l'école de la vie » qui l'a naturellement dirigée vers les personnes en souffrance psychologique, comme les aidants familiaux de malades Alzheimer par exemple, qu'elle suit également. C'est une complicité merveilleuse qui s'installe par le medium de l'écrit.

Elle propose à ces publics empêchés un accompagnement par l'écrit, soit individuellement pour un écrit intime et privé qui se déroule en chambre, soit en petit groupe pour des écrits collaboratifs. C'est l'occasion de favoriser le rapprochement de ceux qui leur sont chers, d'écrire une lettre à un proche, de rédiger sa biographie pour ses descendants, de participer à un atelier d'écriture en groupe ou bien encore de réaliser un journal ou un recueil entre résidents.

Pour le bénéfice de chacun, la participation des équipes soignantes et des animateurs qui encadrent les personnes sont indispensables à la mise en place et au bon déroulement de ce service d'écriture.

Cet accompagnement offre la possibilité de se relier aux autres, mais aussi à soi-même, de « dire » merci, pardon, je t'aime... Il est bon de délester son cœur de souvenirs dou-

oureux, de pouvoir exprimer une douleur, une colère, un regret ou une culpabilité, faire place aux émotions, s'autoriser à n'être plus que soi... Écrire, c'est aussi ranimer un lien social distendu ou rompu, renouer avec son entourage et l'extérieur, lutter contre l'isolement affectif. Écrire, c'est encore soulager la peine et la peur aux abords de la mort, permettre un rapprochement avant l'ultime séparation et finalement, un lâcher-prise. Un cheminement difficile que la magie de l'écriture autorise. Au-delà de ces divers aspects, la personne qui se raconte se sent valorisée à travers ses réussites et bonheurs passés. Écrire, c'est une création toujours unique, un projet de vie individualisé toujours possible ! Force est de constater les bénéfices offerts par l'écrit en tant que soin du cœur et de l'âme.

QUELQUES TÉMOIGNAGES

L'époux de Marie, une dame en fin de vie, en témoigne. Il a souhaité écrire leur histoire d'amour pour la lui relire. Un dernier projet qu'il a ainsi pu bâtir et partager avec elle et conserver par la suite pour leurs deux filles : « *Le travail que nous avons fait ensemble m'a permis de soulager la difficulté d'accompagner ma femme. Cela m'a donné un moyen de communiquer avec elle. À ce jour, elle n'est plus là, mais j'ai avec moi ce support qui me relie à elle. De plus, l'échange que nous avons eu, Laëtitia et moi, m'a aidé et me pousse à aller de l'avant. Ce qui n'est pas évident.* »



© Sylvie Crolard

Lecture dans une résidence de personnes âgées.

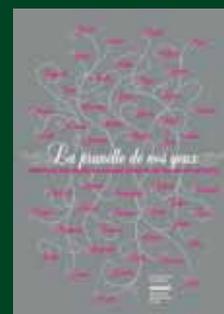
LE SERVICE CULTURE BLEUE DE LA BDP DE L'ARDÈCHE

L'offre de services :

- Prêt régulier aux établissements de documents multisupports et le prêt d'outils adaptés.
- Conseils et renseignements bibliographiques aux animateurs.
- Information, cycles de formation pour les animateurs, aide aux animations.
- Activités autour de l'écrit : recueils de mémoires, ateliers d'écriture, correspondance personnelle, biographie.

Culture bleue en chiffres :

- Budget annuel d'acquisitions : 32 000 €.
- 1 poste et demi d'assistant qualifié de conservation.
- 54 établissements (à ce jour) et 5 000 personnes âgées desservis par l'intermédiaire des animateurs.
- 20 000 documents prêtés par an.
- Un fonds multisupport de 60 000 documents (livres en gros caractères, beaux livres, films, revues, mallettes d'animations, jeux, expositions...).



« Votre passage a été bénéfique pour mon mari qui a soulagé sa conscience en se confiant à vous. Vous avez réalisé tout ça par écrit d'une manière très touchante. Toute la famille vous en remercie. »

« D'évoquer mes souvenirs, ça m'a rappelé le bon temps, ma jeunesse. Ça m'a fait bien plaisir. J'ai fait lire ma biographie à ma famille, ils l'ont trouvée formidable. Quand je la relis, je suis content de l'avoir fait, ça m'a plu, vraiment. Un service d'écriture, c'est utile pour les vieux comme moi. D'ailleurs, en écrivant mes souvenirs, j'ai réalisé que j'étais devenu vieux, c'est vrai ! C'est malheureux que je ne puisse plus écrire, car écrire, c'était ma passion, c'était ma vie... »

« Vous m'avez rappelé tous mes souvenirs d'enfance, ça m'a fait surtout travailler la mémoire, il faut la faire travailler la mémoire ! En cherchant bien, j'ai trouvé beaucoup de choses à dire très anciennes ! Mes enfants me demandent toujours si je continue mon histoire, surtout mon fils, il a été très curieux. Il a commencé à la lire et il souriait !... Il ne s'imaginait sûrement pas que soi-même, on a eu dix-sept ans et que l'on est plein de souvenirs ! Il a appris des choses en lisant cette biographie, il en a été fier aussi. Si un jour je pars de ce monde, mes petits-enfants en hériteront. »

« Ça peut rendre service à ceux qui ont besoin et si ça fait pas autre chose, ça fait un divertissement ! Pour les souvenirs, si on se remémore ce qui s'est dit ou passé à un moment, on peut se retrouver devant un fait qu'on ne comprenait pas et des fois, mieux le comprendre. On découvre des trucs qu'on n'aurait peut-être pas sus. Le journal de la maison de retraite, ça permet de connaître mieux les gens qui vivent ici. On les voit, mais on ne les connaît pas vraiment. »

« Ça m'a fait plaisir et ça m'a rendu service, car j'ai pu écrire à mon fils et aussi à des amis qui habitent loin. Parfois, j'ai pleuré, mais ça fait du bien. »

« La biographie m'a fait marcher la mémoire, les souvenirs, sinon, on n'en parle pas, peuchère. En étant paraly-



© Éric Penot

Image tirée du livre *La Prunelle de nos yeux*, édité par la BDP de l'Ardèche.

sée et ne pouvant me déplacer, cela m'a rendu bien service d'avoir une personne qui a écrit pour moi quand j'en avais besoin. Il y a beaucoup de gens qui ne peuvent plus écrire... Plus rien ne me fait plaisir sinon me relier à ceux que j'aime et ils habitent au Canada ! C'est donc trop cher pour téléphoner. »

Les personnes qui osent l'écrit se font véritablement du bien. Au cœur de l'intime, cet élan personnel reste un principe vital vers un mieux-être toujours possible.

Conscient des multiples bienfaits procurés par ce service à la personne, le département de l'Ardèche projette d'étendre cette action à tout le territoire en installant, dans le cadre de Culture bleue, un dispositif de formation à l'accompagnement par l'écrit à destination des animateurs en place dans les établissements.

En Ardèche, nous œuvrons pour que l'individu, malade ou âgé, soit reconnu dans son identité prioritaire d'être humain aimant et aimable, mais aussi respecté en tant qu'être pensant et acteur de sa vie jusqu'à son dernier jour. ■

RÉGINE DETAMBEL
Écrivain



« Je n'ai jamais pris une bibliothèque pour un lieu public. Un écrivain n'est pas non plus une personne publique. Je suis un petit moulin à sel qui secrète de l'intime »... Régine Detambel, écrivain du corps, est entrée dans la danse, la sarabande du désir comme elle s'y déploie en bibliothèque...

Un grain de sel dans la bibliothèque

ANIMER/RANIMER

Ce que je fais en bibliothèque : je m'anime. Je m'anime en donnant des conférences-débats sur des thèmes divers (« les vieillesse », « la peau », « les écrivains marcheurs », « comment les livres nous soignent »), je propose des ateliers d'écriture, des cafés littéraires où je donne la parole aux lecteurs sur des sujets intimes, comme *le livre de leur vie* ou *le mot qui a fait basculer leur existence*, je viens parler de mon propre travail et, depuis peu, je viens présenter des auteurs. J'ai ainsi reçu Hélène Cixous, Pascal Quignard, Michel Deguy, Olivier Rolin, Lydie Salvayre, Sylvie Germain, Jean Echenoz, etc.

De quelque côté que l'on se place – écrivain, lecteur, participant, animateur –, goûter aux animations en biblio-

thèque, qui viennent revivifier l'intime, c'est comme boire de l'eau de mer qui rend la soif toujours plus folle, une eau euphorisante, hallucinogène, enivrante, hypnotique, excitante. C'est que les animations révèlent à chacun une faculté exceptionnelle, qu'il faut croire d'ordinaire enfouie, et que tous peuvent voir à l'œuvre sur eux-mêmes : ils étaient des dormants et là, il faut se rendre à l'évidence, le mort se révèle soudain comme vivant. L'exaltation est absolue. Ce n'est pas la chair qui resurgit et se marbre de sang. Simplement, chaque sursaut de l'animation fait tressaillir et boire ce qui était immobile et sec, dans la tête et dans l'existence. Les silences engloutissants de la vie, ces blancs, ces ignorances, ces dessiccations, les voilà interrompus et pour longtemps désamorçés par un temps de présence aux autres qui vaut un long signal de remémoration, de régénération. L'amour, l'admiration, la colère, l'humour, le respect, la sincérité, la curiosité même et surtout le jeu, reviennent enfin héler l'intime. « Nous n'avons donc pas perdu le monde », disent certains avec des soupirs de soulagés. Ils reviendront puisque la bibliothèque animée est une souple dépendance, une emprise active, une folie douce et circulaire qui permet de se calmer, de se dépendre et de se reprendre. Sans compter l'influence mobilisatrice des voix (celles du public, celles des invités...), qui donnent à tous un sentiment d'appartenance et d'unité. Les applaudissements ont la même fonction. En bibliothèque — et il n'est pas besoin pour cela d'un auditorium sophistiqué —, l'audible nous embrasse et nous réunit dans une communauté de consonance.



© P. Dana



Les Ailes du désir, de Wim Wenders © 1987 Road Movies – Argos Films

UN CONTE POLYPHONIQUE

Il y avait Bruno Ganz qui jouait Damiel, il y avait Otto Sander, qui faisait Cassiel, et aussi Marion la trapéziste. C'était un film en noir et blanc et en couleur, tout à la fois. À un moment donné, le film bascule dans la couleur. Damiel interprète un ange tombé amoureux d'une trapéziste, qui abandonne l'immortalité pour la vie terrestre, c'est-à-dire le monde sensible. À partir de là, errances et désirs dans Berlin où les anges circulent parmi les êtres humains. Les observent, écoutent et entendent leur monologue intérieur, et sourient aux enfants qui sont les seuls à remarquer leur présence. Wim Wenders dira de son propre film : « On ne peut rien décrire sinon un désir ou des désirs. C'est par là qu'on commence quand on veut faire un film... ».

C'est sans doute également par là qu'on commence pour évoquer l'intime en bibliothèque. Je ne sais pourquoi Berlin à l'époque du mur (les portails électroniques sans doute), je ne sais pourquoi les anges (les livres et leurs auteurs morts, j'imagine), je ne sais pourquoi la trapéziste (peut-être ce côté funambule qui anime tout écrivain venu parler en public – vie terrestre et monde sensible – de son travail solitaire – angé-

lique – devant des lecteurs qui ne seront lecteurs qu'une fois revenus à la solitude – donc eux aussi angéliques. Pour dire les désirs en bibliothèque, je me sens comme Wenders face à ce qui ne se décrit pas. Ou alors seulement dans un parallèle avec la bande-son des *Ailes du désir*, qui est aussi extrêmement sophistiquée que les rumeurs, le silence sonore, plein d'échos, d'une bibliothèque. Les anges de Berlin entendent les pensées intimes des personnes qu'ils croisent, et leur oreille fantastique est une immense chambre d'échos où fusent les interrogations, les confessions et les espoirs de chacun. La bande-son d'une bibliothèque, ce serait cela aussi, une sorte de conte mélancolique et polyphonique, voire métaphysique, suspendu entre les deux mondes du dehors et du dedans, du social et de l'intime.

MOULIN À SEL

Et moi, là-dedans, je suis la trapéziste, je m'écartèle pour parler en public de ce qui m'est le plus profond. Par exemple, je donne des conférences. L'une d'elle s'intitule « Être senior aujourd'hui : épreuve ou vie de château ? ». Là, je tente de faire de chaque mot un acte de résistance, cette guerre des mots définissant la



- Dernier ouvrage paru :
Régine Detambel, *Noces de chêne*, Gallimard, 2008, 128 p. ISBN 978-2-07012252-3

Son corps a trahi Marie Seignalet. Elle agonise et meurt sous une marche de la maison de retraite. Taine, son amoureux, pensionnaire comme elle, part à sa recherche sur les pentes du Ventoux où il la croit partie.

« Il admire les grosses branches vertes, dans leur balancement sans fin. Il marche dans le tunnel de leur feuillage avec l'impression de se retrouver à l'intérieur de l'écorce d'un concombre, et il se sent aussi moelleux que s'il en était la pulpe, quoi qu'il puisse être aujourd'hui, à quatre-vingts ans, un tantinet filandreux et granuleux. De temps en temps, il s'arrête au pied d'un tronc énorme, enfonce son poing fermé et pousse, jusqu'à la saignée du coude, dans un trou que la pourriture a su creuser bien rond. Ça le fait rire. » (p. 43)

Sans dissoudre le fil narratif, l'écriture accompagne cette plongée dans « la vie vivante », en tissant une étoffe continue entre la vie intérieure et les battements du monde où composent mémoire et sensations brutes. « Vivre, c'est naître à chaque instant. La mort survient quand la naissance s'arrête. » PL

- À paraître :
50 histoires fraîches, Gallimard, coll. « Blanche » (avril 2010).
Sur l'aile, Mercure de France (avril 2010).

guerre des corps, la guerre déclarée que notre monde livre au corps vieilli, apparenté au corps malade et ainsi accaparé par le discours médical. Car la vieillesse est officiellement reconnue comme un organe malade du grand corps social.

Ce que la langue fait au vieillissement des corps, voici ce dont je traite, en défaisant avec férocité les représentations et clichés convenus d'une certaine « rhétorique du crépuscule de la vie ». Regardez les barbons ridicules de Molière, regardez à la télévision ces gérontes victimes et malades ! On nous a confisqué les trésors de la vieillesse pour que nous n'en ayons rien à faire, rien à apprendre ni à attendre... juste un âge de déchéance à combattre et retarder.

Car c'est bien de cela qu'il s'agit, de la question du bonheur, celle de la possibilité d'accéder au monde intérieur où se forment les mythes, les désirs et les rêves, seul terreau valable où peut naître le fragile sentiment de joie d'un sujet libre entretenant avec son corps enchaîné au réel un dialogue qui va permettre la traversée des âges et de leurs tempêtes.

Je parle à des vivants mortels. À des êtres qui en ont soudain conscience. Et c'est en regardant leur visage que je comprends comment ma voix touche à l'intime. Quand je me dédouble, quand la conférencière parle tandis que l'écrivain en moi observe, je vois le désir visible dans le mouvement, dans les micromouvements de chacun sur sa chaise devenue trop petite pour contenir le sujet qui grandit en se découvrant. Le corps du lecteur, du penseur, est toujours immense par rapport à son corps physique ! Il prend plus de place, regardez-les bouger en écoutant. Ceux qui ferment les yeux quand je parle n'écoutent pas le discours mais seulement la chanson, le rythme, la musicalité, font de l'intime avec mes propos, sous mes yeux, face à moi, avec une créativité de cancre, et une incroyable capacité d'abstraction. La voix féconde l'auditeur, elle éveille son intériorité, met en mouvement sa pensée. Gigotis, agitations, yeux fermés puis rouverts, interventions multiples du corps, voix tonitruante soudain, interruptions, apnées, chorégraphie des émotions. Comme si moi je pouvais lire sur les corps l'effet que produisent mes mots. Et c'est pour cette raison que je n'ai jamais pris une bibliothèque pour un lieu public. Un écrivain n'est pas non plus une personne publique. Je suis un petit moulin à sel qui sécrète de l'intime, comme dans ce conte fameux du moulin tombé au fond de la mer et qui continue de tourner, et de produire du sel, et qui ne risque pourtant pas d'en saturer le monde, tant il est vide, ce monde !

Animer cum grano salis. Ranimer la bibliothèque avec un grain de sel.

BIOSPHERE

J'avais commencé mon travail de conférencière (ou de petit moulin) avec un travail sur la peau, la caresse, la métaphore peau/papier, pour finir sur la lecture caressante. C'est en parcourant la France et ses bibliothèques avec *La Peau racontée* que j'ai perçu ce que je tente de dire aujourd'hui sur l'intime. J'ai commencé à comprendre la bibliothèque comme une biosphère dans laquelle le feutrage papetier et humain est de même importance, donnant au lieu ses caractéristiques vivantes et son pouvoir symbiotique. Nul n'entre ici s'il n'a la faculté de se faire papier, chair-papier, et de ressentir/raisonner désormais comme un lecteur. J'ai parlé des vieillesse et de la peau, c'est-à-dire de la douleur de l'intériorité et du face-à-face avec le singulier en soi. Je parle de peau devant un public que je ne touche pas de mes mains. En kinésithérapeute, je viens parler en bibliothèque de la seule action qui ne peut se faire hors métaphore, c'est-à-dire toucher !

Ce sont donc mes métaphores qui donneront accès aux émotions. Le corps est touché. J'agite le langage du corps rudi-

mentaire, d'avant la parole, et c'est ce corps que je vise, qui ranime tout un vécu vivant, nous permet de relier les espaces morcelés et les temps étagés de notre expérience psychique, de les mettre en résonance. Je donne des mots à la chair. Je veux qu'on quitte ma conférence avec le sentiment d'une unité retrouvée, un sentiment de plénitude et de félicité. Quignard écrit : « Quelque chose d'ouvert à tous les vents cessait en nous. Le forum intérieur — qui s'entend encore un peu dans le for intérieur — se soustrayait au forum. »

Voilà ce qui devrait arriver quand tu m'écoutes.

MAISON D'HABITATION

Je te parle des choses que nous savons tous sans savoir que nous les savons. Tu es en quête d'échos de ce que tu as vécu de façon obscure, confuse et qui quelquefois se révèle, s'explique de façon lumineuse et se transforme grâce à une histoire, un fragment, une simple phrase. Partout tu attends cette phrase. Toutefois ne cherche aucune certitude dans ma voix. Ma conférence est lieu de plongée en soi-même, non d'efficacité. Je ne donne pas de discours universitaire, sûr et certain, avec un plan et des conséquences logiques. Au contraire mon propos est plein de citations, de digressions, va en tous sens, fait pour y glaner, pour échauffer le sujet, et non le réchauffer, pour te permettre mille associations d'idées. Ce qu'on appelle déranger. Je viens te déranger. Moments de rêverie pour permettre tes pensées, relancer ta créativité. Qui vient pour rencontrer l'utile en ressort avec une création, sa propre création, fomentée pendant la durée de mon discours. Par exemple Mireille qui est venue m'entendre parler de Picasso et de Hokusai et de Sarraute et de Colette en leur grand âge, et qui sort en me disant : « Maintenant je sais comment j'inventerai ma vieillesse. »

Anne fait : « À travers mon propre corps, vous avez deviné comment je suis. » Une phrase lui a donné de ses nouvelles.

Régine Detambel anime fréquemment des rencontres avec des écrivains en bibliothèque. Au calendrier du premier trimestre 2010 :

- Carole Martinez à Levallois (92), Bibliothèque Gabriel-Péri, le 30/01 à 16 h.
- Lydie Salvayre, en duo littéraire à la BM de Bègles (33), le 13/02 à 18 h (en partenariat avec *Lettres du monde*) ;
- Silvia Baron Supervielle, médiathèque Maison des savoirs d'Agde (34), le 19/03 à 18 h.
- Martin Winckler, BM de Vigneux-sur-Seine (91), le 27/03, 15 h.

Pour suivre ses multiples activités : www.detambel.com

Prise de conscience soudaine d'une vérité intérieure, éclairages sur une part de soi jusqu'alors obscure. Et un enthousiasme la prend, un sentiment triomphant, encore jamais connu, de légitimité. Elle a quatre-vingt-dix ans, mais ses mains sont brûlantes, elle me réchauffe les doigts dans les siens alors que j'ai consommé toute mon énergie dans l'heure et demie de conférence, dépensant évidemment autre chose que de la parole. Mais en parlant, je reconstruisais ailleurs une densité qui ranimait mon public. J'ai projeté une volonté, une confiance. Et maintenant Anne, quatre-vingt-dix ans, irradie.

MÉTAPHORES VIVES

Il y a aussi les ateliers d'écriture. Comme la souris et l'éléphant, la mangouste et le serpent, le chat et le chien, l'atelier d'écriture a son ennemi héréditaire. Mais la bataille n'a pas lieu sur un champ et l'on n'entend pas le choc des armes. Plutôt donc qu'un ennemi juré et irrécyclable qui laisserait penser qu'on peut mener contre lui une guerre ordinaire, je dirais que l'atelier a son ténia, son hôte parasite : le cliché. Il n'est pas simple de définir un cliché. En théorie, les clichés sont des images au repos, bien constituées et trop bien définies, qui ont perdu leur pouvoir imaginaire. En quelque sorte, de vieux beaux, de grands rivaux gominés, toujours prêts à séduire avec des trucs centenaires. L'atelier se donne pour tâche d'inventer d'autres images, des images toutes neuves celles-là, et vivantes de la vie du langage vivant. Cette fabrication est inaccessible à nous-mêmes, transcendante à nous-mêmes. Notre volonté ne la décide pas. Et pourtant, c'est là le vrai travail de celui qui écrit, presque la seule référence qu'on exige de lui, son seul talent obligé, car l'absence de cette aptitude-là est réhibitoire. Elles donnent, ces images littéraires, disait Bachelard, « une espérance à un sentiment, une vigueur spéciale à notre décision d'être une personne, une tonicité même à notre vie physique ». L'image littéraire n'est pas seulement un mot juste, c'est un son clair, peut-être même un parfum. Et, j'irai plus loin, une phéromone. Le transfert d'informations par signaux chimiques est courant chez les êtres vivants. Pourquoi ne pas imaginer l'image littéraire comme une substance (ou un mélange de substances) qui, après avoir été sécrétée par un individu émetteur, est perçue par un individu récepteur chez lequel elle provoque une réaction comportementale spécifique ? Quoi qu'il en soit, quand l'atelier l'entend, cette image littéraire neuve, quand il la flaire, la lit, la sent ou la reçoit, aussitôt son bonheur se manifeste gestuellement, comme si cette image était un cadeau d'amant ou de mère à son nourrisson. Les mains se frottent, les genoux se décroisent, on change de position, les sourires naissent sur des visages de vrais goûteurs, les nez se froncent et enfin on respire. ■

JEAN-PIERRE BRUEY
Médiathèque Blaise Cendrars
Conflans-Sainte-Honorine



THIERRY MADIOT
Musicien



Un musicien à la médiathèque. Improvisateur, il lui est offert de désertier l'auditorium pour investir directement l'espace discothèque. De nouvelles questions, profondes, se posent alors : comment articuler le désir et l'imprévu ? Intervenir sans violence, partager sans s'imposer ? Comment cela joue-t-il, et se joue-t-il ?

Quand la médiathèque fait bip

L'INTIME SONORE ET LA DISCOTHÈQUE

Étonnamment, une discothèque de prêt est aussi calme qu'une bibliothèque voire plus. En effet, la musique généralement diffusée est assez tranquille, mais aussi suffisamment douce et puissante pour absorber les sons de la présence d'autrui comme une légère ouate isolant les êtres. On y croise peu d'enfants ou de groupes et l'auditeur y vient rechercher ce qui fera son écoute intime des semaines à venir, des découvertes qui nourriront son esprit.

Au contraire du concert, versant extraverti de la musique, moyen de rencontre et de partage collectif, la discothèque offre une manière d'entrer dans le coquillage : celui où l'on perçoit le son de la mer tout au creux de l'oreille. Elle nous amène à vouloir que le son nous pénètre par les conduits auditifs mais sans la présence inopportune de l'autre, des autres.

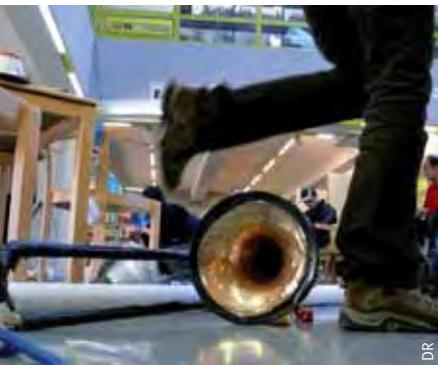
Malgré l'évidence de la proposition, l'intervention du musicien en direct, non organisée comme un *showcase*, bouleverse ces schémas, comme une sorte de présence indécente, en chair et en os, qui pourrait vous toucher sans pouvoir recourir au bouton « stop », dont les ondes émises dans le même espace, sans césure, seraient quasi pornographiques.

Le musicien en sentant inconsciemment l'enjeu se doit d'éviter en ce contexte l'aspect vulgaire que prend son intervention. Pas de début, pas de fin de morceau. Un continuum qui serait déjà présent comme la rumeur du monde et n'appellerait pas à la reconnaissance par des applaudissements. Ne pas projeter le son – à la face – mais le diffuser par les réverbérations architecturales. Il peut déambuler comme tout autre visiteur ou quasiment disparaître physiquement pour s'immerger dans sa bulle, ainsi que le font les autres visiteurs-emprunteurs. Il doit essayer de proposer des sons qui ne feraient pas obstacle à ceux qui sont recherchés et fantasmés par l'usager. Des sons qui exciteraient plutôt, par leurs résonances mentales, l'acuité auditive aux musiques empaquetées à écouter prochainement, en soi, chez soi.

Thierry MADIOT

LA VIE, QUOI !

C'est entendu, à la médiathèque, on s'y croise, on s'y parle, on y travaille, on y mange (en cachette), on y partage des informations, des rumeurs, des perceptions, bref on y vit. La médiathèque, lieu de vie est une réalité familière à tous. Mais un soupçon s'insinue : n'y manquerait-il pas du manque, c'est-à-dire du désir, dans ces espaces bien organisés, hiérarchisés, nettoyés, éclairés, étiquetés, trop bien empaquetés peut-être ? Un besoin de dérèglement se fait sentir. Vaincre une routine en quelque sorte. Un antidote passager existe : la Bip ou Brigade d'intervention poétique qui déploie ses





fastes sonores et gestuels du sol au plafond. Elle se compose de trois activistes tous terrains : Thierry Madiot, à la trompe, énormément, Alfred Spirli, dresseur de mouches et Li-Ping Ting, corps-musique comme son nom l'indique. Le badaud y perd son latin jusque dans la salle des usuels et le bambin rigole jusqu'à l'hyperbole... les grincheux jouent des coudes et s'esquivent tout piteux. Le dérangement aura pour d'autres valeur de déplacement et de rencontre avec eux-mêmes, l'art, leurs voisins, le rire, l'émotion... la vie quoi !

Retour sur une folle journée à la médiathèque Blaise-Cendrars de Conflans-Sainte-Honorine en compagnie de Thierry Madiot, tromboniste.

Jean-Pierre BRUEY

UNE LECTURE DIFFÉRENTE DU MONDE

• Intervenir directement dans les espaces d'une médiathèque, n'est-ce pas déstabilisant ?

Thierry Madiot : C'est certain, tout le monde est plus exposé car on partage le même espace. Nos instruments sont posés à claire-voie, ils ne sont pas sur scène... une frontière s'estompe. Quelqu'un à qui cela ne plaît pas peut nous le dire en face, ça peut arriver... Jouer dans les rayonnages peut être

source de perturbation pour le public, mais on sait que notre place est légitime car les gens viennent chercher un accès, leur propre accès intime et privé vers l'art et la culture... Au moment de leur choix, on fait irruption comme si on sortait des bois et ça peut déstabiliser. Mais cette déstabilisation permet d'entendre différemment, même si parfois on peut refermer quelqu'un, qui a moins besoin d'entendre un texte ou une musique dans l'instant que de le lire ou l'écouter chez lui. En fait, ce sont des expériences complémentaires. Une même musique et un même livre prennent des sens ou des

« Lorsqu'on s'interroge sur les strates les plus élémentaires et les plus profondes de la faculté psychique d'être atteint par quelque chose, il faut notamment vouloir savoir comment se déroule le re-désarmement d'une écoute dure, prudente et devenue étroite. En réalité, dans la constitution psycho-acoustique, la transition vers l'écoute intime va toujours de pair avec un changement d'attitude : on quitte l'audition unidimensionnelle de l'alarme et la distance pour une audition en vol, saisie de manière polymorphe... » (Peter Sloterdijk, *Bulles*, Hachette, coll. « Pluriel », 2003)



résonances tellement différents selon le contexte. Notre travail, c'est juste une lecture différente du monde...

• **Passer de la scène à la médiathèque, n'est-ce pas faire le grand écart ?**

Non, car avec Alfred et Li-Ping, on préfère le hors-scène et quand il y a une scène, en général on la fuit sauf à la re-fabriquer, en y invitant du public par exemple, façon de faire exploser cette bi-frontalité que l'on ne veut pas intégrer dans nos performances... Ceci dit, l'espace est toujours source de contrainte, que ce soit par les matériaux, l'architecture...

• **La réception par le public peut être brouillée, difficile.**

Il est important de signifier qu'on n'est pas là pour agresser, en jouant fort par exemple. Il faut être attentif aux gens sans

La Brigade d'intervention poétique

Thierry Madiot : tromboniste, joueur de trompes, il se définit avant tout comme « respirateur ». Après des débuts dans le jazz, il se tourne vers l'improvisation libre et la musique contemporaine (membre des ensembles [hiatus] et Dedalus). <http://madiot.free.fr/>

Alfred Spirli : percussionniste, son jeu est autant visuel que musical et ébranle un tourbillon poétique qui n'appartient qu'à lui. Membre de l'ARFI (L'effet vapeur, les Âmes nées Ziques), il joue dans des spectacles de rue, des contextes Jeune public et en compagnie de danseurs. www.arfi.org/musiciensandco/cv_spirli.html

Li-Ping Ting : danseuse, performeuse issue du théâtre expérimental, originaire de Taïwan. Collaboration suivie avec Thierry Madiot (Inouïr). Membre de Topophonie. Son travail intègre des objets trouvés, du quotidien (pavés, sucre, plumes...) en des installations éphémères.

jouer pour eux, sans leur faire jouer ce qu'ils veulent. Tous les codes, la charte du lieu sont complètement transformés et certains peuvent avoir peur car c'est le territoire de leurs habitudes. Notre rôle c'est de les interpeller mais sans aller trop loin pour ne pas les perturber dans leur propre personnalité. Personne n'est venu nous apostropher en disant : « Qu'est ce que vous faites, je ne peux pas lire ! » C'est une provocation tout intérieure, sans s'immiscer dans leur réflexion intime. Par exemple en déployant entre les rayons une longue trompe, avec des sons graves qui permet de continuer à lire son bouquin, ni plus ni moins une soufflerie – étrange familiarité, façon d'interroger les espaces, de les superposer...

• **Le corps dansé avec Li-Ping, vos gestes participent aussi de ce dérèglement...**

Effectivement, le corps dans la médiathèque est un corps derrière la table, qui s'efface derrière un livre et notre présence gestuelle peut constituer une réelle incongruité.

• **Vous vous approchez très près des gens, parfois vous pouvez même les toucher...**

Oui, mais on essaie surtout de provoquer des événements intimes, qui touchent de l'intérieur. Si, par exemple, on chuchote à l'oreille de quelqu'un, même sans contact, le son touche le tympan, entre dans la tête et la peau réagit, frissonne... On a l'expérience de ça dans les massages sonores¹. On rentre dans une zone inhabituelle, où l'on est touché de l'intérieur, psychologiquement, à un endroit où l'on contrôle moins, où l'inconscient

¹. Thierry Madiot est avec Pascal Battus à l'origine d'une pratique qui se développe depuis 2001 avec succès : les « massages sonores ». Le musicien qui se tient derrière l'auditeur, manipule de petits objets à proximité des oreilles. La faiblesse du volume est compensée par la proximité de la source qui rétablit la palette dynamique. La situation d'écoute « acousmatique » (la source sonore n'est pas visible) et l'intimité du dispositif induisent une relation émotionnelle au son particulière et forte [NdE]. Pour en savoir plus : <http://soundmassage.online.fr/>



est le travail de la pensée, de la machine humaine... On cherche toujours comment ça se passe pour rentrer dans cet espace là... L'art touche à des endroits qu'on ne peut pas nommer, on ne peut pas savoir quel trajet fait cette chose-là à l'intérieur des gens. L'art est essentiel et ne sert à rien : qu'est ce qui est beau ?, qu'est ce qui agit et transforme ? On n'en sait rien, c'est un travail invisible...

ESPACE/MUSIQUE

La réception, l'attention, vous a-t-elle semblé égale dans l'ensemble des espaces de la médiathèque ?

Dans la discothèque, j'ai remarqué que les gens ne voulaient pas du tout tenir compte du fait que j'étais en train de jouer alors qu'ils venaient chercher des disques. Et ils voulaient surtout éviter les échanges... Il y avait une vraie perturbation, presque une gêne, à la limite de l'obscène. Je n'ai pas voulu aller jusque-là, c'est-à-dire que je n'ai quasiment pas joué de trombone. J'ai fait des sons très longs à la limite de la musique, de l'environnement sonore parce que, si j'avais joué de la musique, soit ça passait dans l'obscénité, soit je détruisais cet espace discothèque qui est l'espace des usagers, qui leur appartient, qui n'est pas une scène – sans quoi je privatise cet espace-là et du coup je ferais une espèce de petit « coup d'État », disant « la musique, c'est moi »... En fait, l'irruption de la musique en chair et en os, pas seulement dans le corps du musicien mais dans le son produit et qui ne passait pas par des enceintes, ça pouvait être choquant... Dans cet espace policé, calme, je me suis fait le fantasme d'une musique assez étale qui permettait à tout le monde d'aller où il voulait...

Du côté de l'espace Jeunesse c'est différent eu égard au public et aussi à la spécificité de l'aménagement dans lequel le livre n'est pas tout à fait central mais replacé dans un

La Brigade d'intervention poétique en action à la médiathèque Blaise Cendrars de Conflans-Sainte-Honorine : Thierry Madiot (1), Li-Ping Ting (1, 3 et 4) et Alfred Spirli (2 et 3).

contexte... C'est plus scénique, là il y a un petit théâtre, un petit espace où il est plus naturel d'aller jouer.

• Vos actions déclenchent aussi les rires...

C'est vrai qu'Alfred Spirli est un clown extraordinaire. Ce travail du côté du rire, du sourire c'est aussi une manière de respirer : un peu le sucre qui enlève l'amertume... On travaille l'intériorité, on touche plein de choses, on ne sait pas trop où on va, ça peut inquiéter – le rire est un relâchement, une manière de détourner l'angoisse. ■

Propos recueillis par Jean-Pierre BRUEY

Depuis la manifestation « Spoutnik sonore » en 2005², la médiathèque Blaise Cendrars poursuit une série d'actions visant à familiariser le public avec des formes d'expression mal connues et pourtant au cœur de la scène artistique contemporaine. Une formation a été entreprise dans le cadre du centre culturel André Malraux (CCAM), scène nationale de Vandœuvre-les-Nancy, pour une trentaine de stagiaires. En mars dernier, l'invitation faite à Michel Doneda (*sax soprano*) et Frédéric Blondy (*piano préparé*) rassemblait une centaine d'auditeurs curieux et heureux... Le 28/11 ce fut le duo Jacques Di Donato (*clarinette*) et Bruno Maurice (*accordéon*). À venir en 2010 :

- 29/01 : trio Das Kapital avec Hasse Poulsen (*guitare*), Edward Perraud (*batterie*), Daniel Erdmann (*saxophones*).

2. Cf. Philippe Levraud, « "Allez voir ailleurs si on y est". Conflans sur orbite », *Bibliothèque(s)* n°26/27, pp. 86-88.

ÉMILIE DAUPHIN
Médiathèque Yves Coppens
Signy-l'Abbaye (08)



Une médiathèque **Outil** du lien **social**

Donner droit à l'intimité des usagers dans la bibliothèque, c'est aussi pouvoir les écouter, leur répondre, les aider dans toutes les dimensions de leur existence. Au-delà du prêt de livres...

L'exemple de Signy-l'Abbaye



Espace emploi et formation.

La médiathèque-centre-social Yves Coppens, structure hybride de la commune rurale de Signy-l'Abbaye (1365 hab), est issue d'une réflexion menée en 2001 par les élus locaux qui souhaitaient doter leur village d'un lieu alliant culturel et social. En 2005, dans une volonté d'ouverture, le projet, soutenu par de nombreux partenaires (Drac, CNL, Caf des Ardennes, conseil général et BDP), est présenté aux acteurs de la vie locale de la commune et du canton afin de connaître leurs souhaits et les diverses actions susceptibles de voir le jour dans cet espace.

de la fonction publique et la rédaction de lettres de motivation ou de CV. Celui-ci se situe au sein même de la bibliothèque, isolé par un paravent mais ouvert sur les rayonnages. Par ailleurs, à l'étage, un bureau, fermé cette fois-ci, sert à accueillir les différentes permanences sociales (ANPE, mission locale, PMI, etc.), cette pièce assurant la confidentialité.

En plus de ces services, la médiathèque est également Relais services publics. Le RSP permet la délivrance de renseignements administratifs de tous ordres, l'accompagnement pour effectuer des démarches en ligne, le suivi d'un dossier avec les organismes partenaires et l'obtention d'un rendez-vous avec un agent. Ce point informationnel est une aide précieuse pour les personnes en difficulté, un accueil et une écoute. L'accueil se déroule au centre de la bibliothèque comme une demande de renseignements. Lorsqu'un questionnement relève de l'intime, le personnel prend le temps de recevoir l'utilisateur dans un bureau et d'effectuer à ses côtés les démarches nécessaires au déblocage de la situation. La responsable RSP, Précilia Macra, est déjà intervenue dans des dossiers concernant la CPAM, la Caf, Pôle Emploi par exemple, et fait le lien entre ces différentes administrations : un affichage des offres d'emploi via la passerelle de l'ANPE. Ainsi, quatre personnes venant faire leur déclaration mensuelle sur le site internet des Assedic ont-elles retrouvé un emploi. Grâce à la connaissance des publics et des personnes en difficulté, elle est à même de répondre à leurs demandes et de cibler leurs besoins.

Le RSP est un service qui apporte une grande valeur ajoutée aux missions de la bibliothèque. Des habitants de la commune ayant franchi le seuil de la médiathèque pour une demande d'ordre administrative ont découvert ce qu'est réel-

CENTRE SOCIAL-MÉDIATHÈQUE OU MÉDIATHÈQUE-CENTRE SOCIAL ?

La Maison Yves Coppens ouvre en 2007 comme un lieu d'accueil, d'information, de documentation, de culture, d'animations et de loisirs, parce qu'en plus des services traditionnels d'une bibliothèque, elle offre un service de proximité facilitant les démarches administratives développant le lien social.

Son organisation spatiale ne diffère pas de celle d'une médiathèque. Sur les deux étages réservés à l'accueil du public, elle offre un espace pour la recherche d'emploi constitué d'un ordinateur et d'ouvrages sur l'orientation scolaire, les concours

lement une bibliothèque. Par méconnaissance, nombreuses sont les personnes qui pensent ne pas être à leur place au sein de ces structures culturelles. Or, ces mêmes personnes ont été étonnées de trouver des ouvrages de cuisine, de loisirs créatifs et de bricolage. Elles ont découvert que la bibliothèque s'adressait aussi à elles, ce qui leur était inconcevable auparavant. L'effet inverse existe également. Des usagers viennent emprunter des documents et s'aperçoivent qu'un souci administratif peut être traité. Par l'écoute et la discussion, les publics se confient énormément et nous sommes présents pour les orienter, tant par la documentation proposée que par une aide pour les démarches administratives et sociales.

Cette structure hybride croise parfaitement le champ culturel et l'espace social, peu importe alors sa dénomination. Médiathèque-centre social ou centre-social médiathèque, ces deux appellations se confondent : il s'agit d'une maison ouverte sur autrui. Son fonctionnement est pensé pour les usagers.

L'ACCUEIL SOCIAL, MISSION DE LA BIBLIOTHÈQUE ?

Le Manifeste de l'Unesco sur la bibliothèque publique souligne son rôle informationnel et social : « La bibliothèque publique est le centre local d'information qui met facilement à la disposition de ses usagers les connaissances et les informations de toute sorte. [...] Les collections et les services doivent faire appel à tous les types de supports et à toutes les technologies modernes, de même qu'à la documentation traditionnelle. Il est essentiel qu'ils soient d'excellente qualité, répondant aux conditions et besoins locaux. » Aujourd'hui, les professionnels doivent déplacer le centre de gravité des collections vers les publics mais aussi développer une autre politique et axer sa préoccupation sur le social, les deux n'étant pas incompatibles. « Cessons de survaloriser la dimension technique de notre travail », disait Anne-Marie Bertrand dans *La Gazette des communes*. La technicité du métier est chose importante, mais elle ne se suffit pas ; il est essentiel de travailler la dimension sociale.

La médiathèque Yves Coppens est un lieu ouvert où il n'est pas interdit de parler, de rire, de manger, de boire (on y trouve une machine à café) ; c'est une bibliothèque vivante que les usagers s'approprient. L'essentiel est que chacun s'y sente comme chez soi. Une ludothèque est située dans l'espace jeunesse, il y a du bruit et ce n'est pas incompatible avec la bibliothèque. Le métier de bibliothécaire n'est pas incompatible avec d'autres missions que la bibliothéconomie. À de nombreuses reprises, je suis intervenue dans des dossiers, j'ai aidé des personnes à remplir des feuilles d'impôt lorsque ma collègue est absente et j'ai écouté des parents en difficulté face à l'éducation de leurs enfants. Notre objectif est d'apporter au moins un début de



Aide à la lecture à la médiathèque Yves Coppens.

réponse à tout questionnement afin de ne pas laisser quelqu'un dans le désarroi. Je viens en aide aux publics demandeurs dans la limite de mes champs de compétence. Dans le cas contraire, je fais le lien avec la personne responsable ou avec les administrations concernées. Ces autres missions ne sont pas contraires à ma profession, elles créent un lien fort avec l'utilisateur.

À l'heure actuelle, dans un contexte économique difficile, il est important d'apporter une valeur ajoutée au modèle classique des bibliothèques. Allier le culturel et le social est essentiel ; cette voie permettra à nos établissements de perdurer. En Grande-Bretagne, le modèle des Idea Store et des lieux « *plug and play* » est une réussite, pourquoi ne pas s'inspirer de cette démarche pour faire de nos bibliothèques des lieux plus animés encore.

SERVICE SOCIAL, SERVICE CULTUREL : QUELLE ORGANISATION ?

Ce champ de réflexion demande néanmoins de modifier l'aspect structurel et organisationnel de la bibliothèque. En effet, plusieurs corps de métiers cohabitent au sein de l'établissement : filière animation, administrative et culturelle. Le personnel a dû s'adapter au métier de chacun et a appris un versant professionnel inconnu à ce jour. Dans les premiers temps, la méconnaissance des missions propres à chacun a rendu difficile l'appréhension de la transversalité des tâches. D'autre part, la venue de collaborateurs extérieurs – du secteur social, notamment – modifie profondément l'aspect traditionnel de la bibliothèque et permet une diversification et un pluralisme des usagers.

Après deux ans de fonctionnement, y a-t-il un écart entre l'intuition de départ et la réalité ? Le regard des élus locaux sur la structure est positif, malgré quelques ajustements et quelques difficultés, nous avons réalisé la maison qu'ils souhaitaient voir naître et vivre. À l'heure actuelle, 50% de la population est inscrite, active, et participe à la vie de la médiathèque. Une dynamique est lancée. ■

MICHÈLE SALES

ex chargée de mission pour le développement de la lecture et des activités culturelles en milieu pénitentiaire en Aquitaine (de 1993 à 2007)

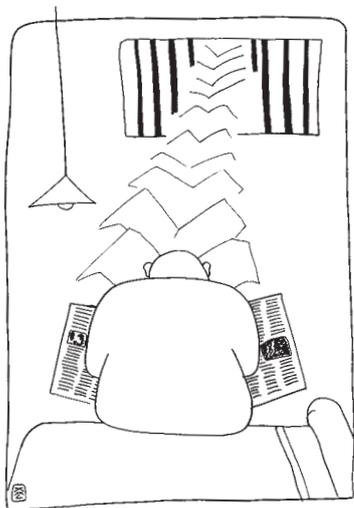


L'intimité et la bibliothèque :

un paradoxe en prison

Quand de toutes parts, l'intimité est niée, lire pourrait être le dernier acte libre d'un corps contraint. Est-il cependant si simple de lire en prison ?

Lorsqu'elles font défaut, se dessine un réseau de conditions qui font paraître l'acte de lecture plus déterminé qu'on l'eût cru, plus fragile, et plus précieux d'autant.



femme souffrant de mycose sur les mains à qui la pommade nécessaire met un mois à parvenir pour comprendre pourquoi ça ronge aussi de l'intérieur.

Privé du temps, de celui qui s'écoule, tout est sur un autre rythme, les jours, les semaines, les saisons, le temps s'étire ou se contracte.

Du corps il reste l'enveloppe niée ou magnifiée, corps qui se voultent et se négligent, ou corps couverts de muscles artificiels,

CONTRAINTÉ PAR CORPS

Peut-on parler de l'intime et des bibliothèques dans les prisons ? L'intime c'est le corps, d'abord, puis l'espace intérieur ensuite, les deux étant intimement liés.

Le lieu carcéral est d'abord une contrainte sur le corps privé de la liberté d'aller et de venir, privé de vue par l'enceinte des murs, puni par l'odeur, puni par le bruit incessant et violent. Privé de goût aussi, le corps, par la nourriture carcérale. Privé de l'autre sexe, hommes et femmes, privés d'amour, privés d'intimité, et cette souffrance-là est intense. Privés de vie de famille, de la présence d'enfants, des parents qui vieillissent loin.

Et le corps souvent est malade, souffrant, rage de dents ou plus grave, traité avec un peu plus d'humanité depuis quelques années, mais il faut avoir vu une jeune

gonflés, cultivés. Pas de corps à l'aise, pas de corps qui vivent d'une vie naturelle.

Le manque d'intimité des cellules surpeuplées ne permet pas à chacun d'écouter ou de voir ce qu'il aime. La cellule est souvent sombre, mal éclairée. Pas de confort, le bruit des autres, l'horaire imposé découragerait n'importe quel lecteur. Là, lire est une conquête, une affirmation.

La « contrainte par corps », terme juridique, n'est pas qu'une expression : c'est la réalité vécue jour après jour pendant le temps de détention.

VIE INTÉRIEURE

La vie intérieure, ensuite, que peut-il en rester dans une promiscuité constante, une intranquillité permanente, l'angoisse du procès au ventre, l'attention captée à chaque instant de vie par les soucis à l'intérieur et à l'extérieur. Seuls les plus forts résistent à cet envahissement.

Qu'y peuvent les bibliothèques en prison ? Est-ce que ces lieux, exigus pour la plupart, peuvent représenter autre chose, peut-être symboliquement, sinon matériellement ? On a beaucoup dit à ce sujet. J'ai beaucoup dit aussi, plus pour convaincre que par conviction. Que la bibliothèque dans la prison est un lieu autre que la prison. Que la bibliothèque appartient au monde extérieur, est une ouverture, une fenêtre, un temps d'apaisement, de retour sur soi...

Il faut s'accrocher au symbole, la bibliothèque serait la liberté, le temps retrouvé, le goût de vivre, lieu de respect des personnes et de leurs choix.

Oui, il faut le dire, très fort, aux autorités carcérales et culturelles, tout en dépend.

Oui, il faut pouvoir voir tout cela et vivre exactement le contraire.

DU PARLOIR À L'ÉCRITOI

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, les ateliers d'écriture ont en détention autant de succès, voire plus, que des ateliers a priori plus attractifs comme la musique, le slam, la BD, le théâtre... S'y passent des choses essentielles, dues à ce que la parole écrite permet une plus grande liberté dans l'expression de l'intime. Dues aussi bien évidemment aux qualités humaines de l'animateur qui aura installé un climat de confiance et posé un regard sensible sur les participants.

C'est l'heure du repas et le surveillant, en venant chercher les participants à l'atelier « lecture à voix haute », les découvre deux par deux, un exemplaire de *Matin brun* de Franck Pavloff entre les mains, s'appliquant à peaufiner leur lecture. « Cinq minutes, s'il vous plaît, on n'a pas fini ! »

C'est un petit groupe réuni autour de l'écriture d'une fable, dans la bibliothèque. On en profite pour parcourir les livres en rayon et en conseiller un, « *toi qui t'intéresse à la versification* », et « *dans cette collection BD, il y a souvent des choses très intéressantes* ». Le lendemain, les livres sont empruntés. Le dernier jour de l'atelier, on se dépêche de finir son histoire. « *Ah pourquoi vous ne revenez pas la semaine prochaine ?* »

C'est un atelier d'écriture de poésie qui fédère les quatre établissements pénitentiaires de la région, et rassemble ces passeurs indispensables et précieux que sont les enseignants, les bibliothécaires, les intervenants extérieurs. « Ouverture », « Territoires », « La Théorie d'extraction utile » et « Balades » forment une série regroupée sous le titre générique « Écritoir », néologisme né des similitudes que l'on remarque souvent entre un atelier d'écriture et cet autre lieu d'échanges en prison qu'est le parloir.

À chaque fin d'atelier d'écriture, conte, prose ou poésie, les détenus repartent avec une trace de leur production, un livret témoin qui leur appartient et dont ils peuvent être fiers.

En détention, tout le système de communication interne est basé sur l'écrit. Ceux qui ne savent pas écrire se font aider, certains suivent des cours pour s'affranchir de cette dépendance. La correspondance avec les proches prend une place essentielle. Mais au-delà de cet aspect pratique, les mots de la poésie, les aphorismes, l'écriture de soi semblent répondre à une nouvelle quête de rêve et de sens.



Claire SOUBRANNE
Chargée de mission
Développement des actions culturelles en milieu pénitentiaire
Centre régional du livre en Limousin - ALCOL

LIEUX DÉFIS

Des images qui me reviennent après tant d'années, il y a des pièces un peu attristées par des fenêtres étroites, des éclairages pauvres, des étagères sur lesquelles il y a des livres, bien sûr, des livres pas toujours vivants, des beaux, des neufs, des vieux (vite on devient vieux dans ces lieux, les livres suivent la règle). Il y a peu d'autres choses, le multimédia se heurtant ici au manque de matériel en possession des personnes détenues, et de l'inégalité qu'engendre la disposition ou non d'un matériel d'écoute ou d'un ordinateur.

Chaises disparates, coin lecture insuffisant en taille et en confort (que dire des fauteuils en bois parfois fournis par l'administration, raides et durs, si peu faits pour le corps).

Temps limité, curieusement limité, entre les horaires internes, les promenades à heures fixes, les parloirs pour les avocats ou la famille, les consultations médicales, etc.

Et qui ne peut pas comprendre que tout cela est ici plus important que la lecture ?

Parfois, dans certains lieux, existent des médiathèques modèles, plus vastes, plus agréables. Je crois que cela ne change

rien au rapport complexe de l'enfermement avec la nécessaire liberté intérieure pour lire, entendre ou voir.

Et pourtant, oui, sans aucun doute, ces lieux sont vécus autrement que le reste de la prison par le personnel et par les personnes détenues. Ces lieux sont des défis. Défis à la sécurité puisque peu de surveillance à l'intérieur, défis au temps volé pour autre chose qu'endurer sa peine, défis puisqu'ici on s'autorise à penser seul, et à exercer des choix exprimant une personnalité niée par le système pénitentiaire.

Mais ces lieux existent, doivent impérativement exister. La lecture et l'accès à la culture des personnes détenues ne sont pas limités par décision de justice. Ce qui pourrait s'y conquérir comme intimité est là. Cette intimité est dans les livres. Nul ne peut interférer entre ce que dit un auteur et ce qu'un lecteur lit, comprend, intériorise. Personne ne peut s'immiscer entre une pensée écrite et un lecteur qui la reçoit, personne pour contrôler, orienter, décoder, si ce n'est le lecteur lui-même.

Là commence l'évasion. Là est aussi l'objet des efforts considérables mis en œuvre pour qu'une fois où l'autre cela puisse se produire. ■



Pierre Andricq, ex directeur de la médiathèque de l'Alliance française de Buenos Aires (Argentine), a pris la

direction du réseau des bibliothèques de la Communauté d'agglomération Évry Centre Essonne depuis le 7 septembre. Il succède à Josette Granjon.



Bruno Dartiguenave a quitté le poste de directeur de la BDP de Maine-et-Loire depuis le 1^{er} septembre. Il a rejoint la Drac de

Bretagne comme chargé de mission actions territoriales et DGD, concours particulier pour les bibliothèques.

Elena Caillard, bibliothécaire territoriale en disponibilité (de la ville de Nice), a rejoint depuis le 16 novembre, l'équipe du CRFCB de Marseille pour assurer la coordination et le suivi des formations en direction des personnels des bibliothèques territoriales. Elle prend la suite de Cécile Ghioldi.

Gaetano Manfredonia, enseignant, puis élève conservateur à l'Enssib, promotion Albert Londres, est devenu au 1^{er} juillet directeur de la BDP de Corrèze (19).



Marielle de Miribel a quitté en décembre ses fonctions à Médiadix pour entrer à l'Inspection des bibliothèques de la Ville de Paris.



Isabelle Ramon prendra la responsabilité de la BM de Colmar le 1^{er} janvier 2010. Membre du CA du groupe ABF Alsace, elle a géré le site de formation

de Mulhouse pendant une dizaine d'années. Elle était adjointe à la BM de Mulhouse depuis 27 ans.

Emmanuelle Relle a laissé la direction de la BM de La Ciotat (13) pour prendre celle de l'annexe de la BDP des Bouches-du-Rhône à Saint-Rémy-de-Provence le 1^{er} septembre.

En bref

■ COMMISSION INTERNATIONALE

Après les deux congrès « québécois » de Montréal (AIFBD) et de Québec (Ifla) en l'été 2008, dans lesquels les collègues de la commission internationale et du groupe Île-de-France se sont fortement investis, plusieurs pistes avaient été tracées :

- poursuivre la sensibilisation des adhérents aux questions internationales et réfléchir à la concrétisation d'un projet à échelle européenne, éventuellement avec la commission jeunesse ;
 - commencer une investigation sur les politiques internationales des collectivités territoriales aux différents échelons ;
 - préparer la réception des délégués étrangers au congrès de Paris de 2009. Les hasards du calendrier et des propositions de partenaires ont fait que plusieurs membres de la commission ont été sollicités pour divers projets :
 - participation à un comité de pilotage proposé par le ministère des Affaires étrangères et géré par Culture et développement en vue d'un état des lieux et de l'élaboration d'un vademecum de la coopération internationale (en cours de finalisation) ;
 - investissement important au Comité français Ifla (CFI) – attribution des bourses ; suivi des boursiers ; préparation du congrès de Milan (2009) ; redéfinition, surtout, des statuts du CFI, souhaitant être, plus qu'un relais de l'Ifla, à la disposition des professionnels et mettre à disposition son expertise dans les questions internationales.
- accueil des congressistes étrangers au congrès de Paris (2009) avec l'accueil particulier d'un délégué palestinien ;
 - participation au congrès de l'Ifla à Milan : présence notable, interventions (cf. pp. 95-97 de ce numéro)
 - préparation de futurs échanges avec des collègues allemands et italiens, et contact avec l'association Bibliothèques sans frontières.
- Si nombre de collègues, dans et hors de la commission, sont désormais engagés dans des actions de coopération ou relatives à l'international, voyages d'études, échanges..., l'association manque d'objectifs forts et de projets concrets autour desquels se rassembler. La commission internationale s'est réunie à la mi-décembre pour faire des propositions. D'ores et déjà, plusieurs axes peuvent être définis :
- assurer une réelle prise en charge de cette question par les instances nationales de l'association et une représentation de la commission au Bureau national ;
 - revoir les critères et les conditions d'accueil des délégués étrangers au congrès ; assurer une meilleure liaison avec les congressistes ;

- conduire une investigation auprès des collectivités locales pour recenser les actions en ce domaine et contribuer à d'éventuels rapprochements ;
- poursuivre l'engagement au sein du CFI ; encourager les collègues à participer à l'IFLA ;
- acter les « bonnes pratiques » à l'étranger et les intégrer à la réflexion sur l'avenir des bibliothèques ;
- favoriser les échanges professionnels (travail avec d'autres associations étrangères, proposition de convention, etc.). Un projet est en cours avec le MOTif en Île-de-France ;
- concrétiser des projets de coopération et d'accompagnement à la lecture dans les pays en voie de développement en lien avec des associations comme BSF.

■ COMMISSION HANDICAP

La commission handicap de l'ABF est un lieu d'échange et de confrontation d'expériences dans le domaine du handicap au sein des bibliothèques. Elle réunit des professionnels de bibliothèques publiques, universitaires et spécialisées (l'AVH). Elle a publié *Handicap et Bibliothèque* dans la collection « Médiathèmes » (première version en 2007) et qui a été actualisé et enrichi cette année pour prendre en compte l'actualité juridique liée au handicap (la parution des décrets d'application de la loi Dadvsi et la mise en place des diagnostics d'accessibilité liés à la loi de 2005)... Cet ouvrage décrit

le contexte juridique et institutionnel actuel et fait le point sur les collections, les services, les animations que l'on peut proposer aux personnes handicapées en bibliothèque.

Par ailleurs, nous organisons des ateliers ou des rencontres thématiques au moment du Salon du livre de Paris ou du congrès de l'ABF autour de sujets ciblés ou d'actualité : « Animation et Handicap : vers une mixité des publics » (Salon du livre 2008), « Construire une bibliothèque accessible : l'impact de la loi du 11 février 2005 » (Congrès ABF 2009)...

La commission est enfin toujours ouverte à tout adhérent souhaitant participer à une réflexion et une mise en commun des différentes initiatives relatives à la problématique du handicap dans les bibliothèques.

Contact : **marienoelle.andissac@wanadoo.fr**

■ GROUPE DE TRAVAIL BIBLIOTHÈQUES / MÉDIATHÈQUES DE COMITÉS D'ENTREPRISE

Pendant ces trois années le Groupe de travail a continué à réfléchir sur le sens moderne des bibliothèques/médiathèques sur le lieu de travail dans un temps où le réseau institutionnel de la lecture publique s'est puissamment développé et où les comités d'entreprise glissaient vers des formes de consommation de loisirs parfois éloignées des missions sociales et culturelles de l'institution. L'objectif arrêté lors du Salon du livre de Paris 2007

de réaliser un document qui dirait le sens profond et moderne de la médiathèque de CE est concrétisé avec la publication en octobre 2009 d'une plaquette au format PDF, *Les médiathèques de comités d'entreprise, aujourd'hui*, accompagnée d'une présentation de la Charte pour le développement de la lecture en entreprise, le texte fondamental sur le sujet. Ce travail se décline en dix chapitres substantiels énonçant une réalité, une identité, un partenariat, un avenir, un patrimoine, une nécessité, une ambition, une liberté, un plaisir, un droit qui font des bibliothèques/médiathèques sur le lieu de travail un espace essentiel de la citoyenneté et de la démocratie, et une singularité dans le réseau général de la lecture publique.

Le groupe de travail a répondu aussi aux demandes des professionnels souhaitant des articles pour les revues, comme le *BBF* par exemple, ou des interventions lors de journées d'études, comme celles organisées par le groupe régional de l'ABF Poitou-Charentes-Limousin ou le Service du livre et des bibliothèques du CCE SNCF. C'est aussi à l'initiative du GT que le bureau national a pris la décision d'adresser une lettre le 10 mars 2008 aux secrétaires de comités d'entreprise afin que les départs à la retraite des militants bénévoles soient compensés par des emplois professionnels. Le groupe va continuer les trois prochaines années

ce travail de recherche et de sensibilisation pour rendre visible le sens des médiathèques de comités d'entreprise qui contribuent d'une manière originale à participer de la valorisation de l'indice d'épanouissement humain.

■ ÎLE-DE-FRANCE

11/02 : 2^e journée du cycle sur « Bibliothèques et partenariats » initiée en octobre 2009 : « Les partenariats à toutes les étapes de la chaîne du livre, de la constitution des fonds jusqu'à la sensibilisation des publics spécifiques ». Au programme : connaissance du territoire, constitution des collections, mise en place et valorisation des services. Rens. et inscr. Ophélie Ramonatxo : 06 70 84 00 07 / Gabriel Lacroix : **gabriel.lacroix3@orange.fr** Précisions sur : **www.abf.asso.fr**

■ MIDI-PYRÉNÉES

18/01 : suite à l'AG du matin, de 14 à 18 h : conférence et table ronde autour du livre de Martine Poulain, « Livres pillés, lectures surveillées. Les bibliothèques françaises sous l'Occupation » en présence de l'auteur, avec Anne-Marie Pavillard (archives de la BDIC) et Jean-Claude Kuperminc (bibliothèque et archives de l'Alliance israélite universelle), suivie d'un débat modéré par Brice Torecillas. Journée organisée en partenariat avec le pôle Société de la médiathèque José Cabanis. Grand auditorium de la médiathèque José Cabanis.

Inscription gratuite : **agnes.bach@univ-tlse2.fr**

■ PACA

Un voyage d'étude à San Francisco est à l'étude pour un groupe de 10 à 15 personnes en mars ou avril. Programme en cours d'élaboration autour de la bibliothèque publique de San Francisco et ses 26 annexes, un volet « développement durable et bibliothèques », la Berkeley Library, la médiathèque de l'Alliance française et la bibliothèque de la California State East Bay University. Une bourse sera proposée aux adhérents ABF PACA en fonction de leur grade pour la participation aux frais de vol et d'hôtel (les frais de repas, visa, assurance restant à la charge des participants).

Dates envisagées : 3-10/03, 21-28/03 ou 23/04-1/05.

Si vous êtes intéressé, nous contacter pour faire part de votre préférence sur **www.doodle.com/iqwgxsfeu9pnik6u** Informations complémentaires dès que possible sur les pages régionales du groupe. Organisatrices : Virginie Chaigne et Estelle Cayla. Inscription : **geboli@mairie-marseille.fr**

■ PARIS

Visites de la bibliothèque Sainte-Barbe (cf. dans ce numéro pp. 108-109), les vendredis 8/01, 5/02 12/03, 9h15 à 10h45. Elles se poursuivront les 9/04, 7/05 et 4/06.

Inscriptions (dans la limite des places disponibles) : David Matarasso : **david.matarasso@univ-paris3.fr**

Voyage d'étude

Groupe Poitou-Charentes-Limousin

Un tour en Finlande

Voyage d'étude en Finlande, 23-28 février 2009

Seize bibliothécaires ont fait ce qui prend désormais figure de pèlerinage¹ : le voyage en Finlande est aux bibliothécaires ce que le voyage à Bayreuth fut aux wagnériens, une équipée aux sources de la « musique de l'avenir ». En neuf étapes.

Fin-land, suo-mi : « terre des marais »
Claude Simon



© Annie Zulkowski

Bibliothèque Metsö (Tampere).



© AM Delaune

Bibliothèque Pohjois-Haaga (Helsinki).

Rajaton kirjasto – sivistyksen ja elämyksen lähde elämäntien kaikissa vaiheissa = Bibliothèque sans frontière – source de lumières et d'inspiration tout au long de votre vie. Autrement dit « *Enjoy life* », ainsi que Kristina Virtanen, responsable de l'accueil des bibliothécaires étrangers à Helsinki, résume le projet 2006-2010 pour les bibliothèques publiques du département Culture au Ministère finlandais de l'Éducation. Au programme des voyageurs, ce seront neuf visites de bibliothèques, minutieusement organisées...

1. Cf. « À la découverte du modèle finlandais », par le groupe ABF-Lorraine, *Bibliothèque(s)*, n° 37, mars 2008, pp. 64-67 ; « Les bibliothèques en Finlande », par le groupe ABF-Rhône-Alpes, (<http://abfrhonealpes.midiblogs.com/archive/2008>) ; « Compte rendu du voyage d'études 16 au 22 mai 2006 », par le groupe ABF-Normandie (www.abf.asso.fr, pages régionales Normandie, rubrique Archives).

> Cyber-café, studio musical, serre ou magasin...

Harri Annala, un des responsables de la Kirjasto 10 (Bibliothèque 10), nous reçoit. Ce « 8^e frère² » guidera nos pérégrinations dans le réseau HelMet³ qui relie les bibliothèques d'Helsinki, Espoo, Vantaa et Kauniainen.

Située au numéro 10 de l'immeuble de la Poste, en face de la gare au centre d'Helsinki, elle est spécialisée en musique et multimédia. Ouverte 78 h par semaine, jusqu'à 22 h, ou 20 h le week-end, elle s'adresse plus particulièrement aux jeunes. Son personnel est jeune lui aussi, masculin et décontracté. Très compétent aussi

2. Allusion au roman d'Aleksis Kivi, considéré comme fondateur de la littérature nationale, *Les Sept Frères*, ndlr.

3. www.helmet.fi

pour accompagner les usagers dans leurs projets d'enregistrements sonores, de montages vidéo, d'émissions de radio ou sur Internet, ou même pour bâtir sur place un spectacle après avoir repoussé les rayons. Harri nous dit fièrement qu'on vient ici « pour voir un pote ». Un peu à l'étroit dans ses 1000 m², la bibliothèque propose quand même 47 000 CD, des



© Sylvie Brachet

Helsinki Bibliothèques 10 (Helsinki) : écouter confortablement de la musique classique.



© Agnès Gastou

Bibliothèque Metsö (Tampere), vue panoramique.



© Agnès Gastou

partitions, des DVD dans des espaces diversifiés d'écoute – fauteuils clubs pour le classique, déco ethnique pour les musiques du monde... –, un studio d'enregistrement, une salle multimédia. Au cœur de la capitale d'un pays qui compte 30 orchestres symphoniques, elle fait partie de la « ceinture musicale » d'Helsinki, à deux pas du chantier de la Philharmonie Sibelius.

À quelques kilomètres de là, en pleine nature semble-t-il, la Bibliothèque Viikki dite « Korona », ronde et bleue, offre des espaces lumineux avec trois jardins d'hiver – égyptien, planté de papyrus, japonais, façon zen et méditerranéen, avec citronniers – grâce à la double paroi de verre qui l'englobe d'air chaud. Là, on ne craint pas de prêter des documents d'un type inattendu comme des bâtons de randonnée ou des compteurs pour mesurer la consommation des appareils ménagers, au gré des partenariats locaux, associatifs ou municipaux. Conservant de nombreuses collections, elle se présente sous forme de magasins en libre accès avec une salle de travail ouverte en sous-sol 24h/24. Viikki vit harmonieusement sa mitoyenneté avec la Bibliothèque centrale de l'Université d'agriculture, partageant une Salle des périodiques communiquant entre les deux bibliothèques.

> Comme à la maison... entre amis

La nuit tombe maintenant et, dans un quartier plus urbanisé, la petite biblio-

thèque Pohjois-Haaga nous apparaît de la rue en pleine activité. Tous les écrans, comme mis en vitrine, sont visiblement occupés. Saara Ihamäki et son adjoint sont là disponibles pour nous accueillir ; leur site Internet l'indique : ici, on peut louer un bibliothécaire (pour 45 minutes !). Tout simplement, ils nous disent leur joie d'avoir participé au rajeunissement de ce lieu carré et clos, « d'allure soviétique », et d'avoir vendu un tiers des collections « un beau jour de folie ». Place faite aux usagers !

Saara nous vante la plasticité de leurs banques d'accueil sur roulettes où l'on peut se mettre « côte à côte avec l'usager pour rechercher ensemble l'information ». Elle dit que « dans une petite équipe, dès qu'on a une idée, on la réa-

lise », et elle n'en manque pas. Quant à son adjoint, qui sait bien qu'il ne sera jamais riche puisqu'à formation égale⁴ les bibliothécaires sont nettement moins rémunérés que les enseignants, il nous dit toutefois son plaisir d'animer un club de lecteurs à la maison de retraite voisine où il retrouve son vieux professeur de littérature qui l'impressionnait tant jadis.

> Musée, broc', havre de paix

Très contrastée, la Bibliothèque Rikhardinkatu occupe un bel édifice

⁴ 2 agents sur 3 sont qualifiés : recrutement à Bac+3 ou +5, diplôme universitaire incluant des mentions en sciences de l'information et stages. 3 universités délivrent ces formations : Tampere, Oulu, Turku.



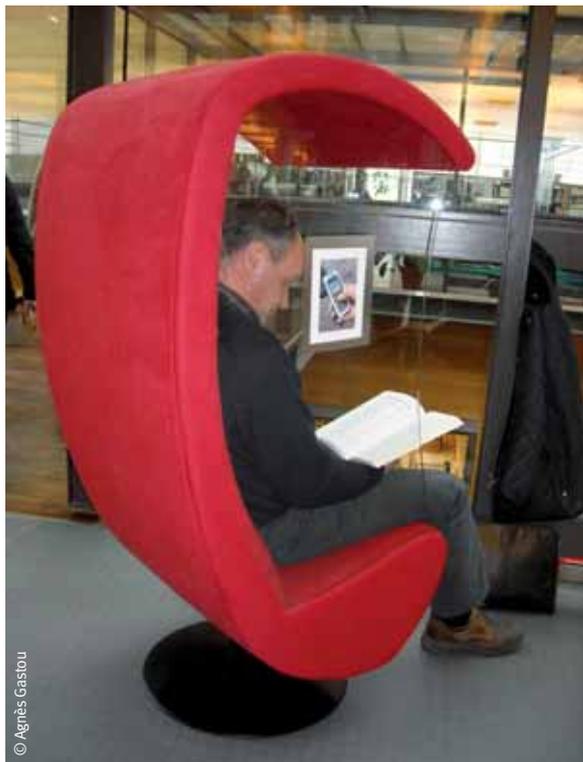
© Sylvie Brachet

Bibliothèque Rikhardinkatu (Helsinki), les fichiers livrés aux artistes .



© Marie Christine Plaignaud

Bibliothèque Rikhardinkatu (Helsinki), accueil.



© Agnès Gastou

Bibliothèque Apple (Espoo), « siège téléphone ».



© Agnès Gastou

Bibliothèque Sello (Espoo), « machine de tri des retours ».



© Annie Zulkowski

Bibliothèque Sampola (Tampere), la maison du conte.

Horaires d'ouverture : très larges, de 10 h à 20-22 h, et toujours le dimanche après-midi.

Automatisation des services : automates de prêt et machines de tri pour les documents rendus. La lecture du code-barres entraîne chaque document vers boîte ou chariot, prêt à partir pour sa destination aller ou retour.

Travail en réseau : signifie pour les usagers des services très développés sur le Web, comme le service des réservations. HelMet offre 2 millions de documents réservables à domicile, dans la limite de 30 par personne. Ce service très demandé se paie 0,50 €. Pour les bibliothécaires, le travail en réseau signifie la centralisation des acquisitions et du catalogage à la Bibliothèque centrale ainsi que la conservation dans un dépôt central. Une autonomie est préservée : sélection et désherbage, choix du classement. Côté conservation, chacun peut constituer sa petite réserve, ou vendre à 1 ou 2 €.

Temps de travail interne (back office) : dans les bibliothèques du réseau Helmet, il n'excède pas 20% des 36 h hebdomadaires. La priorité est d'être au contact des publics. Les documents facilement classables – albums, BD par exemple – se passent très bien d'une cote.

Mobilier : mobile et adapté. Les écrans sont souvent disposés en respectant une certaine discrétion mais la fantaisie règne aussi. Ainsi, des stations-services de l'information (Information Gas Service¹) sont installées au carrefour, sur le trottoir ou au fond de la vénérable Kirjasto Rikhardinkatu.

Profils : les profils des bibliothécaires varient selon les caractéristiques des établissements. Au pays de Linus Torvalds (Linux) et de Nokia (téléphonie mobile), ils doivent développer des compétences pointues pour une population très éduquée.

1. <http://igs.kirjastot.fi/en-GB/IGS>

construit pour elle au XIX^e s., restructuré à la fin du XX^e par un bel escalier en volute qui distribue les différents espaces. À l'occasion de cette métamorphose, la bibliothèque s'est spécialisée dans les arts. Son directeur, Jorma Mähönen, nous présente très courtoisement l'artothèque « inspirée » de celle de la Maison du livre de Villeurbanne (69), qu'il visita en 1989 et dont il garde précieusement le dossier de présentation. C'est une galerie encombrée de tableaux et d'objets qui est gérée avec une association d'artistes et qui attire les amateurs. Sur chaque œuvre sont indiqués deux prix : celui de la location mensuelle et le prix de vente si l'on souhaite s'approprier l'objet. Par ailleurs, la bibliothèque expose des livres d'artiste dans les antiques vitrines boisées, et les

anciens fichiers avec des tiroirs à malice sont eux-mêmes devenus objets d'art. C'est un joyeux mariage de l'ancien et du nouveau.

Il faut prendre le train pour se rendre à Espoo. Les coquettes gares en bois ponctuent sous la neige une sorte de conte de fée qu'on aurait lu autrefois. Nous nous rendons cependant au centre commercial Apple où des oriflammes et une passerelle de lecture suspendue au-dessus de la galerie marchande nous signalent la bibliothèque. Havre de sérénité dans un univers marchand. L'accueil est gradué, des tout-petits aux plus grands, marqué par des espaces spécifiques. Un immense sofa incite le passant à une pause. Là, en buvant un verre d'eau fraîche, on nous apprend qu'un troubadour va régulièrement d'une bibliothèque d'Espoo à l'autre chanter et animer des séances poétiques. Et si au café voisin nous trouvons des livres de la bibliothèque qui traînent sur les banquettes, ce n'est pas



Bibliothèque Sello (Espoo), vue générale.

un hasard : le club de lecteurs s'y réunit souvent. Mais à la bibliothèque il n'y a rien à vendre.

> Office municipal, théâtre et salle de concert

La Bibliothèque Sello est située dans un autre centre commercial. Spacieuse, ses 5 800 m² sont répartis sur deux niveaux ; le rez-de-chaussée, accessible de l'esplanade, est une véritable agora. Lieu de transaction de documents, on y retire ses réservations (classées par date sur des dizaines de mètres linéaires). Un bureau municipal – état-civil, tickets de transports, informations diverses – occupe un coin à droite. Les adolescents sont accueillis à leur département par des bibliothécaires issus de l'immigration : livres bien sûr, CD, DVD, mais aussi jeux de société et jeux vidéo leur sont proposés. Là aussi, on retrouve les copains. La bibliothèque offre une multitude de petites salles vitrées : ici, on voit un groupe occuper la salle de jeux multimédia, là c'est un vieux monsieur qui joue du trombone et, à l'entrée d'une salle informatique, on peut lire les horaires pour trouver quelqu'un qui va vous dépanner dans vos diverses manipulations...

À Tampere, 200 km au nord, c'est l'enthousiaste Pälvi Karlstedt qui nous accueille dans sa célèbre Metsö, la bibliothèque municipale nichée dans un jardin. Pälvi a collaboré à ce bâtiment en forme de coq de bruyère avec les architectes concepteurs, ainsi qu'au choix du mobi-

lier, jusqu'au moindre détail. Elle adhère à l'esprit du projet, très finlandais : blanc cassé du ciel neigeux, bleu des lacs en été, vert des sapins de la taïga... Des miroirs à la hauteur des enfants ont été disposés au bout des rayons pour refléter les arbres et le ciel. Une salle de théâtre nous émerveille avec ses poufs dépliables, ses vitrines débordantes de marionnettes et la séance improvisée que nous offre Pälvi en français. Les sièges, tels ces bancs coffres encombrés de nou-nours des forêts lapones, sont de toutes tailles et pour tous les usages. Grâce des courbes des voûtes, des lampes et de l'auditorium, noté meilleure salle de concert de Tampere.

Mais il faut s'imprégner vite car Elina Harju nous attend déjà pour présenter « son » Netti-Nyssa⁵, un grand bus qui va chercher et embarque les usagers pour de ludiques initiations. Son objectif : apprendre à des publics âgés ou isolés comment communiquer avec les outils modernes. Elina nous rappelle que la Finlande est vaste (3/4 de la superficie de la France) et que ses 5 millions d'habitants ont tendance à se disperser dans la belle nature. Ce bus coloré nous dépose à la Bibliothèque Sampola, dernière étape. Au sein de cette banale bibliothèque carrée de 1000 m² est enchâssée la Maison de Blanche Neige ! Fonctionnellement, c'est la salle d'Heure du conte, mais au pays de Père Noël, on sert le conte à toute heure semble-t-il !

5. www.tampere.fi/kirjasto/nettinysse



Bibliothèque Sello (Espoo), zone silence.

Dans ce voyage, chacun partait sans doute avec ses propres interrogations. J'étais moi-même curieuse de nos collègues finlandais : de les voir à l'œuvre dans leur contexte, animant des bibliothèques réputées pour leur dynamisme. Finalement il me semble que la loi très démocratique de 1998⁶, qui oblige les communes à proposer des services de documentation et d'information de bon niveau et adaptés, n'est pas à l'origine de ce dynamisme. Sans aucun doute, la loi est un appui, et en dix ans de nombreuses bibliothèques ont été construites et rénovées. Mais là comme souvent, la loi apparaît comme la juste reconnaissance d'un état de fait, car il est bien certain qu'aucune loi ne saurait susciter un tel engagement des professionnels que l'on a pu rencontrer, qui tous font preuve d'une souplesse déterminée à coller à la réalité de leurs concitoyens et les aider à goûter aux joies de la vie.

Anne-Marie DELAUNE
IUFM du Limousin



6. La loi de 1998 réactualise celle de 1928 : 1. Les autorités locales ont obligation d'organiser les services de bibliothèques et d'information ; 2. La bibliothèque est un service municipal de base ; 3. Son utilisation et le prêt sont gratuits ; 4. Des personnels qualifiés doivent être en nombre suffisant et les équipements renouvelés souvent ; 5. La qualité des services doit être évaluée, en particulier l'accès à ces services. www.lib.hel.fi

Le rapport 2008 de la bibliothèque d'Helsinki est consultable en ligne. Il est éloquent : www.lib.hel.fi/en-GB/

ABF-Groupe Art

Des bibliothèques d'art vues de Florence

Actualités de la pré-conférence Ifla 2009

L'engouement pour l'Italie qui s'est développé dès le Grand Tour s'est confirmé lors de la rencontre des bibliothécaires d'art à Florence du 19 au 21/10 2009. Cette ville renferme des collections remarquables pour les chercheurs de niveau international. Voici un aperçu de quelques-unes de nos découvertes...



© Hanzade Uralman

Vue de la bibliothèque du musée d'art moderne d'Istanbul.

C'est grâce aux rencontres organisées par l'Institut allemand d'histoire de l'art, le musée des Offices, la Villa I Tatti et la bibliothèque Marucelliana que nous avons pu découvrir ces bibliothèques spécialisées qui forment à Florence une sorte de campus et sont financées soit par les instituts étrangers soit par les pouvoirs publics italiens.

Nous évoquerons trois leitmotiv des bibliothèques de musées et les activités de deux instituts remarquables avant de présenter des ressources documentaires spécialisées que les adhérents du groupe Art gagneraient à utiliser.

> Des bibliothèques de musées : réseauter¹, valoriser les fonds, élargir les publics

La session d'ouverture a été menée avec brio par Claudio Di Benedetto, directeur de la bibliothèque du musée des Offices qui a présenté la longue histoire de l'institution et résumé les caractéristiques de la majorité de ces bibliothèques : une politique d'acquisition établie en fonction des

1. Terme utilisé dans les bibliothèques du Québec.

collections du musée et des besoins documentaires des personnels scientifiques, un attachement très fort des usagers internes à « leur » outil de travail – ceux-ci estimant que les règles d'accès au prêt et aux fonds doivent leur être spécifiques, enfin, un Département du musée qui doit défendre sa place au sein de l'institution puisqu'il est considéré comme un centre de coûts par la direction à la différence des services d'expositions qui génèrent des ressources propres.

Au musée du Prado, le transfert de la bibliothèque dans un nouveau site en 2008 a marqué une étape importante de la modernisation des bibliothèques spécialisées espagnoles. Ce musée national, créé en 1819 pour accueillir les collections royales de peintures, a été doté d'une véritable bibliothèque : salle de lecture spacieuse dans la *Cason del Buen Retiro*, accès libre aux rayonnages, installation de compactus pour préserver une partie des 60 000 volumes dont 4 500 livres antérieurs à 1900, 1 000 titres de périodiques ainsi que des catalogues de vente. Entre 2003 et 2007, les acquisitions ont crû de manière notable pour combler certaines lacunes tandis que le fonctionnement a été amélioré grâce au logiciel ABSYS qui a permis le prêt informatisé ainsi qu'un signalement dans le catalogue collectif des bibliothèques patrimoniales espagnoles, de 2 000 volumes rares du XVI^e siècle au XIX^e siècle. Outre la mise en valeur de fonds particuliers comme celui de José de Madrazo, la bibliothèque a participé au projet de bibliothèque virtuelle du réseau des musées nationaux espagnols.

Le lancement imminent du catalogue collectif pour les musées espagnols répond à un besoin de visibilité de ce réseau. Ces bibliothèques ont été conçues à la suite de textes réglementaires publiés en 1901 et 1903 mais leur situation se révèle contrastée. Malgré un renouveau depuis la fin du Franquisme, un bilan a déploré, en 2005, un déficit en professionnels et l'absence de catalogage informatisé. Il a préconisé par ailleurs la création d'un catalogue commun à 17 bibliothèques. Associé à une volonté politique d'accueillir un public plus large, ce nouveau catalogue va permettre de faire évoluer à la fois le fonctionnement interne et la coopération en matière d'acquisitions et d'échanges entre les bibliothèques.

La mise en valeur des fonds constitue un objectif primordial des bibliothèques d'art à l'heure où la promotion des institutions passe par le réseau internet. Tel est le défi qu'a relevé la bibliothèque Gulbenkian en commémorant le legs effectué par S. Gulbenkian au Portugal il y a cinquante ans. La numérisation de sa bibliothèque personnelle, précédée par des travaux de conservation et de catalogage, témoigne de sa passion exceptionnelle pour les œuvres d'art, y compris les manuscrits et les livres, qu'il considérait comme « ses enfants ». L'histoire de sa démarche de collectionneur, de ses goûts esthétiques et de ceux de son époque est ainsi devenue mieux connue. La bibliothèque du musée d'art moderne d'Istanbul s'est démarquée quant à elle des établissements intégrés dans les universités ou les centres culturels par une ouverture plus large vers le grand public. Sa politique documentaire a été orientée vers les artistes

turcs modernes et contemporains ainsi que la muséologie. Située dans un bâtiment à l'architecture résolument novatrice, la bibliothèque est devenue une vitrine des activités du musée, envisagé comme un lieu de rencontre social et éducatif. Au-delà de la période de lancement, la question va se poser à terme de savoir quels seront les moyens disponibles pour pérenniser son fonctionnement.

> Bibliothèques d'instituts : se distinguer et innover

L'Institut allemand d'histoire de l'art à Florence a été conçu à la fin du XIX^e s., à une époque où prévalait l'idée que les artistes allemands devaient être en contact avec les modèles artistiques italiens. Cet établissement a conservé sa vocation de soutien à la recherche, de plus en plus interdisciplinaire, en développant différentes actions : accueillir une cinquantaine de chercheurs par an dont 18 boursiers, offrir toutes les ressources utiles à leurs travaux par le biais d'une documentation exhaustive sur l'Italie centrale et plus largement sur le monde méditerranéen. En bref, le fonds se distingue par l'attention accordée aux revues et aux photos.

Dans ce but, la photothèque de l'institut a lancé de nouveaux services : la numérisation de dessins sur l'héraldique et de sculptures des XII^e et XIII^e s. en témoigne. Ce dernier projet entend favoriser l'étude des échanges culturels et la conservation des objets. Vous serez probablement impressionnés comme nous lors de la visualisation du pilote du projet Cenobium : « C'est Pixar, appliqué aux chapiteaux ! », a résumé une collègue. Fruit d'une collaboration entre l'institut allemand et l'université de Pise, ces prises de vues en 3D peuvent être feuilletées à distance.

Quant à la Villa I Tatti, c'est le résultat d'un don confié à l'université d'Harvard (MA) en 1959. Bernard Berenson considérait qu'il vivait dans « *a lay monastery* », « *a library with a house attached*² ». Passionné par l'art italien

2. Un monastère laïc, avec une bibliothèque à laquelle était rattachée sa maison.

et singulièrement par les primitifs, son épouse et lui ont disposé leurs œuvres d'art, livres compris, dans l'ensemble de leur domicile. Une cinquantaine de boursiers y séjourne annuellement pour faire des recherches sur la Renaissance.

Michael Rocke, directeur de la bibliothèque, nous a donné des précisions concernant l'évolution des fonds. Comme tout collectionneur privé, Berenson avait un point de vue assez éclectique quant au choix des ouvrages mais où la peinture et l'archéologie dominaient. Vers 1960, l'université d'Harvard a arrêté une politique d'acquisition plus systématique, centrée sur la Renaissance vue sous un angle pluridisciplinaire.

Aujourd'hui, les fonds se révèlent assez différents de la collection d'origine : ainsi, un cinquième de la bibliothèque provient de la collection initiale de Berenson.

- 160 000 volumes et 617 périodiques y sont rassemblés, 40 % des documents ressortissent au domaine de l'histoire de l'art ;
- le champ de la musique est en pleine expansion ;
- les fonds spécialisés font toute l'originalité de la collection qui est composée de manuscrits (lettres du légataire, biographies, etc.) et avant tout de photos prises par Berenson lui-même puis complétées par la voie de multiples legs ;
- les ressources électroniques sont considérables car gérées par l'institution mère ;
- l'indexation sujet correspond à la classification LC (*Library of Congress*).

La photothèque a fait l'objet d'un catalogue maison, en cours d'informatisation. Les efforts portent prioritairement sur l'identification des œuvres orphelines, perdues, rares. C'est un choix



En haut : Uffizi, conférence à la bibliothèque du musée des Offices ; en bas : Villa I Tatti, salle de conférence.

stratégique pour la recherche comme le sont les développements de consortia.

> Iris et ARTstor : coopérer et négocier

Les technologies disponibles, les coûts d'investissements, la complexité du droit d'auteurs sont de puissantes incitations à mutualiser les ressources.

Consortium régional fondé en 1993, le catalogue collectif Iris a facilité la localisation de ressources disséminées dans les institutions florentines. La couverture documentaire porte sur la Renaissance italienne, la muséologie, la restauration et la conservation, l'histoire de l'art et les humanités. Cet outil n'a cessé de s'enrichir par l'intégration de fichiers rétroconvertis et surtout de catalogues d'exposition et d'images. Il sera complété prochainement par des biographies et des visites virtuelles du pôle muséal florentin. Outre les 250 000



Visite privée du Corridoio Vasariano (corridor de Vasari au dessus du pont Vecchio) au musée des Offices.



De gauche à droite. L. Trunel, C. Granger, C. Older, C. Di Benedetto, J. Ebeling, C. Arnaud.

notices tous supports confondus, de nouveaux partenaires ont rejoint cet ensemble, dont la bibliothèque

Leonardino ; suivront prochainement la Galerie du costume et la Galerie d'art moderne.

Par ailleurs, la base d'images ARTstor est un exemple d'outil fédératif mis en place par les pays anglo-saxons selon un modèle économique payant. Destinée à la communauté scientifique, elle a intégré les dernières avancées des technologies. À l'instar de JStor, base de données d'archives de périodiques, ARTstor a bénéficié au démarrage de l'appui financier de la Fondation Mellon. Transformée en organisme autonome juridiquement sans but lucratif, cette base d'images a désormais numérisé plus d'un million de documents issus notamment de fonds photographiques détenus par des musées, des bibliothèques d'artistes, des photothèques. C'est un regroupement de photothèques existantes, consultables à distance par les historiens d'art qui ont toujours eu un besoin aigu de faire appel à des reproductions d'œuvres d'art pour étudier et faire connaître les collections. À la différence des moteurs de recherche généralistes, ARTstor a opté pour une démarche éditoriale en amont. Ce choix couvre l'histoire de l'art occidental et les disciplines connexes, et l'accent est mis désormais sur l'art

extra-occidental, l'art contemporain, l'architecture et l'art islamique.

Le défi à relever consiste autant à faire migrer des ressources visuelles traditionnelles (photos, diapositives) vers des supports en ligne qu'à trouver des solutions pour améliorer les modalités d'accès grâce aux possibilités offertes par l'environnement informatique. Par exemple, ARTstor permet à ce jour d'organiser sa propre bibliothèque d'images, de regrouper des documents dispersés physiquement selon des thèmes, de faire des annotations, de comparer des œuvres qui ont fait l'objet de différentes attributions ou restaurations, d'analyser le détail des images ainsi que de partager des ressources entre des communautés de collègues ou d'étudiants. En résumé, ARTstor vise à créer un nouvel espace de travail pour la nouvelle génération de conservateurs. Le modèle économique qui est suivi ici diffère des actions menées en faveur des archives ouvertes soutenues par certaines institutions de recherche européennes, notamment, comme l'a rappelé J. Simane à l'issue de la conférence, le Kunsthistorisches Institut de Florence.

Outre deux communications passionnantes sur le peintre Sasseta (par M. Israels, historienne) et sur les recettes mentionnées dans des manuscrits anciens (par P. Baraldi, chimiste), la visite de trois prestigieuses bibliothèques patrimoniales a rendu le séjour toscan particulièrement mémorable pour le groupe d'une soixantaine de bibliothécaires que nous formions. Nous vous invitons à découvrir une partie de leur splendeur en vous connectant aux sites internet de « la Marucelliana », « la Riccardiana » et « la Laurenziana ». Pour les adhérents du groupe Art de l'ABF, l'association entend donner une large audience à ces échanges d'expériences en les poursuivant par un voyage d'études à Florence et surtout à Rome en 2010.

CONTINUEZ LA VISITE...

En Italie...

- Ministère de la Culture italien : www.beniculturali.it
- Bibliothèque Riccardiana : www.riccardiana.firenze.sbn.it
- Bibliothèque Marucelliana : www.maru.firenze.sbn.it
- Bibliothèque Laurentine : www.bml.firenze.sbn.it
- Kunsthistorisches Institut de Florence : www.khi.fi.it
- Villa I Tatti : www.itatti.it
- Catalogue collectif spécialisé Iris : www.iris.firenze.it
- Cenobium : projet en 3D <http://cenobium.isti.cnr.it/index.php>

Et ailleurs...

- Espagne – Catalogue collectif des bibliothèques patrimoniales espagnoles : www.mcu.es/bibliotecas/MC/CCPB/index.html
- Portugal – Bibliothèque Gulbenkian : www.biblarte.gulbenkian.pt/main.asp
- Turquie – Bibliothèque du musée d'art moderne d'Istanbul : www.istanbulmodern.org/en/f_index.html



Bibliothèque Riccardiana.

Cécile ARNAUD
Service des bibliothèques,
des archives et de la documentation
générale (SBADG),
Direction des Musées de France



Viabilité environnementale et bibliothèques

Un nouveau groupe d'intérêt spécialisé de l'Ifla

En 2008, au 74^e congrès de l'Ifla à Québec, une vingtaine de bibliothécaires rassemblés autour des thématiques du changement climatique, du développement durable, et de leurs implications dans le monde des bibliothèques constatent qu'une structure dédiée à ces problématiques y fait défaut. Ils votent sa création : le groupe « Viabilité environnementale et bibliothèques¹ » est né.

> Qui sommes-nous ?

Considérant que le rôle de l'humanité dans le changement climatique et la notion de développement durable sont au cœur de la société, et par conséquent au cœur des bibliothèques, Viabilité environnementale et bibliothèques se donne pour mission de défendre et promouvoir le développement durable au sein des bibliothèques, en particulier sur le plan environnemental.

Ses objectifs principaux sont de :

- lister les effets du changement climatique sur les bibliothèques (modification des conditions de stockage et de préservation, isolation des constructions, impact sur les finances des bibliothèques, management...);
- appliquer de bonnes pratiques environnementales (récupération des eaux de pluie, utilisation des énergies renouvelables, limitation des impressions, etc.);
- proposer des recommandations environnementales à la profession (recyclage de documents périmés, utilisation de matériel biodégradable, etc.);
- accroître et promouvoir les ressources documentaires et des services de bibliothèques liés à la durabilité (développement de collections sur les thèmes environnementaux, expositions, assistance, etc.);
- accroître la prise de conscience des bibliothécaires sur les sujets environnementaux.

1. En anglais : « *Environmental Sustainability and Libraries* ».

Fort du soutien de représentants éminents de l'Ifla – Marian Koren (Pays-Bas), Pascal Sanz (France), Jean-Philippe Accart (Suisse), entre autres –, ils réunissent vingt-cinq signatures leur permettant de prétendre au nom de Groupe d'intérêt spécialisé ou Groupe d'intérêts spéciaux² (SIG). Selon les statuts de l'Ifla, les groupes d'intérêt spéciaux peuvent être établis de façon informelle et pour un temps donné, pour permettre à des groupes de membres de discuter des questions spécifiques professionnelles, sociales et culturelles liées à la profession. Les groupes de discussions peuvent être créés pour deux ans renouvelables et doivent être soutenus par une section³. Après de nombreux contacts avec les sections, le groupe obtient le soutien

2. En anglais : Special Interest Group – SIG.

3. Voir www.cfifla.asso.fr/accueilifla/introiflacorps.htm#3

de la section Préservation et conservation, dirigée par Per Cullhed. Fin décembre 2008, le SIG Viabilité environnementale et bibliothèques est officiellement créé.

Ce statut de SIG permet d'obtenir :

- 1h30 de session pour quatre congrès de l'Ifla consécutifs. En l'occurrence, pour la période 2009-2012 ;
- la mise à disposition d'une salle et de tout le matériel technique afférent ;
- l'inscription de la session dans le programme officiel (livret distribué au 3 000 participants et présence sur le site officiel du congrès) ;
- l'autorisation de lancer des appels à communication pour les prochains congrès ;
- une page web sur le site Internet de l'Ifla www.ifla.org/en/environmental-sustainability-and-libraries ;
- une liste de diffusion <http://infoserv.inist.fr/wvsympa.fcgi/info/ensulib>.

L'IFLA

Son organisation¹ repose sur une structure complexe se composant de :

- 3 piliers : société, profession, membres ;
- 5 divisions : types de bibliothèques, collections de bibliothèques, services de bibliothèques, soutien à la profession, régions ;
- 6 programmes fondamentaux ;
- 48 sections ;
- 11 groupes d'intérêts spécialisés ;
- 1 groupe de discussion ;
- 4 domaines d'activité conjointe.

1. www.ifla.org/en/activities-and-groups. Les informations détaillées sur l'organisation de la structure et de ses différentes strates sont disponibles sur le site du Comité français Ifla (CFI) : www.cfifla.asso.fr/accueilifla/introiflacorps.htm#3

> Milan 2009. Première session publique

À l'occasion de sa première session publique le 26 août 2009, le groupe

a proposé cinq interventions de différentes natures⁴ :

⁴. Textes disponibles sur www.ifla.org/annual-conference/ifla75/programme2009-en.php rubrique 168.

BÉNÉVOLE POUR LE CONGRÈS DE L'IFLA : UNE OPPORTUNITÉ À SAISIR

Quoi faire ?

Être bénévole lors du congrès de l'Ifla consiste à aider au bon déroulement du congrès en occupant l'un des postes suivants :

- Accueil : orientation des délégués ; tenue d'un des guichets d'accueil (enregistrement et paiement, distribution des sacs de documentation, inscription aux visites de bibliothèques et aux événements sociaux) ; intendance de salle ; aide aux interprètes.
- Journalisme : pour l'*Ifla express*.
- Informatique : aide aux intervenants pour modifier et transférer leur diaporama dans le système informatique central ; assistance pour les postes de consultation d'Internet ; assistance pour l'installation des posters.
- Secrétariat : assistance personnelle de l'un des membres du conseil d'administration (« *governing board* »).

Comment faire ?

Il est possible de prendre contact avec l'équipe organisatrice dès le congrès précédent (sur le stand de la salle d'exposition) ou via le site *Ifla volunteers* dès le mois de mars. Un simple formulaire est à remplir pour candidater. Il est nécessaire de parler au moins l'anglais.

Après acceptation de votre dossier, il vous faudra signaler les dates et heures pour lesquelles vous êtes disponibles (pensez à bien repérer les conférences auxquelles vous souhaitez assister à l'Ifla afin de vous déclarer indisponible à ces moments-là).

Des avantages

Le plus précieux de tous est l'accès gratuit au congrès. En dehors de vos heures de service, vous pourrez assister à toutes les conférences et événements du congrès. Noter qu'être bénévole est compatible avec la bourse du CFI (Comité français Ifla) qui ne couvre pas l'inscription au congrès pour les Français.

Outre divers avantages matériels (repas offerts, ticket de bus...) variables selon les années, le bénévolat permet de découvrir le fonctionnement de l'Ifla : qu'est-ce que l'*Ifla express* ? Le « *governing board* » ? Quelle différence entre la « présidente » et la « présidente élue » ? Et tant d'autres questions que vous n'avez jamais osé poser. Les réponses vous seront révélées sur le tas...

C'est aussi un moyen de participer à l'affirmation de la présence francophone au sein de l'Ifla. Enfin, cela permet de rencontrer des bibliothécaires du pays où se déroule le congrès (ils constituent la majorité des bénévoles), des personnalités du monde des bibliothèques et de mener à bien des projets grâce à un « réseautage » efficace.

Amandine JACQUET
Médiathèque départementale
de la Drôme (site de Crest)



• Viabilité environnementale et bibliothèques. Un nouveau groupe d'intérêt spécialisé de l'IFLA (Vincent Bonnet, BMVR Marseille, coprésident du groupe).

• Contribution des bibliothèques dans la réalisation de l'objectif du Millénaire (Onu) n°7 : garantir la viabilité environnementale (Araceli García Martín, Biblioteca Hispánica, Madrid, Espagne).

• Création du projet de réseau Recida (Rosario Toril, Ceneam, ministère de l'Environnement, « *Ministerio de Medio Ambiente y Medio Rural y Marino* », Espagne ; Montserrat Grabolosa, Parc naturel de la zone volcanique de la Garrotxa, Département de l'environnement et du logement, gouvernement autonome de la Catalogne, Espagne ; Ana Sanchez Montanes, IEDCYT, conseil supérieur de la recherche scientifique, ministère des Sciences et de l'Innovation, Espagne).

• Construire un centre culturel HQE. Une approche durable et rationnelle (Christel Duchemann, Centre social et culturel, Méricourt).

• Un agenda pour le groupe d'intérêt spécialisé Viabilité environnementale et bibliothèques (Veerle Minner Van Neygen, université Carlos III de Madrid, Getafe, Espagne, présidente du groupe).

Ce programme a visiblement intéressé puisque il a réuni plus de 100 participants. Dans l'objectif de tenir informées les personnes présentes, nous avons fait circuler une feuille de présence et avons obtenu les cartes de visites de certains participants. 80 personnes ont ainsi laissé leurs coordonnées dans le but manifeste de suivre les évolutions du groupe. Nous sommes, à ma connaissance, le seul groupe à avoir organisé cette démarche durant le congrès.

De plus, le court remue-méninge surprise (car non annoncé sur le programme officiel) de la fin de session a permis de faire travailler en commun une quinzaine de personnes de différents horizons. Inspiré de la Brainstorming session d'Ellen



1. Projet de Médiathèque centre culturel et social HQE de Méricourt (62) ;
2. Bibliothèque d'Harlemmermeer (Floriande), Pays-Bas ; 3. Médiathèque HQE La Passerelle, Bourg-les-Valence (26).

Tise⁵, mais avec une durée bien plus courte, les participants ont travaillé 15 minutes autour de 3 thèmes : constructions, usagers et management. Cette opération surprise a été une occasion unique de réseautage⁶, de partage

5. Nouvelle présidente de l'Ifla 2009-2011.

6. Terme québécois signifiant mise en réseau, prise de contact.

8^e PRIX IFLA MARKETING

L'Ifla récompense le meilleur projet de marketing pour tout type de bibliothèque par son Prix International Ifla de marketing (1000 \$).

Toute bibliothèque faisant la promotion de ses services peut s'inscrire.

Candidatures avant le 31/01, formulaire disponible sur : www.ifla.org/en

Contact : dineshkg.in@gmail.com

d'expériences et de préfiguration de pistes de développement.

> Pour conclure

Cette première session de Viabilité environnementale et bibliothèques est un réel succès. Le nombre de participants, mais également le nombre de contacts noués, sont le signe que nous répondons à un besoin d'information, de concertation et de partage sur les liens entre bibliothèques et développement durable. Plus largement, la prise en compte des problématiques du changement climatique et du développement durable montre l'émergence de la notion de bibliothèque écologique.

Nous ne sommes qu'au début de la démarche, et le partage des savoirs doit encore être accru. Ainsi, il est aujourd'hui indispensable de travailler en concertation avec les représentants du courant de pensée des green libraries nord-américaines. De la même manière, il est nécessaire d'amener les bibliothécaires des pays en voie de développement à s'interroger sur ces

thèmes. C'est pourquoi nous poursuivons notre exploration des thèmes liant bibliothèques et viabilité environnementale lors du prochain congrès en organisant une session active. Il s'agira de partager le temps de session entre présentations magistrales de réalisations concrètes et travail de groupe in situ sous la forme d'un remue-méninges débouchant sur des nouvelles pistes de réflexions.

Vincent BONNET
Coprésident
Directeur adjoint
de la bibliothèque du Merlan
Réseau des bibliothèques
de Marseille



Le compte rendu complet de la session sera envoyé à toutes les personnes ayant souscrit un abonnement à la liste de diffusion : <http://infoserv.inist.fr/wwwsympa.fcgi/info/ensulib>

Si cet article vous a intéressé, et si vous aussi vous voulez participer à ce groupe, rejoignez-nous sur www.ifla.org/en/environmental-sustainability-and-libraries

La Défense en mouvement

Les bibliothèques et centres de documentation du ministère de la Défense (1/3) Organisation et collections

Peu connues du public, et guère davantage des bibliothécaires et documentalistes professionnels, les bibliothèques de l'armée méritent un sérieux coup de projecteur. Lancé en 2007, un plan de modernisation est en cours ; il permet de faire toute la lumière sur ces établissements un peu particuliers dont nous ferons le tour en trois étapes.



Manuscrit X12A : Manœuvre des dragons, fonds ancien du centre de documentation de l'École militaire (CDEM, Paris).

Le ministère de la Défense représente le premier lieu de l'exercice de la fonction régaliennne et se caractérise par un haut niveau de dotation budgétaire, le second de l'État après l'Éducation nationale. Le maintien de la dissuasion nucléaire (porte-avion *Charles de Gaulle*, flotte de sous-marins nucléaires lanceurs d'engins...) et les nouvelles stratégies, notamment la nécessité de forces de projection, supposent de nouvelles armes et organisations, par exemple les bâtiments de projection et de commandement (BPC, type *Mistral*). Aussi le ministère s'appuie-t-il sur un fort potentiel d'études et de recherches, développé et maintenu à travers l'histoire. Est-il besoin de rappeler ici le statut militaire de l'École polytechnique ? Plus discrets par nature, les nombreux centres de recherche de l'armement bénéficient d'un soutien documentaire de qualité.

Intégrant donc les activités d'enseignement et de recherche – et à un très haut niveau –, le ministère de la Défense s'est-il donné les moyens de la collecte et de l'exploitation de l'information ? Quel rôle les bibliothèques jouent-elles dans ce contexte ?

Les fonds patrimoniaux de ces bibliothèques ont fait l'objet d'articles dans une série de six volumes publiés en 1995 sous l'égide du ministère de la Culture¹. Mais la connaissance des bibliothèques de la Défense repose essentiellement sur deux documents synthétiques relativement récents : le Rapport du contrôleur général des armées (CGA) Föllmi² et le Rapport du CGA Jacques Perget et de l'inspecteur

1. *Patrimoine des bibliothèques de France*, 5 tomes, Payot, 1995.

2. Jean-Paul Föllmi, *Rapport sur les bibliothèques et les centres de documentation*, Ministère de la Défense, 1999.

général des bibliothèques Jean-Marie Arnoult³. Ce dernier document a inspiré le « Plan de modernisation des bibliothèques de la défense », lancé en septembre 2007 dans le cadre d'un « mandat CRIA (comité de la réforme et de l'innovation administratives) », organisme alors chargé, dans chaque ministère, des opérations de modernisation.

> Organisation administrative des bibliothèques du ministère de la Défense

Typologie documentaire et organisation hiérarchique. La récente Direction du patrimoine, de la mémoire et des archives (DMPA), créée en 1999, a précisément pour mission d'exercer un contrôle scientifique sur les archives, les musées et les bibliothèques de la Défense. Les archives et les musées ont fait l'objet des premiers programmes de modernisation lancés par la DMPA, à un moment où ces institutions patrimoniales se trouvaient sous le feu de l'actualité législative. La loi sur les musées date en effet de 2002, celle sur les archives de 2008 et le ministère de la Défense ne pouvait, à tout le moins, qu'accompagner le mouvement de réflexion et de définition de ces institutions patrimoniales au cœur des missions de l'État. Il en va bien différemment de la politique des bibliothèques, jamais relayée en France, comme chacun sait, par la volonté du législateur. Le ministère de la Défense a néanmoins initié de lui-même une grande enquête concer-

3. Jacques Perget, Jean-Marie Arnoult, *Rapport sur la politique du ministère de la Défense dans le domaine des bibliothèques*, 2006.

nant ses bibliothèques qui, comme dans la société civile, se répartissent entre bibliothèques de loisirs et bibliothèques d'études et de recherche. Doté de moyens significatifs, l'audit Perget-Arnoult de 2006 a identifié 191 unités documentaires, qui se répartissent en 4 catégories :

- *bibliothèques des cercles militaires et garnisons* : le nombre de réponses au questionnaire en donne 91, mais ce chiffre pourrait être nettement plus élevé ; il s'agit des bibliothèques de loisirs, assimilables à la lecture publique ;
- *bibliothèques d'enseignement* : au nombre d'environ 60, elles dépendent d'écoles d'enseignement supérieur ou d'application, notamment celles qui sont liées aux hôpitaux (bibliothèque du service de santé des armées). Ces organismes d'enseignement et de recherche dépendent des états-majors ou de directions distinctes de la DMPA ;
- *bibliothèques et centres de documentation de recherche et d'administration* : une vingtaine d'unités documen-

taires sont partie intégrantes de centres de recherche, comme le Cedocar (Centre de documentation de l'armement) ou les services documentaires du contrôle général des armées, de la DMPA, etc.

- *bibliothèques d'institutions patriomoniales* : le ministère de la Défense compte une vingtaine de musées et de centres d'archives, eux-mêmes dotés de bibliothèques. Trois musées, le musée national de la Marine, le musée de l'Air et de l'Espace, le musée de l'Armée sont dotés du statut d'établissement public à caractère administratif (EPA), le service historique de la défense (SHD, service des archives de la défense) étant un service à compétence nationale (SCN). Les organigrammes sont compliqués par le fait que les institutions elles-mêmes comprennent plusieurs localisations et parfois des bibliothèques dans chacune de ces localisations. Par exemple, le SHD est subdivisé en autant de départements que d'armées : Terre, Air, Mer ; tous les départements sont localisés au château de Vincennes

mais, en outre, le département Marine est doté de cinq dépôts dans les ports militaires de Cherbourg, Brest, Lorient, Rochefort et Toulon⁴.

Organisation fonctionnelle. La DMPA n'exerce son autorité de manière directe que sur les bibliothèques du SHD, et joue un rôle de coordination administrative et scientifique de toutes les autres unités documentaires. Aussi est-il apparu rapidement que le plan de modernisation des bibliothèques pouvait justement représenter l'occasion de mettre en place une structure fonctionnelle. En pratique, les principales bibliothèques du ministère, soit une centaine d'unités documentaires (bibliothèques et centres de documentation), ont été regroupées en cinq pôles thématiques :

- *le pôle Information scientifique et technique*, bicéphale, est placé sous la double responsabilité de la bibliothèque centrale de l'École polytech-

4. Cf. Jean-François Dubos « Les bibliothèques de marine », article à paraître in *Bibliothèques*, n°50, mai 2010.

Le Centre de documentation de l'École militaire (CDEM)

Au cœur de Paris, sur le site prestigieux de l'École militaire, le Centre de documentation de l'École militaire (CDEM) a ouvert ses portes au public en octobre 2009, dans un bâtiment datant de la seconde moitié du XIX^e siècle entièrement réhabilité. Cette création découle du constat opéré en 2004 par Mme Alliot-Marie, alors ministre de la Défense : le trop grand nombre de petites bibliothèques présentes sur le site de l'École militaire, aux missions et politiques d'acquisition souvent redondantes, nuisait à la visibilité de l'institution au plan national comme au plan international et appelait une nécessaire réorganisation.

Si le CDEM a pour vocation première de répondre aux besoins documentaires des centres de formation et de recherche de l'Enseignement militaire supérieur, dans les domaines de la stratégie, de la défense et de la sécurité, des relations internationales et de la géopolitique, il est également ouvert à l'ensemble des acteurs de la réflexion de défense (universitaires, chercheurs civils...). Il dispose en outre d'un important fonds ancien (manuscrits, imprimés, cartes et plans), hérité de la bibliothèque de l'ancienne École de guerre.

Deux missions essentielles incombent au CDEM :

- la mise à disposition de ressources faisant référence : la bibliothèque, qui peut accueillir 150 lecteurs sur trois niveaux (1800 m²), propose l'accès à près de 100 000 monographies, 300 titres de périodiques vivants, et à des ressources électroniques spécialisées. Tous les documents sont signalés dans le catalogue en ligne du CDEM ;
- l'offre de prestations documentaires, sous la forme de produits d'information à valeur ajoutée (bibliographies, synthèses, dossiers documentaires, veille spécialisée, etc.), à destination des centres de recherche et de formation de l'Enseignement militaire supérieur.

Contact :

87, avenue de Suffren – 75007 Paris (pour les lecteurs extérieurs)

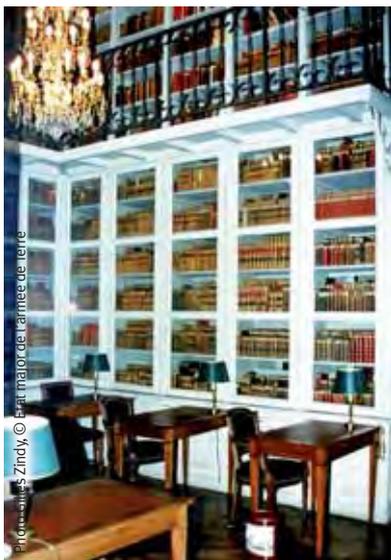
ou 1, place Joffre – 75007 Paris (pour les personnels accrédités sur le site de l'École militaire)

Tél. : 01 76 64 85 98 / accueil.cdem@ems.defense.gouv.fr

www.cdem.defense.gouv.fr

Véronique SCHULTZ
Conservateur des bibliothèques
Directrice du Centre de documentation de l'École militaire





Fonds ancien du centre de documentation de l'école militaire (CDEM), Paris.

nique (BCX) et du Cedocar ; double responsabilité, car ce réseau présente la particularité d'associer des bibliothèques d'écoles supérieures à de nombreux services documentaires de centres de recherches ;

- *le pôle Défense, sécurité, relations internationales* a pour tête de réseau le centre de documentation de l'École militaire (CDEM), tout récemment inauguré (cf. encadré) ; il regroupe les unités documentaires des organismes de formation militaire supérieure ;
- *le pôle Histoire, géographie, ethnographie* a pour tête de réseau le Service historique de la Défense ; une thématique qui s'accorde naturellement avec l'organisation administrative de la DMPA puisque celle-ci est l'autorité hiérarchique directe du SHD et qu'elle exerce la tutelle des trois musées établissements publics ;
- une logique assez proche a prévalu pour *le pôle Santé et documentation médicale*, pour lequel l'organisation administrative se confond avec la thématique ; en effet, toutes les unités documentaires relèvent du service de santé des armées (SSA) et la bibliothèque du Val-de-Grâce en constitue le point central ;
- enfin, *le pôle juridique et administratif* a pour tête de réseau le Centre de documentation du contrôle général des armées et comprend d'ailleurs plu-

sieurs centres documentaires de l'administration centrale.

Par cette organisation thématique il ne s'agissait pas de répondre à une exigence purement intellectuelle. Même si les bibliothèques et centres de documentation relevant de thématiques identiques présentent évidemment des points communs quant au contenu de leurs collections, le but de cette organisation demeure fonctionnel : il s'agit de servir de relais aux actions et orientations de l'administration centrale, d'une part, d'exprimer et de formuler les besoins d'autre part.

Les représentants des unités documentaires têtes de réseau se réunissent environ tous les trois mois sous l'égide du bureau chargé de la politique des archives et des bibliothèques. Les premières séances ont été consacrées à l'état des lieux des systèmes d'information (SI), sur lesquels nous reviendrons avec le projet Isatis.

Communication interne et évaluation.

Comme toute politique de rénovation, d'analyse et de suivi, la modernisation des bibliothèques et centres de documentation repose sur une évaluation (en l'occurrence : secteurs d'acquisition, nature et nombre de documents, coûts, rotation et pertinence des collections) et des services aux utilisateurs (équipements, ratios d'espaces, fréquentation globale, communications et prêts par utilisateur, etc.). Aussi, à l'instar du ministère de l'Enseignement supérieur pour ses bibliothèques universitaires et du ministère de la Culture et de la Communication (MCC) pour ses bibliothèques publiques, le ministère de la Défense s'est doté d'un outil de mesure et d'évaluation commun pour son réseau documentaire. Conforme à la norme Afnor sur l'évaluation des bibliothèques et centres de documentation, un questionnaire a été adapté à notre ministère et diffusé largement. La collecte et l'exploitation des résultats de 2008 sont en cours. Les informations statistiques qui en sont issues seront restituées sous la forme d'indicateurs constituant un tableau de bord des bibliothèques, dans la diversité de leurs collections et prestations.

Enfin, la DMPA a mis en place un outil de communication de type Extranet. Doté d'un forum et d'un espace de travail commun, le service ExtraBib est ouvert à tout collaborateur du ministère. Présenté lors de la Première journée des bibliothécaires et documentalistes de la défense (25/06/2009), il a vocation à assurer la cohésion professionnelle de ces métiers, et vise à appuyer l'expression des besoins et la diffusion des instructions et documents méthodologiques.

> Les collections : politiques d'acquisition et état de la conservation

Histoire des collections. Malgré les lacunes des catalogues, l'histoire des fonds est relativement bien connue dans les bibliothèques les plus anciennes. Dans la grande diversité institutionnelle que nous avons constatée (puisque les bibliothèques militaires relèvent d'écoles aussi bien que d'hôpitaux, de musées, d'archives, etc.), il existe deux caractéristiques communes, qui tiennent aux origines des collections et à la période révolutionnaire.

Le mystère des origines. Nous disposons rarement d'informations sur les origines des bibliothèques, alors que la création des institutions dont elles dépendent est très précisément connue. Le cas de l'École d'application de l'arme blindée et cavalerie (ex. École de cavalerie) illustre cette catégorie largement représentée dans l'histoire de nos bibliothèques. Créée en 1763, elle occupe encore les mêmes locaux à Saumur (49, chef-lieu Angers). Les archives indiquent que la bibliothèque fut installée dès l'origine dans le bâtiment central construit entre 1767 et 1771, mais nous ne possédons aucun inventaire avant la seconde guerre mondiale. Pourtant la bibliothèque comprend près de 500 ouvrages anciens. Mais ils semblent provenir pour l'essentiel de la donation d'Octave Gallice, amateur de chevaux du XIX^e s.

Une autre grande institution médicale militaire, le service de santé des Armées

(Val-de-Grâce), fait exception à ce mystère des origines. Sa bibliothèque a en effet été expressément créée par l'ordonnance royale du 4/08/1772⁵ et n'a connu, fait remarquable, aucune vicissitude majeure depuis ce temps.

La Révolution, événement fondateur. Si l'origine conjecturale des bibliothèques militaires françaises constitue la première caractéristique de leur histoire, leur soudain et massif enrichissement lors de la Révolution apparaît comme l'événement commun au caractère quasi fondateur. À la naissance de l'École polytechnique en 1794, le premier bibliothécaire, le physicien Pierre Jacotot, en organisa ainsi les collections, à partir d'ouvrages de mathématiques et de physique. En 1797, le traité de Tolentino officialisa la confiscation de trésors artistiques dans le patrimoine du Vatican. L'ingénieur militaire Gaspard Monge préleva au bénéfice de la bibliothèque de l'école environ 200 ouvrages d'art et d'architecture, notamment le traité de Vitruve édité à Venise (1510) et relié en marocain vert aux armes de Thomas Mahieu, secrétaire de Catherine de Médicis⁶.

Composition des collections et politique documentaire. Les bibliothèques de cercles et garnisons contiennent des ouvrages de loisir, de qualité et de quantité variables. Constituées en grande partie au début de la III^e République, elles avaient une vocation encyclopédique, instrument de formation technique et outil de culture générale à la disposition des officiers, de la troupe et, depuis plusieurs décennies, de leurs familles. Mais, comme le notent les auteurs du rapport de 2006, les restructurations successives n'ont entraîné « aucune modification notable ni de structure, ni de méthode » et ont abouti « à une attrition du réseau de bibliothèques de proximité mis en place depuis 1872 ». La dernière grande vague de restructurations, liées

à la création de la nouvelle carte militaire (2008-2014), se traduit par le transfert ou la cession de bibliothèques entières au niveau des cercles et garnisons. La DMPA, forte d'une expertise juridique, a élaboré un corpus de textes destinés à encadrer ces opérations dont elle contrôle la partie scientifique (expertise des collections relevant du domaine public). S'appliquant au seul SHD, le projet Retrial a été lancé en octobre 2009⁷.

Dans les bibliothèques d'études et de recherche, de loin les plus importantes en nombre et en qualité, on constate en toute logique la spécialisation des fonds en relation avec l'enseignement dispensé. Dans les bibliothèques des grandes écoles ou des hôpitaux militaires, comme dans les bibliothèques universitaires, la documentation contemporaine consiste en traités scientifiques et techniques et en revues électroniques sous la forme d'abonnements auprès des grands groupes éditoriaux (7 000 titres électroniques à la BCX). Le rapport d'audit de 2006 relève que 90 % des fonds concerne la médecine à la bibliothèque du Val-de-Grâce, 92 % à l'hôpital d'instruction des armées de Brest, 100 %, à l'hôpital d'instruction de Bordeaux. De même, l'aéronautique représente 100 % des fonds documentaires du musée de l'Air et de l'Espace.

7. Cf. Jean-Philippe Lamy, « Le projet Retrial du ministère de la Défense ou peut-on financer le catalogue par la vente de livres ? », *Bibliothèque(s)*, n°44, mai 2009, pp. 52-53.

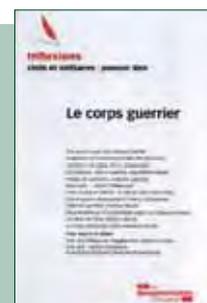
La bibliothèque de l'École polytechnique, devenue militaire en 1804, soit peu de temps après sa création, possède depuis lors une majorité de documents de technologie militaire en particulier dans les domaines de l'artillerie et du génie, des origines à l'époque contemporaine. En outre, elle vise l'excellence dans le domaine de l'économétrie.

Les livres et revues historiques représentent l'une des spécialités les plus fréquentes. En tant que support de la matière enseignée ou étudiée, ils sont naturellement majoritaires dans les bibliothèques des services historiques (centres d'archives) et des musées. En tant qu'objets patrimoniaux, à la fois sources de recherches et d'expositions, ils se trouvent dans de nombreuses bibliothèques, et parfois dans des proportions inattendues. Rappelons que l'école de cavalerie de Saumur possède 1200 ouvrages anciens d'équitation, parmi lesquels de précieux traités italiens et espagnols du XVI^e s., par exemple, *Il cavalierzo* de C. Corte (1575) et *Ordini di cavalcare* de F. Grisone (1550). Par ailleurs, la bibliothèque de l'École polytechnique conserve plusieurs incunables, dont le *De re militari* de Roberto Valturio (Vérone, 1483), in-folio comprenant 96 gravures sur bois. À la bibliothèque du SHD (département Terre), on trouve, entre autres raretés, un traité manuscrit d'artillerie, rédigé en 6 volumes par Werth Wolff von Senfftenberg entre 1560 et 1570. Les

« Le Corps Guerrier », *Inflexions. Civils et militaires : pouvoir dire*, n°12 octobre-décembre 2009, La documentation française, 214 p., ISSN 1772-3760

Plateforme d'échanges entre civils et militaires, *Inflexions* est édité par l'armée de terre. Cette revue de sciences humaines de haute tenue repose « sur la volonté méthodologique de croiser les approches de praticiens et de théoriciens français et étrangers, civils et militaires » sur l'action militaire en de passionnants et volumineux dossiers thématiques, avec résumés en anglais.

Signalons cette livraison étonnante qui fait écho au thème de notre dossier « Intimités » : corps-machine de guerre (P. Godart), corps dressé (P.-J. Givre), paré ou dissimulé (J.-M. Mantin), entretenu, flatté, brimé (P. Gillet) ou offert en sacrifice (C. Benoit), corps miroir de l'âme (P. Clervoy) ou incorporé au corps collectif (M. Castillo), engagé (D. Le Guay), travaillé par l'éthique (J.-C. Quentel) ; autant de perspectives riches qui méritent le détour. PL



5. Pierre-Frédéric Garrett, « La bibliothèque centrale du service de santé des armées », *Actu Santé*, n°84, 2004.

6. Francine Masson (Bibliothèque de l'École polytechnique), *Patrimoine des bibliothèques de France vol. 1 Ile-de-France*, Payot, 1995.



L'Art de jeter les bombes, INV. 1404,



Atlas de simulacre de siège, 1768, INV TF 144.

magnifiques illustrations comprennent des costumes et décors orientaux qui accompagnent les dessins techniques d'une grande précision et d'un intérêt historique exceptionnel⁸.

Lors de la fondation de cette bibliothèque sous son nom de « dépôt général de la guerre » (1688, sous le règne de Louis XIV), le ministre Louvois préconisait, dans le but d'instruire les officiers, de rassembler les ouvrages de mathématiques, d'astronomie, de géodésie, mais aussi d'histoire des batailles. Toutefois la spécialisation des collections a rapidement évolué vers l'encyclopédisme qu'exigeait la formation des futurs officiers, et la nécessité de stimuler la curiosité intellectuelle et d'inclure dans les enseignements des matières telles que l'ethnographie, les arts, la littérature. Cet encyclopédisme est naturel dans le cadre d'une formation secondaire générale comme celle qui était, et est encore, dispensée au Prytanée militaire de La Flèche, qui contient plus de 30 000 volumes. On y remarque, en

8. Isabelle Bruller (Bibliothèque du service historique de l'armée de Terre), *Patrimoine des bibliothèques de France vol. 1 Ile-de-France*, Payot, 1995.

particulier, plus d'un millier de volumes de l'ancien fonds jésuite. Le livre le plus ancien est l'incunable *La Cité de Dieu* de saint Augustin, datant de 1470. Cette tendance à la diversité est confirmée par le fait qu'en moyenne une bibliothèque sur deux possède plus de 15% de son fonds en dehors des cinq domaines de compétences intéressant directement la Défense (histoire, géographie, sciences et technologie, stratégie, droit).

On peut être aussi surpris par la nature des supports conservés dans les bibliothèques militaires françaises. Ainsi, l'École polytechnique mène régulièrement une collecte active d'archives des scientifiques, en favorisant le dépôt d'archives privées d'anciens élèves passés dans le monde de la science ou de l'économie. Les chercheurs et historiens des sciences ont ainsi accès aux papiers de Louis de Saulses de Freycinet (1846-1923) ou d'Alfred Sauvy (1898-1990). La bibliothèque du musée national de la Marine a reçu les archives de l'historien Michel Mollat du Jourdin (décédé en 1988), professeur à l'Université Paris-Sorbonne et membre de l'académie de Marine.

Outre les manuscrits et dossiers personnels, les bibliothèques de la Défense conservent des documents cartographiques et photographiques exceptionnels par leur nombre et leur originalité. La bibliothèque du département Marine du SHD détient ainsi plus de 100 000 images de toute nature : photographies et cartes, mais aussi cartes postales, dessins et relevés manuscrits réalisés lors de campagnes ou missions dans le monde entier. Certains recueils ont une grande valeur ethnographique, comme le dossier constitué par le capitaine de frégate Miot, lors de sa mission sur l'*Astrée* (1868-1870) dans le Pacifique. À l'intérêt historique s'ajoute la valeur esthétique, dans le cas des dessins originaux de Duché de Vancy qui ont servi à la gravure des planches du compte rendu de l'expédition Lapérouse.

Les documents autres que les livres figurent donc assez couramment dans les collections des bibliothèques de la Défense, mais cette situation est plutôt la conséquence des hasards de

l'histoire que l'effet d'une politique documentaire. En dehors de l'École polytechnique, seul le musée national de la Marine organise la collecte des archives des chercheurs. Ce dernier établissement dispose d'une charte documentaire écrite et d'un plan de développement des collections, que la direction de la Mémoire, du patrimoine et des archives a entrepris de reprendre comme modèle pour l'ensemble des unités documentaires du ministère dans le cadre du plan de modernisation.

Toutefois, ces méthodes trouvent parfois leurs limites dans les missions des institutions dont les bibliothèques sont elles-mêmes partie intégrantes. Pour en revenir aux exemples des bibliothèques des musées (musée nationale de la Marine, musée de l'Air et de l'Espace, musée nationale de l'Armée), on constate que le statut de leurs fonds demeure ambigu, parfois considérés comme objets de collections muséographiques (les photographies anciennes du musée de la Marine), ce qui induit un traitement signalétique (inventaire, catalogage) différent et des modalités d'accès distinctes, car les ouvrages précieux en bibliothèque sont plus accessibles que ceux qui sont conservés dans des réserves de musées. À l'inverse, on remarque que certaines bibliothèques gèrent des objets, comme à l'École polytechnique. La mise en valeur d'objets 3D, peu fréquente dans les bibliothèques et archives, atteint dans ce cas des limites liées aux pratiques professionnelles de bibliothécaires.

En pratique, les technologies (numérisation, signalement dans des catalogues communs aux collections de musée et de bibliothèques) devraient permettre la convergence des méthodes et une large diffusion auprès des publics, indépendamment des conditions de traitement interne des œuvres et documents. Qu'en est-il, sur ce point, de l'offre des prestations et services ? Ce sera l'objet d'un article dans notre prochaine livraison.

Jean-Philippe LAMY
Ministère de la Défense
Direction de la mémoire,
du patrimoine et des archives
– BPAB



Les bibliothèques numériques et nos missions : évolutions ou révolution ? (1/2)

Le nombre de projets de bibliothèques numériques ne cesse de croître, en France et à travers le monde, sans pour autant nous donner le tournis. Devant ce phénomène affectant l'ensemble des bibliothèques du monde, il nous a semblé bien venu d'en esquisser un panorama et de débrouiller l'écheveau complexe de leurs enjeux complexes parfois un peu secrets. Cet article se poursuivra dans notre prochain numéro.

Lancées il y a plusieurs années sur la toile, les bibliothèques numériques se sont multipliées en cette année 2009. Émanant de tous types de bibliothèque (lecture publique, universitaire ou spécialisée), lointains descendants des bases de données d'indexation, les projets évoluent tandis que la profession cherche à organiser la coopération et la synergie des initiatives afin de limiter le coût de ces opérations. Loin des simples auxiliaires de recherche d'informations contenues au sein de documents papiers, elles offrent désormais un accès intemporel et « aspatial » de documents plein texte. Le rêve de bibliothèque de Babel mille fois promis et rêvé par des auteurs tels que Borgès serait-il enfin à portée de main ?

> Un vaste panorama

En France. Lancée en 1996, Gallica, bibliothèque numérique de la BnF, comptait en 2008 près de 90 000 documents, une goutte d'eau à l'aune du patrimoine de la BnF, ce qui a conduit son président, Bruno Racine, à lancer une industrialisation du processus avec un objectif affiché de 400 000 nouveaux documents sur trois ans.

Devant les coûts élevés de ce projet et la faiblesse des moyens accordés par l'État malgré les ambitions affichées, la BnF a engagé en plein mois d'août, après Lyon et nombre d'autres bibliothèques de par le monde, une négociation de partenariat avec le célèbre moteur de recherche américain Google, qui propose de numériser les fonds des bibliothèques gratuitement à condition de récupérer une copie des documents pour sa propre base, Google Book Search. Jean-Noël Jeanneney, ancien président de la BnF

et pourfendeur de la politique de numérisation intensive de Google¹, réagit vivement à cette initiative tandis que Frédéric Mitterrand, nouveau ministre de la Culture, se voit dans l'obligation de proclamer la volonté d'inscrire la numérisation du patrimoine numérique dans une stratégie globale.

Dans le même temps, nombre de BM en région, centres d'archives ou BU ont également engagé des processus de numérisation.

En juin 2008, Christine Albanel a donc confié le soin à Bruno Racine, président de la BnF, de piloter un groupe de travail émanant du Conseil du livre en vue de parvenir à un rapport sur la constitution d'un véritable schéma numérique national des bibliothèques. Plusieurs associations professionnelles (ABF, ADBU, ADBDP, ADBGV, FILL), IGB, ministère de la Culture, ministère de l'Éducation nationale ainsi que des personnalités qualifiées – Patrick Bazin (Lyon), Louis Burle (Troyes) – participent à ces travaux. La remise du rapport définitif est prévue à l'automne. Quelques pistes émergent :

- la transformation de Gallica en Bibliothèque numérique partagée et non plus spécifiquement bibliothèque numérique de la BnF ; celle-ci deviendrait d'ailleurs la Bibliothèque numérique de France.
- l'étude de mise en œuvre d'une plateforme nationale d'accès aux ressources électroniques pour les bibliothèques sur le modèle d'EKZ² en Allemagne.

En Europe. En 2005, en riposte au modèle jugé culturellement dange-

reux et uniformisant de Google Book Search, Jean-Noël Jeanneney avait pris l'initiative avec plusieurs directeurs de bibliothèques nationales européennes de lancer Europeana³, véritable bibliothèque numérique européenne financée par des programmes européens et ayant pour objectif de promouvoir sur la toile la diversité culturelle et le multilinguisme européen. Lors de son lancement, le 20 novembre 2008, elle affichait l'ambition de proposer l'accès à plus de 10 millions d'œuvres d'ici à 2010. Elle dut arrêter son activité provisoirement suite à un afflux très important de connexions⁴ le jour de son ouverture. Elle comptabilise aujourd'hui près de 4 millions de documents dont une grande partie provient du patrimoine français : Gallica, documents de l'INA⁵ ou du Louvre⁶ notamment.

Dans le monde. Outre ces initiatives française et européenne, l'importance de ces enjeux ont donné lieu à un réseau des bibliothèques numériques francophones dans le cadre du Réseau francophone des bibliothèques nationales numériques (RFBNN⁷), créé en 2006. C'est en grande pompe qu'en octobre 2008 fut lancée, à Québec, une bibliothèque numérique francophone, lors de la XII^e Conférence des chefs d'État et de gouvernement ayant le français en partage. Précédant de peu Europeana et visant à promouvoir l'influence et la diversité de la langue française à travers le monde, elle associait

1. Jean-Noël Jeanneney, *Quand Google défie l'Europe*, éditions Mille et une nuits, coll. « Essais », 2005.

2. EKZ, plateforme de services aux bibliothèques ekz.bibliotheksservice.

3. Bibliothèque numérique européenne. www.europeana.eu/portal/

4. Plus de 10 millions de connexions par heure ont été enregistrées le jour de son ouverture.

5. Institut national de l'audiovisuel : www.ina.fr

6. Musée du Louvre : www.louvre.fr

7. www.rfbnn.org



les bibliothèques nationales des pays suivants : France, Belgique, Suisse, Canada – Bibliothèques et Archives du Canada et Québec (BANQ) –, Cambodge, Haïti, Luxembourg, Madagascar, Mali, Maroc, Sénégal, Tunisie et Viêt-Nam.

De son côté, et dès octobre 2004, Google Book Search⁸, le célèbre moteur de recherche internet, poursuivait la diversification de ses activités en lançant la première bibliothèque numérique mondiale. Prenant dans un premier temps le nom de Google Print, cette bibliothèque numérique gérée par un opérateur privé évolua ensuite sous celui de Google Book Search et adapta enfin son nom en français, Google livres, afin de séduire les bibliothèques réticentes à avaliser l'opération, vécue par certains – dont Jean-Noël Jeanneney, alors président de la BnF – comme la captation d'un héritage public par un opérateur privé (cf *supra*).

Point de tels débats au sein des grandes bibliothèques anglo-saxonnes américaines ou britanniques qui n'hésitent pas à signer rapidement avec Google. En France, la BM de Lyon fut la première à signer avec Google en juillet 2008 pour un projet de numérisation de masse.

Google prend en charge à ses frais l'ensemble des opérations de numérisation et accepte le contrôle scientifique des bibliothécaires en charge des fonds mis à sa disposition le temps de l'opération. Google alimente sa bibliothèque numérique avec un exemplaire de chaque ouvrage numérisé et remet un autre exemplaire à la bibliothèque propriétaire des ouvrages dont elle

peut disposer à sa guise. L'opération de numérisation ne coûte donc rien aux pouvoirs publics tout en leur permettant de réaliser un projet d'ampleur valorisant patrimoine et territoire.

Mais Google n'est pas philanthrope pour autant, ces opérations sont financées par la publicité et leurs dérivés dont vit cet opérateur. Plus la bibliothèque de Google est consultée, plus les annonceurs publicitaires souhaitent être présents. Google étudie également à la loupe le profil des internautes utilisant les services qu'il propose, ce qui lui permet ensuite de proposer aux annonceurs de cibler leurs offres en fonction des centres d'intérêt des utilisateurs. Il ne s'agit donc pas d'une offre de service public désintéressée mais bien d'une offre de service commercial qui ne s'affiche pas toujours comme telle.

Son efficacité reste cependant inégale. En décembre 2008, l'interface Google Recherche de livres était disponible en plus de 35 langues, du japonais au tchèque ou au finnois. Le Projet Bibliothèque s'étendait à 28 partenaires dont, notamment, sept bibliothèques internationales : l'université d'Oxford (Royaume-Uni), l'université Complutense de Madrid (Espagne), la Bibliothèque de Catalogne (Espagne), la Bibliothèque universitaire de Lausanne (Suisse), l'Université de Gand (Belgique) et l'Université Kei_ (Japon). Il constituait donc et de loin la première bibliothèque numérique du monde.

Suite à tout cela, l'Unesco⁹ décide à son tour d'accompagner les initiatives

9. Organisation des nations unies pour l'éducation, la science et la culture : www.unesco.org/fr

publiques de numérisation et de mise à disposition du patrimoine culturel à vocation universelle. S'appuyant notamment sur la Bibliothèque nationale du congrès¹⁰, elle lance la bibliothèque numérique mondiale : World Digital Library¹¹ le mardi 21 avril 2009. Celle-ci rassemble plusieurs dizaines de milliers d'objets numérisés provenant de plus de 26 bibliothèques présentes dans dix-neuf pays différents. Se voulant plus sélectif et plus qualitatif que les autres grands projets de numérisation, elle a l'intérêt de promouvoir également des documents chinois, arabes, russes ou indiens souvent absents ailleurs.

> Des enjeux d'importance

Préservation et conservation. Préserver et conserver le patrimoine afin de mieux le transmettre aux générations futures est une des missions importantes de la BnF, des BM classées ainsi que des BU. Numériser des livres anciens, des corpus de presse nationale ou régionale en voie de dégradation permet d'assurer une pérennité des documents originaux tout en assurant leur communication au grand public, aux étudiants et aux chercheurs.

Cela nécessite néanmoins le respect de normes ouvertes et applicables à l'ensemble des opérateurs de la numérisation, que ce soit en France ou à l'étranger. Les associations professionnelles de bibliothécaires ont ici un rôle à jouer au moins aussi important que celui exercé par l'Ifla¹² pour l'émergence de l'ISBD et de l'Unimarc. Rôle à jouer d'autant plus que, loin de la numérisation en mode image des premiers temps, il s'agit désormais de numériser les textes et documents en OCR ou ROC¹³ (Reconnaissance optique de caractères), caractère par caractère, afin de permettre une indexation fine et un processus de recherche libre dans l'ensemble des documents numérisés.

10. Plus importante bibliothèque américaine.

11. World Digital Library : www.wdl.org/fr/

12. International Federation of Library Association : www.ifla.org

13. OCR : optical character recognition : http://fr.wikipedia.org/wiki/Reconnaissance_optique_de_caract%C3%A8res

8. <http://books.google.fr/books/>

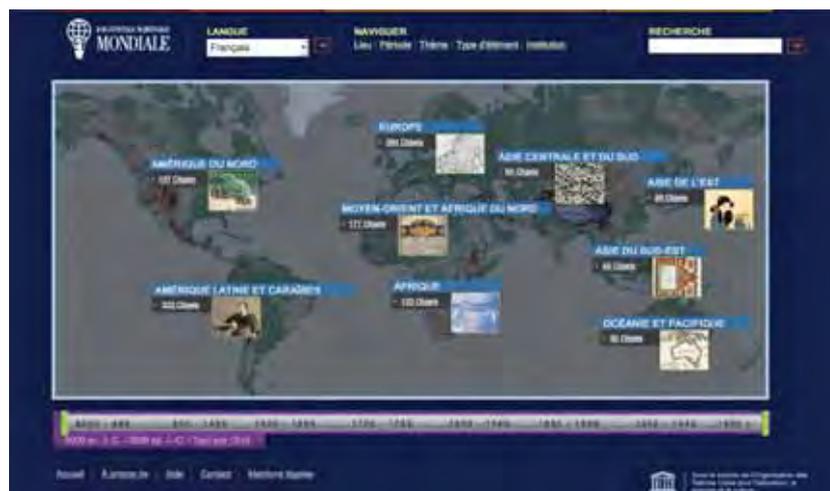
L'intégration des normes OAI-PMH¹⁴, définies par les chercheurs lors de la convention de Santa Fe en 1999, est donc indispensable dans tout processus de numérisation. Les fournisseurs de logiciels de bibliothèques à travers le monde devront les intégrer afin de permettre l'interopérabilité et l'échange de données numériques à travers le monde. La révolution des SIGB passera nécessairement par leur capacité à gérer des bibliothèques numériques et à permettre la communication multibase, ce qui impose la standardisation des normes au niveau international. La préservation durable des données numériques et la capacité des institutions à les échanger et à les partager à de multiples niveaux rendent ces choix impératifs.

Communication des œuvres à tous les publics. Parmi les usages des publics – consultation sur place, emprunt... – la consultation numérique sur tout type de support – ordinateur, baladeur numérique, téléphone portable, e-book (livre numérique) – ne cesse de progresser au sein des sociétés occidentales et des pays riches. L'Asie du Sud-Est, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Amérique du Nord ou l'Europe connaissent un développement sans précédent des technologies numériques et notamment chez les plus jeunes générations désormais baptisées « *digital natives*¹⁵ ».

Or, ces technologies de plus en plus puissantes permettent des usages de plus en plus diversifiés. Non contents de jouer aux jeux vidéo ou de se complaire dans le consumérisme numérique (achats en ligne), les jeunes – et pas seulement eux – lisent de plus en plus d'informations en ligne. En témoigne le succès de la presse numérique : si la chute de la vente des journaux et magazines ne cesse de se poursuivre partout à travers la planète, leur lecture sur Internet ne s'est, elle, jamais aussi bien portée.

14. Open Archive Initiative – Protocol Metadata Harvesting : http://urfirst-apps.unice.fr/wiki_AO/index.php/Le_fonctionnement_de_base_%28OAI-PMH%29

15. *Digital natives* ou natifs numériques : http://fr.wikipedia.org/wiki/Natif_num%C3%A9rique



Mieux, de nouveaux médias d'information ne se sont constitués que sur Internet et offrent souvent une tonalité d'expression plus libre et moins convenue : *Rue 89*, *Bakchich info*, *Vendredi*¹⁶ constituent quelques-uns des emblèmes français de ce mouvement. Certains tentent cependant la création de périodiques imprimés suite à leur succès Internet. On peut ainsi désormais trouver en kiosque des versions imprimées de *Vendredi* ou de *Bakchich info*¹⁷.

Mais revenons aux lecteurs et aux livres. Le souhait de ceux-ci est désormais de disposer d'un accès nomade aux documents numériques. L'ordinateur même mini reste encombrant. Son accès nomade à Internet est par ailleurs conditionné au fournisseur d'accès (certains proposent à leurs abonnés l'accès à des *hot spots* – bornes d'accès à Internet et/ou aux accès Wi-Fi¹⁸ gratuits proposés par des opérateurs publics ou privés –, voire à des abonnements spécifiques à un réseau 3G +19). Deux outils semblent bien mieux adaptés : le téléphone portable devenu de plus en plus souvent un PDA¹⁸ (téléphone intelligent permettant d'accéder à de multiples fonctions et souvent géré par un système d'exploitation adapté) et dont l'iPhone d'Apple symbolise le renouveau, et les lecteurs de

16. Hebdomadaire virtuel *Vendredi* : <http://vendredi.info>

17. Site d'information *Bakchich info* : www.bakchich.info

18. *Personal Digital Assistant* : http://fr.wikipedia.org/wiki/Assistant_personnel

livres numériques également appelés « e-books » qui avec l'invention de l'encre électronique semblent connaître une seconde jeunesse et un véritable décollage des ventes (tels le Kindle d'Amazon qui devrait être offert à un certain nombre d'étudiants américains à la rentrée universitaire 2009).

Le succès de la presse en ligne est lié à la diversité des titres présents et à l'actualisation toujours plus rapide des sites d'information. L'internet apporte une véritable plus-value à la presse par l'accès à l'information immédiate autrefois réservée aux journalistes. La lecture de livres numériques a également tendance à s'accélérer. S'il lui a fallu davantage de temps pour émerger, c'est, d'une part, en raison de l'absence de nécessité immédiate (en tous cas vécue comme telle par les médiateurs du livre : éditeurs, libraires, bibliothécaires), le livre numérique étant même parfois vécu comme une menace par ces différents médiateurs et, d'autre part, en raison des coûts phénoménaux déjà évoqués plus haut de telles opérations de numérisation.

La suite à paraître de cet article dans le prochain numéro de *Bibliothèque(s)*, nous conduira à examiner les enjeux en lien avec le droit et l'économie des bibliothèques numériques afin d'achever le panorama ici engagé.

Jacques SAUTERON
Bibliothèque d'étude
et d'information,
Cergy-Pontoise (95)
Secrétaire général de l'ABF



Les espaces intérieurs de la Bibliothèque Sainte-Barbe à Paris

Dans le Quartier latin à Paris, à deux pas des bibliothèques Sainte-Geneviève, Cujas et de la Sorbonne, une nouvelle bibliothèque a ouvert ses portes en mars 2009 après une dizaine d'années de préparation et une réflexion sur la mise en espace des services et des « lieux de vie ».



De haut en bas : le kiosque, le réfectoire et l'automate RFID.

La Bibliothèque interuniversitaire ¹ Sainte-Barbe propose 130 000 livres et 300 périodiques équipés en RFID, empruntables et en libre-accès. Elle est destinée principalement aux étudiants des cycles L et M en Lettres et langues, droit, sciences politiques, éco-gestion, sciences humaines et sociales, et arts.

¹ Les universités Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Paris 2 Panthéon-Assas, Sorbonne Nouvelle-Paris 3 et Paris Sorbonne-Paris 4 sont les quatre universités co-contractantes de la bibliothèque Sainte-Barbe. La bibliothèque est rattachée administrativement à l'université Sorbonne Nouvelle-Paris 3.

L'organisation des espaces intérieurs a tenu compte de la classification aux monuments historiques de certaines parties du bâtiment, notamment ses volumes. Les espaces ont été pensés selon trois facteurs : les besoins et pratiques des usagers, la conservation des volumes des salles, et les différences de niveau entre les étages des ailes de 1880 et de celle, centrale, de 1936. Les choix se sont moins fondés sur une étude des besoins des usagers proprement dits que sur une réflexion pour mettre des services et des « lieux de vie » en espace. Les contraintes du bâtiment ont dicté leurs règles aux lieux de lecture, de service et de circulation. Une enquête auprès d'un échantillon d'un millier d'étudiants en BU parisiennes de lettres, histoire, éco-gestion, droit et langues, et environ 500 entretiens en face-à-face ont été menés par la société SCP Communication fin 2003. Cette étude diligentée par la mission 3UM a déterminé les publics-cibles à desservir par niveau, discipline et modes de fréquentation pour désengorger les

bibliothèques proches et leur être complémentaire.

L'ouverture de Sainte-Barbe a confirmé la fréquentation par les étudiants ciblés dans le projet, qui a été massive malgré la délocalisation des cours de cycle L loin du Quartier latin par plusieurs universités. Elle a aussi attiré des étudiants plus inattendus : étudiants avancés en droit, étudiants en médecine et de classes préparatoires scientifiques à la recherche de salles de travail accessibles, peu enclins à affronter les files d'attente des bibliothèques voisines souvent engorgées et tout aussi peu liées à leurs besoins documentaires. À ce jour, Sainte-Barbe compte 15 000 inscrits, 3 000 à 4 000 entrées par jour et une moyenne de 281 prêts quotidiens.

L'aménagement intérieur de Sainte-Barbe a été conçu selon un objectif essentiel : assurer la fluidité de la circulation dans tout le bâtiment. Le hall est un grand espace nu, accessible pour prendre une pause café, téléphoner, manger son sandwich, discuter... c'est

Ce projet, porté par la mission Université du troisième millénaire (U3M), a vu le jour en 1998 avec le rachat des bâtiments de l'ancien collège Sainte-Barbe par la Chancellerie des Universités de Paris. Le concours d'architecte de 2001 pour rénover et relier entre elles trois ailes de bâtiment datées de 1880 et 1936 a été remporté par l'agence Stinco. Dans quelques mois, Sainte-Barbe partagera ses espaces de lecture avec la bibliothèque interuniversitaire de la Sorbonne, qui fermera au public pour rénovation. La surface SHON est de 13 000 m², la surface utile de 11 408 m² pour l'ensemble du bâtiment ; Sainte-Barbe occupe 9 055 m² utiles, dont 3 927 m² seront réservés à la bibliothèque de la Sorbonne pendant sa fermeture.

La bibliothèque dédie environ 5 000 m² aux salles de lecture, 2 000 m² aux bureaux, circulations, espaces techniques et de stockage, et plus de 1 200 m² à sa terrasse. Elle ouvre ses quatre étages au public potentiel de 200 000 étudiants de Paris et d'Île-de-France dans sept des salles de lecture, offre 800 places assises sans compter les 400 temporairement attribuées à la Sorbonne, 200 postes informatiques, le prêt d'ordinateurs portables, le wifi. Des salles de travail en groupe sont disponibles à chaque étage.

www.bsb.univ-paris3.fr



1. Le point renseignement ; 2. la salle de lecture ; 3 et 4. le kiosque.

un espace que l'utilisateur peut occuper à sa guise. Il était conçu pour une circulation totalement souple, libre : la fréquentation massive des lieux a toutefois créé de petits engorgements, générant des files d'attente de l'ordre d'une dizaine de minutes. Les étages des trois ailes, situés à des hauteurs différentes et dans des bâtiments construits avec des matériaux disparates, ont été reliés entre eux afin de permettre au lecteur de circuler horizontalement en passant insensiblement d'un bâtiment à l'autre, et, verticalement, par des escaliers et des ascenseurs. Le souci de fluidité des circulations se traduit par la signalétique minimale qui guide le lecteur entre les espaces. Les allées et venues sont aussi fluidifiées grâce au système de prêt intégralement géré par des automates RFID. Les bureaux d'orientation et de renseignement bibliographique sont situés entre les salles de lecture et ne gênent le mouvement ni ne perturbent le silence.

Certains espaces sont uniques, comme la salle de dessin du collège ou l'an-

ancien réfectoire situé dans l'une des ailes du XIX^e siècle, qui a conservé ses mosaïques et ses remarquables tables de marbre. Ces deux salles de lecture à l'atmosphère toute particulière sont actuellement à la disposition de la Sorbonne. Un autre espace frappant est le « kiosque ». L'ancien préau couvert du collège a été vitré pour devenir un lieu clos destiné à la détente et à la lecture de la presse générale. C'est un exemple typique des volumes qui ont dicté l'organisation du mobilier à Sainte-Barbe : le préau a conservé ses dimensions et sa hauteur sous plafond, et la grande salle obtenue a été dotée de canapés modernes d'un rouge vif, confortables et de qualité, conformément à l'effort important qui a été fait pour l'ensemble des meubles. Le public respecte le mobilier, qui rencontre un vif succès et suscite des retours enthousiastes. De véritables efforts ont été fournis pour faire des espaces agréables et accueillants. La volonté de créer des « lieux de vie » et des espaces de détente destinés à de

jeunes étudiants a été suivie d'effets... même si l'affluence du public rend parfois la réalité un peu moins idéale que le projet. L'idée reste cependant que chaque usager trouve un espace qui lui corresponde, où il se sente bien pour travailler ou pour faire une pause.

Le sentiment dominant suite à l'ouverture des espaces intérieurs de Sainte-Barbe étant la satisfaction en termes de locaux, d'atmosphère, de qualité de l'accueil et de services, le directeur de la bibliothèque, M. François Michaud, indique n'envisager pour l'heure aucune modification ou réaménagement des espaces intérieurs de travail individuel, en groupe ou de détente. Ces espaces sont en effet équilibrés et la circulation globalement fluide malgré les petites files d'attente du hall et le kiosque trop fréquenté pour tenir pleinement son rôle de lieu de détente.

Cécile SWIATEK
Bibliothèque universitaire
Pierre et Marie Curie (BUPMC)



Claire Paulhan, éditrice pour mémoire

Sobriété, goût, discrétion, engagement : ce legs attaché au nom de Paulhan depuis presque un siècle par la grâce de Jean, son grand-père, est aujourd'hui dans les mains de Claire, éditrice de correspondances, journaux intimes, agendas, carnets. Sa pratique artisanale, le soin, l'attention dont elle entoure chaque livre nouveau est un hommage rendu à la vie faite littérature, à cette part de l'ombre pour d'aucuns la plus belle.

• **Quand avez-vous créé les éditions Claire Paulhan ? Quel est le premier livre publié par les éditions ?**

Claire Paulhan : J'ai pris la décision de fonder ma propre maison d'éditions en 1996, et ai pu sortir mon premier livre, sous mon nom, en 1997 : *Sous l'Occupation*, de Jean Grenier.

• **Comment en êtes-vous venue à l'édition ? Quelle a été la préhistoire des éditions Claire Paulhan ?**

J'ai effectivement travaillé pendant plus de dix années chez d'autres éditeurs, où j'ai appris le métier, sur le tas : bizarrement, malgré un grand-père, Jean Paulhan, qui était encore très impliqué dans le milieu littéraire et éditorial pendant mon enfance dans les années 1960, je n'avais aucune idée des différentes

étapes de constitution et de fabrication d'un livre... J'ai donc travaillé pour Ramsay, où j'ai créé la collection « Pour mémoire », spécialisée dans les écrits autobiographiques, puis chez Seghers, où j'avais transporté cette collection et en avais créé une autre, de correspondances littéraires : « Missives ». Puis, chez Verdier. Enfin, comprenant que j'aimais plus que tout travailler seule et ne dépendre que de moi, je me suis décidée à sauter le pas...

• **Vous parlez de « ma propre fabrique de livres ». Comment travaillez-vous ?**

J'ai fondé une entreprise individuelle, dont je ne suis même pas salariée et dans laquelle je travaille seule. (Pour gagner ma vie, je suis salariée à mi-temps, à

l'IMEC¹, où je m'occupe de l'inventaire des fonds d'archives et de l'organisation intellectuelle d'expositions.) De temps en temps, j'arrive à me faire aider, non seulement par des stagiaires provenant d'IUT des Métiers du livre, mais aussi par des amis, qui souhaitent gentiment participer à mon effort éditorial.

À partir du moment où j'ai accepté un texte (journal intime, correspondance littéraire, plus rarement des mémoires, d'un écrivain du XX^e siècle), je donne à l'annotateur/trice quelques consignes et attend sagement que ce travail-là soit fini. Quand cette première version est terminée, je la lis attentivement, prends des notes et commence à travailler de conserve avec l'annotateur et l'ayant-droit : par exemple, je compare la retranscription avec le manuscrit original, ajoute ou complète des notes, veille au bon équilibre entre texte et appareil critique, cherche des illustrations. Puis, je passe à la longue et difficile mise en page qui inaugure pour moi une période monomaniaque, pendant laquelle je suis entièrement « attachée à ma proie »... J'imprime autant

de jeux d'épreuves successifs qu'il est nécessaire, puis fixe une date de parution, file voir mon imprimeur avec mon précieux cd, prépare le terrain des libraires et de la presse, et attends l'arrivée des caisses de livres imprimés. Je les couvre un à un avec la couverture rempliée qui est un peu ma marque de fabrique et commence à faire les factures et les paquets pour les particuliers et pour les libraires qui travaillent avec la Poste, avec leur coursier ou avec Prisme.

• **Combien de livres publiés aujourd'hui ? À quel rythme ?**

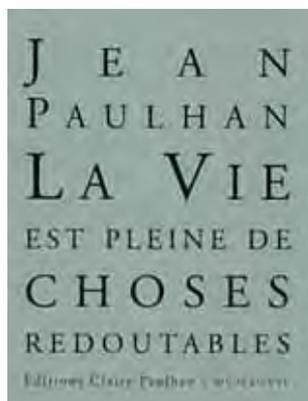
Depuis le journal tenu sous l'Occupation par Jean Grenier, j'ai publié 31 titres, dont certains sont malheureusement épuisés aujourd'hui, au rythme de 2 ou 3 livres seulement par an – car ce sont des ouvrages très difficiles à mettre au point – et parfois moins, comme en cette année 2009 où j'ai eu un peu trop de travail à l'IMEC.

• **Dans votre catalogue, nous croisons des auteurs connus, mais aussi des auteurs plus confidentiels... Pour les uns comme pour les autres, ce sont pour nous de véritables décou-**



Photo D.R., Coll. particulière

Jean Paulhan en 1938.



¹. Institut mémoires de l'édition contemporaine

vertes. Ces auteurs, dont certains sont aujourd'hui oubliés, appartiennent à une période précise de l'histoire littéraire ou de l'histoire tout court. Parlez-nous un peu de vos auteurs.

Je m'intéresse particulièrement à ce qu'on a appelé « l'esprit NRF », non seulement car les écrivains qui y ont participé de près ou de loin ont connu mon grand-père (cela donne un sens personnel et intime à ces travaux), mais aussi car grâce à ses archives, déposées à l'IMEC, je peux trouver facilement tout un tas d'informations sur l'époque ou les personnes citées. Par ailleurs, c'est une période – entre l'Affaire Dreyfus et la Seconde Guerre mondiale – pendant laquelle les écrivains ont beaucoup tenu de journaux intimes, ont beaucoup correspondu entre eux. Beaucoup de documents d'histoire littéraire ont déjà été publiés, mais il reste encore vraiment beaucoup de livres possibles... Il suffit d'être attentif et de travailler.

J'ai donc publié les journaux intimes ou les correspondances de Jean Grenier, Jean Follain, Valéry Larbaud, Jacques Rivière, Jacques Copeau, Paul Éluard, Jean Guéhenno, Pierre Jean Jouve, Georges Perros, Michel Leiris, François Mauriac, Henri Thomas. Mais aussi Catherine Pozzi, qui a été à la marge de la galaxie NRF... Mais encore Georges Hyvernaud, Mireille Havet, Rachel Bephaloff, Ferdinand Bac, qui n'ont nullement croisé le chemin de *La NRF*. Et enfin, je consacre une partie de mon activité éditoriale – mais une par-



Claire Paulhan.

tie seulement – à publier comme elles le méritent des correspondances de Jean Paulhan et certains de ses écrits autobiographiques qui n'entrent pas dans le cadre de ses *Œuvres complètes* chez Gallimard.

Tous ces textes, que j'ai eu le bonheur de découvrir et de faire venir au jour, avaient parfois été refusés par d'autres d'éditeurs, parfois ils dormaient dans des greniers ou dans des caves et en ont surgi par hasard, parfois ils m'ont été recommandés ou apportés.

• **Agendas, carnets, lettres, correspondances, journaux intimes... : vous êtes l'un des rares éditeurs à avoir fait le choix singulier de n'éditer que « l'intime ».** Pourquoi ? Quelles différences faites-vous entre ces divers genres de « l'intime » ?

Je n'aime pas lire de romans, surtout contemporains, car je les juge trop souvent mal pensés, mal écrits, et de plus, mal édités. Mon choix correspond à mes goûts : je m'intéresse non seulement à la vie de ces êtres tellement

particuliers dans la société et l'histoire que sont les écrivains, mais j'ai envie d'accumuler mes connaissances en histoire littéraire. Par ailleurs, je crois être suffisamment fascinée par ce domaine pour y consacrer, avec constance, tout le soin nécessaire...

Sans compter que toutes les formes de littérature autobiographique me passionnent : de la note prise en style télégraphique sur le motif au journal intime sur-écrit et sur-déployé ; de la « note de blanchisseuse »,



D.R. Coll. E. Royer

Valéry Larbaud.

qui éclaire tout un pan de vie secrète, à l'autoportrait le plus complaisant ; du fait énoncé sèchement au récit le plus luxuriant et mensonger... Il y a, dans ce domaine littéraire qui s'enrichit de ses croisements avec la psychologie et l'histoire, tout ce que j'apprécie de savoir et d'accumuler en ma propre mémoire.

- Rapprocheriez-vous votre production de la création littéraire, de l'histoire littéraire ou de la critique littéraire ? Ou les livres que vous éditez, les désirez-vous inclassables,

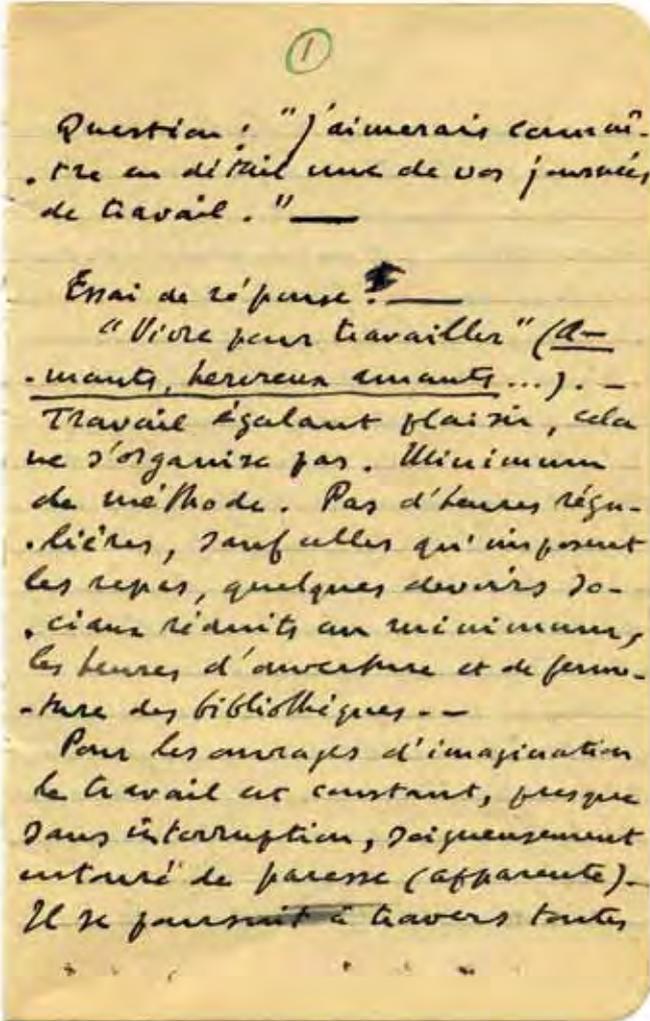
entre création, histoire et critique ?

Les livres que je publie sont certes destinés à enrichir l'histoire littéraire en général, faire connaître le rapport à la création littéraire de tel ou tel écrivain, ou la genèse de certaines œuvres, mais ils donnent à lire d'abord des écrits – que l'on peut estimer secondaires, documentaires ou parallèles au regard des œuvres publiées du vivant de l'écrivain – mais des écrits attestés par des manuscrits, des lettres, auxquels une édition avec un appareil critique de qualité permet de donner tout leur sens...

- Ne trouvez-vous pas que dans l'édition, la diffusion-distribution, « la circulation générale des marchandises » qu'évoque Alain Nadaud dans *Malaise dans la littérature*, la littérature se réduit trop souvent aux romans, laissant sans médiation aucune d'autres écrits littéraires où se crée aussi la langue : écrits intimes, critique littéraire, poésie, théâtre... Ces « millions de romans pour rien », pour reprendre des mots d'Yves Bonnefoy, n'occulent-ils pas le reste de la littérature ? Vous semblez partager ces constats, non ?

« TRAVAILLEZ BIEN, JE SUIS VOTRE AMI »

... C'est ainsi que Jacques Rivière, alors directeur de *La NRF*, conclut un billet à Valéry Larbaud (25 février 1922). Le labeur, l'estime et l'affection indissociablement liés baignent leurs échanges publiés en 2006 sous le titre *Correspondance 1912-1924. Le Bénédictin & l'Homme de barre*. Parmi la trentaine d'ouvrages publiés par Claire Paulhan, celui-ci lui a semblé résumer assez son travail : rien de spectaculaire, une inlassable attention, une extraordinaire aptitude à se mettre au service des autres – des hommes d'esprit à la tâche. Sa jaquette vert amande dit un goût exquis des couleurs, le papier ivoire d'une belle main se fait l'ami des yeux, et la couverture rempliée comble le bibliophile que hante l'inférieure vision d'un dos cassé. Un appareil critique complet, préface pesée, double index, cahier de documents couleur à l'image des Albums de la Pléiade, embrasse le tout. Mais la touche suprême est au colophon : l'hommage rendu aux travailleurs de l'ombre, à la confrérie des érudits, des correcteurs, des proches, qui sont tout le moral de l'éditeur, s'y trouve rehaussé d'une touche d'humour – accueil du lecteur dans le cercle amical, et conjuration du « méchant homme » – posée comme au septième jour le sourire de l'artisan sur son œuvre.



Première page du manuscrit de Valéry Larbaud, *Notes pour servir à ma biographie*, coll. E. Royer.

Comment vivez-vous ces moments de surproduction ?

Effectivement, il y a trop de petits romans publiés, et aussitôt totalement oubliés par leurs éditeurs eux-mêmes, romans qui encombrant, office après office, les tables des libraires, qui n'en peuvent mais. Mais, si on réfléchit, c'est aussi une situation assez privilégiée de vivre une époque où une telle opulence est possible. Cela devrait pousser chacun à aiguïser son libre-arbitre et exercer son sens critique : choisir parmi la quantité de titres nouveaux sélectionnés par le libraire ceux qui sont faits pour vous, ceux qui doivent croiser votre chemin, allumer une lumière dans votre mémoire, déclencher quelque chose... Je fais confiance à la littérature, à la poésie, aux essais – mais aussi à internet et sa possibilité de rechercher la plus infime aiguille dans une botte de foin – pour leur trouver, à plus ou moins long terme, un public, même petit, mais convaincu, amplifié par la lecture des livres qu'on tient en mains, un public rendu plus intelligent et plus ouvert...

• **Sur l'un des textes que vous avez écrit à partir de votre travail et au début de cet entretien, vous évoquez, en parlant de vos projets éditoriaux, la complexité, le risque ? Pouvez-vous nous en dire davantage ?**

Je le dis plus haut : les livres que je publie sont des livres qui demandent des mois de travail, des recherches sans fin, des vérifications minutieuses, des relectures

attentives... C'est là où réside leur complexité (et leur intérêt). Après leur parution, il faut qu'ils trouvent leurs lecteurs et, pour ce risque-là, finalement, je compte de moins en moins sur la presse, tant professionnelle que journalistique. Je compte sur le bouche à oreille, sur les salons et les marchés, sur le contact direct entre le fabricant et l'amateur, sur l'image du travail bien fait...

• **Parlez-nous de vos projets. Il y a ceux qui concernent Jean Paulhan, votre grand-père, dont la correspondance est en grande partie à découvrir, je crois ? Mais qu'y a-t-il d'autre en gestation ?**

Dans l'avenir, j'aimerais publier des notes sur Paris de Henri Calet, la suite du monumental et unique journal de Mireille Havet, le journal de Jacques Lemarchand, des lettres à Jean Paulhan écrites par Jean-Richard Bloch, Georges Navel, Bernard Groethuysen, etc. Mais je n'aime pas évoquer des projets pour lesquels je ne peux pas fixer encore une échéance... C'est comme une sorte de superstition !

« Lorsqu'on est la petite fille d'un monument de la littérature française, naît-on avec une responsabilité intellectuelle et morale ?

On ne naît pas avec, on l'acquiert ou pas ; on se charge de cette responsabilité ou pas. Chacun son choix. »

Entretien avec Frédéric de la Vignalière pour Le Mague : www.lemague.net/dyn/spip.php?article1323



Prochaine parution : Mireille Havet, *Journal 1927-1929* (mars 2010).

« Aller au-devant, rompre, ne rien admettre, détruire et rejeter tout ce qui, même de très loin, menace une seconde l'indépendance, voici mes lois. Ce n'est pas une politique de la conciliation, c'est exactement une révolte. Je ne mangerai pas de votre pain. Je serai abracadabrante jusqu'au bout. »

Carte postale de Mireille Havet (1917).



Photo Chourmoff. Coll. particulière

Mireille Havet en 1917.

• **Hors les livres que vous publiez, quelle est votre dernière découverte reliée à « la littérature de l'intime » ?**

Je pense aux mémoires de Claude Lanzmann, *Le Lièvre de Patagonie*, où l'on est emporté par le souffle de l'Histoire, la force d'un destin particulier, la sûreté du style, la curiosité du regard de l'auteur : tout cela forme un livre très vivant, parfois agaçant, mais passionnant.

• **Pour terminer, un mot, encore pour les bibliothécaires, pour tout ce qui touche à la diffusion de la littérature de l'intime ?**

Eh bien, j'espère que les bibliothécaires considèrent mes publications comme des ouvrages de fonds, qui accompagnent utilement les œuvres « officielles » d'un écrivain. À part pour Mireille Havet et Catherine Pozzi, dont l'œuvre principale se trouve être les tomes de journal que j'ai découverts et publiés posthument, tous les autres auteurs de mon catalogue sont plus ou moins connus pour des œuvres éditées de leur vivant. Dans ce cas, mon travail consiste à les hisser hors de l'oubli dans lequel ils sont parfois tombés, à éclairer leur place dans l'histoire littéraire, à maintenir leur nom et leur existence, ce qui ne me semble pas éloigné du devoir des bibliothécaires, gardiens et passeurs des livres...

Propos recueillis par Jean Gabriel COSCULLUELA



Ça et 25 centimes

Alberto Manguel intime

« Improvisation nourrie de l'expérience d'une vie, jam session dans le cadre d'une fabuleuse bibliothèque », c'est ainsi que Claude Rouquet, éditeur de L'Escampette et ami d'Alberto Manguel, présente ces dix conversations qui les ont réunis en toute « franchise intérieure ». Aujourd'hui un livre savoureux dont nous sommes heureux de vous présenter quelques extraits.



Alberto Manguel, Ça et 25 centimes, L'Escampette éditions, 2009, 227 p., 14 x 21 cm, ISBN 978-2-356-08019-6

> Une enfance sans enfant

Alberto Manguel naît en Argentine en mars 1948 de parents « d'extractions russes et autrichiennes ». Un mois plus tard exactement, il suit son père qui vient d'être nommé ambassadeur auprès du nouvel État d'Israël. Il y est élevé par une nourrice recrutée sur petite annonce, Ellin...

« – Ellin était une lettrée ?

– Ellin était une Européenne ! Cela veut dire qu'il y avait une culture de



DR | Alberto Manguel enfant.

base, qu'une famille bourgeoise juive tchèque-allemande connaissait nécessairement la culture européenne.

Ellin me racontait que son père allait souvent voir des pièces de théâtre. Toute cette société le faisait, il n'y avait là rien de spécial. Le père réunissait ses enfants avant d'aller au théâtre et leur lisait la pièce. Une chose qu'Ellin m'a donnée – et qui est très importante ! – est le sentiment que la culture, littéraire, artistique, musicale, n'est pas quelque chose d'extraordinaire mais quelque chose de tous les jours et qu'il n'y a pas de différence entre une littérature considérée populaire et une littérature dite classique. Ce qui compte c'est d'y trouver notre bonheur et un miroir du monde. Ellin lisait les romans de Cronin, Guy des Cars, Alberto Moravia, Erich Maria Remarque, Graham Greene, Mazo de la Roche... Et tout ça avec une connaissance de base, très traditionnelle, de Goethe, Schiller, Shakespeare, etc. Ellin avait deux caractéristiques très particulières pour une nourrice. L'une, elle n'avait aucun sens de l'humour, aucun, elle ne savait pas ce qu'était une blague, une plaisanterie ; l'autre, elle ne savait pas ce qu'était un enfant ! Elle me traitait comme un adulte.

– Sur le même ton ?

– Exactement le même ton, avec les mêmes thèmes, en s'attendant au même genre de réponses et surtout avec le même sérieux. Je n'ai jamais, jamais, eu le sentiment qu'on me traitait de façon moins intelligente parce que j'étais un enfant.

– Mais cela, tu l'as compris après, pas sur le moment ?

– Sur le moment je comprenais qu'Ellin ne me traitait pas comme les autres adultes me traitaient. Jamais elle ne me parlait avec des petits mots d'enfant. Jamais. Elle me parlait d'une façon qui me plaisait beaucoup plus que lorsque c'était un membre ou un ami de la famille.

Elle était une femme sans chair, tout os, avec une peau tannée, des cheveux gris et crépus ; sa voix était presque sans modulations. Elle attachait peu d'importance à ses toilettes : elle portait des robes simples, de couleur ocre ou brune ; ses chaussures étaient de celles que les Anglais appellent « raisonnables »...

Très vite j'ai compris que cela me donnait certaines prérogatives, comme par exemple trouver normal que je m'intéresse aux livres. Quand je le voulais, Ellin m'emmenait à la librairie et je pouvais acheter les livres de mon choix. Jamais elle ne m'a dit : « Ce livre est un livre pour adulte. » (...)

Très souvent des amis me demandent comment j'ai vécu cette enfance si bizarre, sans mes parents. Eh bien, j'étais heureux comme tout ! La personne qui s'occupait de moi, qui m'aimait, qui m'intéressait, que je n'avais pas à partager, c'était Ellin. J'étais l'enfant unique d'une femme qui pouvait se dévouer à moi 24 heures sur 24 ! Ellin me donnait des cours le matin, mathématiques, géographie, histoire, littérature...

– Ellin s'occupait de tout ?

– De tout ! Elle était, comme au XIX^e siècle, mon tuteur.



DR

Alberto et Lucy.

– Tu ne fréquentais pas l'école ?

– Je ne fréquentais pas d'école. Je ne fréquentais pas d'autres enfants. Je ne fréquentais pas d'autres adultes. Mais avec Ellin, on voyageait. On est allé à Venise, à Paris, en Jordanie, en Allemagne. Je n'ai jamais eu le sentiment d'avoir de la concurrence, d'avoir à me montrer meilleur ou pire... (...)

Le souvenir que je garde de mon enfance est le souvenir d'un grand bonheur.

Ellin n'était pas une spécialiste, mais ce qui est important pour moi, c'est que, très jeune, j'ai eu certaines notions de géographie, d'histoire, et jamais le sentiment que je devais me limiter à quelque chose, que le monde qui était le mien, dans lequel je devais prendre mes repères, était limité à ma famille ou à mon pays ou à ma culture ; tous ces possessifs ne faisaient pas partie de la langue qu'on m'a apprise enfant.

(...)

– Tu m'as dit que tes parents, d'origine juive, n'étaient pas pratiquants. Mais la culture juive était-elle présente ?

– Chez Ellin elle l'était. Dans le sens du respect pour le livre, pour les choses intellectuelles. Pour tout ce qui concernait l'intelligence et l'appréciation de la création artistique. (...)

J'inventais beaucoup d'histoires quand j'étais petit, à partir de celles que je lisais. Je les réinventais, les changeais pour en être un participant. Tout cela se mêle dans une espèce de réalité. Je pense maintenant que c'était parce que tous ces lieux – ce sous-sol que j'habitais avec Ellin, les voyages que nous faisons, les déplacements, les retours en Argentine – étaient très déroutants pour moi. Je ne savais plus exactement où était mon chez-moi et j'étais poussé à le trouver dans mes livres.

(...) Mes livres étaient réellement mon chez-moi.

– Déjà, ta bibliothèque !

– Voilà. Et je savais que c'était ma bibliothèque, mes livres.

– Cette première bibliothèque, c'était combien de livres ?

– Entre soixante et cent. (...) Cette bibliothèque, je m'amusais à la ranger de façons différentes, parfois par taille, parfois par thème ; j'inscrivais mon nom dans les livres et j'en amenais toujours quelques-uns avec moi. Quand nous sommes allés à Venise, à Paris, j'emmenai dans ma petite valise certains de mes livres. Une collection s'appelait Golden Books, des livres avec beaucoup d'illustrations et peu de texte que j'aimais beaucoup. C'était souvent avec ces livres-là que je voyageais. Mes livres étaient un peu mes points de référence, mon histoire. Je n'avais pas de réelle histoire de famille, même si j'avais effectivement deux frères (ma sœur et ma demi-sœur sont nées bien plus tard), un père, une mère, une tante

(une veuve qui nous avait rejoints en Israël avec ses deux enfants, qui ont été mes deux premiers amis). »

> Comment travaillent les livres

« (...) Les livres travaillent d'une façon assez étrange. On ne peut pas dire que c'est en lisant un livre que les choses changent. Ce n'est pas parce qu'elle lit un certain livre que la population change d'avis. Mais un livre peut toucher la pensée d'un petit groupe de personnes, et peut donner lieu à un changement dans l'imaginaire collectif par une transmission qui échappe à la lecture. Il suffit qu'une idée passe dans l'imaginaire de quelques personnes pour qu'elle se développe et s'étende pour finir par atteindre la majorité. (...) Je pense que nous faisons une erreur quand nous croyons que nous écrivons pour cette entité qu'est le peuple. Si nous arrivons à lancer par un texte une idée qui peut intéresser un petit groupe de gens, de lecteurs intelligents, cela est suffisant. Puis les idées font leur propre chemin.

(...) Ce qui m'intéresse de plus en plus n'est pas la littérature en elle-même, mais la littérature comme une façon de m'interroger sur le monde. Les histoires qui s'arrêtent à la fin de la page peuvent me satisfaire pour une demi-heure, mais j'ai besoin qu'elles s'ouvrent, qu'elles me permettent de les aménager, de les

transformer, pour qu'elles me servent d'une façon absolument pratique.

Un des grands mensonges qu'on nous raconte depuis toujours est l'idée que la littérature est un passe-temps, un luxe presque superflu. Or, la littérature est un lieu aussi concret que cette pièce et n'est pas un passe-temps mais est faite du temps lui-même. Elle habite, lorsqu'elle est vraie, le passé, le présent et le futur.

Je pense que l'enseignement de la littérature passe par ce constat. Les maîtres le savent. Ce n'est que quand l'élève réalise que c'est son histoire qui se raconte, son lieu qui se définit, son temps qu'on est en train de saisir dans le livre, qu'il devient lecteur. Sans cela, il n'y a aucune raison de supposer que le livre est plus important qu'un jeu vidéo. Si un livre s'arrête au bout de la page, il n'est pas plus important qu'un jeu vidéo ! La littérature qui compte est celle qui prolonge notre vie... »

> Sanctuaire

Alberto Manguel s'est souvent déplacé au gré d'activités que le hasard lui offre et qu'il saisit à la volée.

« C'est intéressant de savoir qu'on garde toujours en soi une bibliothèque imaginaire, une bibliothèque mentale, vraiment virtuelle, et qu'on peut vivre avec une petite bibliothèque matérielle.

Cela fut mon cas pendant de très nombreuses années pour des raisons d'espace. C'est une situation qui implique un travail compliqué. On se dit, oui en effet, dans tel volume de Schopenhauer, je me souviens que quelque part au milieu, vers la moitié de la page de droite, il y avait telle référence. Mais ensuite, aller chercher cette référence dans une bibliothèque publique, c'est presque impossible.

– Où étaient tes livres ?

– Mes livres, je les envoyais au fur et à mesure dans un dépôt, près de Toronto. Je faisais des caisses qui rejoignaient ce dépôt. Je payais un petit loyer mensuel pour ce stockage. Je ne gardais avec moi que les livres dont j'avais besoin pour mon travail immédiat. En fonction de mes travaux, *Une histoire de la lecture* ou *Le Livre d'images*, ma bibliothèque changeait. (...) Avec le succès d'*Une histoire de la lecture*, je pouvais enfin me permettre de mettre un peu d'argent de côté pour l'achat d'une maison. (...) Et, comme dans les meilleures histoires, tout s'est passé d'une manière cohérente ! Christine [libraire à Poitiers] nous a présenté un agent immobilier qu'elle connaissait et qui s'est avéré être une personne charmante. Il nous a montré de nombreuses propriétés dans la région, d'un très grand charme et à des prix enfin accessibles pour nous ! Il nous montrait tellement de belles choses que je finis par lui dire : « Puisque vous avez tout ce choix, vous n'auriez pas une abbaye ou un couvent ? » Moi j'avais en tête, comme endroit idéal, un endroit fermé avec une manière de cloître. Il me répond : « Je n'ai pas de couvent à vous montrer, mais j'ai un presbytère ! » Il nous donne rendez-vous à Mondion, ici ! Craig et moi avons pris la route, et nous sommes montés sur la colline qui domine le village. Le champ, de l'autre côté de ce mur, était couvert de tournesols en fleur. Nous sommes arrivés devant la petite église. C'était d'une beauté sobre, reposante... Puis, on nous ouvre le portail, et je vois le jardin. Ça a suffi ! J'ai écarté les mains et me suis écrié « Quelle merveille ! » On a visité la maison. Le bel escalier en bois m'a charmé lui aussi ! Les cheminées... Et



la vision de la grange démolie qui forme l'aile droite de l'ensemble. C'était un tas de pierres. J'ai su que la bibliothèque serait là ! Puis il y avait une tour ! Voilà, j'ai su que c'était là ! (...)

Finalement nous avons signé, et nous avons acheté une bouteille de champagne. Nous sommes venus devant le portail, les gens habitant encore ici ; et nous avons bu et versé un peu de champagne devant le portail pour le dieu Dionysos, car Mondion c'est le mont de Dionysos. Là où il y a l'église aujourd'hui se dressait un temple à Dionysos et nous avons voulu lui rendre hommage.

Nous avons donc pensé qu'il était nécessaire d'honorer ce lieu. Lorsque nous nous sommes prêtés à ce cérémonial avec le champagne, il y avait sur l'escalier de l'église un énorme chat blanc qui nous a regardés, tout le temps que nous étions là, et qui n'est jamais revenu. Les cloches se sont mises à sonner. Pour moi, tous ces petits faits ne sont pas seulement des symboles, des échos, dans la nature ou dans le monde, de ce qui nous arrive, mais ils ont aussi une certaine justesse littéraire.

– *Combien de temps as-tu mis à ranger les livres ?*

– Construire la bibliothèque a demandé presque un an. Craig est parti pendant un été et moi je suis resté ici avec les caisses de livres ! Je ne pouvais pas déballer une caisse et mettre les livres sur les étagères car ils n'étaient pas en ordre. Donc, il fallait déballer toutes les caisses, 30 000 livres, tout en établissant un classement. J'ai fini par avoir des colonnes de livres, comme les colonnes de pierres qu'on voit dans les déserts. C'est seulement quand j'ai pu estimer l'importance de chaque groupe que j'ai pu organiser la répartition sur les étagères. J'ai travaillé pendant trois mois, avec une joie immense. Je redécouvrais les livres, je lisais en même temps, je retrouvais des petits bouts de papier entre les pages, avec un nom, une adresse oubliée, je me disais, « il faut absolument que je relise ce livre-là », je découvrais que j'avais deux ou trois éditions du même livre.



Alberto Manguel chez lui.

C'était une aventure autobiographique et de réflexion sur moi-même. L'essai de Walter Benjamin, *En déballant ma bibliothèque*, donne un peu le ton de ce genre de geste. En ces moments, je déballais des bibliothèques différentes, dont certains livres remontaient à mon adolescence, à mon enfance aussi. Il y a des livres que je possède depuis l'âge de 4 ou 5 ans. Je n'allais pas me coucher, je restais jusqu'à 2 heures du matin, je me levais à 6 heures, j'oubliais de manger, j'étais ici dans un monde à part, pendant trois mois ! J'ai fini de ranger la bibliothèque le jour du retour de Craig ! J'avais de la musique et j'étais en train d'écouter Wagner. J'ai préparé la première partie de *Tannhäuser* et j'ai déclenché la musique au moment où Craig entrait ! Il a été complètement ébloui ! C'était déjà une impression forte de voir la bibliothèque vide, mais de voir tous les livres en place, avec en plus la musique fastueuse, c'était absolument merveilleux.

La nuit où j'ai fini de ranger les livres, j'ai dormi dans la bibliothèque, par terre. Je sentais qu'il était nécessaire que je m'approprie l'endroit. Craig dit que c'est comme un chien qui pisse dans les coins. C'était une conclusion et c'était un début ! J'ai senti que dorénavant j'allais travailler d'une autre façon.

– *Commencer une vie nouvelle ?*

– Commencer une autre façon d'écrire et de lire. Avec un autre rythme, avec beaucoup moins d'angoisse par rapport à ce que je ne connaissais pas, ce que je n'avais pas lu, ce que je n'avais pas fait. (...) Je sais que j'ai ouvert tous mes livres, et je sais que je ne les lirai pas tous. Cela me soulage, cette impossibilité. Je vais peut-être – mais aurai-je le temps de le faire ? – les rouvrir tous encore une fois ! Je pense qu'on crée avec les livres un lien qui est vivant ! Par amitié, par respect pour eux, je voudrais les ouvrir encore une fois ! Les éleveurs d'abeilles disent que lorsqu'un apiculteur meurt, quelqu'un doit immédiatement aller dire aux abeilles que leur éleveur est mort. Je voudrais que quelqu'un fasse cela avec mes livres.

– *Je comprends parfaitement ce que tu dis là...*

– Oh je sais que tu comprends. Ce n'est pas le genre de chose qu'on peut dire facilement. Mais il est important que les livres sachent que l'interruption du dialogue, de l'amitié, n'est pas volontaire. J'espère que quelqu'un, lors de ma mort, fera cela pour moi... »

À quoi peut bien servir un réseau social en bibliothèque ?

L'exemple de Facebook

« 350 millions de membres, et vous... ? » Autrefois, la bibliothèque accueillait des lecteurs, ils sont devenus des usagers. Aura-t-elle bientôt des amis, voire – à l'image des clubs de football et des groupes de rock – des fans ? Certaines ont déjà tenté l'expérience. Pourquoi, comment ?

« J'ai 800 amis sur Facebook ! » Ce qui nous gêne, ce qui revient comme une antienne dès que nous parlons d'un réseau social sur Internet, c'est le nombre d'amis que nous pouvons avoir. Car, sûr, dans la vraie vie, non-virtuelle, nous avons un, deux, voire une dizaine d'amis au maximum... Avoir un profil avec des centaines ou des milliers « d'amis » nous pose problème en tant qu'individu et en tant que bibliothécaire. En fait, ce terme d'« amis » est mal choisi. On devrait parler plutôt parler de liens... qui nous rapprochent. C'est d'ailleurs, en sociologie, un des éléments de la définition d'un réseau social¹.

Le *social networking* (réseautage social en ligne²) est apparu dès 1995, mais c'est à partir de 2003 qu'il s'est développé avec le site Friendster aux États-Unis « qui proposait une nouvelle approche de la rencontre en ligne, largement inspirée de la théorie de Stanley Milgram, selon laquelle il existerait six degrés de séparation au maximum entre chaque personne dans le monde³ ». Comme l'explique Fred Cavazza sur son blog, « les médias sociaux sont donc des outils et services permettant à des individus de s'exprimer (et donc d'exister) en ligne dans le but de se rencontrer et de partager⁴ ». Né il y a cinq ans, Facebook (FB pour les intimes) a d'abord été un réseau social fermé, le « copain

d'avant » des étudiants de Harvard. Facebook a dépassé les 350 millions d'utilisateurs dans le monde⁵.

> Quelles utilisations ?

On peut envisager l'utilisation et l'animation d'un réseau social à la manière d'un lieu comme celui de la bibliothèque⁶ si pertinemment décrit par Cécile Arènes : agora publique, mais ici numérique – où se révèle une certaine part intime d'un individu, pour rester en phase avec le thème de ce numéro –, même si la grande comédie des masques sociaux n'est pas à sous-estimer (anonymat, pseudonymes, mythomanie, etc.). Pour le monde des bibliothèques, on pourrait distinguer deux utilisations majeures d'un réseau social : une utilisation personnelle et/ou professionnelle du bibliothécaire affirmant son « identité numérique » et une utilisation plus institutionnelle qui permet à l'établissement d'aller là où se trouvent certains de ces publics.

> Se créer un profil

Avant de détailler les usages, rappelons un fait important. Vous devez vous inscrire pour voir et participer. On crée d'abord un profil personnel où l'on indique... ce que bon nous semble : nos coordonnées pour nous joindre, nos études, nos passions, nos opinions politiques ou religieuses, une vraie date de naissance ou juste un jour et

un mois pour les plus pudiques ! Pas d'obligation de remplir ces cases. On ne dit que ce que l'on a envie de montrer... La part de l'intime, nous la conservons si nous voulons !

Deuxième étape : la recherche d'amis – maintenant vous savez que je préfère parler de liens – on cherche donc à se lier... FB vous aide à trouver des amis de plusieurs manières. D'abord, en vous proposant de chercher parmi les contacts de votre boîte aux lettres (indiscret qu'il est !). Il vous dit qui est sur FB. Vous pouvez alors proposer à cet ami potentiel de devenir le vôtre. Ensuite, selon les informations que vous aurez laissées sur votre profil, FB vous suggérera des noms : des gens qui aiment le même écrivain que vous où qui font partie d'un groupe comme celui consacré à Emmanuel Guibert⁷, l'auteur de BD. Il existe des groupes d'amateurs très sérieux et d'autres plus farfelus, qui naissent, vivent et meurent comme ils sont apparus. Ceux sur « la main de Thierry Henry » (200 000 fans) risquent de ne pas passer l'année ! Vous pourrez aussi créer votre groupe : celui des « Amis de la BN de Côte d'Ivoire » ou le groupe consacré à une animation ponctuelle et recevoir les commentaires des membres du groupe. Enfin, vous pourrez rechercher des amis en tapant simplement leur nom.

Important, votre profil peut être ouvert à tous ou fermé (cf. *ill.*). Dans ce cas, vous avez la main pour accepter l'ami ou pas. Votre compte comprend une boîte aux lettres qui vous permet de

1. http://fr.wikipedia.org/wiki/Réseau_social

2. http://fr.wikipedia.org/wiki/Réseautage_social

3. www.internetactu.net/2004/01/05/le-social-networking-un-nouveau-metier-a-tisser-pour-les-reseaux-de-personnes

4. www.fredcavazza.net/2008/05/19/panorama-des-medias-sociaux

5. www.neteco.com/299986-facebook-cap-300-utilisateurs-rentabilite.html

6. « La bibliothèque comme lieu » : www.liberlibri.fr/?p=772

7. www.facebook.com/group.php?gid=161088649139&ref=ts

lui demander qui il est et pourquoi il souhaite être ami avec vous. À vous de définir des critères d'utilisation de votre profil et de protéger votre vie privée ! Pour un professionnel de l'information, il est intéressant d'avoir dans ses amis des gens de nature complètement différente pour étudier, par exemple, ce qu'ils font sur le réseau, ce qui les intéresse... On peut rester en communauté aussi (*geeks*, bibliothécaires... ou garagistes) mais est-ce vraiment le but ?

FB est le domaine des applications en tout genre : *quizz* pour connaître votre niveau de culture générale sur les films *gore* ou pour installer une ferme virtuelle où vous semez, arrosez, récoltez ou ramassez des œufs. Vous n'aurez plus d'excuses : FB vous rappelle la date d'anniversaire de vos amis et les événements qui vous intéressent. En général, les « grands » médias se focalisent là-dessus.

> Des usages individuels et/ou professionnels

On communique sur ce que l'on appelle le mur. On le « *tague* » de nos commentaires, de nos réflexions. Outil de partage et de veille, grâce à des liens vers des sites, des billets, des vidéos, au moyen d'un simple copié-collé. On peut annoncer un événement (une conférence dans votre bibliothèque, une pétition à signer, à relayer). La fonction « Partager » permet d'envoyer une information vers un groupe d'amis que vous sélectionnez. Si vous êtes sur le mur d'un de vos amis, « Partager » permet d'envoyer son information vers votre mur. C'est ainsi que se diffuse



de manière massive et rapide à travers les réseaux d'amis les informations à relayer. Si vous utilisez plusieurs outils, par exemple, un compte twitter⁸, vous pouvez coupler celui-ci avec FB. À quoi cela sert-il ? Si vous le souhaitez, ce que vous écrivez sur Twitter sera relayé sur FB, vers un autre groupe d'amis. Vous mélangez ainsi vos réseaux sociaux et vos informations.

Le mur peut ressembler à un outil de publication comme un blog de signalement. Permettez-moi d'utiliser ma pratique. Je me suis rendu compte récemment que je n'écrivais plus sur mon blog professionnel ; non par désintérêt, mais parce qu'il est plus facile de publier ses découvertes dans la toile sur FB. Mon blog, restant en usage dorénavant pour des billets de réflexion plus personnels.

Outil de veille ou de publication, FB est aussi un lieu de mémoire individuel car vous conservez toute votre activité. C'est d'ailleurs un des reproches fait à FB : comment nos données sont-elles conservées, comment sont-elles utilisées ? Récemment, FB a voulu changer les conditions générales d'utilisation (CGU). En résumé, il devenait propriétaire de tout ce que vous publiez sur votre mur, comme les photos de la fête d'anniversaire de votre petit dernier... Sous la pression, FB a reculé. D'autres sites (Amazon, Fnac) utilisent également nos comportements sur les réseaux. La fonction « ceux qui ont acheté ceci ont acheté cela » en est la preuve. C'est la contrepartie pour utiliser ces services de manière gratuite. Mais restons vigilants.

⁸. Cf. notre précédent billet par Sophie Cornière, *Bibliothèque(s)* n° 45, pp. 75-76.



Enfin, l'aspect relationnel est certainement une des raisons du succès de cet outil. Une fonction de tchat (*cf. ill.*) est incorporée à la manière d'un MSN, active ou non active. Communiquer avec un artiste devient très facile : certains se prêtent simplement au jeu. C'est une évolution du rapport artiste/fan. Un fan moins adulateur en quelque sorte. Les fonctions neuronales y gagnent ! Pour un bibliothécaire, c'est parfois un moyen plus rapide que les attachés de presse pour atteindre le futur conférencier de sa bibliothèque.

> Des usages institutionnels

Silvère Mercier, dans un billet paru sur son blog incontournable, *Bibliobsession*, nous le rappelait : pour une institution, créer une page qui aura des fans est préférable à un profil (individuel) qui aura des amis. Disons-le, humoristiquement, cela évitera de répondre à la question « sexe de votre institution » ! En lisant attentivement les commentaires de ce billet, la BM d'Angers qui avait créé un profil (personnel) répond à la critique de Silvère regrettant le choix du profil. Elle a créé également une page qui ne contient en définitive que 59 fans. Par contre, le profil BM d'Angers accueille 597 amis. Décidemment, les usages de nos utilisateurs sont impénétrables. En définitive, la BM d'Angers « alimente profil et page avec le même contenu : on fait un article sur la page et on le partage sur le profil⁹ ». Le wiki *Bibliopedia* pos-

⁹. www.bibliobsession.net/2009/09/22/pourquoi-et-comment-utiliser-facebook-pour-une-bibliotheque/



sède une page qui recense les réseaux sociaux¹⁰ des bibliothèques francophones.

Pourquoi être sur FB pour une bibliothèque ? Réponse simple : une partie de nos usagers l'utilisent. La page FB de la bibliothèque est une annexe du site de la bibliothèque et parfois son site unique quand la bibliothèque n'a pas de site. Dès lors, se retrouvent sur la page : informations pratiques (horaires, tarifs), activités et annonces d'événements (conférences, ateliers), diaporama d'images, articles des bibliothécaires comme pour la Bibliothèque de Toulouse.

La page qui accueille des fans (ou des amis, si l'on a choisi un profil) pourra recevoir les commentaires de ceux-ci. Comme le site traditionnel, la page facebook est un outil de communication. Elle nécessite non seulement un animateur de page qui sera aussi un modérateur de la parole des usagers. Quels commentaires mon établissement va-t-il pouvoir accepter ? La question est centrale et il faut y réfléchir avant présentation à nos hiérarchies.

10. www.bibliopedia.fr/index.php/Bibliospaces

Poursuivez la lecture de ce billet sur le bibliolab (www.bibliolab.fr rubrique Ressources) avec une sélection des meilleurs pages FB et une présentation de quelques autres réseaux sociaux.

Aspect positif de ces échanges : avoir les avis de nos publics, recueillir leurs demandes, faire écho et participer à la vie de la cité. C'est une application très concrète pour mettre en application toutes les remarques issues des enquêtes et colloques de connaissance des publics.

Communiquer sur les nouvelles acquisitions ou autour des animations de la bibliothèque, publier les mp3 de la bibliothèque,

faire de la veille et du suivi. Certes ! Hubert Guillaud sur son blog La feuille nous interroge : « L'essentiel n'est certainement pas d'ouvrir un espace dédié à un projet clos, mais au contraire de s'ouvrir à un plus large auditoire. Le but n'est pas d'ouvrir une page ou un groupe aux couleurs de sa bibliothèque, mais d'imaginer plutôt ouvrir des groupes plus larges capables de toucher plus de monde. Pour un discothécaire, il vaut mieux ouvrir une page *I love Rock'n Roll* qu'une page au nom de la discothèque de Trifouillis-Oies¹¹. » Message entendu par les bibliothécaires musicaux de la BFM de Limoges qui ont créé L'e-music box (381 amis)¹², une page qui se veut un juke-box virtuel dédié aux artistes du Limousin (cf. ill.).

> Ceci n'est pas un jeu vidéo : la fonction reset n'existe pas sur le web !

D'autres limites se dégagent sur la conservation des données personnelles. Comment sont-elles conservées ? Que deviendront-elles après notre mort ? Quand je quitte un réseau social, puis-je les effacer ? Ai-je l'assurance que ce que j'ai dit à un certain âge de la vie ne se retournera pas contre moi. C'était l'objet du récent

11. <http://lafeuille.homo-numericus.net/2009/04/facebook-etre-ou-ne-pas-etre.html>

12. www.facebook.com/search/?init=srp&sfxp=&q=biblioth%C3%A8que+angers#/lemusicbox?v=wall&ref=ts

débat à l'Assemblée nationale suite à la proposition de loi de deux députés sur le droit à l'oubli numérique¹³. Si Internet est un média de « flux », c'est aussi un média de « stock ». Le virtuel est toujours inscrit dans du matériel. Comme le précise Denis Ettighoffer, fondateur d'Eurotechnopolis Institut : « L'homme numérique doit pouvoir compter sur la loi pour faire effacer des données sur le Net qui pourraient être attentatoires à son intégrité morale, à sa liberté individuelle, à celle de sa famille, qui limiteraient ou tenteraient d'influencer ses activités privées, publiques ou professionnelles. » Il faut donc être rapidement conscient de notre identité numérique sur Internet et les réseaux sociaux. La fonction *reset* d'un jeu vidéo n'existe pas sur le web. Nous avons aussi le rôle d'informer nos plus jeunes usagers sur ces risques. Je passe rapidement sur le devoir de réserve du fonctionnaire que vous connaissez par cœur.

Conclure ? Même si le modèle économique de ces réseaux sociaux n'est pas fixé (gratuit, payant) et que le recul nous manque pour analyser ce phénomène fulgurant, ces outils ne sont pas qu'un effet de mode passagère. Ils illustrent le besoin de communication des individus qui ont tendance à se replier vers un cocon protecteur. Autant le téléphone me paraît symboliser un désir de ne jamais quitter le cadre rassurant de son proche entourage, autant les réseaux sociaux représentent des volontés d'ouverture et de découverte vers les autres. Terminons par un clin d'œil en essayant de créer une loi à la manière d'Asimov : « Tout site aura dans le futur une tendance naturelle à devenir un réseau social. »

Franck QUEYRAUD
Groupe ABF
Bibliothèques hybrides
Médiathèque
de Saint-Raphaël (83)



13. www.actualites-du-web.com/2009/11/une-proposition-de-loi-sur-le-droit-a-loubli-numerique

LES BIBLIOTHÈQUES EXPOSENT

Cette rubrique signale régulièrement les expositions proposées en bibliothèques, prochaines et en cours, sur tous sujets et tous types de documents. Merci d'envoyer vos informations 3 mois au moins avant leur inauguration à Nicole Picot : npicot@abf.asso.fr
N'oubliez pas non plus d'envoyer vos catalogues et publications associées à ces expositions à la rédaction pour notre rubrique « Les bibliothèques éditent » dans « Notes de lecture ».

03 : Moulins, Médiathèque, « *La Fabric, exposition de Christian Voltz* » (17/11/09-31/01/10). – **06** : Nice, Bibliothèque Louis Nucéra, « *Barre Phillips : 40 ans de création musicale* » (11/12/09-06/02/10). – **13** : Aix-en-Provence, Bibliothèque Méjanès, « *1, 2, 3... : Komagata, manifestation jeunesse* » (06/12/09-30/01/10) ; BDP des Bouches-du-Rhône, « *Maiden Africa, photographies de Pascal Grimaud* » (28/01-27/03) ; « *Le singulier bestiaire de Tomi Ungerer, exposition de collages, dessins, illustrations, sculptures* » (28/01-27/03). – **17** : Laleu-La Pallice, BM, « *Des oiseaux de papier, exposition d'origami* » (09/12/09-23/01/10). – **21** : Dijon, Bibliothèque centre-ville, « *Louis Venot,*



libraire, éditeur et photographe dijonnais, 1875-1940 » (04/12/09-30/01/10) ; Bibliothèque Fontaine d'Ouche et Port du canal, « *Art à la page, exposition des originaux de Claude Ponti* » (01/03-31/03). – **29** : Brest, Bibliothèque d'études, « *Brest en Bulles* » (15/12/09-15/03/10). – **34** : Montpellier, Médiathèque Françoise Giroud, « *L'art postal* », « *Les jardins* » (15/12/09-30/01/10). – **41** : Blois, Bibliothèque Abbé Grégoire, « *Athanase Kircher, 1602-1680, le dernier des Humanistes* » (11/12/09-13/02/10). – **42** : Saint-Étienne, Médiathèque centrale de Tarentaize, « *Bacchanales, revue de poésie, une aventure poétique* » (10/12/09-30/01/10). – **44** : Nantes, Médiathèque Jacques Demy, « *En route mauvaise troupe, Nantes et le surréalisme* » (23/10/09-27/02/10) ; « *Le goût de la forme* » (08/12-30/01). – **45** : Orléans, Médiathèque, « *Le cirque, toute une histoire !* » (10/12/09-23/01/10). – **51** : Châlons-en-Champagne, BMVR, « *La Bible, Trésor de l'Humanité* » (05/12/09-27/02/10) ; Reims, Bibliothèque Carnegie, « *Les plus belles reliures d'art de la Bibliothèque municipale de Reims* » (15/12/09-23/01/10) C ; Médiathèque Jean Falala, « *Prendre le temps... sur un air des années*



50. Illustrations originales de Jean-François Martin tirées du livre : Refrains de mon enfance » (01/12/09-30/01/10). – **56** : Quimper, Médiathèque, « *Fenêtre sur François Béalu* » (23/10/09-25/01/10). – **59** : Lille, Médiathèque Jean Lévy, « *Psaumes, chants de l'humanité* » (12/01-03/04). – **67** : Strasbourg, Bibliothèque André Malraux, « *Méli-mélo d'images* » (02/12/09-30/01/10) ; Médiathèque Ouest, « *De Constantinople à Istanbul. Voyage photographique* » (19/01-27/02) ; Médiathèque Sud, « *États d'âme à la Wolf* » (19/01-27/02) ; Bibliothèque de Maïche, « *Jouets d'autrefois* » (02/12/09-30/01/10) ; BnU, « *La langue confisquée. Die geraubte Sprache. Victor Klemperer et la LTI : illustrations d'Édouard Steegman* » (09/11/09-20/01/10) ; « *Friedrich Hölderlin, présence du poète* » (27/01-01/04). – **72** : Le Mans, Médiathèque de l'Espal ; Bibliothèque des Vergers, « *Robotto* » (17/11/09-30/01/10) ; Médiathèque Louis Aragon, « *En pays manga : voyage photogra-*

phique à travers la bande dessinée au Japon. Photographies de Thierry Soufflard » (17/11/09-13/02/10) ; « *Manga music* » (05/01-30/01) ; Médiathèque Saulnières, « *Cases manga, planches réalisées par l'atelier BD, animé par Fabrice Tournez* » (18/01-30/01). – **75** : Paris, Bibliothèque Chaptal, « *Dano, un illustrateur* » (10/12/09-19/01/10) ; Bibliothèque Courcelles, « *Dessins de Yoshimi Katahira Mangata* » (20/01-31/01) ; Bibliothèque de l'Heure Joyeuse, « *Petites empreintes et livres d'art. Si les enfants se mettent à faire des livres* » (19/09/09-31/01/10) ; Bibliothèque Mazarine, « *Antiquité, Lumières et Révolution. L'Abbé Leblond, 1738-1809, second fondateur de la Bibliothèque Mazarine* » (19/11/09-26/02/10) C ; Bibliothèque des arts décoratifs, « *Bucarest, photographies contemporaines* » (18/01-13/02) ; « *Animal de bibliothèque* » (22/02-



17/04) ; Bibliothèque Diderot, « *Arlequin serviteur de deux maîtres, illustrations de Sylvia Lutin* » (01/12/09-30/01/10) ; Bibliothèque Forney, « *Peinture sous verre dans le monde* » (26/01-17/04) ; BnF, Site François Mitterrand, « *Jeunes photographes de la Bourse du talent. Toutes les couleurs du monde* » (15/12/09-21/02/10) ; « *Miniatures et peintures indiennes* » (09/02-09/05) ; Opéra-Garnier, Bibliothèque-musée, « *Les Ballets russes* » (24/11/09-23/05/10) C. – **77** : Meaux, Médiathèque Luxembourg, « *Une cuisine grande comme un jardin* » (26/01-06/02) ; « *Histoire de l'enregistrement sonore. Exposition réalisée par la Médiathèque de Lagny* » (02/03-20/03) ; Melun, Astrolabe, Médiathèque et Archives, « *Enfantina : des livres pour les enfants au fil des siècles* » (08/12/09-24/02/10) ; « *À l'assaut des contes de Grimm* » (05/01-27/01) ; « *Melun is not dead : Show case. Photographies par Christelle Gers* » (09/01-20/01). – **79** : Coulon, Médiathèque, « *L'eau, donner à boire à 7 milliards d'hommes* » (19/01-30/01) ; Frontenay-Rohan, Médiathèque, « *L'eau douce* » (12/01-30/01) ; Niort, Médiathèque, « *L'arbre sans fin* » (05/01-30/01). – **81** : Castres, BM, « *Concorde, l'audace : une aventure, un mythe, une perspective* » (12/01-13/02). – **86** : Poitiers, Médiathèque François Mitterrand, « *Carte blanche à Thierry Groensteen* » (08/12/09-27/02/10) ; « *Les héros de la bande dessinée* » (08/12/09-27/02/10). – **87** : Limoges, BFM, « *Esprit porcelaine, le couloir du temps* » (15/12/09-23/01/10). – **92** : Rueil-Malmaison, Médiathèque Jacques-Baumel, « *Les rencontres de l'histoire et de l'actualité 2009, la Méditerranée* » (02/12/09-30/01/10) ; « *La Méditerranée, périple d'une civilisation, en partenariat avec l'Institut du monde arabe* » (05/01-30/01). – **93** : Bobigny, Bibliothèque Elsa Triolet, « *Sara, la vie est un voyage* » (15/12/09-13/02/10) ; « *19+1= Des illustrateurs de Livres au Trésor mis en boîte* » (15/12/09-13/02/10).



* : itinérante ; C : catalogue ; P : publication.

En écho



Frédéric Kaplan, *La Métamorphose des objets*, éd. Fyp, 2009, 224 p., ISBN 978-2-916571-27-0

Après *Les Machines apprivoisées* (Vuibert, 2005), l'auteur, spécialiste de l'intelligence artificielle, ingénieur, inventeur de nouveaux objets – qui ont été exposés au MoMa et au Centre Pompidou – livre ici, dans un ouvrage écrit simplement et d'un

abord facile, une remarquable et stimulante introduction au monde qui prend forme sous nos yeux.

La réduction de toute réalité en données numériques compilables et échangeables à l'échelle mondiale ouvre des perspectives inédites. C'est en premier lieu la valeur même des objets qui est affectée. Notre parc domestique d'ustensiles numériques constitue une sorte de « méga-objet » susceptible d'être mis en réseau ; ainsi reliés à l'ordinateur planétaire qui aujourd'hui s'auto-assemble « et promet demain de jouer le rôle central d'organisateur de nos vies », ils deviennent de simples interfaces. Jadis fétichisés, aujourd'hui désinvestis¹, la valeur a déserté les objets pour s'attacher à leur utilisation. Ce transfert de « la valeur intime de l'objet d'un support physique historique à des données numériques archivables » induit une nouvelle économie reposant sur la circulation des traces relevées de nos usages intimes. Kaplan montre comment l'ensemble opaque de ces données brutes constitue un « minerai biographique » dont l'exploitation produit « une réécriture intelligible » de nos vies. À travers l'exemple de quelques objets qu'il a conçus à titre expérimental – le robot interactif QB1, la Docklamp, une lampe-caméra, la table Reflect qui symbolise les échanges d'une conversation –, Kaplan met en lumière les possibilités nouvelles qui s'offrent à nous de prolonger notre façon d'habiter le monde, mais aussi d'utiliser notre mémoire, de solliciter notre

imagination, de la conduire dans des zones inexplorées. Un mot revient sans cesse dans ses analyses, « lucidité ». Pour lui, ces outils permettent une « réflexion sur soi » et « une nouvelle lucidité sur le monde ». Remarquable observateur du quotidien – le sien, celui de ses proches –, c'est toujours des usages réels que part sa réflexion, ancrée dans l'étoffe la plus concrète de la vie. Ses descriptions des pratiques de l'écoute musicale, ou de la lecture par exemple, sont d'une grande justesse². Écouter, lire, c'est marquer³, jalonner, repérer, effectuer un parcours qui n'appartient qu'à nous. À l'ère de l'abondance qui est la nôtre, « la question n'est donc plus celle de l'accès, mais celle de nos cheminements ».

Avec une attitude finalement rare dans ce type d'ouvrages, Frédéric Kaplan ne sous-estime pas la pente orwellienne sur laquelle engage cette universelle computation et la menace à l'horizon d'une société de contrôle. Des pages sur l'universelle synchronicité à laquelle nous soumettent les technologies du temps réel sont à cet égard éloquentes. Ainsi met-il en garde contre le spectre d'une normalisation des comportements de laquelle doit se démarquer l'idée d'une appropriation du monde qu'enrichirait la possibilité de « transformer émotionnellement et esthétiquement nos pratiques les plus communes ». Il pointe, chaque fois qu'il est nécessaire, les dérives possibles et surtout les leures d'un univers où l'interactivité ne se donnerait pas pour but de nous permettre d'habiter le monde avec une conscience affinée. L'exercice concret de la liberté constitue l'horizon de maintes critiques, comme celle, par exemple, d'une conception superficielle de la domotique. Sa conclusion sera donc mesurée : après une période de boulimie caractéristique de l'apparition de libertés nouvelles, il enjoint à faire le pari d'une « diététique » qui « conduira à transformer l'exhibitionnisme contemporain en un art de la mémoire ».

Philippe LEVREAUD

1. Rappelons à ce sujet les brillantes analyses de Jean Baudrillard dans *Le Système des objets* (1968).

2. Envisagé comme une interface, le livre imprimé n'est pour lui pas menacé de disparaître.

3. Cf. Peter Szendy, *Sur écoute : esthétique de l'espionnage*, Minuit, 2007.



Daniel et Françoise Rivet, *Tu nous as quittés... Paraître et disparaître dans le Carnet du Monde*, Armand Colin, 2009, 192 p., 14x21 cm, ISBN 978-2-200-35474-9

Depuis que les historiens ont délaissé la longue vue promenée sur les champs de bataille pour balayer au microscope le champ du quotidien, c'est désormais

dans les gestes les plus anecdotiques qu'il nous est donné de lire les mouvements profonds d'une époque. À scruter

ces pages qu'un regard distrait parcourt ordinairement, les auteurs n'ont certes pas tiré de révélation propre à modifier de fond en comble notre perception du siècle, mais l'évolution des mœurs s'y trouve éclairée comme les pensées secrètes le sont par un soudain lapsus. La fonction informative du Carnet, ce « grand livre ouvert des familles », se trouve maintenant débordée par le registre affectif, voire « féérique », mais aussi idéologique. En trois temps inégaux, l'étude porte sur les annonces de fiançailles et de mariage, les faire part de naissance et, enfin, les avis de décès.

Prenant comme point de référence les pages du *Temps* des années 1860-1920, les auteurs mesurent l'écart progressif

du ton, révélateur du glissement de la sensibilité et des libertés prises avec les conventions par lequel on est passé du « télégraphe obsolète au SMS balbutiant ». Les annonces mondaines migrent vers le *Figaro*, le travail devient méritoire, les rôles sociaux s'affichent ou s'effacent devant les engagements plus personnels, les femmes se rendent visibles en se dépouillant du nom de leur mari, l'enfant-roi fait son apparition. Le reflet de l'ego de l'annonceur a supplanté la fonction strictement informative dans un Carnet métamorphosé. Foin pourtant d'une lecture univoque, c'est une série d'ambivalences qui se dégagent, caractéristiques d'une époque qualifiée tour à tour de post-, d'hyper- ou de sur-moderne, et qui peuvent se résumer ainsi : cette exposition croissante de l'intimité témoigne-t-elle d'une individualisation qui fait éclater le vernis social ou bien traduit-elle au contraire une culture de la petite différence narcissique dans une société uniformisée ? L'ouvrage se consacre pour les deux tiers aux avis de décès et aux messages anniversaires où se donnent à lire le rapport à la mort et le fait religieux, mais aussi la relation au politique. Les leçons d'instruction civique et le conflit entre catholiques et laïques s'estompent, se produit un « éboulement » dans les mots : un syncrétisme s'esquisse reposant non plus sur des dogmes mais sur des valeurs

consensuelles, relevant comme il est dit ici d'un « humanisme transcendantal ». Après le défilé des non-conformistes des années 1930 et les générations imprégnées d'existentialisme, l'individu s'impose, désormais « source de la norme et du sens ». Mais si l'on assiste au « découronnement » du père, on constate que les mères restent une « valeur refuge inexpugnable ».

Daniel et Françoise Rivet exploitent brillamment cette mine riche en pépites, excellent à dégager de cette mosaïque les figures du temps et à souligner comment ces simples avis témoignent de multiples relectures de l'Histoire¹. Enfin, les abondantes citations étant assorties de commentaires lapidaires, volontiers subjectifs, parfois ironiques mais toujours très ajustés sur la « nounourserie » des uns ou la « lucidité un peu rêche » des autres, ce qui aurait pu n'être qu'un ouvrage assez sec offre une lecture de bout en bout savoureuse.

Philippe LEVREAUD

1. Hasard ? La lecture de cet ouvrage entre en résonance, tant par l'objet que par la méthode, avec celui d'Anne-Claire Rebreyend, mentionné ici-même p. 64. Leur lecture en parallèle est riche en harmoniques.



Gilles Sauron, *Dans l'intimité des maîtres du monde. Les décors privés des Romains*, Picard, coll. « Antiqua », 2009, 304 p., ill., 24,5 x 33 cm, ISBN 978-2-7084-0837-1

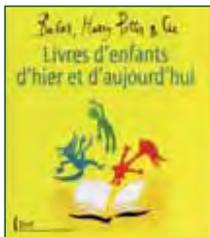
Auteur d'un ouvrage sur *La grande fresque de la villa des Mystères à Pompéi*, mais aussi de *L'Histoire végétalisée. Ornement et politique à Rome*, l'auteur, professeur

d'archéologie romaine à la Sorbonne spécialiste de l'art romain, s'intéresse à la « sémantique architecturale » et « aux rapports de formes et de significations entre les décors publics et les décors privés des Romains ». Il n'est pas question ici de rendre compte dans le détail de ce livre savant auquel une iconographie et une présentation somptueuse confèrent l'aspect trompeur de ce qu'il est convenu d'appeler un « beau livre » (ce qu'il est aussi, assurément). Le recours permanent aux textes pour étayer l'interprétation, les nombreuses discussions critiques – au ton parfois fort polémique – engagent bien des pages dans des querelles scientifiques qui ne nous retiendront pas ici. Ce seront plutôt les deux chapitres consacrés à la bibliothèque de la fameuse villa des Papyrus d'Herculanum (270 m de long en front de mer... et reconstruite à Malibu pour accueillir les collections du musée Getty !) dont les fouilles au XVIII^e s. ont livré, outre un impressionnant ensemble de statuaire, pas moins de 2 000 rouleaux carbonisés. Parmi

ceux-ci figurait une exceptionnelle collection de manuscrits épicuriens dus à Philodème, familier de Pison, un beau-père de César. La discussion qui s'ensuit porte sur le rapport entre la philosophie du propriétaire et ce qui se peut lire de l'univers auquel renvoie la construction et qui se résume ainsi : « Une villa peut-elle être aussi épicurienne que son propriétaire ? » Au risque de simplifier un peu la conclusion, celle-ci se ramène au constat d'un célèbre ouvrage de Paul Veyne : le recours au mythe n'implique pas une adhésion naïve. Méditer cette question nous ramène à envisager, à la lumière de ce travail historique, le débat sur l'architecture et le décor public dans sa relation à l'intime qui nous agite au présent. Citons donc les derniers mots de l'ouvrage qui aborde tant d'autres sujets (des « Inspirations pythagoriciennes » à « L'influence de la contre-société élégiaque » en passant par les « Intérieurs de femmes » ou « Chez Tibère : la mise en scène astrologique du destin de l'Empereur ») pour questionner le « besoin de décors » des Romains : « Si les Romains ont tant eu besoin de s'entourer dans les espaces de leur vie privée de décors où peinture, sculpture, architecture, art des jardins, aménagements aquatiques et perspectives sur d'amples paysages se disputaient la primauté, c'est sans doute qu'ils ressentaient la nécessité de compenser la vie active qu'ils s'imposaient sur le terrain public, notamment dans les domaines de la politique, de l'administration et de l'armée, par un goût qui ne fit que se développer pour la contemplation. »

Pierre DANA

Les bibliothèques éditent



Collectif ss la dir. d'Olivier Piffault, *Babar, Harry Potter & Cie. Livres d'enfants d'hier et d'aujourd'hui*, BnF, 2008, 580 p., 251 ill. et dépliant coul., 17,5x21 cm, ISBN 978-2-7177-2422-6

Présentée du 14/10/08 au 11/04/09 à la BnF sur le site François Mitterrand, l'exposition dont cet ouvrage est le catalogue consacrait l'intégration récente, début 2008, de La joie par les livres au sein de la BnF. Pour brosser le vaste panorama des ouvrages destinés à la jeunesse – de la publication en 1658 de l'*Orbis sensualium pictus* de Comenius à celle des *Trois brigands* de Tomi Ungerer (1968) –, ce ne sont pas moins de dix-sept fées qui se sont penchées sur le berceau du jardin d'enfants de l'édition. Universitaires, formateurs, journalistes, éditeurs, critiques, conservateurs de la BnF et piliers du CNLJ-JPL : tous les grands noms associés à la littérature enfantine étant au générique, leur énumération devient superflue. Il faut en revanche souligner l'habile découpage de ce volume imposant. En insérant la chronologie dans une approche thématique, les focales varient, la vie circule. L'alternance classique entre articles introductifs et notices des 250 pièces exposées, le repérage efficace de ces dernières¹, ce qu'il faut d'encadrés et de sous-chapitres confèrent une remarquable souplesse à l'ouvrage qui, de ce fait, peut se lire agréablement dans la continuité ou être consulté dans le désordre par petites tranches. L'écriture, enfin, vise avec succès un public très large : l'échafaudage scientifique a été retiré, reste l'essentiel qui, bien pesé, tient en des mots simples et un discours aisé. Entrons.

Après un rapide parcours historique fournissant une vue d'ensemble, cette production foisonnante (Corinne Gibello-Bernette) est envisagée sous trois perspectives : le public, en parcourant la pyramide des âges ; le document et son évolution ; les usages et leurs enjeux. « Du bébé à l'enfant-lecteur à la découverte du livre » balaye la typologie de la production – livres pour bébés, livres de l'oralité (comptines, rondes et chansons), abécédaires, livres de jeux, albums, *pop-ups*... –, en pointant comment s'y transcrivent les enjeux idéologiques et les influences étrangères

1. Dues à Corinne Gibello-Bernette, Carine Picaud et Olivier Piffault.

(anglaise, allemande, slave, russe), comment peu à peu l'image s'associe au texte et finit par s'imposer. Deuxième grand volet, « Le livre exploré » interroge formes et contenus. Il s'attache à retracer l'apparition de la bande dessinée et sa légitimation sujette à polémique (O. Piffault), des livres de vulgarisation, manuels et documentaires (F. Hache-Bissette), le développement de genres à succès (aventure, *fantasy*) qui à leur tour soulèvent la question des enjeux littéraires (F. Ballanger) et de la traduction (I. Nières-Chevrel) dans le roman pour la jeunesse. « Grands enfants, petits adultes : les enjeux » rassemble pour finir les problématiques sensibles dans le champ d'une littérature destinée à un public en formation, instrumentalisée en jouant des armes de la prescription et de la censure (J.-Y. Mollier). Terrain de choix pour la propagande religieuse aux prises avec la sécularisation progressive de l'enseignement, lieu désigné pour l'expérimentation pédagogique (M. Butlen), la production est électrisée de courants contraires. Mais au fait, tandis que les grands s'empoignent à leur sujet, ces enfants, objets de toutes les attentions, « que lisent-ils vraiment ? » (N. Diament). Et quelle place tiennent désormais le livre et la lecture dans leur imaginaire et leurs pratiques quand le cinéma, la télévision, et maintenant internet doublent, accompagnent, concurrencent l'imprimé (L. Aknin, O. Piffault) ? L'économie qui n'a jamais été absente des politiques éditoriales prend ici les devants : l'enfance est un marché.

Tout au long de l'ouvrage, les enjeux théoriques sont signalés, les grandes lignes des problématiques et des polémiques historiques résumées sans alourdir le propos de discussions argumentées : notes et bibliographies indiquent les pistes à suivre. En revanche, quelques encadrés replacent sous les projecteurs des créateurs oubliés, redressent des perspectives (notamment sur les séries de *best-sellers*). Bien que beaucoup d'encre ait coulé à son sujet, N. Diament déplorait que « l'édition et la littérature pour la jeunesse française n'ont pas de mémoire ». Voici donc un incontournable jalon qui pourra servir de tremplin pour la redécouverte de son passé. Car par les partis que l'on vient d'énoncer, *Babar, Harry Potter et Cie* est propre à intéresser un public très large, et sa diffusion devrait s'étendre bien au-delà du cercle des professionnels et des savants.

Philippe LEVREAUD

Histoires de livres, livres d'histoire



Élisabeth Verdure, *Cartonnages romantiques, 1840-1870. Un âge d'or de la reliure du livre d'enfants*, Éd. Stéphane Bachès, 2008, 144 p., 22,5x30,5 cm, ill., ISBN 978-2-915266-74-0

Rose dragée, bleu glacier, vert pastel ou vert gazon, mauve tendre, rouge madras, bleu de Bretagne, et or, de l'or à foison,

en arabesques, en entrelacs, en décor floral, à l'égyptienne, moussant autour de touchants médaillons peints... L'univers des « cartonnages romantiques » est une bonbonnière dans laquelle on plonge avec délice dès lors que l'on s'y abandonne. Car devant tant de séductions sucrées, tout esprit sérieux fait la moue, la fine bouche. Notre regard contemporain ne voit là que produits en série, reliures fragiles et souvent abimées, textes édifiants sans intérêt, bref, une marchandise dépréciée pour les uns, un sous-produit culturel pour les autres. Rideau.

Mais Elisabeth Verdure, relieur de son état, a été curieuse de ces objets dédaignés, elle les collectionne depuis trente ans et les étudie depuis douze. Des membracides aux naines blanches, il n'est pas un objet d'étude qui ne rétribue au centuple un intérêt naissant au point de le transformer en passion dévorante. Soucieuse de leur conservation, l'auteur a fait don de sa provende à la BM de Lyon, qui l'a exposée (3/04-5/07/08). Un beau livre en est résulté qui n'est pas un catalogue raisonné des 500 pièces accumulées mais une étude technique, scientifique et pointilleuse de ces produits d'une époque. Première mise au point, schémas et explications à l'appui, le terme de « cartonnage » prête à confusion. En termes techniques de reliure, ces livres qu'aucun fil ne relie aux plats sont d'incontestables « emboîtages ». Ils n'ont été désignés ainsi que pour les opposer aux livres reliés qui circulaient alors couramment. Le fil de leur fabrication est alors déroulé : couture, impression des papiers de couverture, confection des décors, gaufrage, dorure, impression des vignettes en lithographie colorisée, lithochromie ou chromolithographie, pas un détail – en ces matières, le merveilleux gît dans le détail – n'échappe à son enquête vigilante.

Ainsi mis à nu, ces livres ravissants destinés à récompenser l'effort des élèves méritants, à être offerts lors de grandes occasions, surtout conçus pour le plaisir des yeux, pour traîner bien en vue sur des tables basses, ainsi dépouillés, apparaît l'envers du décor : le produit de série d'un processus industriel balbutiant, mal dégrossi, hérissé de malfaçons, fragile, vite

décoloré, déchiré, échiné. Comme la tenture cramoisie du théâtre qui découvre un mur de briques, cette superbe étude magistralement mise en pages – beau travail de l'éditeur – décrit par le menu les tromperies de la société industrielle du XIX^e s. tout entière résumée dans cette production : mensonges moraux de cette littérature édifiante « de chanoines et de bas-bleus », art d'illusionniste des imprimeurs et façonniers faisant passer pour objets de luxe de grossiers ouvrages. Les techniques étaient à leurs débuts, il eût fallu du temps, du soin, on goûtait au contraire à la joie de la mécanisation. Marx n'est pas convoqué mais son fantôme hante ces pages. Derrière le discours lénifiant, la réalité de l'atelier, une illustration en témoigne violemment qui montre les chaînes de l'atelier de pliage de Mame, alors l'un des principaux éditeurs de ce marché dopé par la loi Guizot et la loi Falloux, avec Ardant, Barbou, Lefort, Lehubry et Mégard, tous actifs en Province.

Quatre bref aperçus complètent cette étude, consacrés à défendre l'adjectif romantique appliqué à cette production (F. Marcoin), à préciser l'image de l'enfance qui se dégage de l'iconographie des médaillons (M.-F. Boyer-Vidal), le contexte des livres de prix (J.-P. Laroche) et la nature de l'illustration intérieure (C. Fargeat).

Ayant perdu toute innocence, le lecteur, qui désormais sait, peut alors retourner à ses rêveries coupables en rose tutu et vert espoir, frisées d'or et de nostalgie.

Pierre DANA

Boîte à idées, boîte à outils



Marielle de Miribel, *Accueillir les publics. Comprendre et agir*, Éd. du Cercle de la librairie, coll. « Bibliothèques », 2009, 512 p., 17x24 cm, ISBN 978-2-7654-0971-7

Les bibliothèques se préoccupent depuis longtemps d'accueillir leurs lecteurs réels ou potentiels. Le font-elles au mieux ? Pourquoi le relationnel envers les publics mais aussi au sein des équipes est-il si important et favorise-t-il la renommée ou le succès des bibliothèques ? Y a-t-il des « recettes » toutes prêtes à appliquer à l'accueil ? C'est à ces questions que Marielle de Miribel (avec la collaboration de Benoît Lizée et Tony Faragasso) essaie de répondre dans ce livre, un pavé de 30 chapitres et plus de 500 p.

Dès l'introduction, l'auteur – conservatrice en chef de bibliothèque mais aussi docteur en sciences de l'information et de la communication, analyste transactionnelle de surcroît, et formatrice à Médiadix – annonce la destination de cet ouvrage : les directions de bibliothèque pour former leur personnel à l'accueil, et le personnel lui-même qui

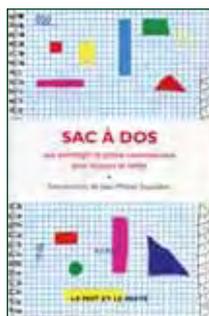
souhaite améliorer sa pratique. L'accueil est une tâche difficile qui rebute certains bibliothécaires car elle exige tact, disponibilité, sens du service public et compétences professionnelles. Est-ce suffisant pour établir la relation au lecteur et répondre à sa demande ?

Cet ouvrage s'adresse aussi bien aux bibliothèques municipales qu'aux bibliothèques universitaires. Il est construit en huit parties. Dans « Les enjeux de l'accueil », il décrit le contrat triangulaire bibliothécaire/service/lecteur et rappelle des évidences parfois oubliées : le bibliothécaire est « fonctionnaire et diplomate, expert sur les collections, médiateur ». « Informer ou communiquer ? » est-ce la même chose ? L'auteur revient sur la différence entre « informer », centré sur le récepteur et « communiquer » centré sur l'émetteur, et le déséquilibre entre information et communication, point faible des bibliothèques. La communication est un processus obéissant à des règles souvent méconnues. L'auteur passe en revue toutes les formes d'information et de communication : accueil physique, accueil téléphonique, signalétique, etc. La mise en espace, l'organisation des collections et le fonctionnement qui participent à créer un environnement favorable au sentiment d'accueil du lecteur sont passés au crible dans « Les ressources à disposition ».

Un chapitre entier détaille la perception des événements à travers le cadre de référence lié à la personnalité et au vécu de chacun. Un autre, « Regards sur les publics », dresse des typologies de comportements de lecteurs. Marielle de Miribel justifie ce chapitre en souhaitant aider le personnel en situation d'accueil et lui donner des clés de compréhension. Quant aux « Risques du métier », tous les professionnels savent que le conflit, le stress engendré par des flux de lecteurs qui doivent cohabiter vont bien au-delà du rôle d'expert en collections et de la noblesse du « cœur de métier ». La relation bibliothécaire / lecteur (ou lecteurs) est bien plus complexe¹. Les deux derniers chapitres – « Les outils du bibliothécaire de référence » et « Les outils du professionnel de la médiation » – intéresseront les bibliothécaires qui recherchent des conseils pratiques pour gérer les conflits à l'accueil, et améliorer ce premier contact avec la bibliothèque. Tous les chapitres sont accompagnés d'une bibliographie, reprenant des articles parfois déjà cités.

Mais la lecture de cet ouvrage donne une impression de trop-plein. L'auteur a, semble-t-il, voulu écrire la bible de

1. Cf. *Supra* dans le dossier de ce numéro : Marielle de Miribel, « L'intimité, l'espace et le temps », pp. 31-34.



Sac à dos. Une anthologie de poésie contemporaine pour lecteurs en herbe, Intr. Jean-Michel Espitallier, Le Mot et le reste, 2009, 288 p., 11 x 17 cm, ISBN 978-2-91537868-9

La poésie, et particulièrement les écritures contemporaines, doit être présente dans les collections des bibliothèques : nos établissements ont

à être attentifs à la poésie car, c'est dans ces textes que se trouve une sorte d'extrême, d'absolu des recherches en écriture et, au-delà, le regard que portent les auteurs, créateurs sur le monde, donc sur eux et... les autres.

Combien d'entre nous restent perplexes devant un champ de propositions si vaste qu'il relève plutôt de la jungle par sa complexité et ses enchevêtrements. Et malgré cela nous souhaitons accompagner, faire connaître, mieux comprendre et transmettre cette part essentielle de la culture de notre époque. *Sac à dos* est, pour cela, un petit livre épatant : dans un format de poche pratique et, bien sûr, nomade, cette anthologie est un bel assemblage pour plonger au cœur de la poésie actuelle sans s'y perdre.

Les éditions Le Mot et le Reste ont choisi 39 poètes et les présentent au fil des pages dans un ordre alphabétique de bon sens. Pour chaque poète : une courte biographie, la présentation de l'œuvre choisie (son contexte mais aussi parfois son sens, le procédé d'écriture mis en œuvre) ainsi qu'une courte bibliographie...

L'ensemble est précédé d'une jubilatoire introduction de Jean-Michel Espitallier : le poète a réussi, en 31 pages, à questionner

la communication, rédigeant deux livres en un : des outils pratiques et une analyse transactionnelle de la psychologie des protagonistes. Le filtre permanent de la Programmation neuro-linguistique (PLN) risque de rebuter certains professionnels. Rien ne semble oublié, mais à trop vouloir analyser les difficultés (et les solutions préconisées) à travers l'interaction psychologique bibliothécaire/lecteur, on minimise les supports d'information et de communication qu'ils soient papier ou virtuel, même si un chapitre est consacré aux aspects techniques des portails. Or, les lecteurs de nouvelles générations demandent que les bibliothécaires connaissent les codes d'internet et des réseaux sociaux afin qu'ils se sentent « accueillis ». On peut donc se demander si ce livre deviendra un ouvrage de référence à garder dans son bureau, ou un pavé trop gros qui ne sera jamais lu en entier.

À lire au moins la galerie de portraits, emblématique des publics croisés dans nos bibliothèques, une vision assez juste et humoristique. Et à retenir la conclusion de l'auteur : « Être soi-même, mettre à l'aise les lecteurs et savoir gérer les situations difficiles. »

Marie-Noëlle LAROUX

(« mais qu'est-ce que la poésie ? » bien sûr) et présenter les formes et les courants, les grands noms, les thèmes, les recherches, les avant-gardes, etc. avec précision et entrain. Cette introduction est un véritable outil pour « avancer dans la jungle » (l'auteur a d'ailleurs déjà réalisé une *Caisse à outils* pour la poésie très utile, publiée chez Pocket en 2006).

Voici donc une Anthologie de poésie de belle envergure mais de dimensions modestes susceptible de ne pas effaroucher les néophytes qui l'emprunteront facilement et y trouveront de toutes façons leur bonheur de lectures tant le choix est divers et ouvert. Voici aussi un livre qui permet à une petite bibliothèque de proposer pour 12 euros un panorama de la poésie actuelle. Et enfin, cet ouvrage accompagnera efficacement les bibliothécaires dans leur travail de constitution de fonds Poésie. Une toute dernière précision : au-delà du choix des poètes, l'*Anthologie* est aussi une jolie occasion de mettre en valeur des choix d'éditeurs de poésie : on retrouve ainsi de grandes maisons parisiennes : Minuit, POL, José Corti, les excellents éditeurs que sont Tarabuste, Cheyne, Bleu du ciel, Jacques Brémond, Le Dé bleu, Al Dante, Le Temps qu'il fait, Fata Morgana et bien d'autres... Leur travail est fervent, essentiel, fragile. Cela méritait d'être souligné.

On comprendra que ce livre ait reçu le soutien du Printemps des poètes.

« ... si la Poésie ne vous aide pas à vivre, faites autre chose. Je la tiens pour essentielle à l'homme autant que les battements de mon cœur... »

Pierre Seghers

Martine PRINGUET

Bibli(h)oroscope 2010

par Serena Strale

Dessins tirés de l'Horoscope de Erhard S. Schön (XVII^e s.)



Bélier (21/03-20/04)

Travail : Vous en rêvez depuis que la BM de Lyon avait fait affaire avec Google, vous aussi allez signer le contrat du siècle !... pour numériser les mémoires en 57 volumes de Gaston Monrousseau, bienfaiteur de la ville.

Du monde entier, on pourra ainsi apprendre en p. 2631 le nom du père célèbre du fils caché de la maîtresse présumée du député.

Amour : Vous lancez aussi, modernité et numérique obligeant, un blog de la médiathèque spécial rencontres littéraires. Intitulé « Bibtic », et par une curieuse méprise, il devient instantanément le site le plus prisé de rencontres tout court sur le département.

Santé : Tout numérique on vous dit ! N'allez plus chez le médecin, consultez en ligne...



Taureau (21/04-21/05)

Travail : Afin d'encourager la mixité des publics au sein de la bibliothèque, vous mettez en place des combats de catch entre les membres du club des anciens et les « Z'y va » du quartier du Moulin-Défoncé. Contre toute

attente, ce sont les premiers qui gagnent, grâce à Mamie Léontine qui rétame les gamins à grands coups de Danielle Steel.

Amour : Si vous êtes un homme, c'est le coup de foudre avec Mamie Léontine. Sinon, 2010 sera calme côté sentimental.

Santé : Le catch, ce n'est pas pour vous. Préférez un sport moins violent, comme le récolement ou la refonte totale de l'indexation des collections.



Gémeaux (22/05-21/06)

Travail : Pour lutter contre la désertification des zones rurales, votre BDP va contribuer à l'ouverture de la première bibliothèque-café-boulangerie-poste-épicerie-buraliste-graineterie-mercerie-droguerie-sex-shop-

quincaillerie-animagerie du département. Un équipement appelé à devenir un modèle, du moins dès que les lapins auront arrêté de manger les livres, qu'on ne retrouvera plus de graines dans les CD et que les clients ne confondront plus les douchettes à code-barres avec des sex toys.

Amour : Pas d'avenir avec le chauffeur du bibliobus, mais votre futur poste devrait vous réserver des surprises...

Santé : Le mal des transports vous mine, le chauffeur n'apprécie pas que vous vomissiez à chaque fois dans le bibliobus. Demandez votre mutation dans la bibliothèque ci-dessus, dès que vous avez suivi une formation de cafetier-boulangier-postier-épicerie- etc.



Cancer (22/06-22/07)

Travail : Les finances locales vont souffrir de la réforme de la taxe professionnelle et des baisses des dotations. Vos élus vous demanderont d'équilibrer les recettes de la bibliothèque. Vous leur proposerez donc,

au choix, d'augmenter le tarif de la carte d'adhésion à 140 € ou de vendre un calendrier osé des bibliothécaires. Heureusement, votre équipe a la chance de respecter la parité hommes-femmes, votre public cible en sera élargi et les gains seront donc en conséquence...

Amour : Allez reconnaissez-le, vous avez un faible pour Avril...

Santé : À force de poser nu(e) pour le bien de la collectivité, vous risquez l'angine de poitrine. Gardez vos chaussettes pour les photos.



Lion (23/07-22/08)

Travail : Depuis que vous avez demandé une disponibilité pour reprendre une librairie, vous êtes heureux d'être votre propre chef, mais croulez sous les responsabilités, le travail et les soucis. En plus, vos satanés collègues continuent de vous embêter, cette fois comme clients...

Amour : Pas le temps, vous n'êtes plus fonctionnaire à horaires fixes ! Ou alors sortez avec un comptable, la librairie en a besoin...

Santé : Des vacances ? Avec les retours à réexpédier, les commandes à fournir, le bilan à rédiger, les prêts à régler, le magasin à ranger ? Sans parler de la demande de label LIR au ministère...



Vierge (23/08-22/09)

Travail : La conduite de projet managérial de la ville a mis en évidence la nécessité intrinsèque d'un guide de structuration de la segmentation stratégique des orientations et des objectifs. Sachant que l'efficacité ne

pourra être obtenue que grâce à une priorisation des actions lors de séances de *reporting*, arriverez-vous à formuler le processus d'alimentation des tableaux de production de données ?

Amour : Indicateur non inclus dans le dispositif de pilotage du service.

Santé : Tout arrêt maladie impossible suite à l'augmentation excessive de l'absentéisme l'an passé. La direction générale vous injecte des amphétamines pour que vous veniez à bout des objectifs d'équipe. Après rendu du dossier d'évaluation qui sera soumis au jugement de cohérence... vous serez bon pour l'hôpital psychiatrique.



Balance (23/09-22/10)

Travail : Comme chaque année, la rentrée littéraire 2010 vous déprimera par son manque d'inspiration. Vivement le prochain livre de Frédéric Mitterrand pour mettre un peu de piment.

Amour : Pas facile de mener la vie de couple en travaillant tous les dimanches et tous les soirs jusqu'à 20 heures ! Simplifiez-vous la vie, sortez avec un entraîneur de foot ou un pasteur protestant, les horaires de travail sont presque les mêmes...

Santé : Prévoyez de bien vous couvrir, les radiateurs de la médiathèque sont encore en panne. Vous envisagiez sérieusement de brûler quelques livres pour vous réchauffer, mais vous venez malheureusement d'être affecté aux ressources électroniques.



Scorpion (23/10-22/11)

Travail : Très impliqué dans la recherche de financements, vous proposez à l'usine locale de charcuterie industrielle un mécénat pour la bibliothèque. Vous en profitez pour organiser un salon du livre et de la cochonnaille.

Alliance inhabituelle, mais la seule autre entreprise sur la commune fabriquait des cercueils...

Amour : Le lecteur assidu et enamouré du vendredi vous semble mignon, mais vous découvrirez sur son compte lecteur qu'il lit beaucoup trop de livres sur les *serial killers*... Méfiance.

Santé : On vous diagnostiquera un SIGB elbow dû à l'accès de l'utilisation de la douchette lors des transactions. Passez donc à l'automate de prêt pour vous économiser, il vous reste encore de nombreuses années avant une hypothétique retraite.



Sagittaire (23/11-21/12)

Travail : La bibliothèque est réquisitionnée pour devenir centre de vaccination contre la grippe A. Vous remplacez donc les lecteurs de code-barres par les seringues et transformez la salle de l'Heure du conte en cabinet

de consultation. Et comme vous ne ratez pas une occasion de développer votre public, vous ne laissez personne ressortir du bâtiment avant d'avoir souscrit un abonnement à la bibliothèque. 130% d'inscrits en plus !

Amour : Le médecin vous fait les yeux doux, mais il vous a fait trop mal en vous vaccinant pour que vous puissiez le considérer avec bienveillance.

Santé : Premier vacciné, vous êtes prêt à résister à ce fichu H1N1. Manque de chance, c'est la rougeole que vous attraperez.



Capricorne (22/12-20/01)

Travail : Après deux années difficiles, le budget d'acquisition de votre établissement est encore réduit en 2010. Mais ne vous inquiétez pas, une subvention inattendue vous permettra d'acheter enfin la collection complète des

Martine que vous réclame votre élue qui est, bien sûr, une grande connaisseuse de littérature jeunesse (en rayon grande surface).

Amour : Depuis que toutes vos soirées sont consacrées à des réunions de travail dans le cadre du Projet urbain de cohésion sociale, votre vie sentimentale bat de l'aile. Mais les natifs du troisième décan reprendront espoir en organisant des *speed dating* dans la bibliothèque.

Santé : Maux de tête et angoisses, attention à la technologie RFID qui vous mine... à moins que ce ne soit le rapport d'activité à rendre à la DLL ? Reprenez des forces, installez un appareil de luminothérapie dans votre bureau.



Verseau (21/01-19/02)

Travail : L'université veut transformer le SCD en *Learning center* et toute l'équipe révisé frénétiquement son anglais. En attendant, vous continuez à pourchasser les étudiants qui prennent la BU pour une cabine téléphonique géante. Tenez bon, la réforme est en cours.

Amour : Célibataires, une rencontre se fera en début d'année entre le magasin et la cafétéria. Si vous êtes en couple, n'oubliez pas de poser vos congés à temps pour partir ensemble en vacances.

Santé : Faites un petit break bien mérité en mai 2010 pour aller au congrès ABF à Tours. Avec un peu de chance, le salon des exposants comprendra un stand de vins régionaux pour se remonter le moral.



Poissons (20/02-20/03)

Travail : La crise de l'an passé vous a inspiré : après quelques manipulations obscures, vous parvenez à faire coter votre médiathèque en bourse. La tendance est à la hausse, le cours reste modeste, mais vos collègues vous réclament

déjà des *stock options*. Vous leur fixez des objectifs de prêt qui conditionneront leurs revenus. Pour les bonus, ils repasseront...

Amour : + 25 points en 2010. Investissez prudemment vos sentiments dans des valeurs sûres.

Santé : Les actionnaires vous usent plus vite que les lecteurs ne le faisaient ! Faites attention à votre tension, pas seulement pendant les heures d'ouverture du palais Brongniart car votre boîte de retour pour les livres engrange aussi les transactions durant la nuit...

Études, métiers, emploi... des thèmes essentiels
qui intéressent les jeunes et leur famille.

**Pour répondre à leurs attentes et leur
permettre de faire les bons choix d'orientation :
proposez les collections de l'Onisep**

INFOSUP

Une collection pour
découvrir les filières
d'études supérieures.



Prix
unitaire **11€**

LES TITRES DE LA COLLECTION

- Après le Bac S
- Après le Bac ES
- Après le Bac STG
- Après un BTS ou un DUT
- Après le Bac L
- Les études de sciences humaines
- Après les Bacs STI, spécialités
- industrielles et STL
- Les études de physique et de chimie
- Les études de droit et de sciences politiques
- Les études de sciences de la vie et de la Terre
(parution en février 2010)

PARCOURS

La collection
indispensable pour
découvrir les métiers,
leur environnement
professionnel et
les formations qui
y conduisent.



Abonnement
10 numéros
114€
Prix
unitaire **12€**

DERNIERS TITRES

- Les métiers de l'agriculture
- Les métiers de la mécanique
- Les métiers de l'audiovisuel
- Les métiers de l'artisanat d'art
- Les métiers de l'édition et du livre
- Les métiers du sport

DOSSIERS

Des titres de référence
pour faire le point
sur les grandes filières
d'études, les métiers
et les formations.



Abonnement
4 numéros
34,20€
Prix
unitaire **9€**

DERNIERS TITRES

- Le dico des métiers
- Rebondir sans le bac
- Les classes préparatoires
- Les écoles d'ingénieurs
- Les écoles de commerce

RÉADAPTATION

La revue mensuelle sur
les handicaps et les
personnes handicapées.



Abonnement
10 numéros
70€
Prix
unitaire **9€**

DERNIERS TITRES

- Le devenir des enfants et jeunes adultes atteints de lésions cérébrales
- Handisport
- L'hébergement temporaire

FICHES MÉTIERS

Le principe de base : 1 fiche = 1 métier.
Les 23 titres se présentent sous forme
de fascicules classés par secteurs avec
les métiers correspondants.



Collection complète
23 titres + l'index
209,30€
Prix
unitaire **10€**

DERNIERS TITRES

- Information, communication
- Lettres, sciences humaines
- Multimédia, audiovisuel, Internet, image et son

**Commandez
sur notre librairie
en ligne :**

onisep.fr/lalibrairie

Règlement par chèque ou carte bancaire

catalogue général sur simple demande



mobiliers accessoires
informatique



conception et photos Jean Lavigne



BORGEAUD BIBLIOTHÈQUES

Siège social : 1 / 3 Allée du Parc de Garlande - 92220 Bagneux - Tél : (33) 01 41 17 49 00

Fax : (33) 01 41 17 49 29 - Site : www.borbib.com - E-mail: info@borgeaudbibliotheques.com